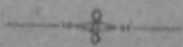


*1/2 ct. brass*

JULES GROS



*Le Petit  
Empereur  
de  
Besançon*



BESANÇON

IMPRIMERIE & LITHOGRAPHIE MILLOT FRÈRES ET C<sup>o</sup>

20, Rue Gambetta, 20

—  
1899

D. 11267.

LE

PETIT EMPEREUR

DE BESANÇON

268,088



## GAUTHIOT D'ANCIER

SURNOMMÉ

### LE PETIT EMPEREUR DE BESANÇON

D'après un buste que l'on peut voir  
dans le vestibule de l'Hôtel de Ville de Gray  
où il passa les dernières années de sa vie  
en qualité de prévôt de la cité

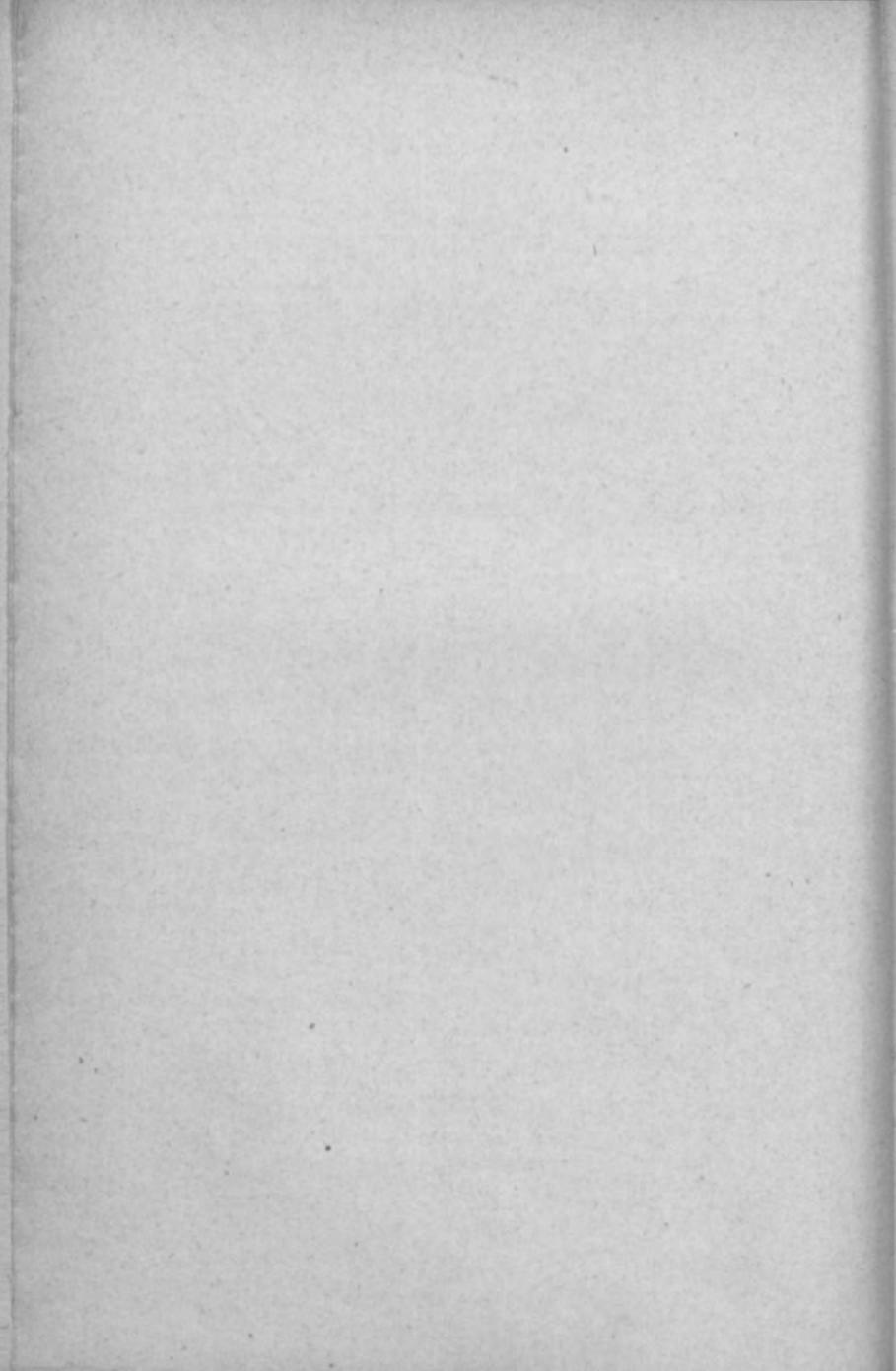
LE  
PETIT EMPEREUR  
DE BESANÇON

PAR

Jules GROS



BESANÇON  
IMPRIMERIE MILLOT FRÈRES ET C<sup>ie</sup>  
20, RUE GAMBETTA, 20  
—  
1899



LE  
PETIT EMPEREUR  
DE BESANÇON

---

---

CHAPITRE PREMIER

L'HOTELLERIE DU « BOEUF COURONNÉ »

Nous sommes en 1529. L'hostellerie du *Bœuf Couronné*, située rue d'Anvers, à Besançon, est hermétiquement close. Mais un observateur attentif remarquerait que la lumière filtre à travers les croisillons d'architecture flamande, en dépit des tentures qui les obstruent évidemment à l'intérieur, mais que les mouvements d'une nombreuse assistance dérangent de temps à autre. De joyeuses rumeurs s'élèvent d'ailleurs de minute en minute, pour venir mourir au dehors.

La rue est déserte et silencieuse. D'heure en heure, l'huis donnant sur le pavé municipal, s'entr'ouvre discrètement en jetant une vive lueur sur la chaussée, pour donner passage à trois hommes d'armes qui vont en

patrouille, relever de véritables sentinelles postées aux deux entrées de la rue.

Dans la salle du premier étage se trouve la fine fleur de la jeune noblesse comtoise, réunie sur l'appel d'Antoine de Vergy, fils du maréchal de la Comté de Bourgogne. Le plus âgé n'a certes pas vingt-cinq ans. Quant à Vergy, il compte à peine dix-huit printemps. C'est un garçon un peu frêle, mais très élégant, dont la lèvre supérieure s'estompe à peine d'un duvet naissant.

Au moment où s'ouvre ce récit, la table ressemble assez fidèlement à un champ de bataille après la victoire. Hures de sangliers aux pistaches, pâtés de venaison dont la forêt voisine de Chailluz a fourni les éléments, gélinottes de Montbozon gisent çà et là plus ou moins éventrés. Les flacons vides de pulsard d'Arbois et de vin pelure d'oignon de Vuillafans témoignent, par leur nombre respectable, que les produits du cru n'ont pas fait trop mauvaise figure, à côté des grands vins de Chypre et de Sicile, mis à la mode récemment par les survivants de l'expédition du connétable de Bourbon en Italie.

On commence à casser la vaisselle pour s'en faire des castagnettes, et Simon d'Oiselay se distingue particulièrement dans cette besogne bruyante quand Antoine de Vergy réclame le silence.

— Voyons, Simon, dit-il, tu es donc toujours celui que j'ai connu à l'Université de Dole, quand nous étudions ensemble sous la férule de messire Mercurin d'Arbois, aujourd'hui cardinal et duc de Guatinare.

Un grognement courut dans l'assistance.

— Ah ! oui, parlons-en, de ton duc de Guati-



nare ! Je ne sais vraiment pas pourquoi nos gracieux souverains ont la rage d'anoblir des hobereaux de la sorte et de les pousser aux plus hautes charges de l'Etat !

— Et hier encore il était chancelier de Flandres ! observa dédaigneusement Raymond de Montfalconnet.

— Pardieu ! messeigneurs, riposta Vergy, je vois que durant les quelques années que j'ai passées à la cour de M<sup>me</sup> l'archiduchesse Marguerite, à Bruxelles, vous n'avez pas oublié les 30,000 livres d'amendes infligées à vos nobles pères par Mercurin d'Arbois, lorsqu'il était président du Parlement de Dole.

— As-tu donc oublié toi-même, interrompit le jeune sire de Vaudrey, que ton père en eut sa large part, de ces amendes ; et trouves-tu naturel que parce qu'il a plu ainsi à M<sup>me</sup> Marguerite, mal conseillée par des gens de roture, que la noblesse comtoise soit obligée de partager le gouvernement avec ces fils d'artisans qu'on nomme des conseillers au Parlement ?

— D'accord, Vaudrey, mon ami ; mais...

— Mais quoi ? interrompit le sire de Fertans ; tu parles déjà comme un homme d'église !

— Par les cornes de Belzébuth ! s'écria Vergy ; allons-nous donc nous quereller pour des questions de clocher ? Je ne vous ai pourtant pas convoqués pour ça. Non, mes amis ; je suis encore page, page de M<sup>me</sup> Marguerite d'Autriche, tante de notre futur souverain, Charles-Quint, roi d'Espagne, d'Italie, des Pays-Bas et empereur d'Allemagne. Et comme page, je trouve que ça manque de femmes, ici.

— A la bonne heure ! s'écria toute l'assistance.

— Ah ! c'est que voyez-vous, continua Vergy,

nous étions un peu gâtés sous ce rapport, à Bruxelles, à Bruges et à Gand. Il y en a de toutes les nationalités : des Flamandes, des Italiennes, des Espagnoles, des Allemandes, et même des Comtoises ; sans compter d'adorables petites béguines pour lesquelles le couvent n'est point trop sévère. Or, voilà huit jours que je suis ici, soit trois semaines que j'ai quitté les Pays-Bas ; car nous voyagions à petites journées, mes hommes et moi, parce qu'il fallait assurer sa route. Vous n'avez pas d'idée, en effet, de ce que le pays est infesté de mandrins au-delà du comté de Montbéliard. Et depuis ce temps, je n'ai pas aperçu l'ombre d'une cornette un peu propre.

— Ah ! ah ! mon gaillard ! Et tu as compté sur nous pour te remettre dans le mouvement !

— Eh bien ! tu as eu raison ! s'écria Simon d'Oiselay ; et quoique tu paraisses être devenu un rude concurrent pour nous, nous guiderons tes pas dans le labyrinthe de Cythère, comme dirait messire Jean Gilley, le poète de Salins. Nous avons d'abord la belle Impéria avec son inséparable et ravissante Gilberte.

— Quelle Gilberte ? demanda Vergy.

— Tu es bien curieux ! répliqua Mathieu de Vaulchier d'Arlay. D'ailleurs, personne n'en sait rien ici, où elles sont depuis dix-huit mois à peine. Et puis, je te préviens que ce sont deux morceaux de roi, et que tu as grande chance d'y brûler tes ailes de papillon de cour !

— Peuh ! fit Vergy, avec la moue prétentieuse du jeune praticien qui n'a jamais rencontré de résistance.

— Oui, ajouta le sire de Cicon ; sans dire qu'il te faudra compter avec Simon Gauthiot d'Ancier, leur protecteur en titre.

— Gauthiot d'Ancier ? interrogea Vergy avec une flamme de colère dans les yeux. Celui que, depuis huit jours, j'entends un peu partout appeler le « Petit Empereur de Besançon ? »

— Précisément !

— Ce flatteur de la populace, qui règne à l'hôtel de ville et qui tient en échec la noblesse et le Haut Chapitre de Besançon ?

— Lui-même !

— Ah ! par la mort Dieu ! dit Vergy. Je veux en avoir le cœur net. Ça ! qui me présente demain à la belle Impéria ? Il ferait beau voir qu'un Vergy reculât devant ce croquant, ce fils d'un avocat fiscal au bailliage de Gray ?

— Comment connais-tu ce détail ?

— Palsembleu ! mes amis, pensez-vous qu'à la cour des Flandres on ignore quoi que ce soit de ce qui touche à la politique, même dans ces coins reculés ? M. le chancelier Nicolas Perrenot de Granvelle, qui est Comtois comme vous et moi, se charge de renseigner M<sup>me</sup> l'Archiduchesse ; et je viens précisément par mandement spécial...

— Bravo ! Vergy ! vociféra en chœur toute cette jeunesse étourdie. Tu vengeras la noblesse comtoise ! Et s'armant des flacons vides, à l'exemple de Simon d'Oiselay, ils frappèrent violemment la table sur le rythme bien connu de nos temps modernes, parce qu'il est éternel : Des lampions ! Des lampions ! Des lampions ! mais pourtant avec une variante parlée, que justifiaient le temps et les circonstances : Plus de bourgeois ! Plus de bourgeois ! Plus de bourgeois !

Cet effroyable vacarme durait depuis dix minutes au moins, et le *Bœuf Couronné* tremblait sur sa base, quand on vit tout à coup

l'huis donnant sur l'escalier s'ouvrir largement pour donner passage à la plantureuse silhouette de maître Mathias Mouillebeeck, le patron fleuri de l'hostellerie.

Venu des Flandres à Besançon, à la suite d'une commotion politique dans laquelle un Mouillebeeck avait laissé sa peau entre les mains des tortionnaires de la justice, les Mouillebeeck, depuis soixante ans, tenaient le *Bœuf Couronné* de père en fils, avec le goût du lucre et le désir de la vengeance. Seulement ce dernier désir s'était singulièrement assagi chez maître Mathias; et pour le moment il se contentait de rançonner la jeune noblesse dont il avait la clientèle; car, chez lui, les pâtés de venaison étaient toujours exquis, les vins frais et les chambrières accortes. Son hostellerie fermée, maître Mathias redevenait alors citoyen et fourbissait sa colichemarde, car il était dizenier dans la garde civique. Besançon lui plaisait, parce qu'en sa qualité de cité impériale, elle demeurait libre au milieu de la comté de Bourgogne féodale, se gouvernant souverainement elle-même, au moyen d'un conseil communal annuellement électif.

Déjà riche du fait des Mouillebeeck antérieurs, maître Mathias avait de l'ambition. Son vin du mont de Bregille, de Ragot ou des Equeugney, savamment épicé, coulait si fort à propos la veille des élections, qu'il était invariablement réélu chaque année parmi les vingt-huit notables chargés de choisir les quatorze cogouverneurs représentant le pouvoir exécutif communal, à raison de deux par bannière, c'est-à-dire par quartier. Son plan, après fortune faite, était de passer le *Bœuf Couronné* à sa fille Brigitte, dûment mariée à quelque bon

garçon; et lui, notable, de se faire élire cogouverneur. A partir de ce moment, qu'il entrevoyait dans le brouillard de ses rêves civiques, il se réservait pour les plus hautes destinées. Après tout, qu'était donc Nicolas Perrenot de Granvelle, chancelier des Flandres, si ce n'est le fils d'un petit forgeron d'Ornans? D'où sortaient François Richardot, évêque d'Arras, et son neveu Jean Richardot, qui présida le conseil privé des Pays-Bas, sinon d'une famille mainmorte de Morey? Et François Bonvalot, enrichi par le commerce, n'avait-il géré le diocèse de Besançon pendant la minorité de Claude III de la Baume, archevêque de cette ville, et n'avait-il pas fini par être ambassadeur de Charles-Quint? Au pis aller, maître Mathias vengerait sur cette orgueilleuse aristocratie, la même partout, le Mouillebeeck trépassé dans les horreurs judiciaires d'une sauvage répression insurrectionnelle.

Telles étaient les ambitieuses pensées qui bouillonnaient sous le crâne chauve du dernier des Mouillebeeck. Mais pour l'instant, maître Mathias faisait trêve à ses préoccupations civiques; et roulant respectueusement son bonnet entre ses mains, sur son haut-de-chausses ventripotent, il s'avança vers cette jeunesse dorée qui fit aussitôt silence par curiosité.

— Sauf le respect que je vous dois, messeigneurs, ainsi qu'à vos nobles familles, je vous supplie de considérer que, depuis longtemps, le couvre-feu a sonné aux beffrois de Saint-Étienne, de Saint-Jean et même de Saint-Pierre. Et si les archers de la prévôté communale viennent à passer par ici, je crains fort que vos éclats de voix soient entendus du dehors.

— Eh bien! qu'ils viennent! s'écria bruyam-

ment Simon d'Oiselay ; nous les rosserons d'importance ! Crois-tu par hasard que ta prévôté bourgeoise soit faite pour nous ?

— Je sais que vous êtes de puissants seigneurs, répondit humblement Mathias, et qu'il ne vous en coûtera rien ; mais, moi, je suis un pauvre diable d'hôtelier, et si je suis condamné à l'amende, qui m'indemniserà ? qui me remplacera si je vais en prison ? Et j'y irai certainement, si vous rossez les archers !

— Toi en prison ? Vieux renard ! interrompit le jeune sire de Vaulchier d'Arlay, qui, moins ivre ou plus réfléchi que ses compagnons, se souvint à propos des ramifications de Mathias avec le pouvoir communal. Tu nous la bailles belle ! T'imagines-tu que nous ignorons que tu es au mieux avec le pouvoir communal, puisque tu comptes parmi les notables qui élisent les cogouverneurs ?

— Oh ! moi, je ne fais pas de politique, répondit prudemment le bonhomme, en affectant un redoublement de terreur, et si je suis candidat notable à chaque scrutin annuel de la Saint-Jean, c'est afin d'être mieux renseigné et pour connaître par avance les nouvelles taxes en délibéré. Je cours aussitôt m'approvisionner chez mon compère Nicolas Querry de Montgesoye, un très habile homme qui fait le commerce des vins en gros, et ça me permet, à meilleur compte que les confrères, de donner d'excellents vins de Vuillafans et même de Chypre ou de Sicile, comme ceux que vos Seigneuries viennent de déguster à cette table.

Cette réponse, d'apparence si naïve, suscita une hilarité générale parmi les jeunes étourdis : « Bravo ! Mathias ! s'écria l'un d'eux ; tu es un vrai diplomate ! »

L'exclamation parut un instant flatter énormément le patriote Mouillebeeck ; mais il reprit aussitôt son air dolent !

— Ecoute ! dit Vergy, qui se laissa prendre à cette diplomatie de petit bourgeois : « Nos valets sont réunis dans ta salle basse, où ils ripaillent, j'imagine, avec la desserte de notre table. Je leur ai donné l'ordre de faire des patrouilles d'heure en heure. Dis-leur que, si les archers se présentent, ils les amènent de gré ou de force à la table de nos gens. Fais-leur servir à boire, et quelques minutes après que nous aurons levé la séance, glisse-leur à chacun une pistole dans la main. Tu mettras le tout sur la note.

Maître Mathias n'était nullement inquiet de la sévérité du guet, et pour cause. Mais il réfléchit que ces pistoles à porter au compte du noble seigneur, le désintéresseraient amplement de la petite subvention annuelle qu'il payait aux archers de la prévôté, sans préjudice de quelques bons coups de cervoise, dont l'usage s'était introduit dans les villes depuis les passages de troupes allemandes. Il allait donc se retirer en remerciant le noble seigneur de sa générosité, lorsqu'il fut interpellé à nouveau par l'un des assistants.

— Encore un mot, Mathias ? Pourquoi as-tu remplacé tes aimables chambrières d'autrefois par les lourdauds de valets qui nous ont servi aujourd'hui ?

La réputation hospitalière de ta maison en souffrira. Vergy, qui revient des Flandres, où les belles manières sont appréciées au moins autant qu'à la cour de France, constatait lui-même tout à l'heure que ça manque de femmes ici !

Visiblement, cette question posée à brûle-

pourpoint parut interloquer maître Mathias. Après quelques instants d'hésitation, il répondit cependant :

— Vos seigneuries ignorent donc que, ce matin, l'appariteur de ville publiait à son de trompe, un édit communal sur la police des mœurs. Le service des filles n'ayant pas l'âge canonique, comme il est d'usage de dire depuis quelque temps dans les controverses des docteurs ès théologie, est interdit dans les hostelleries ou lieux publics quelconques et même chez les particuliers célibataires.

— Ah ! Ah ! fit Vergy qui commençait à dresser l'oreille.

— Oui, continua Mathias de plus en plus embarrassé sous l'œil inquisitorial de Vergy ; ce sont ceux de la Réforme, les ennemis de notre sainte religion, s'empessa-t-il d'ajouter devant les murmures de l'assistance, qui prétendent que nos mœurs sont déplorables, aussi bien dans l'humble bourgeoisie dont je suis, que chez les membres du Haut Chapitre métropolitain.

— Et tu as pris part à la délibération ? interrogea Vergy de plus en plus sévère.

— En aucune façon, monseigneur, répondit Mathias. Je ne suis qu'un humble notable ; et nos seigneurs les cogouverneurs ne nous admettent guère à leurs délibérations, que lorsqu'il est question des sacrifices à faire dans l'intérêt de toute la province. Or, il ne s'agit ici que d'une question de police locale.

— La police est faite pour les manants ! interrompit une rude voix qui se trouva résumer ainsi le sentiment dominant dans l'assistance.

— Je n'y contredis point, nobles seigneurs ! déclara Mathias ; mais le populaire n'est point



de cet avis, et la preuve qu'il n'entend pas raison à cet égard, c'est qu'il arrachait naguère aux mains des agents de monseigneur l'archevêque, le frère Carme Laurent des Planches qui, s'inspirant de l'esprit du jour, avait prêché contre les scandales donnés par les gens d'Eglise.

— Quoi ? Ils auraient osé !... murmura Vergy comme se parlant à lui-même.

A ce moment, un violent tumulte éclata dans la rue. On cognait à la porte de l'hostellerie, et des rumeurs se produisaient comme si un conflit s'était élevé entre quelques personnes pour forcer l'entrée. Maître Mathias voulut profiter de l'occasion pour s'esquiver, mais il demeura cloué sur le seuil par un sec : Restez ! de Vergy, qui, se tournant vers une sorte de familier assis au bout de la table : « Toi, Rupert, dit-il, vas voir ce que signifie ce tapage ! »

Cet incident, joint aux préoccupations évi- dentes de Vergy, avait fait tomber la joie bruyante de cette jeunesse. Aussi, lorsque le messager reparut quelques instants après, portant entre ses mains un papier froissé et même déchiré pour partie, un vif mouvement de curiosité se produisit.

— Eh bien ! Rupert ? interrogea Vergy.

— Monseigneur, ce sont les archers de la prévôté communale, comme nous le prévoyions tout à l'heure. Au nombre de deux, la hallebarde en main, ils escortaient un jeune homme de bonne tournure, qui était lui-même précédé d'un valet portant une lanterne sourde.

— Qui commandait notre patrouille ? dit Vergy impatient.

— Frantz !

— Ah ! je comprends ! Il n'a pas cogné,

parce que je le lui avais défendu. Mais il a capturé la bande et nous l'amène céans.

— Précisément ! Le jeune seigneur demandait en vertu de quel droit nos gens interceptaient la voie publique dans une ville libre. Et comme il faisait mine de dégainer, Frantz, qui ne connaît pas d'autre loi que votre consigne, profita de ce qu'empêtré dans sa cape qui l'enveloppait jusqu'aux yeux, le jeune seigneur cherchait vainement la garde de son épée, pour lui mettre la main au collet pendant que nos hommes désarmaient le guet.

— Bien !

— Dans la bagarre, le jeune seigneur a perdu son chaperon et le billet que voici, tombé de son pourpoint dont quelques aiguillettes ont été arrachées.

— Parfait ! Et que disent-ils maintenant nos prisonniers ?

— Rien ! les archers sont attablés avec nos gens. Quant à l'inconnu, on lui a offert du vin qu'il a refusé avec hauteur, et il se promène dans la salle basse, muet, mais irrité comme un lion en cage.

— Voyons ce papier ?

Rupert remit à Vergy un chiffon parfumé, mais dont une déchirure produite dans la bagarre avait fait malheureusement disparaître la suscription.

Après avoir parcouru rapidement ce papier, la figure de Vergy s'éclaira d'un sourire triomphant.

— Ah ! mes amis, s'écria-t-il, la voici l'aventure demandée ! Ecoutez ceci :

« Messire...

» La dame que vous avez si opportunément secourue il y a quinze jours, dans le bois de

» Châtillon-le-Duc, désirerait vous entretenir  
» cette nuit. Mais il est nécessaire que vous  
» ayez confiance et que vous vous laissiez  
» bander les yeux. Suivez sans crainte l'homme  
» qui viendra vous prendre à minuit et qui se  
» fera reconnaître avec ce mot de passe :  
» *Memento !* »

— Et pas de signature, s'écria Simon d'Oiselay en se penchant sur l'épaule de Vergy : L'aventure est décidément piquante !

— Une idée ! clama Raymond de Montfalconnet ; si nous tirions au sort qui ira à ce rendez-vous ?

— Oui ! Oui ! cria la bande joyeuse.

— Non, répondit Vergy ; ce ne serait pas juste ; vous êtes tous pourvus. Je vous demande de profiter seul de l'aventure pour faire mon entrée à Cythère.

— Il a raison ! Vive Vergy !

— Et bien, voici comment nous allons procéder. Rupert, tu vas descendre à la salle basse. Tu feras rendre son épée et sa dague à ce gentilhomme, puis tu le prieras courtoisement de monter auprès de nous.

— Oui, Monseigneur !

— Vous, mes amis, vous tiendrez compagnie à l'inconnu jusqu'à l'aurore.

— Mais s'il veut s'échapper ? dit quelqu'un.

— Attendez ! j'ai mon idée.

Pendant ces préparatifs, maître Mathias Mouillebeeck manœuvrait adroitement pour se retirer. Sans que sa tactique eût donné l'éveil, il était déjà parvenu proche de la porte, lorsque celle-ci s'ouvrit brusquement pour donner passage à l'inconnu ; si bien que le premier regard de celui-ci tomba sur la face débonnaire du patron de l'hostellerie. Ils échangèrent un

long regard, mais sans qu'un muscle tressaillit sur le visage de chacun d'eux.

Le prisonnier avait bonne mine. C'était un homme de trente ans environ, tout de noir vêtu et n'ayant pour ornement, sous sa fraise godronnée, qu'une chaîne d'or à laquelle pendait un médaillon aux armes de Charles-Quint, l'aigle aux ailes éployées. Du moins les jeunes seigneurs en jugèrent ainsi à travers les premières fumées de l'ivresse, car, par privilège spécial, les armes de la ville étaient les mêmes que celles de l'empereur.

Sans témoigner le moindre embarras, l'inconnu s'avança jusqu'au milieu de la salle, pour s'arrêter devant Vergy qui présidait, attendant qu'on lui adressât la parole et gardant un silence légèrement hautain.

— Messire, lui dit Vergy après un rapide examen qui parut le satisfaire, nous n'avons pas l'honneur de vous connaître. Il est probable qu'il en est de même pour vous, en ce qui nous concerne.

L'inconnu eut un imperceptible clignement d'yeux, mais il resta muet comme devant.

— Ce n'est donc pas à vous personnellement, continua Vergy, que s'adressait la prise de corps dont vous avez été l'objet, et nous vous en faisons toutes nos excuses. Toutefois, puisque le mal est fait, et que nous avons nos raisons pour vous garder jusqu'à l'aurore, nous vous demandons votre foi de gentilhomme de ne pas chercher à sortir d'ici avant que ces flacons soient vides. Moyennant quoi vous serez libre comme l'air dans l'intérieur du *Bœuf Couronné*. A l'aube, nos valets vous reconduiront au domicile qu'il vous plaira d'indiquer.

L'inconnu jeta un regard circulaire autour

de la table et ne voyant devant lui que des visages souriants et des mains cordialement tendues, il répondit avec beaucoup de bonne grâce :

— Messeigneurs, après la violence dont j'ai été l'objet tout à l'heure, je ne m'attendais pas, je l'avoue, à un accueil aussi cordial de votre part ; mais je reconnais qu'on ne saurait être prisonnier en plus galante compagnie, et je vous engage bien volontiers ma parole.

Ce disant, l'inconnu déboucla son ceinturon et remit ses armes à un valet pour les déposer dans un coin. Cet acte de confiance chevaleresque acheva de gagner l'assistance.

— Prenez place à cette table, reprit Vergy ; je suis obligé de m'absenter quelques heures, mais mes amis vous tiendront compagnie jusqu'à mon retour. Toutefois, avant de sortir, je veux, à la mode flamande, c'est-à-dire en y buvant le premier pour éloigner tout soupçon de mauvais dessein, vous tendre cette coupe de vin de Chypre que je vous propose de choquer contre la mienne en l'honneur de notre gracieuse souveraine, madame l'archiduchesse Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas et de la Comté de Bourgogne.

— Volontiers ! répondit l'inconnu ; et si vous voulez me permettre à mon tour de porter une santé, j'y joindrai celle de notre sérénissime empereur Charles cinquième de nom, roi d'Italie, d'Espagne et des Indes !

La glace étant ainsi rompue, une conversation générale s'engagea, pendant laquelle Vergy s'esquiva prestement. Il descendit au rez-de-chaussée, se fit remettre par maître Mathias le chaperon de l'inconnu et sa cape dont il s'enveloppa jusqu'aux yeux. Puis il

manda le valet du gentilhomme mystérieux, et d'un geste il lui ordonna d'allumer sa lanterne.

— Conduis-moi où tu sais, lui dit-il à voix basse, et il lui mit un écu dans la main.

Notre homme, qui avait copieusement bu avec ses amis les ennemis, et qui, d'ailleurs, croyait reconnaître le chaperon qu'il avait escorté quelques instants auparavant, sortit sur la chaussée et s'orienta dans la direction du Champ-de-Mars.

---

## CHAPITRE II

### CHEZ LA BELLE IMPÉRIA

A cette époque, le Champ-de-Mars, dont les Bisontins modernes ont fait Chamars, par une corruption de langage qu'expliquent les années, n'était pas ce qu'il est aujourd'hui. Au temps des Romains le Champ-de-Mars s'étendait de l'emplacement actuel des rues du Porteau et du Perron, à ce que l'on appelle encore maintenant la Vieille-Intendance, en passant par les rues actuelles de Saint-Vincent et du Lycée. Le Chamars actuel n'était alors qu'une agglomération d'ilots et de marécages formés par le Doubs au point où il se heurte contre la montagne de Chaudanne.

Dès le xv<sup>e</sup> siècle, les particuliers avaient commencé à construire sur l'emplacement de l'ancien Champ-de-Mars romain, et Simon Gauthiot d'Ancier, surnommé le *Petit Empereur de Besançon*, parce qu'il faisait la pluie et le beau temps à l'hôtel de ville de cette cité, qui se gouvernait elle-même sous la suzeraineté des empereurs d'Allemagne, venait précisément d'y faire construire une riche demeure pour sa maîtresse, la belle Impéria.

Au moment même où Vergy fêtait au *Bœuf Couronné* son retour à Besançon, en compagnie de ses jeunes amis de la noblesse comtoise, la belle Impéria était assise dans la vaste salle du premier étage de son hôtel, ayant à ses pieds, sur un escabeau garni de cuir gaufré, sa suivante, ou pour parler plus exactement, son amie et sa confidente, Gilberte, une adorable enfant de seize printemps. De toutes façons la belle Impéria méritait son nom. D'allures sinon altières, du moins majestueuses, Impéria était dans tout l'éclat de sa plantureuse beauté. Agée d'environ trente-cinq ans, elle n'en paraissait guère que trente, et c'était vraiment un morceau de roi, comme le disaient en ce moment même les jeunes fous qui festoyaient au *Bœuf Couronné*.

— Je vous en supplie, chère maîtresse, disait Gilberte, tendrement appuyée sur les genoux de la belle jeune femme, renoncez à cette entrevue avec ce jeune homme. Messire Simon Gauthiot d'Ancier vous aime bien ; il peut revenir d'un moment à l'autre de sa chevauchée au château de Thoraise, et je tremble à la seule pensée de son courroux, s'il surprenait ici une visite de ce genre à pareille heure.

En parlant ainsi Gilberte avait les yeux pleins de larmes et son jeune sein de vierge frissonnait contre le bras d'albâtre qui entourait sa taille.

— Tu trembles, Gilberte ! Et pourquoi donc ? Ce n'est pourtant pas la première fois que je reçois des visites mystérieuses. Tu le sais mieux que personne, puisque c'est toi qui es chargée de les introduire, parce que je ne puis me fier qu'à toi et à Lorenzo, notre serviteur italien.



— Il est vrai, maîtresse, vous avez toute confiance en moi; et je la mérite. Mais ce n'est pas la même chose aujourd'hui. Les autres venaient vous entretenir de ces affaires mystérieuses auxquelles je ne comprends rien, et dont je ne sais qu'une chose, c'est que je dois garder sur elles le plus profond secret.

— Et pourquoi penses-tu donc que j'ai mandé cette nuit messire Jean Lamblin ?

Gilberte ne répondit rien, mais elle leva sur sa maîtresse des yeux éteints et murmura tout bas :

— Vous êtes si belle !

Impéria eut un moment de surprise ; mais se reprenant aussitôt elle poursuivit :

— Certes ! messire Jean Lamblin est un beau garçon et...

— Oh oui ! Beau et bon ! dit Gilberte dans l'irrésistible élan de son cœur, en cachant sa tête dans les genoux de sa maîtresse.

— Bon ! as-tu dit, s'écria Impéria de plus en plus étonnée ; et comment le sais-tu, mignonne ?

— Je ne sais rien, mais j'en suis sûre, répondit Gilberte toute rougissante.

— Tu l'as donc revu ?

— Non, maîtresse ! pas depuis le jour où il nous a sauvé la vie et l'honneur.

— Alors, explique-toi ! fit Impéria vivement intriguée.

— Maîtresse, je vais tout vous dire. Je n'ai que vous au monde ; je vous dois tout, et je ne veux pas avoir de secret pour vous.

— Un secret, dis-tu ?

— Vous n'avez pas oublié le danger que nous courûmes ensemble dans la forêt de Châtillon-le-Duc, quelque temps après notre arrivée ici.

— Non, certes !

— Séduites par la beauté du pays, nous avions voulu connaître les environs...

— Oui, c'est vrai, dit Impéria; moi j'avais d'autres raisons. Quoi qu'il en soit, c'était une imprudence par ces temps troublés, je le reconnais aujourd'hui.

Gilberte poursuivit :

— Nous fûmes attaquées par une petite bande de ces paysans qui courent la campagne et que l'on nomme des Jacques, je ne sais trop pourquoi.

— Je le sais, moi, hélas ! dit Impéria avec un sourire de tristesse qui émut profondément Gilberte. Elevée, en effet, dans, ou plutôt à côté des mystères de la politique, je sais la raison de bien des choses que je voudrais ignorer.

— Je vous demande pardon, ma chère maîtresse, si j'ai réveillé en vous des souvenirs douloureux qu'il n'était pas dans mon intention de raviver.

— Oh ! je ne doute pas de la pureté de tes intentions. Mais il faut que tu apprennes la vie. Et je voudrais que cette science te coûtât moins cher qu'à moi.

Gilberte eut un geste vague :

— Tu comprendras plus tard, poursuivit Impéria : « Les Jacques, du moins ceux d'aujourd'hui, sont de malheureux paysans plus dignes de pitié que de colère. Messire Jean Luther leur a parlé de réformes et d'affranchissement. Tristes victimes du régime féodal, ils ont cru que l'heure de la vengeance avait sonné, et ils se sont précipités sur les châteaux et les monastères, pillant, brûlant et massacrant tout sur leur passage. Moines, seigneurs et privilégiés de tous rangs et de tous ordres, se sont ligüés alors contre eux et les ont déci-

més. Ils se sont réfugiés en Champagne et en Lorraine, où la haine féodale les a poursuivis. Ecrasés de nouveau, malgré leur soumission et au mépris de la foi jurée, leurs bandes désespérées ont envahi le comté de Montbéliard et le nord de la comté de Bourgogne. La commune et l'archevêque de Besançon ont alors fait trêve à leurs querelles intestines et, d'accord avec la noblesse de la région, ont marché contre ces malheureux qu'ils ont écharpés sans distinction de sexe ni d'âge à Grammont, à Dampierre et à Mathay.

— Pauvres gens ! murmura la douce Gilberte, dont la rancune se fondait au récit de tant d'infortunes.

— Ce qui restait de ces bandes se dispersa par petites troupes dans la contrée, demandant sa subsistance au vol et à l'assassinat.

— Alors, demanda Gilberte, c'est dans une de ces troupes que nous sommes tombées ?

— C'est cela même, répondit Impéria.

— Et nous étions perdues, si messire Jean Lamblin, qui revenait de Vesoul où il avait conféré avec maître Simon Renard, le lieutenant général du bailliage d'Amont...

— Chut ! ne prononcez pas ce nom, mignonne !

— ... N'avait entendu nos cris. Oh ! j'ai encore présentes à la mémoire toutes les circonstances de cette terrible aventure. Nous entendîmes d'abord une longue pistoletade tirée en l'air pour ne pas nous atteindre, par messire Jean Lamblin et les archers de la prévôté communale qui l'accompagnaient. Puis un galop furieux de leurs chevaux. Nos ravisseurs prirent peur et s'enfuirent. Mon cheval, à moi, avait eu la jambe cassée dans la bagarre.

— Mais, dit Impéria, le mien était sauf, heureusement ! Il avait échappé aux bandits. Les hommes de l'escorte le rattrapèrent et l'on me remit en selle.

Gilberte reprit :

— C'est à partir de ce moment que je perdis la mémoire.

— C'est qu'en effet, le danger passé, tu venais de t'évanouir. Le valet qui nous accompagnait s'était enfui au galop de son cheval dès la première apparition des bandits, et les hommes de l'escorte avaient besoin de leurs montures en cas de nouvelle alerte. Messire Jean Lamblin te prit donc en travers de sa selle ; tu reposais sur le bras qui tenait les rênes. De la main droite il tenait son épée nue ; et nous chevauchâmes ainsi jusqu'à la limite du bois. Une fois en pays découvert, nous ne courrions plus aucun risque.

— Pour moi, dit Gilberte, j'avais certainement perdu la notion des choses extérieures. Mais j'avais vaguement conscience, cependant, que j'étais protégée par des bras amis ; et cette sensation m'était douce, après les terreurs folles que j'avais éprouvées. Si douce, qu'en reprenant peu à peu mes sens, je ne songeai pas un instant à rouvrir les yeux. La nuit était tombée, nous arrivions aux portes de la ville ; en passant sous la voûte obscure, il me sembla que messire Jean Lamblin se penchait sur mon visage et que sa fine moustache effleurait mon front. Je sentis tout ce que j'avais de sang me refluer au cœur, et mon trouble redevint si grand, que je me demande encore comment nous arrivâmes à la maison.

— Oh ! c'est bien simple, dit Impéria. Messire Jean Lamblin, qui avait des dépêches urgentes

pour nos seigneurs les cogouverneurs, se rendit directement à l'hôtel de ville, et il nous remit aux mains d'un des hommes de l'escorte, qui nous conduisit, sur ma demande, au *Bœuf Couronné*, parce que je ne tenais pas à ce que la valetaille sût qui nous étions.

— C'est donc pour cela, dit Gilberte, qu'à mon réveil, le lendemain, mon premier regard tomba sur le visage de Brigitte, la fille de notre bon ami Mathias Mouillebeeck.

— Et pour cela aussi que maître Mathias, qui sait garder un secret, nous reconduisit mystérieusement et en personne chez nous. Voilà pourquoi, mignonne, rien ou bien peu de chose n'a transpiré de l'aventure.

Impéria avait trop d'expérience pour ne pas comprendre que l'amour venait de pénétrer profondément dans ce cœur de vierge. Elle en eut regret, car elle aimait réellement Gilberte d'une affection en quelque sorte maternelle. Elle aurait voulu lui épargner les douleurs qu'appelaient fatalement tant de candeur. Mais elle n'était pas femme à s'attarder longtemps à des considérations purement sentimentales. Âme essentiellement pratique, elle comprit qu'il fallait d'abord rassurer Gilberte, si, comme elle en avait formé le dessein, elle voulait l'associer à ses projets.

— Il me semble, lui dit-elle, que nous nous attardons longtemps à ces souvenirs. Tu ne m'as pas dit pourquoi tu tremblais si fort tout à l'heure, à l'idée que messire Gauthiot d'Ancier pourrait surprendre cette entrevue nocturne avec Jean Lamblin ?

Vivement ramenée à l'éventualité de ce tête à tête qui la troublait, sans qu'elle se rendit un compte bien exact du sentiment qui

l'agitait, Gilberte ne répondit rien tout d'abord.

— Je vois ce que c'est, reprit Impéria. Tu t'imagines que j'ai convié messire Lamblin à un rendez-vous d'amour, et, ajouta-t-elle prudemment, tu crains pour moi la jalousie de Gauthiot d'Ancier. Eh bien, rassure-toi ! D'abord, il ne s'agit pas d'un rendez-vous d'amour !

Gilberte respira.

— Certes, dit Impéria, Gauthiot m'aime bien, et je le lui rends. Mais il est encore plus ambitieux qu'amoureux ; et comme il a à la fois la vaillance, l'esprit d'intrigue et la générosité, je l'ai bien volontiers associé à mes projets de vengeance.

— De vengeance, madame ? interrogea Gilberte.

— Oui, je veux me venger ! Et le regard de la belle Impéria devint tout à coup dur comme de l'acier. Écoute bien ceci, mignonne. Je suis la fille d'un petit gentilhomme des environs de Bruxelles, qui occupait un poste modeste à la cour de M<sup>me</sup> l'archiduchesse Marguerite. À l'âge de dix-huit ans, je fus séduite par un très jeune mais très puissant seigneur, qui m'a odieusement abandonnée, après m'avoir fait enlever une charmante petite fille, fruit de ses œuvres, et qui aurait aujourd'hui à peu près ton âge, ma Gilberte !

— Pauvre maîtresse !

— Mon père vit ses biens confisqués à la suite de je ne sais quelles intrigues de palais et perdit la raison, puis la vie. Ma mère nous avait quittés depuis longtemps, enlevée par la peste ; et je bénis souvent cette horrible maladie qui lui a épargné le spectacle de toutes ces horreurs.

— La misère et la honte, reprit Impéria,

après un sanglot motivé par tous ces souvenirs, me chassèrent de Bruxelles, et je me réfugiai à Rome, car j'étais encore croyante à cette époque, et je voyais dans l'Eglise, le refuge béni de tous les malheureux. Par quels artifices je devins la proie d'un prélat attaché à la chancellerie pontificale, il serait trop long de te le dire. Je ne l'aimais guère, mais il tenait dans ses mains tous les fils de la politique vaticane, c'est-à-dire européenne; et, par lui, devenu mon esclave, je ne tardai pas à entrevoir le moyen de me venger de mon séducteur.

— Il était donc bien puissant cet homme, qu'il ne fallait rien moins que le secours de la diplomatie pour en avoir raison.

— Oui ! dit Impéria en serrant les lèvres. Il s'appelait et se nomme encore aujourd'hui : Charles-Quint, empereur !

— Juste ciel ! madame. Comment osez-vous vous attaquer à ce colosse ?

— Il n'y a pas de colosse pour la haine ! répliqua sauvagement Impéria.

Puis elle poursuivit :

— Je dressais donc silencieusement mes batteries avec les archives pontificales, quand le connétable de Bourbon vint mettre le siège devant Rome. Gauthiot d'Ancier était à sa suite. Avant de passer au service de l'Empereur, le connétable, désireux de fuir la colère du roi de France dont il abandonnait la cause, s'était réfugié à Besançon où il avait reçu secrètement l'hospitalité de Gauthiot, malgré le traité de neutralité qui garantissait la comté de Bourgogne. De là il négocia avec l'Empereur qui lui donna le commandement des Impériaux avec lesquels il passa en Italie. Tu sais le reste,

— Oui, dit Gilberte, le connétable venait d'être tué sur la brèche, et Philibert de Chalons, prince d'Orange et seigneur de Nozeroy, proclamé généralissime sur le champ de bataille, fut d'abord impuissant à arrêter la rage des Impériaux qui voulaient venger leur chef. Rome subit alors les horreurs qu'il est d'usage d'infliger aux villes prises d'assaut. Les soudards envahirent l'hostellerie où nous habitions, vous et moi, à des étages divers. Mon père et ma mère, ou du moins ceux qui m'avaient nourri jusque-là, venaient d'être tués à mes côtés; et les brigands n'ayant rien à craindre d'un enfant inoffensif, s'attardaient à piller la maison. Je pus ainsi m'échapper et courir me réfugier dans vos bras. Grâce à Lorenzo, votre valet, nous pûmes en traversant les écuries abandonnées, parce qu'un commencement d'incendie s'y manifestait, gagner la chaussée où il y avait espoir de trouver du secours. Mais les bandits étaient sur nos traces et nous n'avions pas fait vingt pas dans la rue, qu'ils nous avaient rejoints. Toutes deux nous allions être la proie de leur bestiale fureur, quand messire Gauthiot vint à passer, une épée nue à la main, et dans l'autre un sac d'or.

— C'était sa part de prise, dit Impéria, car il aime l'or, mon seigneur et maître ! Il n'est que juste de dire qu'il sait en faire un royal usage. En nous entendant appeler au secours, il se jeta vaillamment au devant de nous pour nous couvrir de son corps, après avoir renversé d'un coup d'estoc celui de ces sauvages qui me serrait de plus près; puis il engagea avec les autres un terrible moulinet qui les tint à distance : « Misérables ! criait-il d'une voix de stentor, je suis l'ami du connétable et le com-



patriote de Philibert de Chalons. Si vous ne respectez pas ces femmes, je vous fais tous pendre ! » Mais en même temps, avec une véritable présence d'esprit que j'admire même sur le moment, il jeta devant eux son sac de ducats, qui creva sur la chaussée. « Prenez cet or, dit-il de sa voix de tonnerre ; c'est leur rançon ! Et je vous en promets autant, si au lieu de molester ces femmes, vous voulez les protéger. » La menace et l'or combinés firent leur effet. « Vive le noble seigneur ! » cria la bande. Mais Gauthiot, qui connaît les hommes et particulièrement les lansquenets, répondit d'un ton impérieux : « C'est bien ! Rentrez dans cette hostellerie, je vous la livre de fond en comble. Surtout n'épargnez pas la cave ! Mais qu'on respecte l'appartement de ces dames ! »

— Et de fait, chère maîtresse, dit Gilberte, nous n'eûmes jamais de meilleurs gardiens. Ils poussèrent la complaisance jusqu'à éteindre l'incendie et à nous composer un souper des débris de l'office.

— Ajoute, interrompit Impéria en riant, que Gauthiot tint sa parole et les couvrit d'or. Aussi, émue de tant de vaillance et de générosité, n'ayant plus d'ailleurs de protection, je cédaï à l'empire de cet homme aux puissantes passions, qui avait su redevenir doux comme un agneau pour me plaire. Et lorsque, pour des raisons que j'ignore, il rompit avec son compatriote Philibert de Chalons pour rentrer en Franche-Comté, je le suivis à Besançon, où il rapportait le cœur du connétable de Bourbon.

— Et vous m'emmenâtes avec vous, dit Gilberte, et depuis je ne vous ai plus quittée.

— Comprends-tu maintenant que mon cœur est cuirassé contre les séductions des jeunes

seigneurs ? Et admets-tu que si j'ai convié messire Jean Lamblin à un entrevue, c'est pour tout autre chose qu'un duo d'amour ?

— Vous avez toujours raison, maîtresse chérie, dit Gilberte : mais je ne vois pas très clairement comment messire Jean Lamblin peut être nécessaire à la réussite de vos plans ?

— Vous le saurez plus tard, petite fille !

Et comme Gilberte exprimait son désappointement dans une moue à la fois triste et mutine, Impéria, qui compatissait à son angoisse secrète, lui glissa doucement dans l'oreille :

— Souviens-toi seulement que messire Jean Lamblin est secrétaire d'Etat de la commune de Besançon, et qu'à la commune de Besançon on aime médiocrement le régime féodal.

La pauvrete ignorait certainement de quels éléments se composent une démocratie, mais cette parole vague tombait comme un baume sur son cœur endolori, et elle fut satisfaite.

— Messire Jean Lamblin devrait être déjà ici, dit Impéria. Pourvu que le vin n'ait pas fait oublier la consigne à Lorenzo. Je ne lui connais que ce défaut, mais il l'a bien. Retires-toi dans ta chambrette, mignonne, j'y passerai avant de rentrer dans mon appartement.

Gilberte leva sur sa maîtresse des yeux chargés de reconnaissance, et lui prenant la main la baisa dévotement, puis, avant de se retirer définitivement, soulevant d'une main la lourde tapisserie, elle envoya un nouveau baiser à sa bienfaitrice.

— Encore une que l'amour va torturer ! murmura la belle Impéria, puis elle s'accouda à la table et tomba dans une profonde rêverie.

---

## CHAPITRE III

QUI FAIT SUITE AU PREMIER

Le *Bœuf Couronné* était situé à très peu de distance de l'hôtel de la belle Impéria. En quelques enjambées, Vergy, guidé par Lorenzo, arriva au pied de l'édifice. Le valet italien, dont les fumées du vin n'avaient heureusement point tout à fait obscurci le cerveau, contourna la principale façade pour venir s'arrêter devant une petite porte basse pratiquée au bas d'un escalier en tourelle. Il tira de son pourpoint une petite clef délicatement ouvrée, l'introduisit dans la serrure, puis commença l'ascension dans l'obscurité.

— Que Votre Seigneurie, dit-il à Vergy, veuille bien prendre la corde que voici, il n'y a aucun danger.

En même temps, il mettait aux mains de Vergy un câble fixé au mur de distance en distance, pour tenir lieu de rampe. Ils montèrent ainsi deux étages, puis pénétrèrent dans une sorte d'antichambre faiblement éclairée par une sorte de veilleuse suspendue au plafond.

— Votre Seigneurie prendra patience, dit-il, je vais prévenir ma maîtresse.

Puis il disparut derrière une tapisserie.

Quelques secondes à peine s'écoulèrent. Lorenzo reparut faisant signe à Vergy de le suivre. Puis, soulevant de nouveau la tapisserie, il découvrit une porte qu'il poussa, et derrière laquelle de nouvelles tentures pendaient richement drapées et assourdissant les voix.

Saisi en pleine lumière, Vergy oublieux de son déguisement, s'arrêta un instant stupéfait devant la merveilleuse beauté d'Impéria.

— Eh bien ! messire, dit Impéria, après un moment de silence, est-ce donc l'usage aujourd'hui que les cavaliers se tiennent devant les dames la cape au visage et le chaperon sur la tête ?

— Vive Dieu ! madame, répondit sincèrement Vergy, je défie bien le plus audacieux de pouvoir regarder en face le soleil sans en être ébloui !

Et disant cela, d'un geste plein d'aisance, il rejeta loin de lui la cape et le chaperon emprunté au jeune inconnu.

Impéria eut un cri, elle se leva d'un bond majestueux, et les yeux déjà pleins de courroux :

— Messire ! dit-elle, d'une voix brève mais assurée, vous n'êtes point le seigneur que j'attendais ! Que venez-vous faire ici ?

Vergy, un instant paralysé par l'éclat inattendu de cette exceptionnelle beauté, avait bien vite repris son assurance.

— Je regrette, madame, dit-il avec une nuance marquée d'impertinence, de n'être point ce mortel heureux ; mais, quel qu'il soit, il ne mérite guère son bonheur, puisqu'il se fait attendre ; et je sais tel cavalier qui s'estimerait heureux de le remplacer pour toujours.

Ce qui donnait de l'assurance à Vergy, c'est

qu'il venait de voir devant lui, en pleine lumière, le portrait d'un seigneur qu'il n'eut point de peine à reconnaître, bien qu'il ne l'eût jamais vu. A l'angle du tableau, en effet, l'artiste avait, suivant l'usage de l'époque, peint les armes et le nom de son modèle, Gauthiot d'Ancier.

— Bon début ! se dit-il à lui-même, je suis évidemment chez la belle Impéria !

— Ne raillez point, messire, s'écria cette dernière toujours debout et frémissante. Votre présence ici est un outrage, à moins que ce soit un crime.

— Rassurez-vous, belle dame, répondit Vergy ; il n'y a nul crime en tout ceci ! tout au plus un subterfuge, ajouta-t-il en jetant involontairement du coin de l'œil, sur la cape et le chaperon empruntés, un regard qui fut surpris par la belle Impéria.

Tout concourait à rassurer cette dernière. Vergy n'avait pas, en effet, l'air d'un homme qui vient de commettre un crime. Et, d'autre part, son impertinence railleuse dénotait plutôt quelque fou en quête d'une bonne fortune. Cependant il importait à Impéria de savoir ce qu'était devenu messire Jean Lamblin, et si l'on avait découvert ses relations secrètes avec le secrétaire d'Etat de la Commune, car officiellement il n'était pas douteux qu'elle dût le connaître, puisque son seigneur et maître régnait à l'hôtel de ville de par le consentement de ses collègues les cogouverneurs.

— Enfin, messire, dit-elle avec une nuance de colère un peu affectée, car la curiosité commençait à dominer en elle ; tout cela ne me dit pas qui vous êtes, ni pourquoi vous vous trouvez ici. Et n'était la crainte de provo-

quer un scandale aussi désagréable pour vous que pour moi, j'appellerais mes valets et...

— Qui je suis ? Qu'importe ? dit Vergy chez lequel le vin commençait à produire de tardifs effets sous l'empire de la surexcitation nerveuse provoquée par la splendeur triomphante de cette merveilleuse créature. Je suis follement épris de vous ; et vous êtes celle que mes amis appellent à juste titre la belle Impéria.

— Et quand cela serait, messire, riposta fièrement cette dernière, que prétendez-vous de moi ?

— Je prétends vous emmener dans mon château de Gy, s'écria Vergy qui ne se possédait plus. Et je mettrai à vos pieds tout ce que le luxe peut enfanter de plus séduisant. Vous serez la reine de nos fêtes !

— Insolent !

— Eh ! madame, dit Vergy piqué au vif. Vous attendiez un amant à l'insu de messire Gauthiot d'Ancier, dont je vois ici le portrait et les armes. Pourquoi ne serais-je pas, pour un instant, celui que votre caprice espère ?

Et sous l'aiguillon de la colère, Vergy ajouta non sans hauteur :

— J'ignore quel est le jeune seigneur auquel vous avez écrit ce billet ; mais, quel qu'il soit, je prétends être d'aussi bonne maison que lui !

En parlant ainsi, Vergy jeta sur la table le billet lacéré dont nous l'avons vu donner lecture à ses compagnons du *Bœuf Couronné*.

D'un seul coup d'œil, Impéria reconnut que la suscription du billet était déchirée, et elle comprit que Jean Lamblin avait été victime d'une supercherie. Elle crut à une erreur de Lorenzo.

— Je n'ai pas de compte à vous rendre, dit-elle froidement.

— Non ! répliqua Vergy au paroxysme de la colère. Mais vous en rendrez peut-être à votre seigneur et maître Simon Gauthiot d'Ancier !

Dans un superbe geste de suprême dédain, Impéria croisa ses bras sur sa poitrine.

— Je vous prenais pour un gentilhomme ! dit-elle simplement.

Le jeune homme pâlit sous l'outrage :

— Vous me bravez, madame, dit-il d'un ton menaçant ; mais prenez garde ! Un seul homme ici est plus puissant que Gauthiot d'Ancier, ses créatures les cogouverneurs et la populace qu'ils ameurent contre l'autorité légitime. Cet homme, c'est moi ! Et s'il me plaisait...

Impéria eut un geste méprisant.

Fou de colère et surtout d'orgueil, Vergy, renonçant à la vaine bataille des paroles, saisit le bras d'Impéria pour l'attirer à lui, quand soudain une voix de basse taille, à la fois profonde et sardonique, retentit derrière lui.

— Fi donc ! monseigneur l'archevêque de Besançon ! Allez-vous violenter une femme dans sa propre maison ?

Vergy se retourna subitement, comme si un serpent l'eût mordu au talon. En même temps, il mettait la main sur la garde de son épée.

— Gauthiot d'Ancier ! s'écria-t-il involontairement.

— Lui-même ! Antoine de Vergy, et qui assiste depuis quelques instants à votre entretien avec madame. Palsembleu ! Monseigneur, vous vous faites une singulière idée de vos droits canoniques !

Vergy ne releva pas l'ironie contenue dans

ces paroles ; mais toujours la main à la garde de son épée, il essaya de rendre la pareille à Gauthiot d'Ancier :

— Je vous félicite, dit-il, sur la manière dont votre police est faite. Vous me reconnaissez sans m'avoir jamais vu !

— C'est pour vous avoir entendu tout à l'heure vanter à madame les délices de votre résidence de Gy, ricana Gauthiot, et surtout pour avoir assisté à cette affirmation, quelque peu risquée, vous en conviendrez, que le pouvoir des archevêques est supérieur à celui de la commune bisontine. Mais remettez donc, je vous prie, ce joujou dans son fourreau ; nous avons d'autres querelles à vider.

Quoique fort surexcité, Vergy subit aussitôt l'ascendant de cette force contenue, et rengaina son épée de cour, qui n'aurait pas tenu un instant du reste contre la puissante rapière de son adversaire.

— Soit ! dit-il, nous nous retrouverons sur un autre terrain.

Gauthiot fit un geste d'adhésion :

— Vous avez parlé, dit-il, de ma police. Nous savions, en effet, que vous aviez quitté les Flandres, sous prétexte de venir prendre possession de ce siège archiépiscopal auquel vous avez été nommé, dès que vous eûtes quitté le sein de votre nourrice pour ainsi dire, et que vous devez uniquement à votre naissance.

— Que vous importe ! répliqua Vergy avec hauteur.

— Il importe à la cité de savoir si on prétend lui contester ses anciennes libertés.

— Ses libertés ? interrogea Vergy. Il n'y a pas, en cette ville, plus de bornes à mon pou-



voir temporel qu'à mon autorité spirituelle, ajouta-t-il, comme en se parlant à lui-même.

— Vous oubliez le traité de 1435, monseigneur ! Il réglemente pourtant les droits respectifs des ecclésiastiques et de la commune !

— Vous oubliez vous-même, riposta Vergy, que par un étrange abus de confiance, puisque mes prédécesseurs n'ont pas même été consultés, ce pacte a été rapporté sur la demande de la Commune elle-même, par l'empereur Maximilien !

— Pardieu ! répliqua Gauthiot, narquois ; il portait que les infractions seraient jugées par le Parlement et le Châtelet de Paris ! Autres temps, autres mœurs ! Vous ne voudriez peut-être pas, monseigneur, que des contestations nées dans une ville d'empire, fussent tranchées par les juges de France.

— Je ne veux pas de contestations ! répondit Vergy avec emportement.

— Et moi, pas davantage, répliqua Gauthiot d'Ancier qui savait être diplomate à l'occasion. Mais de ce que le traité de 1435 a été rapporté sur notre demande, comme il vous plaisait de le faire remarquer tout à l'heure, il ne suit pas que nos franchises nous ont été enlevées.

— C'est ce que nous verrons ! fit Vergy menaçant.

— Et je prétends que la bienveillance marquée que notre seigneur l'empereur Charles-Quint a toujours témoigné à sa ville impériale de Besançon...

— Vous prétendez ? s'écria Vergy offensé... Ah ! oui ! parce que vous flattez la populace pour vous faire élire annuellement cogouverneur ; parce que vous réglez sur vos collègues à l'hôtel de ville ; parce qu'on vous appelle

couramment le *Petit Empereur de Besançon*, vous vous imaginez que vous aurez raison de moi !

— Pardon ! monseigneur, interrompit Gauthiot d'Ancier, ce qu'il vous plaît d'appeler la populace, n'est autre chose que le peuple souverain réuni dans ses comices. C'est un droit qui lui a été reconnu précisément par l'édit de 1435 ; et jamais aucun autre édit n'est venu l'infirmier, à ma connaissance.

— Moi, messire, j'arrive des Flandres, et je crois être mieux renseigné que personne sur les intentions de l'empereur.

— Peuh ! fit Gauthiot d'Ancier, qui échangea avec Impéria un long regard que Vergy n'intercepta point parce que la colère égarait son habituelle perspicacité. Quoi qu'il en soit, continua-t-il, vous pouvez voir, par ce qui se passe actuellement en Allemagne, que l'Eglise est en mauvaise posture pour contester aux masses les droits qu'elles peuvent avoir.

Ces mots mirent le comble à l'irritation de Vergy, qui se sentit doublement blessé dans son orgueil de seigneur féodal et de dignitaire de l'Eglise.

— Apprenez, messire, dit-il avec une fureur concentrée, que tant qu'Antoine de Vergy aura l'honneur d'occuper le siège archiepiscopal de Besançon, la Réforme ne pénétrera pas dans le diocèse.

— Et le prédicateur Guillaume Farel ? interrompit Impéria, qui jusque-là ne s'était pas mêlée à la conversation ; mais qui éprouvait alors un certain besoin de vengeance.

— Madame ! répondit Vergy, l'interdit pèse déjà sur le comté de Montbéliard, et si Besançon pactise, je n'oublierai pas qu'à mes pouvoirs

ecclésiastiques je peux joindre aussi le bras séculier. Eh ! mais, j'y pense, dit-il, de quel droit votre commune a-t-elle conclu un traité de combourgeoisie avec ces villes maudites de Berne, de Soleure et de Neuchâtel infectées par l'hérésie ? C'est que l'empereur n'entend pas raillerie sur ce chapitre !

Gauthiot d'Ancier avait sans doute ses raisons pour détourner la conversation, car il jeta un nouveau regard d'avertissement à Impéria, puis il répondit : « L'hérésie n'a rien à voir avec le commerce, monseigneur. D'ailleurs ce traité de combourgeoisie est la conséquence naturelle du traité de neutralité de la comté de Bourgogne, signé par la Suisse et par la France. »

Vergy eut un haut-le-corps, comme pour dire : « Tiens ! vous vous permettez d'avoir une opinion sur ces choses-là, vous ? » Mais soit que l'argument lui eût paru topique, soit qu'il jugea à propos de dissimuler, il garda un silence qui ne tarda pas à devenir embarrassant pour les trois interlocuteurs.

— Enfin, dit-il tout à coup, les lèvres serrées et la parole sifflant entre ses dents : « Vous voulez la guerre ? »

— Mais non, monseigneur ! répondit Gauthiot. Je crois bien plutôt que c'est vous qui l'apportez dans les plis de votre manteau !

Cette parole qui était au fond du débat répondait trop à ses secrètes pensées pour que Vergy protestât.

— Eh bien ! soit ! dit-il après une pause. C'est vous qui l'aurez voulu ! Je vous ordonne de me laisser passage !

Gauthiot d'Ancier eut un éclair dans les yeux. Un instant il songea à écraser le jeune arche-

vêque dans sa coquille, c'est-à-dire avant qu'il eût pris possession de son siège. Mais un regard d'Impéria vint le rappeler à lui-même. D'ailleurs Gauthiot était brave et généreux. Il lui répugnait de supprimer un adversaire sous son toit, même lorsqu'il s'y était introduit frauduleusement. Il reprit donc son sang-froid, et en même temps lui revint cette humeur railleuse qui le rendait aussi terrible dans la discussion qu'il l'était dans le combat.

— Lorenzo! Lorenzo! cria-t-il de sa belle voix de basse taille.

Le serviteur apparut.

— Prenez un flambeau, dit-il, et reconduisez monseigneur par la grande porte d'honneur; sa modestie seule l'a poussé à s'introduire chez moi par l'escalier de service. Surtout, passez devant, les hommes d'Eglise aiment à sentir leurs derrières assurés!

Cette plaisanterie d'un goût douteux, mais que l'extrême tension des rapports expliquait sans la justifier, faisait allusion à divers meurtres commis traîtreusement à Rome sous les pontificats de Jules II et de Clément VII et qui, amplifiés, avaient soulevé l'indignation de l'Europe, et contribué à l'agitation réformiste soulevée par Luther.

Vergy ne releva point ce dernier sarcasme; mais avant de disparaître derrière la portière soulevée par Lorenzo, il se retourna:

— Simon Gauthiot d'Ancier, dit-il, nous nous reverrons!

— J'y compte bien, monseigneur, ricana Gauthiot en s'inclinant ironiquement.

La portière retomba lourdement.

— Simon, dit Impéria agitée, vous venez de vous faire un ennemi mortel de plus.

— Bah ! répondit Gauthiot, cela devait arriver fatalement, et j'aime autant aujourd'hui que plus tard.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que Vergy vient ici avec l'intention d'engager la lutte avec la commune de Besançon, et que ce projet lui a été soufflé par la cour de M<sup>me</sup> l'archiduchesse Marguerite ?

— Vous avez donc des raisons de le supposer.

— Sans doute, ma chère Impéria. Réfléchissez d'abord qu'un jeune et galant seigneur comme Vergy, ne vient pas sans raison s'enfermer dans ce château de Gy, où il voulait vous entraîner tout à l'heure parce qu'il redoute la solitude.

— C'est une simple supposition, cela.

— Aussi, ai-je mieux que cela.

— Quoi donc ?

— J'ai les renseignements fournis par Simon Renard, de Vesoul, dont les cheveux grisonnent dans sa lieutenance générale du bailliage d'Amont. Le chancelier de M<sup>me</sup> l'archiduchesse Marguerite, Nicolas Perrenot de Granvelle, lui a fait espérer un évêché ; or, il trouve que la mitre est longue à venir, et comme il est encore plus renard que son nom ne l'indique, il cherche à avoir un pied dans tous les camps en étant bien avec nous.

— Dans tous les camps, dites-vous ? je croyais que, publiquement au moins, la commune de Besançon était fort bien en cour et surtout au mieux avec l'empereur.

— M<sup>me</sup> Marguerite et son neveu l'Empereur ne font qu'un, quand il s'agit de politique. Or, Simon Renard tient de Granvelle, un Comtois comme lui et qui veut le pousser au conseil privé d'abord et dans la diplomatie ensuite, que

la politique de l'empereur consiste à réduire les seigneurs féodaux qu'il trouve trop indisciplinés, en leur opposant les franchises communales; celles-ci en lui conciliant les peuples donnent à l'empire une force contre les turbulences de la noblesse.

— Cela dérangera-t-il nos projets ?

— Au contraire ! L'Empereur se propose de se servir de la commune de Besançon pour détruire le pouvoir des archevêques; et, pour y arriver, il aura besoin de moi !

— Oui ! mais après ce sera votre tour, dit Impéria saisie d'un pressentiment. Songez que Charles-Quint est la dissimulation en personne !

— Oh ! répondit Gauthiot, d'ici là le *Petit Empereur de Besançon* sera devenu assez puissant pour qu'on tienne compte de lui. Et il ne se laissera pas faire comme ce fat présomptueux de Vergy qu'on envoie ici, pour engager une lutte dans laquelle il est entendu d'avance que son parti doit succomber.

En prononçant ces paroles, l'œil de Gauthiot d'Ancier rayonnait d'espérance. Evidemment il avait la foi qui transporte les montagnes, et sa confiance gagna sa belle maîtresse.

— Tout cela est bien compliqué, dit-elle avec un soupir. Mais nous avons mis en commun nos haines et nos affections, et je vous suivrai jusqu'au bout. Donc parlons d'autre chose. Comment avez-vous su que Vergy était ici ? Vous comptiez y trouver messire Jean Lamblin que j'avais convoqué suivant vos conseils. Et d'habitude vous vous faites annoncer. Vous craigniez pour moi, sans doute ?

— Oui, dit Gauthiot.

Et il raconta qu'au débotté il était descendu

au *Bœuf Couronné* pour conférer avec maître Mathias Mouillebeeck des affaires qui l'avaient conduit d'abord à Dole auprès de messieurs du Parlement. Celui-ci l'avait entretenu de l'arrestation d'ailleurs inoffensive de Jean Lamblin, du billet déchiré et de la disparition de Vergy après s'être fait remettre la cape et le chaperon du jeune secrétaire d'Etat de la Commune. Gauthiot avait tout deviné et il était accouru.

— Cher seigneur, dit Impéria, de loin comme de près, vous veillez toujours sur moi.

— Vous savez que je vous aime, murmura Gauthiot, dont la voix se fit douce comme celle de la fauvette.

Et de son bras puissant il enlaça la taille de la jeune femme en cherchant à déposer un baiser sur ses lèvres.

— Non, Simon, dit Impéria, en se dégageant doucement. Vous m'êtes témoin que je ne vous ménage pas d'habitude les marques de ma tendresse. Mais, aujourd'hui, je suis triste.

— Qu'avez-vous, chère âme ?

— L'avenir de Gilberte m'inquiète, et j'ai pour elle une tendresse maternelle depuis ces horribles aventures de Rome,

— Vous me chassez, alors ?

— Oh ! ne dites pas cela, Simon ! Mais, ce soir, je voudrais être seule avec moi-même.

— Eh bien ! je me retire, mais, auparavant, donnez-moi la main.

Elle tendit ses jolis doigts, sur lesquels Gauthiot appuya longuement ses lèvres.

— Vous êtes toujours généreux, murmura Impéria.

Gauthiot disparut en envoyant de la main un dernier baiser à sa belle maîtresse.

Une heure après, tout dormait dans le

somptueux hôtel de la belle Impéria, et Gauthiot d'Ancier était rentré lui-même dans cette maison de la Grande-Rue, où il avait reçu le connétable de Bourbon, et qui existe encore aujourd'hui.

---



## CHAPITRE IV

OU L'ON VOIT POINDRE LA PHILOSOPHIE ET LE PLAN  
POLITIQUE DE SIMON GAUTHIOT D'ANCIER

Dès le lendemain Gauthiot d'Ancier fit appeler messire Jean Lamblin. Il voulait tenir de sa bouche les détails de sa mésaventure de la veille, dont il connaissait sommairement les incidents.

— Avez-vous été malmené ? interrogea Gauthiot

— Pas le moins du monde, messire, répondit Lamblin, et sauf la prise de corps dont j'ai été l'objet, je ne puis que me louer de la cordialité des jeunes gens qui soupaient au *Bœuf Couronné*. A l'aurore, on me mit très galamment en liberté, et le seul désagrément qui m'échut en la circonstance, c'est que je ne pus jamais retrouver ma cape et mon chaperon.

Gauthiot sourit.

— Je suis certain cependant de n'avoir pas soupé avec des tire-laines, poursuivit Lamblin, car les vêtements qu'on me remit à la sortie étaient beaucoup plus riches que ceux dont on m'avait dépouillé en entrant. La cape était de pourpre souple et le chaperon orné de pier-

rieres. Quand j'en fis l'observation, les jeunes fous me reconduisirent, en s'esclaffant de rire et soutinrent que les fumées du vin me troublaient la cervelle.

— Gardez-les précieusement, dit Gauthiot, ils vous serviront de pièce introductive quand vous solliciterez une audience de monseigneur l'Archevêque de Besançon.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que cette cape et ce chaperon appartiennent à monseigneur Antoine de Vergy, archevêque imberbe de Besançon, venu des Flandres pour prendre possession de son siège archiépiscopal, et qui, ce jour-là, traitait ses amis de la noblesse comtoise au *Bœuf Couronné*.

Et Gauthiot expliqua minutieusement à Lamblin les motifs de la subite disparition de Vergy, le but de la substitution de vêtements et l'introduction clandestine du jeune homme au domicile d'Impéria et de Gilberte.

Jean Lamblin eut froid au cœur. Depuis l'aventure du bois de Châtillon, le frais et gracieux visage de Gilberte n'avait cessé de hanter ses journées et ses nuits.

— Ah ! s'écria-t-il, sous l'empire d'une sourde colère, les voilà bien ces abominables mœurs du clergé romain !

— Paix ! Paix ! jeune homme, interrompit Gauthiot ; vous parlez comme un hérétique que vous êtes ! Et il ne faut pas que le chaperon de monseigneur vous entende ! J'en ai bien vu d'autres à Rome !

— Et moi, messire, j'ai vu en Allemagne les colères et les indignations soulevées par les scandales de la cour de Rome. J'ai vu Martin Luther brûlant les bulles pontificales sur un

bûcher, aux acclamations d'une foule justement surexcitée.

— Je sais ! je sais ! dit Gauthiot, la commune de Besançon vous avait envoyé à Worms pendant la diète, pour y soutenir ses prétentions contre l'appel des décisions de l'Empereur, formulé par l'archevêque de Besançon. Vous avez dû assister, en effet, à d'étranges spectacles qui étaient la contre-partie de ceux qui m'ont passé sous les yeux à Rome. Mais, croyez-moi ! Soyez prudent ! Nous n'avons pas ici d'électeur de Saxe, de Frédéric le Sage, pour protéger les Martin Luther, les Guillaume Farel et autres audacieux, contre les fureurs ecclésiastiques ; et la politique cauteleuse de Charles-Quint ménage la chèvre romaine et le chou d'Augsbourg.

— Nous avons le peuple qui se soulèvera à notre voix, dit Lamblin d'un ton inspiré.

— Le peuple ! ricana Gauthiot d'Ancier : mais vous l'avez vu quelques années après se soulever contre Luther lui-même, qu'il ne trouvait plus suffisamment avancé, et préférant les flatteurs aux hommes d'Etat dont il se défie, venir se faire écraser stupidement en Souabe, en Alsace, en Lorraine, dans le comté de Montbéliard et jusqu'à l'Isle-sur-le-Doubs.

— C'est vrai ! soupira tristement Jean Lamblin.

— Vous en savez quelque chose, poursuivit Gauthiot ; vous qui, pour le salut d'Impéria et de Gilberte, êtes tombé dans les bois de Châtillon sur la dernière bande de ces malheureux paysans réduits au brigandage par la misère.

Et Gauthiot tendit à Lamblin une main reconnaissante que le jeune homme serra avec effusion.

— Vous êtes cependant trop chevaleresque pour ne pas être avec nous, murmura celui-ci.

La sensibilité n'était jamais de bien longue durée chez Gauthiot d'Ancier ; il était trop homme d'action. Aussi son humeur gouailleuse lui revint-elle de suite.

— Moi, théologien ! cria-t-il en poussant un immense éclat de rire, et en versant dans les verres double rasade d'un excellent genièvre des Flandres. Vous voulez rire, mon cher Jean ! Quand je vous vois les uns et les autres discuter la présence réelle et controverser sur la *transsubstantiation* ou la *consubstantiation* ; quand j'assiste aux aberrations de vos docteurs qui discutent sur le point de savoir si la chair de Dieu, dans l'hostie, est soumise ou non aux digestions humaines, si bien que nous avons aujourd'hui la secte des *stercoraristes* et celle des *antistercoraristes*, je me demande, cornes de Satan ! si vous n'êtes pas tous fous à lier !

— Pardonnez-moi, messire, mais vous ne croyez donc ni à Dieu ni à diable ?

— Si, répondit Gauthiot, je crois qu'un jour viendra où on ne s'exterminera plus pour de pareilles insanités, où papistes et religionnaires, et même mahométans, jouiront de la pleine liberté de conscience et seront égaux devant la loi civile ; un jour où les pouvoirs temporels seront assez puissants pour imposer silence à toutes ces sottises querelles et pour pendre haut et court quiconque porterait atteinte à la foi d'autrui.

Gauthiot d'Ancier parlait naturellement de pendaison, parce qu'il était de son siècle, et que toute sa philosophie ne l'amenait cependant pas à prévoir les infinies mansuétudes de nos Concordats modernes.

Jean Lamblin réfléchit un instant.

— C'est un beau rêve ! dit-il, mais je vois que vous êtes encore plus hérétique que moi, ajouta-t-il en riant.

— Oui, oui, répliqua Gauthiot, tous les deux nous sentons le fagot ! et c'est précisément parce que je n'ai pas envie de périr bêtement à la broche, comme une oie de Noël, que je crois à la nécessité de la prudence.

— Vous jugez donc inutile de favoriser l'introduction de la Réforme à Besançon ?

— Parfaitement ! Jugez-en vous-même. Sous la suzeraineté de l'empereur, qui ne nous gêne guère pour le moment, puisqu'il est toujours ailleurs, nous jouissons des libertés municipales les plus étendues. Seules, les prétentions des archevêques sur notre temporel nous donnent parfois des inquiétudes. Combattons-les sans y mêler les questions religieuses. D'abord, je tiens de mon compère Simon Renard, de Vesoul, le confident du chancelier Nicolas Perrenot de Granvelle, que nous aurons la secrète complicité de l'empereur. Elle nous manquerait si nous nous faisons huguenots. Charles-Quint, en effet, est condamné à une politique de bascule, car il a besoin du pape dans ses démêlés avec François I<sup>er</sup> de France.

— Ça, dit Lamblin, c'est une raison de diplomate et non d'homme de foi.

— Mais, par la mort Dieu ! mon ami Jean, vociféra Gauthiot en frappant du poing sur la table, je vous croyais secrétaire d'Etat de la Commune par métier, et non apôtre ! Ecoutez-moi bien ! Si Besançon n'est pas comme Dole, la capitale administrative du pays, elle est, en revanche, la métropole militaire et surtout la métropole religieuse de la contrée.

— J'en conviens.

— C'est fort heureux ! Or, la présence d'un archevêque, d'un chapitre, d'une cour d'officialité, avec ses juges, ses procureurs, ses huissiers, ses plaideurs et ses sergents, a groupé de nombreux intérêts autour de ce centre religieux. De plus, nous avons les cérémonies extérieures du culte, les processions, l'ostension des reliques miraculeuses, du Saint-Suaire, etc.

— Ne trouvez-vous pas toutes ces exhibitions un peu païennes ? dit Lamblin, qui professait à cet égard les opinions des Réformés.

— Allez donc proposer aux petits marchands la suppression des processions et des *repositoires*, et à la corporation des boulangers et pâtisseries, l'interdiction de l'ostension du Saint-Suaire, qui attire 30,000 étrangers les jours de grande fête et leur assure déjà la vente quotidienne de 50,000 pains *mollets* ! Proposez donc ces suppressions à l'assemblée prochaine des cogouverneurs, et vous verrez comment vous serez accueilli par Claude Pillod de Chenecey et sa bande de chats fourrés louvoyeurs ! Et puis, qu'est-ce que ça peut vous faire qu'on processionne, à vous qui réclamez la liberté de conscience ?

— C'est le paganisme qui intercepte la circulation !

— Et quand le maréchal de Bourgogne passe avec ses lansquenets, ses interminables chariots, ses canons et ses couleuvrines, vous êtes bien obligé de vous détourner.

— Je ne dirais rien si on ne nous obligeait pas à nous découvrir sur le passage de la procession.

— Passez alors par Rivotte, vous rentrerez en ville par la rue des Servantes et le Chapitre

et vous verrez les ribaudes des chanoines. On les dit très accortes, et il en est fort question en ce moment.

— Je crois, en effet, dit Lamblin, qu'il faudrait tôt ou tard s'en occuper au conseil, car le scandale devient intolérable.

— Eh bien ! dit Gauthiot en se levant pour reconduire son hôte qui prenait congé, suffisamment instruit sur les projets politiques du *Petit Empereur de Besançon*, ce sera peut-être le moyen d'attacher le grelot à la mule de monseigneur l'Archevêque !

Les deux interlocuteurs se regardèrent en souriant et se séparèrent après s'être serré la main.

---

## CHAPITRE V

### LA COMMUNE

Comme gardien des archives municipales, messire Jean Lamblin avait son logement à l'hôtel de ville situé en face Saint-Pierre, sur l'emplacement d'une maison qui avait été léguée à la cité par Vaulchier de Saint-Paul, pour y tenir le « consistoire communal ».

Averti des projets de Vergy par Simon Gauthiot d'Ancier, Jean Lamblin comprit qu'il n'y avait pas un instant à perdre, si on voulait prévenir l'effet des menées que le Chapitre et les grands officiers de l'archevêque ne manqueraient pas de tenter sur le groupe de l'opposition, représenté par Claude Pillod de Chenecey et ses amis.

Après avoir pris le jour de Gauthiot, il convoqua donc l'assemblée des cogouverneurs pour le lundi suivant, à huit heures du soir. L'usage s'était introduit de convoquer à cette heure de la journée, afin de permettre à ceux qui exerçaient des professions commerciales ou autres, d'assister à la délibération, sans inconvénient pour leurs affaires privées.

Par les soins combinés de Lamblin et de



Gauthiot, le bruit avait été répandu adroitement, de la rentrée de l'archevêque et de ses intentions belliqueuses. Aussi lorsque le gros bourdon de Saint-Pierre ou *bancloche*, eut annoncé l'heure de la réunion, la foule était-elle grande sur la place qui séparait l'église de l'hôtel Consistorial. L'opinion était fort agitée, et lorsque apparut le cortège précédé de torches, qui amenait le *Petit Empereur de Besançon*, un remous puissant se produisit dans l'assistance. Les voilà ! les voilà ! criait-on de tous côtés.

Gauthiot d'Ancier arrivait en effet suivi de nombreux amis et de clients comme autrefois les patriciens romains. Il salua courtoisement la foule, qui cria : « Vive monseigneur Gauthiot ! »

A la tête de sa dizaine de la garde civique, maître Mathias Mouillebeeck, commandé de service par Lamblin, et armé de sa hallebarde dont il faisait un usage pacifique en la présentant soigneusement par le travers, faisait rentrer dans le rang les plus agités : « Mes amis ! mes amis ! disait-il avec son jovial sourire, laissez passer messire Gauthiot. Il va défendre nos intérêts ! »

— Vive Gauthiot ! Vive Mathias ! répondait la foule refluant sur elle-même pour laisser passage au cortège.

Doucement caressé par cette preuve incontestable de sa popularité, qui lui donnait la force nécessaire pour la lutte qu'il allait entreprendre, Gauthiot d'Ancier monta lentement l'escalier municipal, puis parvenu au sommet il se retourna pour adresser un geste gracieux de remerciement à ceux qui l'avaient accompagné, et il s'engouffra seul sous le porche brillamment éclairé de l'hôtel de ville.

Quand il arriva dans la salle du conseil, dont les portes lui furent ouvertes à deux battants par les huissiers municipaux, l'assemblée des cogouverneurs était au complet. Debout, dans un coin de la salle Claude Pillod de Chenecey et son groupe commentaient à voix basse les acclamations qui avaient signalé l'arrivée du *Petit Empereur de Besançon*.

Sans paraître attacher à ce groupe plus d'importance qu'aux autres membres de l'assistance, Gauthiot, après avoir serré chaleureusement les mains qui se tendaient vers lui, alla s'asseoir modestement dans un des bas côtés de la salle, après avoir pris la précaution d'enlever son manteau et d'ôter son chaperon.

Jean Lamblin prit aussitôt possession de la table qui lui était réservée à côté de la tribune présidentielle et dit :

— L'assemblée étant au complet, Vos Seigneuries sont priées de désigner celui d'entre elles qui présidera la séance.

— Gauthiot ! Gauthiot ! cria la majorité.

Comprenant que le moment serait mal choisi pour faire de l'opposition, Claude Pillod de Chenecey et son groupe gardèrent le silence.

Voyant que personne ne contestait, Gauthiot fit un geste comme pour dire : « Soit ! puisque vous le voulez ! » Et, résolument, il escalada les degrés de la tribune présidentielle qui se composait uniquement d'un siège décoré aux armes de la ville et d'une table, chef-d'œuvre de sculpture, que l'on voit encore aujourd'hui dans la salle des mariages, et dont on attribue les dessins à Hugues Sambin, le célèbre architecte du Palais de Justice.

— Je remercie, dit-il, Vos Seigneuries de l'honneur qu'elles viennent de me faire, bien

qu'il y ait dans l'assistance des doyens plus autorisés que moi pour être honorés de cette distinction. Mais nous avons de graves affaires à traiter, et nous n'avons pas de temps à perdre en discours de circonstance. Vous savez que le Parlement de Dole et la noblesse comtoise se sont réunis successivement à Gray, à Montbozon et à Salins pour délibérer, d'accord avec le clergé, sur les résolutions les plus énergiques à prendre, en vue d'arrêter la propagation de l'hérésie. On demande à la Commune de participer à cet effort. Que désirez-vous faire ?

Claude Pillod de Chenecey parut surpris de voir la question aussi nettement posée. Il suspectait Gauthiot d'indifférence sinon d'hérésie, et il s'attendait à voir celui-ci éluder le débat :

— Mais, dit-il, il me semble qu'il n'y a pas à hésiter. Nous devons appuyer les efforts de la noblesse et du clergé. Si tout le monde était comme moi, appuya-t-il en jetant un regard haineux sur Gauthiot, la question ne serait même pas posée au fond.

Gauthiot sentit la pointe ; mais il avait de quoi la parer.

— Quant à moi, dit-il, mon zèle pour la religion de nos pères ne saurait être douteux. Nul, en effet, n'a plus contribué que moi, de ses deniers et de ses efforts personnels, à la construction de la chaise d'argent dont la Commune et le noble Chapitre ont confié les plans à notre célèbre argentier Denis Saige. Et si Vos Seigneuries pensent que dans l'état de misère actuel de la population, il y a lieu de saigner à blanc le trésor municipal, je me ferai un devoir de m'associer à ce pieux sacrifice.

En faisant allusion à la misère du moment, Gauthiot d'Ancier venait de prononcer le mot de la situation. Un membre de l'assemblée se leva ; c'était le cogouverneur Des Potots.

— Un instant, dit-il ; soyons justes, mais ne soyons pas dupes. Si les États de Bourgogne votent une imposition extraordinaire pour la lutte contre l'hérésie, nous en prendrons notre part comme des vassaux fidèles de l'Empire, et les serviteurs respectueux de l'Eglise. Mais nous avons des devoirs plus proches à remplir. Notre cité est éprouvée en ce moment par la peste et par la cherté des vivres. Nous avons demandé 500 écus au Chapitre, pour venir en aide aux pestiférés. Il a offert 100 francs et quelques denrées ; alors que quelque temps auparavant il votait 6,000 francs pour arrêter les progrès de l'hérésie. Lors de la dernière famine, nous lui avons demandé 100 francs par mois. Il nous en a offert 40, plus 10 francs pour le clergé inférieur. Trouvez-vous ces efforts suffisants ?

A ce moment, l'assemblée devint houleuse. Tout le flot des anciens griefs du pouvoir civil contre l'autorité ecclésiastique remontait à la surface. Une voix furieuse clama dans l'assistance :

— Les fondations pieuses ne sont cependant pas faites exclusivement pour fournir des bénéfices aux fils de chanoines et d'archevêques !

Gauthiot, qui avait son plan, laissa un instant dérailler le débat. On mit alors sur le tapis la luxure insolente des chanoines, dont les concubines, sous le nom de servantes, insultaient à la misère publique. Un orateur fit le procès du Chapitre, dont le tiers à peine assistait au chœur, pendant que le reste cumulait les profits du canonicat avec les bénéfices

des emplois de cour obtenus par l'intrigue. L'archevêque lui-même vivait retiré dans son château de Gy, en festoiments perpétuels, n'entretenant à Besançon qu'un vicaire capitulaire, maigrement rétribué, etc., etc.

Vainement Claude Pillod de Chenecey tenta de remonter le courant en évoquant, à titre d'exemple, la modération bien connue en effet de Ferry Carrondelet, grand archidiacre du chapitre et abbé commendataire de Montbenoit. La discussion s'aggrava d'un rapport sur l'affaire du chanoine Jean de la Madeleine, qui avait bousculé la sépulture d'une honorable famille, pour faire ériger dans la chapelle de Sainte-Brigitte dépendant de la chantrerie, et à la mémoire de sa servante concubine, un tombeau à ses armes avec épitaphe racontant que cette créature avait regagné le séjour des bienheureux. On déclara alors que la peste et la famine déchaînées sur la ville étaient le châtiement de tous ces scandales.

Gauthiot jugeant que le moment était venu d'intervenir, échangea un coup-d'œil avec Jean Lamblin et lui donna la parole.

— Je ne dois pas laisser ignorer à Vos Seigneuries, dit celui-ci, qu'un rapport des magistrats de la ville signale que le Chapitre semble vouloir revenir à ses anciennes prétentions de clore le quartier capitulaire pour s'y barricader. Il a fait d'autorité enlever les pieux plantés par les ordres de la Commune, pour empêcher la fermeture des barrières accotées à l'arc de triomphe romain, dit de la Porte-Noire. Vos Seigneuries auront à voir si la Commune entend renoncer au droit de passage qu'elle a toujours exercé pour se rendre aux églises Saint-Jean et Saint-Étienne.

Ce rapport mit le comble à l'irritation de l'assistance. Néanmoins, Gauthiot laissa la discussion se prolonger confuse et passionnée, pour ne pas avoir la responsabilité des mesures qui allaient évidemment sortir du débat.

Ce fut le cogouverneur Etienne des Potots qui formula les conclusions.

— Je propose, dit-il, que le droit de passage sous la Porte-Noire et de circulation à travers le quartier capitulaire soit affirmé par l'assemblée des cogouverneurs. Je requiers, en conséquence, que les pieux qui interceptent la fermeture des barrières indûment accotées à la Porte-Noire, soient rétablis par un acte exprès du pouvoir séculier de la Commune, et je fais toutes réserves utiles en ce qui concerne les mesures tant morales que matérielles à prendre en vue de l'hygiène publique dans tous les quartiers sans distinction.

— A ce moment, Claude Pillod de Chenecey et son groupe essayèrent d'une mesure dilatoire de procédure.

— Je demande l'enquête préalable, dit-il.

— J'appuie la motion, dit faiblement le cogouverneur Jacques Bonvalot.

Jacques Bonvalot était doublement gêné dans la circonstance, d'un côté par la politique de son gendre Nicolas Perrenot de Granvelle, et, d'autre part, par la conduite de son fils François Bonvalot, chanoine du Chapitre, qui avait deux enfants naturels bien connus.

Mais la majorité ne voulut rien entendre. Elle vota *ab irato* les conclusions d'Etienne des Potots, et on allait lever la séance lorsque Gauthiot d'Ancier crut devoir intervenir à nouveau. Il était bien trop habile pour ne pas comprendre que cette séance, ouverte sur une

question d'intérêt général, ne tarderait pas à être critiquée comme ayant statué uniquement sur des querelles d'intérêt local. Désireux de lui enlever ce dernier caractère en restant fidèle à sa politique de bascule, il ajouta :

— Un instant, messeigneurs ! nous n'avons encore pourvu qu'aux choses intérieures ; mais l'assemblée ne s'est point prononcée sur la demande introduite par le Parlement, le clergé et la noblesse, en ce qui concerne la répression de l'hérésie.

L'assemblée sentit aussitôt peser sur elle la suspicion de pactiser avec l'hérésie, si elle laissait la question sans réponse, et elle vota sans discussion que l'attirail de guerre de la Commune serait mis à la disposition des troupes envoyées dans le nord de la province, pour achever la dispersion de la Jacquerie luthérienne.

— Et maintenant, dit Gauthiot d'Ancier, il serait temps de statuer aussi sur la pétition des vigneron de Battant, qui demandent que la culture de la vigne soit interdite dans les clos situés à l'intérieur de la ville et appartenant soit à des particuliers, soit aux communautés religieuses.

On voit que l'idée de réclamer une protection pour l'agriculture, en faisant peser tout le poids de cette protection sur le voisin, ne date pas d'aujourd'hui.

Entrant dans la pensée de Gauthiot d'Ancier, Etienne des Potots rappela les termes de la pétition. Il dit que le vin de ces clos étant de qualité inférieure, portait préjudice à la bonne renommée des coteaux environnants. Il invoqua le témoignage de messire Ferry Carrondelet, grand archidiacre du Chapitre et ami de l'il-

lustre docteur Erasme. Messire Carrondelet avait annoncé, en effet, que le savant docteur de Bâle se proposait de s'établir à Besançon, pour y finir ses jours en soignant sa santé, parce que le vin de la Comté de Bourgogne était favorable à son estomac. Quelle gloire pour la cité et pour le vignoble, si cet événement se réalisait !

L'argument était médiocre ; mais comme le coup allait porter principalement sur le clergé, qui n'était décidément pas en odeur de sainteté pour le moment, la majorité affecta de le trouver excellent et se prononça en faveur des vigneron.

— Je crois, murmura Gauthiot à l'oreille de Jean Lamblin, en descendant les degrés de l'estrade présidentielle, que nous venons de faire bonne besogne.

Lamblin sourit sans répondre, de crainte des oreilles indiscreètes, et s'en fut dans sa chancellerie rédiger les édits qui venaient de voir le jour.

Gauthiot d'Ancier pouvait se réjouir à juste titre, car, au point de vue de ses projets, il venait, du même coup, de monter l'assemblée des cogouverneurs au diapason qu'il souhaitait ; d'esquiver le soupçon d'hérésie, et de se concilier, pour les prochaines élections, les suffrages des quatre ou cinq mille vigneron de Battant, d'Arènes, de Rivotte et de Saint-Quentin.

Le bruit des décisions prises par l'assemblée des cogouverneurs avait déjà circulé dans la foule au dehors. Il y excita un vif enthousiasme, et Gauthiot d'Ancier fut reconduit à son hôtel avec le même cortège et le même cérémonial qu'à l'arrivée, aux cris de : « Vive



Gauthiot! Vive le *Petit Empereur de Besançon!*  
A bas le Chapitre! »

Maître Mathias Mouillebeeck avait toutes les peines du monde à discipliner cet enthousiasme débordant. Aussi était-il en sueur lorsqu'il rentra au *Bœuf Couronné* et s'empressa-t-il de boire à même le broc de vin blanc de Ragot, que lui présentait sa fille Brigitte. Après quoi il échangea avec respect sa casaque de dizenier de la garde civique contre un tablier de cuisine et troqua sa pertuisane d'honneur contre un tournebroche vulgaire.

---

## CHAPITRE VI

OU L'ON VOIT UN CHANOINE BIEN EMPÊCHÉ

Après son échec auprès de la belle Impéria, Antoine de Vergy regagna son palais archiépiscopal. Les ténèbres étaient encore profondes, et il marchait lentement, courbé sous le poids de ses propres pensées. Vergy cherchait à se définir son état d'âme à lui-même, et l'entreprise n'était pas facile.

Sans doute il se sentait froissé dans son orgueil de prince archevêque de Besançon, par les bravades d'un parvenu comme Gauthiot d'Ancier, qui prétendait opposer à son autorité légitime et traditionnelle, les volontés du suffrage populaire. Avant son départ des Flandres, on lui avait annoncé, d'ailleurs, l'arrivée de prochaines instructions de l'Empereur sur les difficultés du jour ; et il ne lui venait pas à l'idée que ces instructions pussent dissimuler un piège tendu à sa propre autorité. L'Empereur n'était-il pas le défenseur naturel du système féodal, comme Vergy était lui-même le protecteur élu du clergé, du Chapitre, et le champion naturel des droits de l'Eglise.

Non ! ce n'était point là qu'il fallait chercher

une vengeance. Elle viendrait tôt ou tard ; c'était l'affaire de la politique. Combien il serait préférable d'humilier de suite cet insolent Gauthiot d'Ancier dans l'affection qu'il paraissait avoir pour sa belle maîtresse. Lui ravir d'abord Impéria et écraser ensuite, avec l'aide de Charles-Quint, celui qui se faisait orgueilleusement appeler le *Petit Empereur de Besançon* ; cela seulement serait digne de lui.

Vergy, qui se croyait déjà blasé par ses succès de cour, ne voulait pas s'avouer à lui-même que la majestueuse beauté d'Impéria avait fait sur lui une impression ineffaçable. Il l'avait encore devant les yeux frémissante de colère et d'indignation, et elle lui semblait d'autant plus désirable. L'amour et le désir de la vengeance se partageaient son cœur. Mais déjà il n'admettait plus que ce dernier sentiment pût aller sans l'autre.

Vergy se coucha, mais le sommeil fuyait évidemment ses paupières. Le grand jour le trouva assis sur son séant et ruminant les moyens de satisfaire sa double passion.

Tout à coup il rejeta loin de lui les riches couvertures de son lit et s'habilla lui-même sommairement, sans l'assistance de ses familiers. Puis, repoussant son pourpoint de la veille, il saisit une sorte de pelisse de velours cramoisi, doublée de fourrures, dont il s'enveloppa complètement. Jetant ensuite un regard sur un miroir d'argent poli, merveille de l'industrie vénitienne, il se rendit justice à lui-même.

— Allons ! se dit-il, je vauz toujours bien messire Gauthiot d'Ancier, avec sa barbe de lansquenet et ses yeux de fauve irrité.

Puis il passa dans la pièce voisine pour s'asseoir à sa table de travail.

— Holà ! quelqu'un ? commanda-t-il d'une voix impérieuse.

Une sorte de valet, moitié clerc, moitié laïque, fit son apparition, non sans laisser voir son étonnement d'une disposition aussi matinale.

— Otto, dit Vergy, les clercs de ma chancellerie sont-ils déjà arrivés ?

— Ils entrent à l'instant, monseigneur, répondit le serviteur en s'inclinant.

— C'est bien ! dit Vergy. Dites à l'un d'eux qu'il aille me quérir messire Philippe Berdet, le chanoine. Je veux l'entretenir dans une heure.

Et il fit mine de reprendre l'étude d'un dossier entr'ouvert.

Otto se retirait.

— Ah ! encore un mot. Dites qu'on me serve à déjeuner ici, à côté de ma table à écrire ; j'ai à travailler. Allez !

Et Vergy affecta de se replonger dans l'étude de son dossier.

Vivement impressionné par ce ton bref et tranchant, Otto se retira en s'inclinant trois fois ; puis, après avoir laissé retomber la tapisserie, il se murmura à lui-même :

— Seigneur ! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir, si monseigneur débute de la sorte ?

L'attente ne parut pas trop longue à Vergy, car il la passa à combiner les divers moyens de satisfaire sa passion, c'est-à-dire de s'emparer d'Impéria, dont il comptait toujours faire l'ornement de son château de Gy.

A l'heure dite, Otto introduisit Philippe Berdet, que cette convocation à une heure matinale rassurait médiocrement, attendu qu'il voyait son archevêque pour la première fois en particulier.

— Asseyez-vous, messire, dit Vergy avec gravité.

Philippe Berdet s'assit tremblant devant cet accueil presque glacial.

— Vous n'ignorez pas, dit Vergy, que les mœurs des clercs sont en ce moment l'objet de vives récriminations?

Le malheureux chanoine verdissait visiblement.

— Oh ! continua Vergy, ces récriminations, je veux les croire diffamatoires.

Berdet respira péniblement.

— Cependant, ajouta l'archevêque, j'ai ouï dire que ces critiques n'avaient pas épargné le Chapitre de Besançon.

Philippe Berdet esquissa un geste qui pouvait passer pour une dénégation.

— Ne niez pas, dit Vergy sévèrement, j'ai là le dossier de chacun des membres du Chapitre.

Et il montra du doigt une montagne de parchemins soigneusement ficelés et dont un seul était ouvert devant lui.

— Vous êtes cinquante-quatre chanoines inscrits, et sur ce nombre quinze à peine résident, et, par conséquent, assistent au chœur.

Philippe Berdet, qui avait froid dans le dos, eut cependant l'idée de répondre que, quant à lui, il résidait; mais que ses collègues, moins scrupuleux, ne faisaient que suivre l'exemple des archevêques qui avaient inventé les vicaires capitulaires maigrement rétribués, pour que ceux-ci les remplacent pendant qu'eux-mêmes vivaient plus commodément ailleurs. Mais le malheureux songea à propos qu'il ne fait pas toujours bon avoir raison contre les puissants et il garda prudemment le silence.

Vergy poursuivit :

— Ce ne serait rien encore, si les mœurs étaient irréprochables à un autre point de vue. Mais depuis que je suis ici, j'entends parler du Chapitre en bien mauvais termes. Il est question de servantes-maîtresses qui seraient un objet de scandale.

Le pauvre homme défaillait positivement.

— Personnellement, messire, continua Vergy, vous êtes pris à partie, et l'on prétend qu'il existe sous votre toit une certaine dame Marguerite qui fait beaucoup parler d'elle et de vous par la même occasion.

— Monseigneur ! monseigneur ! supplia enfin le pauvre diable.

— Nous sommes tous pécheurs, interrompit le prélat, d'un ton plus conciliant ; mais on dit aussi que, non content de ce scandale quotidien, vous possédez encore une petite maison au village de Saint-Ferréol-et-Ferjeux, tout proche de la chapelle bâtie en l'honneur de nos saints apôtres ?

L'infortuné chanoine s'effondra tout à fait, et le jeune prélat comprit que le moment était venu de verser une lueur d'espoir sur cet effondrement.

— Voyons ! dit-il d'une voix moins rogue, qu'est-ce que nous voulons tous ? C'est que l'Eglise soit respectée, n'est-ce pas ?

— Certainement ! murmura Philippe Berdet, sans trop savoir ce qu'il répondait.

— Eh bien ! il faut renoncer à cet objet de scandale, continua le jeune prélat en regardant fixement son interlocuteur dans le blanc des yeux.

— J'y renonce, monseigneur, conclut le chanoine atterré. Et dès aujourd'hui je mets en vente ma petite maison de Saint-Ferjeux.

— Un instant, dit Vergy, qui ne tenait pas à trop gagner son procès. Ne soulignons pas la cessation de cette cause de scandale, par des déterminations précipitées qui appelleraient l'attention sur votre conduite. Il ne faut pas vendre, mais bien purifier ce lieu d'iniquités.

Philippe Berdet comprit qu'on voulait, sans bourse délier, adjoindre son *buen retiro* à l'emplacement de la Chapellenie, par une de ces opérations qui portèrent plus tard le nom de chantage, mais qui sont connues depuis le commencement du monde.

— Soit, dit-il avec résignation, purifions !

Et il commença à regarder son supérieur avec l'air d'un augure que son collègue ne prendra pas sans vert.

Vergy continua :

— Je connais ici deux dames qui sont en butte aux sollicitations de la mauvaise cause. Il s'agirait de les déterminer — le jeune prélat appuya sur ce mot — de les déterminer à se retirer un instant dans une maison pieuse.

Le chanoine sourit ; il était désormais complètement rassuré, mais il voulait voir venir son interlocuteur.

— Mais, monseigneur, dit-il, Votre Grandeur n'a-t-elle pas de nombreux couvents de nonnes à sa disposition pour cette pieuse entreprise ?

— Je crains les indiscretions ! riposta Vergy en regardant le chanoine en face ; et puis les règles monastiques s'opposeraient sans doute à ce que ces dames fussent visitées aussi souvent qu'il serait nécessaire pour les catéchiser dans des circonstances aussi délicates. Voyons, ajouta-t-il, prenons un doigt de ce vin des Canaries qui me vient des possessions espagnoles de Sa Majesté l'empereur et roi, et réfléchis-

sons aux moyens de mener cette entreprise à bien. Je n'ai pas besoin de vous dire que la plus grande discrétion est nécessaire, même vis-à-vis de ces dames, qui, je vous le répète, sont en ce moment sous la domination de l'esprit malin.

Philippe Berdet fit honneur au vin impérial. La gaieté lui était complètement revenue. Grâce à la faveur du nouvel archevêque, il entrevoyait, en effet, le moyen de conserver à la fois, et dame Marguerite et son *buen retiro* de Saint-Ferjeux. Puis, qui sait ! S'il manœuvrait adroitement, il lui serait peut-être permis de briguer la succession de messire Ferry Carrondelet, grand archidiacre du Chapitre, qui venait très opportunément de se laisser mourir avant d'avoir achevé la réédification de son abbaye de Montbenoit, près Pontarlier.

Bref, il fut convenu que l'on profiterait de la grande procession solennelle à la grotte des très saints Ferréol et Ferjeux, pour — déterminer — Impéria et Gilberte à se retirer, ne fût-ce qu'un instant, dans la pieuse maison du chanoine Philippe Berdet. Quant aux détails de l'entreprise, ils devaient être convenus dans des entrevues ultérieures, et le chanoine rentra guilleret dans sa maison de la rue du Chapitre, où dame Marguerite lui fit une scène, parce que, s'étant attardé, il était cause que la cuisinière avait laissé brûler le rôt. Mais le bon chanoine connaissait les moyens d'apaiser son acariâtre chambrière, et il fit preuve d'une si vaillante humeur tant à table que dans la pièce voisine où l'honnête couple s'était retiré pour prendre le marc, qu'en quelques heures la paix était revenue à la maison.

---



## CHAPITRE VII

### CONSPIRATION BOURGEOISE

A l'issue de la séance des cogouverneurs, Jacques Bonvalot avait formé le projet de se rendre chez son fils le chanoine François Bonvalot, qui, conformément aux ordonnances capitulaires, habitait le Chapitre, sur l'emplacement encore aujourd'hui connu sous le nom de Place du Palais.

Il fut contrarié dans ses intentions par un rassemblement houleux qui barrait le passage sous la Porte-Noire; et comme il ne pouvait franchir cet obstacle, l'idée lui vint de rentrer à sa maison de Battant, en remettant au lendemain l'entrevue qu'il se proposait d'avoir avec son fils. Mais avant de quitter le terrain, il jugea à propos d'interroger autour de lui sur les causes de cet attroupement, et il apprit qu'on venait de déposer dans la prison capitulaire, située précisément au-dessus de la Porte-Noire, un citoyen qui s'était permis d'interrompre un chanoine prêchant dans la cathédrale de Saint-Etienne.

Renseignements pris, il s'agissait d'un particulier nommé Maublanc qui, irrité d'entendre

le prédicateur se répandre en injures grossières contre les partisans de la Réforme, avait commis le crime de proférer tout haut ce verset biblique :

« Si ce dessein est un ouvrage des hommes, il se détruira lui-même. Mais s'il vient de Dieu, vous ne pourrez le détruire, et prenez garde qu'il ne se trouve que vous ayez fait la guerre à Dieu ! »

Maublanc avait été appréhendé aussitôt par les gens de l'archevêque et écroué sous la prévention d'atteinte à la liberté du culte. Mais Jacques Bonvalot, confident, au moins pour Besançon et la Comté de Bourgogne, des secrets de son gendre Nicolas Perrenot de Granvelle, le futur chancelier des Flandres, était trop au courant des choses de la politique, et il connaissait trop la phraséologie sentencieuse des adeptes de la Réforme, pour ne pas domprendre que le délit imputé à Maublanc, déjà suffisamment grave par lui-même à cette époque, ne tarderait pas à se convertir en une accusation autrement redoutable, celle de pactiser avec l'hérésie.

A ces réflexions suffisamment absorbantes, il mêlait dans sa pensée la perspective du conflit qui se préparait évidemment entre la Commune et le Chapitre, et il se disait à lui-même que le moment était venu de faire appel à toute sa diplomatie, pour ne pas compromettre inutilement lui et les siens entre les partis. Il enfila le pont, tourna à droite devant la chapelle Saint-Laurent, dont le patron avait la réputation de préserver du mal de dents ceux qui jeûnaient la veille de sa fête, et remonta le faubourg Battant, jusqu'à sa maison patrimoniale, qui devait être reconstruite plus tard avec

les pittoresques gargouilles qu'on lui voit encore aujourd'hui, et qui est occupée actuellement par l'auberge Saint-Pierre. Arrivé là, il soupa et se mit au lit, en rêvant au moyen d'amener son fils François le chanoine, dont il connaissait l'esprit ardent et primesautier, à sa politique de temporisation.

Mais pendant que Jacques Bonvalot, seigneur de Chassagne, lâchait ainsi pied devant l'atroupement, son collègue le cogouverneur Claude Pillod de Chenecey, plus entreprenant ou simplement plus obstiné, parvenait à percer la foule et se rendait chez le chanoine François Bonvalot, qu'il informait aussitôt de ce qui s'était passé à la Commune. Tant et si bien que, lorsque Jacques se présenta le lendemain au domicile de son fils, il fut accueilli plus que fraîchement et avec tous les symptômes d'une très vive irritation. François reprocha à son père de n'avoir pas suffisamment appuyé l'attitude de Claude Pillod et du groupe de l'opposition, notamment dans l'affaire des imputations dirigées contre la moralité du Chapitre, et surtout en ce qui concernait la suppression des clos de vignes attenants aux communautés religieuses.

Mais Jacques connaissait son fils de vieille date, et il savait qu'il le réduirait aisément par la seule force du raisonnement. Tous deux, en effet, personnifiaient à merveille cette vieille race comtoise dont les Granvelle et Philibert de Chalons, seigneur de Nozeroy, prince d'Orange, furent le type au xvi<sup>e</sup> siècle, et qui était aussi apte à la diplomatie qu'à la guerre.

— Ne vous emportez pas, François, dit-il à son fils. Vous savez mieux que personne

qu'en fait de mœurs, le clergé d'aujourd'hui n'en est plus aux temps de la primitive Eglise.

François ne répondit rien, mais il esquissa un vague geste de vengeance.

— Oui, je sais bien ! répliqua prudemment Jacques : Rira bien qui rira le dernier ! Mais je ne puis pourtant pas, à moi seul, empêcher la commune de Besançon de refléter des opinions qui se font jour sur toute la surface de l'Europe.

François, qui se sentait sur un mauvais terrain, n'insista pas.

— Et l'arrêté municipal sur les clos de vigne ? dit-il sur un ton de fureur concentrée.

— Ah ! pour celui-ci, répondit Jacques, vous en appellerez à l'Empereur.

— L'Empereur est trop loin !

— Pas tant que vous croyez, dit Jacques. Il n'y a rien qui rapproche comme les intérêts. Et comme vous aurez soin de lui présenter votre recours en même temps que, d'autre part, on lui parlera du traité de combourgeoisie conclu par la commune de Besançon avec les villes suisses hérétiques, traité qui l'irrite au plus haut degré, vous aurez des chances d'être entendu dans vos revendications.

— Le ciel vous entende, mon père ! dit François, qui commençait à entrevoir une solution favorable ; mais ce Gauthiot d'Ancier, n'en aurons-nous donc pas bientôt raison ?

— Patience ! mon cher fils, répondit Jacques ; Gauthiot est surtout un ambitieux que l'on tiendra longtemps en respect, rien qu'en lui laissant entrevoir une satisfaction. Pour le moment, il s'agit de l'empêcher de verser dans la Réforme, afin qu'il n'entraîne pas l'assemblée communale avec lui.

— Et comment l'en empêcherez-vous, s'il y voit son intérêt ?

— Oh ! je compte pour cela sur l'édit impérial contre les religionnaires dans la Comté de Bourgogne ; cet édit nous est annoncé par Nicolas Perrenot, votre beau-frère et mon gendre. Il doit être notifié simultanément à la Commune et à l'Archevêque ; et Gauthiot n'osera pas résister.

— Qu'en savez-vous ?

— Il y a, dit Jacques, à cela, des raisons morales et des raisons positives. La raison morale, c'est que, comme je vous le disais tout à l'heure, Gauthiot d'Ancier est un ambitieux et non un apôtre à la manière de Guillaume Farel. La raison positive, c'est que l'hérésie n'est pas tellement développée chez nous, qu'elle puisse lui être un appui suffisant pour engager ouvertement la lutte.

— Cependant, dit François, l'arrestation de Maublanc opérée hier prouve bien que nous sommes infestés de sectaires !

— Infestés est de trop ! riposta Jacques. Elle prouve seulement qu'il y en a ; et ni vous ni moi n'en avons jamais douté.

— Oui ! mais, là où il y a des sectaires, la contagion se propage, et le peuple suit. Est-ce que l'audace de ce Guillaume Farel dont vous parliez tout à l'heure, et qui a publiquement jeté dans la Luzine, à Montbéliard, les images saintes et les reliques de saint Mainbœuf, préalablement arrachées de vive force à une procession catholique, est-ce que cette audace, dis-je, n'a pas entraîné le comté de Montbéliard ?

— Non ! François, répliqua Jacques. Le comté de Montbéliard a versé dans l'hérésie

parce que le seigneur comte Ulrich VI protégeait Farel et pactisait lui-même avec les religionnaires.

— Vous voyez donc bien que le bras séculier a du bon, puisque, lorsqu'il nous échappe comme à Montbéliard, nous perdons du terrain.

— Hé ! je n'ai jamais dit le contraire, répliqua Jacques ; seulement je soutiens que du bras séculier comme de toute autre bonne chose, il faut savoir user avec mesure.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire et je dis, qu'il n'y a pas d'analogie entre le comté de Montbéliard, possession féodale, et Besançon, ville impériale, si vous voulez, mais se gouvernant en réalité par ses propres lois, parce que le seigneur suzerain est trop loin. Je veux dire que si Besançon est une république à l'instar de Venise ; elle est aussi une métropole religieuse, où tant de gens vivent du culte ou autour du culte, qu'il n'y a pas danger immédiat d'y voir prospérer la Réforme.

— Alors, vous concluez qu'il faut laisser agir Gauthiot d'Ancier ?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien ! je ne comprends plus.

— C'est cependant bien simple. Observons Gauthiot au lieu de lui chercher noise ouvertement, ce qui serait une faute. L'affaire des clos de vignes doit vous prouver qu'en cas de conflit, il aurait avec lui les vigneronns, c'est-à-dire quatre ou cinq mille citoyens, sans compter les artisans qui suivraient, car ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle le *Petit Empereur de Besançon*. Alors que ferez-vous, vous Chapitre, contre de pareilles masses ?

— Nous aurons pour nous la noblesse comtoise !

— Et contre vous le Parlement de Dole qui légitimera la révolte. Vous savez bien que messieurs du Parlement ne vous pardonneront pas les empiètements de vos tribunaux ecclésiastiques sur sa juridiction civile !

— Eh bien ! nous aurons l'Empereur.

— Oui ! qui songera à vous venir en aide quand il aura réduit les Turcs et François I<sup>er</sup> de France, c'est-à-dire dans dix ans, si lui-même n'est pas battu.

— Il doit pourtant exister une porte à ce labyrinthe ?

— Sans doute ! C'est celle que je vous propose. Tout d'abord, je compte beaucoup sur l'arrivée de l'édit impérial contre la Réforme. Il nous servira de pierre de touche. Si Gauthiot s'incline, c'est qu'il ne se sent pas assez fort pour attaquer lui-même ; et alors le péril n'est pas urgent.

— Mais s'il s'insurge ?

— On ne s'insurge pas comme ça quand on n'est ni connétable de Bourbon, ni même Philibert de Chalons, prince d'Orange. Encore faut-il un prétexte pour un simple Gauthiot, et pendant qu'il le cherchera nous aviserons.

— Avez-vous donc un projet ? demanda François.

— Pas précisément ! répondit Jacques ; mais nous serions bien maladroits si nous ne parvenions pas à l'impliquer dans la méchante affaire de ce Maublanc, dont vous parliez tout à l'heure. Obtenez seulement de vos collègues du Chapitre qu'ils ne pressent pas trop l'instruction.

— Mais vous avez des indices, au moins ?

— Rien de certain. Seulement n'oubliez pas qu'il mène un train d'enfer, ce Gauthiot; et que sa maison est le refuge de tous les aventuriers, parmi lesquels il y en a d'illustres, puisque monseigneur le connétable de Bourbon a payé son hospitalité en consentant à être le parrain de l'un de ses enfants; circonstance qui, entre parenthèse, doit nous engager à la prudence.

— Soit! soupira François, dont toute cette diplomatie avait singulièrement refroidi le premier courroux: attendons, puisqu'aussi bien il n'y a pas moyen de faire autrement.

Mais Jacques tenait à asseoir son petit triomphe sur des bases un peu moins fragiles qu'un simple raisonnement.

— Sans compter, dit-il, qu'en temporisant ainsi, nous nous tiendrons à égale distance des ardeurs de la Commune et des folies provocatrices que l'orgueil et l'infatuation peuvent inspirer à votre jeune archevêque.

— Vous êtes sévère pour lui, mon père, dit François avec un sourire contenu.

— Hé! Hé! on le dit très cassant, comme tous ces beaux muguets qui nous arrivent de la cour, riposta Jacques qui, en sa qualité de bourgeois riche et confinant à la noblesse, avait au fond du cœur une sourde antipathie contre les seigneurs féodaux.

— Par ma foi, ricana le chanoine que cette hostilité à peine déguisée de son père contre l'archevêque caressait dans ses plus secrètes pensées: nous ne l'avons, pour ainsi dire, encore pas vu, ce jeune homme.

— Alors, croyez-moi, ne vous embarquez que juste ce qu'il faudra dans sa galère, car il réservera sans doute ses faveurs pour tous



ceux de son rang. Or, j'imagine que vous ne seriez pas fâché de sortir d'ici mitre en tête; et Nicolas Perrenot de Granvelle, notre beau-frère à tous deux, m'a proposé pour moi-même d'occuper, par délégation, une sorte de commissariat impérial à Besançon, dont il serait titulaire. Vous savez qu'il aime fort sa famille votre excellent frère Nicolas.

— Je sais même qu'on le lui reproche dans l'entourage de Madame l'Archiduchesse; mais ce sont précisément ces beaux seigneurs dont il gêne les ambitions. En tous cas, ce n'est pas à nous de lui en faire un crime.

— Vous raisonnez puissamment, François, dit Jacques en se laissant aller, contre son habitude, à un puissant éclat de rire, aussitôt partagé par le chanoine.

— Je vois que nous sommes d'accord, dit Jacques. Eh bien! surveillez votre Chapitre, comme je surveillerai moi-même l'assemblée des cogouverneurs. C'est en somme un rôle d'arbitre au profit de l'Empire qu'on nous propose, et nous n'avons pas d'intérêt à ce que l'objet du litige soit complètement supprimé.

— Et moi, dit le chanoine qui voulait concilier son patriotisme local avec sa fidélité de futur dignitaire de l'Empire: j'ajoute que je ne vois pas ce que notre vieille cité perdra à s'inspirer directement de la pensée de Charles-Quint — que Dieu conserve! — au lieu de subir la loi éphémère du *Petit Empereur de Besançon*.

Le pacte était conclu.

Jacques serra la main de son fils et regagna sa maison de Battant, pendant que François se rendait à l'office matinal.

## CHAPITRE VIII

### AMOUR ET POLITIQUE

Nous avons laissé la belle Impéria très préoccupée de la découverte qu'elle venait de faire au fond du cœur ingénu de Gilberte. Elle éprouvait, nous l'avons dit, pour sa jeune compagne, un sentiment en quelque sorte maternel. Devait-elle encourager cette naissante tendresse, ou tout au moins la laisser se développer librement? Convenait-il, au contraire, d'y mettre obstacle et de séparer ces deux jeunes gens avant qu'ils se rendissent compte du penchant qui les entraînait l'un vers l'autre?

Sauf la haine qu'elle éprouvait pour son impérial séducteur, Impéria avait le cœur noble et généreux. Elle ne s'arrêta pas longtemps à la dernière hypothèse. Parce qu'elle avait souffert par l'amour, ce n'était pas une raison pour que Gilberte fût malheureuse. Sans doute, messire Jean Lamblin n'était pas de noble race; mais il avait l'âme très haut placée. Il n'y avait pas jusqu'à son penchant marqué vers les idées de la Réforme qui ne fût un indice de sa valeur intellectuelle. Impéria

avait vu de trop près Rome et la cour pontificale pour ne pas comprendre l'horreur de la jeune génération pour les turpitudes de la gent ecclésiastique. Et puis un mariage relativement modeste n'assurerait-il pas mieux le bonheur de sa protégée que des alliances ambitieuses, difficiles à contracter d'ailleurs, puisque Gilberte était née après tout de parents inconnus. Les papiers qui auraient pu jeter du jour sur sa naissance, avaient disparu dans le sac de l'hôtel où Impéria l'avait recueillie lors de la prise de Rome par les troupes du connétable de Bourbon; et pour tout souvenir de ses parents, elle ne possédait qu'un riche médaillon d'or qu'elle portait sur sa personne le jour de la prise d'assaut, et qui n'avait échappé à la rapacité des lansquenets de Bourbon, que grâce à l'intervention imprévue de Gauthiot d'Ancier. Ce médaillon paraissait sans importance au point de vue de sa filiation et n'avait de valeur qu'au point de vue artistique.

Enfin, sans être noble, messire Jean Lamblin, secrétaire d'Etat de la commune de Besançon, avait, de par ses fonctions, le droit de porter l'épée, ce qui le mettait au niveau des gentilshommes de petite noblesse; et dans un temps où, grâce à la politique tortueuse de Charles-Quint, la bourgeoisie intelligente arrivait aisément aux plus hauts emplois, il n'était pas déraisonnable de supposer que Jean finirait dans la simarre d'un conseiller au Parlement de Dole. Hugues Marmier, beau-frère de Gauthiot d'Ancier, n'était-il pas, d'ailleurs, président de cette illustre assemblée?

Impéria en était là de ses réflexions, lorsque Lorenzo annonça Simon Gauthiot d'Ancier. Gauthiot avait le front soucieux. Néanmoins le

sourire régnait sur ses lèvres quand il aborda sa belle maîtresse :

— Toujours divine ! dit-il en baisant galamment la main que lui tendait Impéria.

— Flatteur ! répondit la jeune femme en souriant. Voyons, asseyez-vous là, païen, et causons. Vous paraissez soucieux ?

— Non ! Je suis préoccupé seulement. Vous savez que notre ami Simon Renard, de Vesoul, est aujourd'hui maître des requêtes au conseil des Pays-Bas par la protection de Granvelle. Il est donc très au courant de la politique qui s'y prépare, et il m'informait dernièrement qu'à la requête de l'Empereur, on y préparait un édit contre la Réforme dans la Comté de Bourgogne.

— Ah ! dit Impéria ; c'est donc pour ce motif que vous conseilliez naguère la prudence à Jean Lamblin, qui m'en a témoigné son étonnement, car il vous croyait moins diplomate.

— Précisément ! répondit Gauthiot ; l'édit est arrivé à la Commune hier. J'en suis informé par Jean Lamblin, qui m'a prévenu avant tous mes collègues, et qui ne m'a pas caché qu'une copie devait avoir été adressée à l'archevêché.

— Et vous redoutez quelque embûche ? interrogea curieusement Impéria, peu habituée à voir Gauthiot si prudent.

— Non ! répondit Gauthiot. Je ne crains rien pour moi-même. Vous savez que je n'ai jamais adhéré à la Réforme, parce que je crois voir plus loin que tous ces chanteurs de psaumes. Et si je m'occupe des religionnaires, c'est au point de vue purement politique, et pour les empêcher de se compromettre inutilement. D'ailleurs ils n'oseraient. Je tiens la ville de Besançon dans ma main, comme mon beau-

frère Hugues Marmier tient le Parlement. Ce serait donc jouer grosse partie que de m'attaquer sur ce terrain.

— Soit ! dit Impéria ; mais où voulez-vous en venir ?

— Voici ! Malgré tout, il importe de ne pas ouvrir la porte aux soupçons, et je viens vous demander un service ?

— Parlez, cher seigneur ; s'il ne dépend que de moi, vous serez satisfait.

— Vous n'ignorez pas qu'on prépare de grandes fêtes pour la prise de possession du siège archiépiscopal par Antoine de Vergy. On saisira, paraît-il, l'occasion pour publier l'édit, et on essaiera de le faire passer inaperçu au milieu des réjouissances publiques. Ce jour-là, bien entendu, les fontaines donneront du vin au lieu de rendre de l'eau. J'assisterai, en personne, à la proclamation de l'édit et je le commenterai au besoin. Vraisemblablement, ces fêtes coïncideront avec la procession annuelle des saints Ferréol et Ferjeux, car nous sommes en juin, et il importe de joindre le plaisir des yeux à la satisfaction du palais. Je viens vous demander d'assister à cette cérémonie.

— N'est-ce que cela ? dit Impéria. Je suis ravie de pouvoir vous être agréable à si bon compte, car j'aurais fait mieux si c'eût été nécessaire.

— Merci ! On sait que vous m'êtes chère et, en vous voyant assister à la solennité, après m'avoir vu moi-même à la proclamation de l'édit, on ne viendra pas prétendre que nous pactisons avec cette *maudite hérésie luthérique*, comme ils disent.

— Je sortirai mes plus beaux atours pour la circonstance, dit Impéria en riant.

— Vous n'aurez pas besoin de cela pour être la déesse du jour, répondit galamment Gauthiot d'Ancier.

— Si vous n'êtes pas religionnaire, vous êtes terriblement païen, je vous le répète.

— Toujours, quand je vous vois, riposta Gauthiot en baisant à nouveau la main de sa belle maîtresse ; mais j'ai encore autre chose à vous demander.

— Ah ! voyons ! fit Impéria, vivement intriguée ; ce qui précède n'était donc qu'une préparation ?

— En aucune façon, car ce qui me reste à solliciter de vous est encore plus facile à exécuter.

— Tant pis.

— Vous êtes adorable ! Vous plairait-il d'assister à une chasse au faucon que le sire châtelain d'Ornans se propose d'offrir sur le plateau de Chassagne au *Petit Empereur de Besançon*, qui consomme terriblement de cet excellent vin de la vallée ?

— Mais c'est un rêve ! Dites-moi, je vous prie, ce qu'il cache ?

— Oh ! peu de choses. Les réformés d'Ornans s'agitent, paraît-il ; et je crains qu'ignorant l'édit, ils ne se suscitent à eux-mêmes quelque méchante aventure. Or, je compte sur eux à l'occasion, et il ne serait pas généreux de ma part de les laisser s'enfermer. Vous comprenez du reste pourquoi je tiens à les prévenir en personne, et vous avouerez que la chasse est un prétexte assez heureusement trouvé.

— Quel diplomate vous faites ! dit Impéria émerveillée de l'aisance avec laquelle Gauthiot menait les affaires les plus délicates. Et quel dommage que nous appliquions ces merveil-

leuses qualités à cette détestable chose qu'est la politique! ajouta-t-elle avec une nuance de mélancolie qui n'était pas dans ses habitudes.

— Bah! répondit Gauthiot avec sa philosophie souriante. Plaisir et profit! C'est la vie! Et puis souvenez-vous que vous vous êtes donnée une mission à vous-même, et que, pour la remplir, il faut que nous soyons puissants!

— C'est vrai! murmura Impéria un instant accablée.

— Allons! chère âme, pas de découragement! dit-il avec une infinie douceur, et soyez toute à la joie de la belle journée qui se prépare. Vous pouvez vous faire accompagner de Gilberte. De mon côté, j'emmène Jean Lamblin, qui me sera d'un grand secours pour réunir nos amis. Nous aurons pour escorte quatre hommes de pied pris dans la dizaine de Mathias Mouillebeeck, à la condition de les bien payer, et avec nos deux épées vous n'aurez rien à craindre.

— Oh! dit-elle, dans un élan d'affection provoqué par la visible tendresse de Gauthiot, avec vous, Simon, j'irais au bout du monde!

Gauthiot d'Ancier se pencha pour mettre un baiser sur le front d'Impéria.

— Je ne tiens pas à aller si loin! murmura-t-il à son oreille; avec vous, je préfère rester ici!

Elle eut un regard de reconnaissance pour son amant et s'enfuit pour préparer à ces projets du lendemain Gilberte, qui rougit en apprenant que messire Jean Lamblin serait de la partie.

Le lendemain le soleil se leva radieux. La caravane se mit en marche de grand matin. Elle s'était formée devant l'hôtel d'Impéria.

Les hommes de pied ouvraient la marche, solidement armés en guerre. C'étaient des hommes superbes, soigneusement choisis par Mathias Mouillebeeck, qui leur avait promis bon gîte et bon salaire. Ils étaient d'ailleurs dévoués personnellement à Gauthiot, et leur courage était connu pour être à toute épreuve.

Gauthiot, royalement monté sur un magnifique destrier noir, suivait, accompagnant Impéria gracieusement déposée par ses soins sur un superbe genet d'Espagne.

Lamblin et Gilberte venaient ensuite, cette dernière élégamment assise sur une haquenée blanche un peu vive, mais dont son compagnon de route suivait tous les caprices avec une sollicitude visible.

Un valet, également à cheval et portant en croupe des manteaux de route, fermait le cortège.

Du Champ-de-Mars (Chamars) la petite troupe gagna lentement la Porte-Noire, gravit la rampe qui menait à la cathédrale de Saint-Etienne, située sur l'emplacement actuel de la citadelle de Louis XIV, traversa le col qui relie perpendiculairement ce promontoire rocheux à la chaîne du Jura pour se trouver bientôt sur le sommet que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de Chapelle-des-Buis.

A partir de ce point culminant, la caravane allait voyager sur le plateau jusqu'aux premiers dénivellements annonçant l'entrée de la vallée de la Loue. Une brume transparente et saturée de lumière s'élevait lentement du marais de Saône, ne laissant voir à l'horizon que les sommets du deuxième plateau, parmi lesquels se profilait brusquement à droite le petit têtou de Montmahoux, continué bientôt lui-



même par la masse déchiquetée du Poupet dans la direction du Mont-Blanc.

Déjà haut sur l'horizon, le soleil versait sur les voyageurs et sur la nature qui les environnait les premiers torrents de lumière chaude et bienfaisante d'une splendide journée de printemps ; de temps à autre, la douce haleine d'un zéphir léger faisait onduler la brume au sein de laquelle chantait l'invisible alouette ; parfois des senteurs de foins coupés remplissaient l'espace de leurs ondes capricieuses. Bref, on eût dit que le ciel, la terre et les eaux s'étaient conjurés pour marquer cette journée d'un trait ineffaçable au cœur des voyageurs.

Tout se passa sans incident jusqu'à l'entrée des marais de Saône. A ce moment, les voyageurs aperçurent devant eux, estompé par le brouillard, une sorte de convoi escorté de quelques individus moitié soldats, moitié paysans. Ce convoi disparut dans les profondeurs de la forêt d'Aglans, à peu près au moment où notre chevauchée commençait pour son propre compte la traversée du marais. Les voyageurs l'aperçurent de nouveau quittant la route d'Ornans pour s'engager sur celle de Morteau, qui conduit également en Suisse, quand éclata soudain le crépitement d'une fusillade nourrie, dont le tonnerre se répercuta sous les arceaux de la forêt. Surpris par cette brusque attaque, qui s'adressait cependant au convoi, les chevaux de nos voyageurs se cabrèrent ; Gauthiot put saisir les rênes de la monture d'Impéria et la maintenir de sa poigne de fer, pendant que de ses cuisses puissantes il comprimait les côtes de son propre coursier au point de lui faire perdre le souffle.

Lamblin fut moins heureux avec Gilberte,

parce qu'en entrant dans le mystère de la forêt et par un indéfinissable sentiment de pudeur, celle-ci s'était un peu écartée de son compagnon. Plus nerveuse que ses compagnons d'écurie, la jument de Gilberte s'emportait visiblement. Elle piétina un moment sur place, puis ne pouvant passer devant ni revenir sur ses pas, parce que les montures de Gauthiot, d'Impéria, en avant, et du valet en arrière s'y opposaient, elle fit un brusque écart à droite, sauta le fossé de la route et, dans un galop désordonné, s'engagea sous bois en suivant heureusement un large sentier qui s'ouvrait devant elle.

Gilberte n'avait pas un instant perdu son sang-froid; mais le danger était grand néanmoins, car où se terminait ce chemin? et la pauvre enfant allait-elle être arrêtée dans sa course furibonde par quelque branche d'arbre sous laquelle elle n'aurait pas le temps de se courber?

Lamblin ne perdit pas son temps à se désespérer. Il lança lui-même son cheval à fond de train et celui-ci, l'éperon au ventre, gagna bientôt sur celui de Gilberte. Après quelques secondes de cette course folle qui lui parurent des heures, Lamblin aperçut dans le lointain une clairière ensoleillée, où l'herbe était drue. Il sentait le sabot des chevaux s'enfoncer dans le terrain de cette forêt sillonnée par les sources qui alimentaient la ville, et il comprit que le moment était propice pour une résolution désespérée.

— Gilberte! Gilberte! s'écria-t-il, au nom du ciel, laissez-vous choir-là. Et de sa main droite, libre des rênes, il désignait l'éclaircie comme si la malheureuse enfant était en situation de voir et d'interpréter son geste.

Mais Gilberte avait compris ; avec un grand sang-froid, elle retira son pied de l'étrier, se laissa glisser à terre dès l'entrée de l'éclaircie et roula jusqu'au milieu en vertu de la vitesse acquise. Puis elle demeura immobile.

Le cheval de Lamblin passa comme une trombe à deux doigts du corps de Gilberte. Cinquante mètres plus loin, le jeune homme arrêta sa monture, sautait précipitamment à terre et revenait en courant jusqu'à l'éclaircie où gisait la pauvrete.

Elle était inanimée.

Cependant, aucune trace de sang ; l'herbe à peine foulée n'indiquait pas une chute meurtrière. Lamblin se pencha sur l'enfant, la souleva dans ses bras et lui tournant le visage au soleil, la contempla avidement. Gilberte était d'une pâleur extrême ; ses lèvres entr'ouvertes laissaient entrevoir ses dents serrées, mais rien, rien ne révélait des blessures graves.

— Gilberte ! ma Gilberte ! disait le jeune homme. Parlez-moi ? Répondez-moi ?

Et dans son égarement, il couvrait de baisers ce pauvre visage que la vie semblait avoir abandonné. La chaleur de ses caresses y fut sans doute pour quelque chose, car les lèvres blêmes reprenaient peu à peu leur couleur naturelle et une légère teinte rosée aux joues indiquait que le sang recommençait à circuler. Mais l'enfant était toujours renversée sur le bras du jeune homme.

— Gilberte ! appela-t-il d'une voix de plus en plus pressante.

Elle ouvrit les yeux, reconnut le jeune homme et lui sourit doucement, comme dans un rêve.

— Ah ! que je t'aime, ma Gilberte, s'écria-t-il dans un invincible transport.

Un frisson électrique parcourut tout le corps de Gilberte, qui se remit sans effort sur ses pieds et cacha sa tête sur l'épaule du jeune homme, pendant que son abondante chevelure dénouée caressait le bras qui la soutenait à la taille.

— Jean ! murmura-t-elle simplement.

— M'aimes-tu ?

— Je suis bien heureuse ! dit-elle, et soudain elle éclata en sanglots sur la poitrine de Jean.

Le danger auquel ils venaient d'échapper tous les deux avait fait jaillir le secret de leurs lèvres.

— Holà ! Ho ! cria tout à coup la puissante voix de Gauthiot dans le taillis.

— Aoh ! Venez vite, répondit Lamblin. Elle est sauvée !

Dans son inquiétude, Impéria avait voulu suivre Gauthiot. Elle prit les mains de Gilberte, l'embrassa, la questionna, la fit marcher. A peine une petite douleur à la cheville gauche. L'enfant ne boitait même pas, mais paraissait dans un état de surexcitation extraordinaire. Je suis bien heureuse ! bien heureuse ! disait-elle en éclatant de rire, tout en essuyant ses dernières larmes.

Impéria comprit. Allons ! se dit-elle, le sort en est jeté ! et après avoir consulté Gauthiot du regard : Partons, dit-elle. Tout est bien qui finit bien, mais il ne faut pas que le déjeuner du seigneur châtelain d'Ornans refroidisse !

Pendant qu'on interrogeait Gilberte, les hommes de pied avaient repris les chevaux ; on se remit en selle et, quelques minutes après, la cavalcade passait devant le convoi abandonné, au moment précis où ses conducteurs reparaissaient timidement, pour savoir ce qu'étaient

devenus leurs mules et leurs chargements. C'était un envoi fait par messire Jean Carrondelet, haut doyen du Chapitre de Besançon, en résidence à Bruxelles, qui expédiait des Flandres plusieurs statues et des objets d'art en vue de la restauration de l'abbaye de Montbenoit, commencée par son frère Ferry, mort avant d'avoir mis la dernière main à sa pieuse entreprise.

Cachés sur la lisière de la forêt, les bandits, derniers restes des bandes pillardes dont nous avons déjà signalé la présence aux alentours de Besançon, avaient pris ce convoi pour un convoi de vivres ou de choses précieuses, et ils l'avaient attaqué. Mais surpris par l'arrivée de la cavalcade de Gauthiot d'Ancier, dont ils n'avaient eu que le temps de voir luire les armes et qu'ils prenaient pour une escorte militaire, ils avaient pris la fuite, sachant bien qu'en cas d'insuccès il ne leur serait pas fait de grâce.

Par un véritable miracle, ni les mules, ni les hommes n'avaient été atteints. Chacun reprit donc sa route, et, deux heures après, Gauthiot et sa suite gravissaient le raidillon conduisant à la pittoresque demeure du sire châtelain d'Ornans, d'où l'on jouit d'une si belle vue sur la ville et la vallée.

---

## CHAPITRE IX

OU IL EST PROUVÉ QUE LE COMMERCE DES INDULGENCES  
A AUSSI SES DANGERS

Ornans, à cette époque, contenait déjà un noyau de sectateurs de la Réforme assez fort, pour qu'un politique comme Gauthiot d'Ancier jugeât à propos de se le concilier. Cette communauté était pour ainsi dire ignorée des habitants restés fidèles à la foi catholique. Ses membres, en effet, se gardaient bien de pratiquer un culte public ; ils se contentaient de montrer peu d'enthousiasme pour les cérémonies de l'Eglise romaine. Pour détourner les soupçons, ils ne tenaient pas d'assemblées périodiques et se bornaient à se réunir le soir tantôt chez l'un et tantôt chez l'autre, afin de laisser croire qu'ils allaient « à la veillée. » Aucune indiscretion n'était à craindre, parce qu'ils se connaissaient tous et que les étrangers n'étaient admis que sur bonnes références. Par mesure de prudence, d'ailleurs, le culte avait été réduit à sa plus simple expression ; les psaumes étaient interdits comme trop bruyants ; tout se limitait à la lecture de la Bible, commentée à tour de rôle par un « ancien. » Dans les grands

jours, on communiait sous les deux espèces. Pendant l'accomplissement de ces rites d'une simplicité primitive, les entrées du logis étaient surveillées soigneusement par un des adeptes de la petite Eglise. Et lorsque la cérémonie était terminée, sans rouvrir précisément les portes, on les laissait libres; de sorte que si un importun ou un curieux se fût présenté, il aurait trouvé les barbes grises conférant tranquillement des faits du jour dans une sorte de gazette parlée et en buvant chopine; tandis que les jeunes des deux sexes riaient et s'amusaient sous l'œil paternel des ancêtres, comme s'il s'agissait d'une « veillée » ordinaire.

Grâce à ces précautions, l'existence de cette communauté était à peine soupçonnée; elle était seulement renommée pour la pureté et le paisible de ses mœurs; et nul ne songeait à y soupçonner l'existence d'une secte religieuse. Depuis quelque temps, toutefois, la nouvelle des cruautés et surtout des manquements à la foi jurée par les barons féodaux et le clergé, dans la répression de la révolte des malheureux paysans luthériens ayant envahi le pays de Montbéliard et le nord de la Comté, avait produit une certaine fermentation dans les esprits.

Depuis quelques jours, d'ailleurs, des moines dominicains, vendeurs d'indulgences, s'étaient abattus sur le pays et vendaient, suivant tarif, le pardon de tous les péchés passés, présents et futurs, au nom du Très Saint-Père, dont ils produisaient les brefs leur affirmant cette source de rémission. On sait que ce dernier scandale, venant à la suite des abominations de la cour pontificale sous les Borgia, avait mis le comble à l'indignation de la chrétienté et

fait déborder le vase. Ce fut à ce propos que Luther leva l'étendard de la révolte. Il est vrai qu'il appartenait à l'ordre des moines Augustins, qui avait été chargé jusque-là de la vente des indulgences en Saxe et en Allemagne. Mais comme le pape Léon X avait d'immenses besoins d'argent pour entretenir ses goûts de luxe, qui furent toujours l'apanage des Médicis, comme il lui en fallait surtout pour la construction de cette merveilleuse basilique qui s'appelle Saint-Pierre de Rome, il imagina de donner une plus grande extension à son commerce d'indulgences et, sur les conseils du cardinal Picci, qui connaissait « leur aptitude aux pires besognes, » dit un auteur, il en confia le monopole aux dominicains.

Les ressentiments de son ordre entrèrent-ils pour quelque chose dans la détermination de Luther? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il rompit violemment avec Rome sur cette question des indulgences, pendant que ce commerce, dont la matière première ne coûtait pas cher, se répandait fructueusement sur toutes les contrées dépendant de la couronne d'Allemagne.

La présence des vendeurs d'indulgences, jointe à l'irritation causée par le récit des atrocités commises dans la répression de la révolte des paysans, avait donc quelque peu surexcité la paisible communauté des religieux d'Ornans. Les mesures de précaution n'y étaient plus aussi strictement observées qu'auparavant, et Gauthiot d'Ancier, qui bien que n'ayant pas personnellement adhéré à la Réforme, était cependant regardé comme un protecteur naturel par les néo-chrétiens, pour avoir rendu service à quelques-uns d'entre eux dans l'intérêt de sa politique, avait été promp-



tement informé de cet état de choses par les luthériens de Besançon. A la veille de l'édit impérial contre l'hérésie, il importait d'empêcher les réformés d'Ornans de se compromettre; et c'est dans ce but que Gauthiot avait accepté la chasse sur le plateau de Chassagne, offerte par le sire châtelain d'Ornans.

Dans un conciliabule secret tenu au château de leur hôte par Gauthiot, Impéria, Gilberte et Jean Lamblin, il avait été convenu que celui-ci s'excuserait d'assister à cette fête cynégétique, sous prétexte de visiter les maîtres tanneurs d'Ornans, pour des acquisitions de cuirs destinés à l'équipement de la garde civique bisontine. En réalité, Lamblin devait rassembler ses coreligionnaires et les informer de ce qui se tramait, en les avertissant que Gauthiot d'Ancier apparaîtrait un instant pour leur confirmer la nouvelle.

Tout ceci fut ponctuellement exécuté; et pendant que la caravane, conduite le lendemain par le sire d'Ornans, se dirigeait vers le plateau de Chassagne, escortée de valets ayant les faucons chaperonnés au poing, Lamblin descendait à la ville et s'abouchait avec quelques-uns de ses coreligionnaires.

Dans leurs courses à travers la ville, ils entendirent un carrillon assourdissant et virent la foule enfile le pont pour s'engouffrer dans l'église située directement en face. Ils suivirent le torrent pour ne pas se faire remarquer par une affectation maladroite à rompre avec la curiosité populaire, et parvinrent dans le sanctuaire au moment où un gros homme appartenant évidemment au clergé séculier montait en chaire. Contrairement à ce qu'on aurait dû attendre de ce jovial personnage, dont la face

rougeaude annonçait plutôt une philosophie rabelaisienne, le prédicateur se mit à tonner contre l'incrédulité du siècle. Il fit une peinture effrayante des souffrances de l'enfer, énuméra compendieusement la kyrielle des diables tourmenteurs, décrivit les chaudières d'huile bouillante et de plomb fondu, dessina par gestes les grils et les potences, et finalement voua tous les pervers aux hautes œuvres de Satan.

Autour de Lamblin et de ses compagnons attentifs, les hommes se frappaient la poitrine et les femmes, visiblement terrifiées, murmuraient d'interminables litanies entrecoupées de gémissements lamentables. Le jeune homme sentit bien lui monter au cœur un mépris profond de cette crédulité niaise; mais habitué depuis longtemps déjà à la tolérance quelque peu sceptique de Gauthiot, il se contenta de sourire dans sa fine moustache et fit signe à ses amis que le moment était venu de se retirer. La foule, qui d'ailleurs était mûre pour l'exploitation à laquelle le prédicateur à la trogne enluminée l'avait si bien préparée, se ruait par toutes les issues sur la petite place qui sépare l'église du pont sur la Loue. Elle vint se grouper sans hésitation autour de deux tréteaux que l'on avait dressés pendant l'office, et qui paraissaient obstruer l'entrée d'un cabaret borgne, tout en ménageant cependant un étroit passage pour l'entrée et la sortie de cet établissement. Deux perches reliées entre elles par un immense drap de lit servaient de fond à cette scène improvisée un peu à la manière des marchands forains, qui vendent aux conscrits de nos jours des cocardes, des rubans et des fleurs artificielles à la porte des

conseils de revision. Sur cette toile, une main précautionneuse avait accroché un placard manuscrit sur lequel on pouvait lire en belles lettres gothiques du temps, l'inscription suivante :

BREF DE SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON X

1515

PARDON DE TOUS LES PÉCHÉS

Et plus bas en caractères latins :

*Taxæ cancelariæ apostolicæ et taxæ  
sacræ Romæ*

Ces taxes de la chancellerie apostolique étaient suivies d'une nomenclature interminable. Il y en avait pour l'adultère, l'inceste, le viol, la simonie, le meurtre des laïques et des prêtres, le parricide, le vol, etc.

Lamblin et ses amis contemplaient ce singulier attirail depuis un instant, lorsqu'une sonnette et une crécelle retentirent alternativement derrière eux. Ils se retournèrent et virent la foule faire la haie sur le passage d'un petit cortège qui se composait, outre les sonneurs, de deux enfants de chœur portant des flambeaux et d'un moine encapuchonné, ayant sous le bras un parchemin roulé d'où s'échappaient d'énormes sceaux de cire rouge. Ce pieux personnel sortait, à son tour, de l'église et se dirigeait à pas lents vers l'estrade, qu'il gravit au moyen d'un escabeau apporté du cabaret borgne.

Le moine commença aussitôt une homélie sur les pouvoirs extraordinaires du pape et sa charité apostolique. Autant le prêtre séculier

s'était montré terrifiant dans l'église, autant celui-ci se faisait onctueux et conciliant :

« Achetez ! achetez ! disait-il, des lettres  
» d'indulgence, et vous pourrez avoir l'âme en  
» repos sur votre salut. Voyez les cieus ou-  
» verts ; ne laissez pas échapper cette occasion  
» d'y assurer votre entrée. Achetez aussi des  
» indulgences pour la rédemption des âmes  
» qui sont dans le purgatoire ; celle de votre  
» père y est, nous le savons. Moyennant douze  
» sols, vous pouvez la racheter. Qui donc se-  
» rait assez ingrat pour ne pas délivrer l'âme  
» de son père des tourments qu'elle endure.  
» N'eussiez-vous qu'un seul vêtement, vous  
» devez le vendre pour acheter des grâces aussi  
» puissantes. »

Puis, après un moment de silence :

« Nobles, bourgeois et paysans, jeunes fem-  
» mes, jeunes filles et jeunes hommes : les in-  
» dulgences que nous vendons sauvent les  
» vivants et les morts. Entendez vos parents,  
» vos amis trépassés qui du fond de l'abîme  
» vous erient : « Nous endurons un horrible  
» martyre ; une petite somme nous délivre-  
» rait. » A l'instant même où l'argent tombe  
» dans le coffre, l'âme qu'on a rachetée s'é-  
» chappe du lieu de tourment et monte droit  
» au ciel. Il n'est aucun péché, si énorme soit-  
» il, que les indulgences ne puissent absoudre,  
» et même si quelqu'un violait la vierge Marie,  
» mère de Dieu, en payant bien, il en serait  
» pardonné. Le Seigneur, notre Dieu, a remis  
» tout son pouvoir au pape que nous représen-  
» tons. »

Et tirant de sa poche des papiers qu'il agitait, le moine ajoutait : « Voici ! Voici le salut éter-  
» nel ! »

A partir de ce moment, ce fut une véritable procession sur les tréteaux. Le client parlait un instant à l'oreille du moine, qui répondait affirmativement, et délivrait aussitôt une fiche avec laquelle l'acheteur passait derrière la toile pour se rendre dans le cabaret, où il trouvait un autre religieux chargé de lui délivrer un récépissé en bonne et due forme contre espèces sonnantes.

Cette scène durait depuis une heure environ, lorsqu'un jeune homme, inconnu dans la contrée, sortit d'un groupe non moins mystérieux de jeunes gens, mais que l'on soupçonna longtemps appartenir à la facétieuse corporation des étudiants de l'Université de Dole.

— Élégamment vêtu, ce jeune homme portait, suspendu à son bras, un long bâton de cornouiller, comme les touristes, qui voyagent pour leur plaisir. Il s'approcha du moine en affectant beaucoup de déférence, et après avoir ôté son bonnet de velours, il dit tout haut :

— Par saint Christophe ! mon gentil patron, c'est merveilleux ! Mais n'y a-t-il donc aucun cas réservé, mon très Révérend ?

— Aucun ! mon fils, répondit le moine avec assurance.

— Ainsi, vous pourriez m'absoudre à l'avance d'un péché que j'ai l'intention de commettre ?

— Certes oui ! mais le prix de l'absolution dépend de la nature du péché.

— Eh bien ! voici mon cas. Je veux donner une volée de bois vert à un ecclésiastique.

— Diable ! fit le moine. Ceci est grave !

— Moins grave cependant que de violer la vierge Marie, mère de Dieu ?

— Assurément ! Cette absolution vous coûtera une livre et huit sols.

— Deux fois plus cher, remarqua le jeune homme, que si je tuais père et mère. Qu'importe ! Voici l'argent.

Disant cela, le jeune homme prit de la main gauche le parchemin que lui tendait le moine, et tendit de la droite une bourse qu'il feignit de laisser tomber et qui rendit, en touchant le sol, un son tout à fait réjouissant. Pendant que le religieux se baissait pour la ramasser, l'étudiant, s'armant tout à coup de son bâton, en administra une copieuse volée au vendeur d'indulgences, et comme celui-ci se relevait, l'écume aux lèvres et menaçant du bras séculier :

— Paix ! Paix ! mon très révérend, lui dit ironiquement l'étudiant en montrant le parchemin. Ne voyez-vous pas que vous m'avez absous, par avance, du péché que j'avais l'intention de commettre ?

Cette dernière partie de la scène avait pris si peu de temps que personne n'eût pu intervenir. D'ailleurs, l'assistance était partagée. Les uns riaient à gorge déployée. D'autres, plus prudents ou plus hypocrites, parlaient de venger l'Eglise outragée en la personne du religieux bâtonné. Lamblin et ses amis eurent vite pris leur parti. Ils affectèrent de partager l'avis de ces derniers, mais tout en criant aussi fort qu'eux, ils s'arrangèrent de façon à intercepter l'approche des tréteaux pendant que l'un d'eux s'emparait du moine sous prétexte de lui donner les soins que comportait son état. Profitant de ce tumulte opportun, l'étudiant souleva la toile de fond et disparut ; trois secondes après, il était noyé dans la foule, traversait le pont, remontait la rue principale et, s'emparant d'un cheval qui paisait tranquillement dans la prairie, il le mon-

tait à cru et le lançait à fond de train dans la direction de Montgesoye. Au delà de ce village, on retrouva l'animal tondant en conscience l'herbe de l'accotement ; mais ni à Vuillafans, ni à Lods, ni à Mouthier, on ne put retrouver les traces du fugitif. Il avait probablement pris à travers champs.

Le repas du soir fut gai au château d'Ornans, la chasse ayant été heureuse sur le plateau de Chassagne. Gauthiot d'Ancier annonça à son hôte que le départ de la cavalcade aurait lieu le lendemain dès le matin. Lamblin profita de l'occasion pour déclarer qu'il avait un dernier marché de fournitures à traiter avec les maîtres tanneurs d'Ornans, et manifesta à Gauthiot le désir d'être accompagné par lui en sa qualité de cogouverneur, pour surveiller l'opération et en rendre compte au besoin à la Commune. Tous deux descendirent donc vers la ville à la nuit tombante, pendant que le sire châtelain d'Ornans tenait compagnie aux dames.

On devine, du reste, que dans cette circonstance Gauthiot et Lamblin s'occupèrent moins de buffleteries que d'entretenir leurs amis les religionnaires d'Ornans, des conseils que suggérait la prudence. Et le lendemain, en passant devant la sente de la forêt d'Aglans, où Gilberte avait couru un si grand danger, les deux jeunes gens échangèrent un long regard qui fut surpris par Impéria.

Quand ils rentrèrent en ville, Besançon était en rumeurs. On y avait appris l'arrivée de l'édit de Charles-Quint contre l'hérésie et sa prochaine promulgation.



## CHAPITRE X

OU IL EST TRAITÉ DES SAINTES RELIQUES ET DE L'ÉTAT  
DE SIÈGE

Huit jours après, c'est-à-dire le 16 juin 1529, la ville s'éveillait au bruit des détonations de l'artillerie communale, assemblée au devant de la cathédrale Saint-Etienne, sur la montagne de ce nom, c'est-à-dire sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la citadelle, construite sur les ordres de Louis XIV par le maréchal de Vauban.

Dès huit heures du matin, les cloches de toutes les églises de la ville carrilonnaient à l'envi, lançant leurs joyeuses sonneries dans les couches diaphanes de l'air par une splendide journée du printemps finissant. Précédées par le chapitre de Sainte-Madeleine, les paroisses de la ville, les congrégations et les ordres monastiques montaient vers le quartier capitulaire, où se trouvaient déjà massés les 4,200 hommes de la garde civique, sous le commandement de son état-major. C'était dans ce quartier que devait se former, en effet, la célèbre procession annuelle des saints Ferréol et Ferjeux, patrons de la ville, après la courte



mais brillante cérémonie dans laquelle Antoine de Vergy devait prendre possession de son siège archiépiscopal.

Le cérémonial avait été réglé ainsi sur la demande de l'archevêque, parce que la course était longue de Saint-Etienne à la grotte miraculeuse des saints Apôtres. D'abord il fallait s'arrêter sur la place Saint-Pierre, où l'on avait dressé un *Reposoir*, sur une immense estrade capable de recevoir, en outre des membres du Chapitre, le maréchal de Bourgogne, escorté de sa noblesse, les abbés des divers ordres, les vingt-huit notables de la Commune et les magistrats des tribunaux, tant civils qu'ecclésiastiques.

C'était sur cette estrade, qu'après les bénédictions du ciel implorées par l'archevêque, devait être lu le fameux édit de Charles-Quint contre l'hérésie. Puis la cérémonie de l'installation de la châsse d'argent contenant les restes des bienheureux apôtres, dans l'étroite chapelle construite au-dessus de la grotte, prendrait bien un certain temps.

Le calcul était juste, car en dépit des efforts faits par les maîtres des cérémonies, ce ne fut guère que vers dix heures que la procession put se mettre en mouvement. Le cortège s'ouvrait par un détachement de la garde civique, immédiatement suivi par les écoles et leur turbulente population. Venaient ensuite les corporations, au nombre desquelles figuraient les vigneron, coiffés de ce chaperon rouge qui avait le privilège d'horripiler le Chapitre, comme étant une sorte d'emblème séditionnel. Venaient à la suite les sept quartiers de la ville avec leurs pittoresques étendards sur lesquels étaient brodées leurs armes :

*Saint-Quentin* : D'or à l'aigle éployée de sable ;

*Saint-Pierre* : De gueules à la clef d'argent posée en pal ;

*Chamars* : Parti de gueules à la clef d'argent mise en pal et d'azur à quatre croissants d'argent posés de même ;

*Le Bourg* : De gueules au griffon ailé d'argent ;

*Charmont* : De gueules à la croix fleuronnée d'or ;

*Arènes* : De gueules au lion rampant d'or, accosté de deux coquilles d'argent ;

*Battant* : De gueules au chef d'argent.

Naturellement Impéria et Gilberte marchaient avec la bannière de Chamars, leur quartier. Elles étaient resplendissantes de beauté et n'attiraient pas moins les regards des clercs que des laïques. Elles étaient accompagnées pour la circonstance de Brigitte, la plantureuse fille de maître Mathias Mouillebeeck, que sa dignité municipale avait contraint d'abandonner momentanément ses fonctions de dizenier de la garde civique pour se classer parmi les vingt-huit notables de la Commune. Brigitte portait deux élégants carreaux recouverts de drap d'or aux armes de Gauthiot, pour permettre à ses jeunes maîtresses de s'agenouiller à toutes les stations pieuses.

Derrière les *bannières*, — c'était ainsi qu'on désignait les quartiers, c'est-à-dire la population civile, — s'avançaient les congrégations d'hommes et de femmes, puis le clergé des paroisses ou séculier ; l'état-major de la garde civique, dont la grosse partie formait la haie, les tribunaux, la noblesse formant corps et ayant en tête le maréchal de Bour-

gogne. Venait ensuite le corps des notables entourant la fameuse chässe d'argent, œuvre du célèbre argentier Denis Saige et qui avait été construite partie aux frais de la Commune et partie aux frais du Chapitre, comme un gage de pieuse réconciliation dans les rares instants où ces deux corporations n'étaient pas en guerre.

Le corps des municipaux était partagé en deux parties égales. A gauche, les quatorze notables ; à droite, les quatorze cogouverneurs. Tous portaient le manteau cramoyi, emblème de leurs fonctions. Seulement les cogouverneurs avaient en plus, sur la poitrine, la double chaîne d'or aux armes de la ville.

En avant de ce dernier groupe, et isolément, marchait Jean Lamblin, élégamment vêtu de noir, la cape repliée sur le bras gauche et l'épée à la main droite.

Enfin, pour terminer cette riche théorie aux costumes éclatants et bariolés, un dais porté par seize vigoureux clercs, sous lequel s'avancait le jeune archevêque, mitre en tête, crosse à la main, positivement écrasé sous le poids d'ornements sacerdotaux d'une richesse inouïe. Derrière le dais, le vicaire capitulaire, mitré lui-même et entouré de tous les chanoines assistants au chœur avec leurs dignitaires.

Une compagnie d'hommes d'armes, commandée par un officier délégué du gouverneur militaire de la province, fermait la marche.

Ainsi organisé, le cortège parvint lentement sur la place Saint-Pierre, et la tête de la procession était depuis longtemps engagée sur le pont de Battant, quand Antoine de Vergy, quittant son dais, s'avança majestueusement vers l'estrade, entouré de son clergé. La chässe

contenant les saintes reliques fut déposée sur un autel préparé au fond de l'estrade. Le prince archevêque l'adora un instant, pendant que les dignitaires de tous ordres prenaient place sur des sièges du côté gauche. A droite s'élevait un trône sur lequel Vergy vint s'asseoir conduit par ses deux assistants.

Un clerc maître des cérémonies, reconnaissable à son camail de fourrures et à son long manteau à queue, se détacha du groupe des officiants massés autour de la châsse et vint lentement, escorté de deux enfants de chœur porte-flambeaux, s'agenouiller devant le prince archevêque, dont il baisa respectueusement l'anneau pastoral, puis il attendit.

L'archevêque fit un geste de la main ; le maître des cérémonies se releva, salua profondément, puis, se retournant, il se dirigea à pas comptés vers le corps municipal, auquel il annonça à haute voix que Monseigneur suspendait la cérémonie religieuse, pour permettre la lecture d'un édit de Sa Majesté Impériale, s'il plaisait ainsi à la Très Illustre Compagnie.

Dans l'assemblée des cogouverneurs de la veille, il avait été décidé que ce serait Gauthiot d'Ancier, dont l'influence était toujours prépondérante, qui prendrait la parole au nom du gouvernement communal. Claude Pillod et son groupe n'avaient fait aucune opposition, et Jacques Bonvalot en personne avait appuyé la motion. Gauthiot n'ignorait pas que cet honneur était une manière de le tâter ; mais fidèle au plan que nous l'avons vu se tracer à lui-même, il avait accepté sans sourciller.

On vit donc celui que le peuple appelait le *Petit Empereur de Besançon* se détacher du groupe des notables, s'incliner profondément

devant le prince archevêque, puis s'avancant sur le devant de l'estrade et tourné cette fois vers le peuple, donner à haute et intelligible voix lecture de l'édit de Charles-Quint contre l'hérésie. Cette lecture terminée, Gauthiot commença un commentaire dans lequel il fit remarquer que les pouvoirs temporels et spirituels étaient d'accord pour recommander l'obéissance, tant dans l'intérêt de la vraie foi, que pour éviter les malheurs qui s'étaient abattus sur l'Allemagne, le comté de Montbéliard et même le nord de la Comté de Bourgogne. Puis il termina sa harangue en invitant le peuple à crier : Vive l'Archiduchesse ! Vive l'Empereur !

Lorsque Gauthiot s'arrêta devant le prince archevêque pour le saluer à nouveau, celui-ci se leva pour le bénir solennellement. Les deux hommes échangèrent alors un regard, et Vergy crut voir un sourire sardonique errer sur les lèvres de son adversaire. Ils n'étaient parvenus à se tromper ni l'un ni l'autre ; mais le *décorum* exigeait qu'ils fissent bonne contenance, et la cérémonie reprit son cours.

Lorsque la procession quitta le quartier d'Arènes, elle enfila le chemin des Saints, ainsi nommé d'après la légende miraculeuse qui représente les deux apôtres Ferréol et Ferjeux rentrant à leur grotte, après leur décapitation, portant leur tête dans leurs mains. Il était bien près de midi quand la sainte châsse arriva devant la chapelle. Celle-ci était archi-comble et les hommes de la garde civique n'y laissaient plus pénétrer depuis longtemps. Le chœur seul était libre pour les corps constitués. Encore ceux-ci durent-ils s'y introduire par une porte dérobée.

Impéria avait laissé passer le moment de pénétrer à son tour dans la chapelle, parce que Gilberte, épuisée de fatigue, faisait mine de défaillir. Brigitte avait grand'peine à la soutenir, et la pâleur avait envahi ses traits. Heureusement le temps, jusque-là fort beau, s'était couvert; de larges gouttes de pluie commençaient à tomber comme à l'approche d'un orage. Ni Impéria, ni Gilberte, ni Brigitte elle-même, qui avait cependant l'œil à tout, n'avaient remarqué qu'elles étaient obstinément suivies depuis quelque temps par une sorte de matrone endimanchée qui ne les quittait pas des yeux.

— Las! moi! (1) dit tout à coup cette dernière, la pauvre demoiselle va trépasser.

— Non! dit Impéria. Ce n'est rien! La chaleur et la fatigue seules ont réduit cette enfant. Si j'avais seulement un peu d'eau fraîche!

— C'est facile, dit la matrone. Si ces dames veulent me suivre. Je connais à deux pas d'ici, attenante à la chapelle avec laquelle elle communique par une tribune, une maison pieuse où l'on sera heureux de vous donner tout ce qui sera nécessaire.

Pressée par les circonstances, Impéria n'eut pas le temps d'examiner la vieille; sans cela elle fut immédiatement entrée en défiance. Prenant par la taille Gilberte qui se laissait aller, elle suivit la matrone, pendant que Brigitte rassemblait les livres d'heures et autres menus objets de piété nécessités par la pieuse expédition. La vieille femme contourna la cha-

---

(1) Interjection très usitée en Franche-Comté pour exprimer la pitié.

pelle et vint s'arrêter devant une porte basse ouverte dans un mur qui, en effet, s'arrêtait contre l'abside de l'édifice. A peine avait-elle frappé à l'huis, qu'il s'ouvrit sous l'effort d'une main invisible, comme si quelqu'un était aux aguets derrière le mur. La matrone poussa les deux femmes devant elle et s'introduisit vivement elle-même en refermant brusquement la porte au nez de Brigitte stupéfaite, qui accourait prendre sa part des soins à donner à ses maîtresses, pour ne pas dire ses amies.

Un instant Brigitte crut qu'on l'avait oubliée et elle s'apprêtait à jouer vigoureusement du marteau de bronze; mais elle entendit tout à coup deux cris de femme qui ne lui laissèrent plus aucun doute qu'un attentat venait de se commettre.

— Brigitte ! Brigitte ! Au secours ! au sec...

La pauvre fille ne perdit pas son temps à d'inutiles lamentations, et avant de s'ouvrir à qui que ce soit de ce qui venait d'arriver, elle estima qu'elle devait s'adresser d'abord aux protecteurs naturels de M<sup>me</sup> Impéria et de Gilberte. Le hasard voulut qu'elle rencontrât dans la foule Jean Lamblin qui attendait la fin de la cérémonie. Il avait prétexté la chaleur suffocante pour se dispenser d'assister à ces vénérationes de reliques, qu'en sa qualité de membre de l'Eglise réformée il tenait en abomination.

Lamblin, pour qui la consigne n'était pas faite, puisqu'il était connu de la garde civique, pénétra aussitôt dans le chœur par la porte dérobée et s'approcha de Gauthiot d'Ancier, auquel il parla à l'oreille. Celui-ci réprimant aussitôt un premier mouvement de fureur, sourit à plusieurs reprises, en faisant de la

tête des signes répétés d'acquiescement, puis il sortit lentement et sans affectation, comme s'il venait de recevoir une nouvelle toute naturelle.

Dehors, ils retrouvèrent Brigitte qui les conduisit devant la petite porte derrière laquelle les deux jeunes femmes avaient disparu. Gauthiot s'assura d'un coup d'œil que la maison était petite et isolée, sauf dans la partie du jardinet dont le mur se mariait à la chapelle.

— Il n'y a pas un instant à perdre, dit-il à Lamblin, avec la décision d'un homme de guerre. Pendant que je vais reconnaître les lieux, allez rassembler vos amis. J'en ai vu quelques-uns sur le passage de la procession, et à en juger par leur attitude, ils ne demanderaient pas mieux de batailler à l'occasion. Nous donnerons l'assaut, s'il le faut. Mais il est nécessaire d'attendre que la foule se soit écoulée, car on ne sait pour qui elle prendrait parti.

— Que pensez-vous donc, messire ? demanda Lamblin : Il me semble que vous avez des soupçons ?

— Eh ! sans doute ! répondit Gauthiot : J'imagine qu'il y a du Vergy là-dessous. Qui donc, si ce n'est lui, oserait s'attaquer aux protégées du *Petit Empereur de Besançon* ? Mais si c'est lui, il n'y a pas péril en la demeure, car sa cérémonie n'est pas terminée, et après il y aura encore le repas du Chapitre qu'il doit présider non loin d'ici, à l'hôtel de la Licorne.

Gauthiot se trompait en partie. Nous verrons plus tard pourquoi. En attendant, Lamblin courut rassembler ses hommes, et, une heure après, un cordon d'observateurs disposés par groupes à chaque angle de la muraille sur-



veillait sans affectation le *buen retiro* du chanoine Philippe Berdet, où d'ailleurs tout demeurait silencieux.

De longues heures s'écoulèrent pendant lesquelles personne n'entra ni ne sortit de la maison. Gauthiot et Lamblin en profitèrent pour dresser leur plan de bataille. Il fut décidé qu'on commencerait les opérations dès que les derniers curieux auraient disparu. En attendant, Gauthiot fit monter un jeune garçon sur un noyer situé en dehors du jardinet, mais dont le tronc était dissimulé par une touffe abondante de noisetiers plantés à l'intérieur du mur isolant la propriété de la plaine.

— Que vois-tu ? dit Gauthiot à voix basse, lorsque le garçonnet fut juché à l'aise dans son observatoire.

— Rien ! messire ! dit tout d'abord l'enfant. Ah ! si, pourtant ! je vois deux hommes qui gardent des chevaux en buvant chopine. Ils me tournent le dos.

— Des chevaux ? interrogea Gauthiot.

— Oui ; ils sont tout sellés. Et même il y a deux selles de femmes.

— Oh ! je commence à comprendre, se dit Gauthiot à lui-même. N'y a-t-il pas un endroit d'où l'on pourrait pénétrer aisément dans le jardin ?

— Oui, répondit l'enfant. On pourrait escaler le mur derrière la touffe de noisetiers sans crainte d'être vu ; puis en suivant le chevet l'espace de quelques pas, on pourrait sauter facilement sur une sorte de terrasse qui paraît avoir été ménagée pour jouir de la vue sur la plaine.

— Bien ! Descends ! commanda Gauthiot avec cette *imperatoria brevitatis* qui est le

propre des gens d'action ; puis il ajouta : Vas rejoindre le groupe de droite ; j'aurai peut-être besoin de toi dans quelques instants.

Tout fier de cette marque de confiance, l'enfant obéit en silence et avec empressement.

— Lamblin, dit Gauthiot, vous allez vous rendre auprès de ce groupe de droite ; vous lui commanderez de faire la courte échelle de manière à ce que deux des plus jeunes arrivent à avoir la tête à la hauteur du chevet du mur. Il s'agit seulement d'attirer l'attention des deux hommes de garde dans l'intérieur du jardin. Pas de bravoure inutile ; il importe de ne pas attraper une arquebusade sans profit. Quand je donnerai le signal, il suffira à vos jeunes gens de déranger avec bruit quelques pierres du mur en les poussant dans l'intérieur du jardin.

— Entendu ! répondit Lamblin, qui admirait la présence d'esprit de son chef.

Gauthiot poursuivit :

— Pendant qu'ils occuperont ainsi l'ennemi à droite en faisant mine d'escalader la clôture, moi je la franchirai à gauche, derrière la touffe de noisetiers, et je sauterai sur le terre-plein. Une fois là, je me charge d'amuser les deux argousins l'épée à la main.

— Et si vous êtes blessé ? interrogea Lamblin.

— Vous prendrez le commandement, riposta Gauthiot en homme qui a tout prévu. Il s'agit de franchir la clôture au signal donné. Vous enfoncerez alors une quelconque des basses ouvertures du logis et vous pénétrerez dans la maison ; le reste vous regarde.

Les choses se passèrent exactement comme Gauthiot l'avait prévu, sauf qu'emportés par leur ardeur, les jeunes gens du groupe de

droite ne tinrent aucun compte des recommandations prudentes de leur chef. Lorsque celui-ci agita son chaperon pour donner l'ordre d'agir sur toute la ligne, ils ouvrirent une véritable brèche dans le mur.

Au bruit de l'éboulement, Frantz, l'âme damnée de l'archevêque que nos lecteurs ont déjà reconnu sans doute, leva brusquement la tête :

— Nikolaüs ! dit-il précipitamment à son camarade dans un jargon moitié allemand, moitié français, que tout le monde comprenait à cette époque. Vite ! rentrez les chevaux dans la cour intérieure, laissez la porte entr'ouverte pour assurer ma retraite en cas d'accident, et courez prévenir Monseigneur !

Niklaüs obéit avec d'autant plus d'empressement qu'en détachant ses chevaux, il avait eu le temps d'apercevoir des silhouettes escaladant le mur de clôture sur tout le périmètre du jardinet. Seulement, dans sa précipitation, il oublia l'une des recommandations essentielles de Frantz, et après avoir mis ses chevaux en sûreté, il se barricada consciencieusement à l'intérieur, pendant que son compagnon marchait bravement au devant des assaillants qui avaient pratiqué la brèche.

— Sale métier, que vous faites-là ! dit tout à coup une voix derrière celui-ci.

Frantz se retourna comme si une vipère l'avait mordu.

— Der Teuffel ! vociféra-t-il ; et il croisa aussitôt l'épée.

Frantz était brave, mais il avait la lourdeur du reître allemand. Gauthiot, magnifique échantillon des races latines, avait plus de souplesse ; et puis le bon droit était pour lui.

Après quelques passes rapides, Frantz tomba la poitrine trouée par une vigoureuse estocade.

Pendant ce temps, Lamblin avait envahi le jardin avec sa troupe. On perdit quelques minutes à faire le tour de la maison et à en examiner les ouvertures du rez-de-chaussée. Elles étaient munies de forts barreaux de fer qu'il eut fallu trop de temps pour desceller. Gauthiot, Lamblin et leurs hommes revinrent donc devant la porte légèrement élevée sur un perron de quelques marches. Elle était close. Gauthiot jeta un rapide coup d'œil autour de lui et aperçut une lourde pièce de bois posée sur des pierres et qui servait de banc pour les conversations du soir. Il fit un geste. En un clin d'œil, l'énorme pièce fut enlevée à ses supports et transformée en bélier. Au premier coup, on entendit comme un écho de tonnerre se répercuter sur les dalles de pierre du vestibule et de l'escalier. Mais la porte, solidement arc-boutée à l'intérieur par une armature de fer, résistait. Au cinquième, elle se lézardait et ses gonds faisaient éclater leurs alvéoles de pierre. Au dixième, tout s'écroulait avec un épouvantable fracas.

Gauthiot pénétra le premier dans le vestibule, l'épée à la main. Il fit occuper les appartements du rez-de-chaussée, à droite et à gauche, par Lamblin et ses hommes, et monta rapidement lui-même au premier étage. Là il se trouva dans une vaste salle, en présence du seul Antoine de Vergy, débarrassé de tous ses ornements sacerdotaux et transformé en cavalier accompli. Tous deux avaient flamberge au vent.

Le goût de la raillerie n'abandonnait jamais Gauthiot, même dans les circonstances les plus critiques.

— Pardon ! Monseigneur ! ricana-t-il , la première et la dernière fois que nous nous sommes rencontrés, vous avez exprimé le désir que nous nous revoyions. Et comme vous tardiez un peu, j'ai pensé qu'il était convenable que je prisse l'initiative d'une visite.

Vergy ne voulut pas demeurer en reste.

— Et vous venez sans doute, répondit-il, pour cette enquête sur les mœurs du clergé que nous promet votre Commune ?

— Précisément, Monseigneur ! Trouveriez-vous, par hasard, que le moment est mal choisi ? riposta Gauthiot de plus en plus narquois.

— Je trouve que vous êtes bien osé de vous introduire ainsi chez moi, avec effraction et les armes à la main !

— Oh ! chez vous ! ricana Gauthiot qui avait, comme tout le monde, entendu parler de la petite maison du chanoine Philippe Berdet, et qui commençait à comprendre clairement ce qu'on ne voulait pas lui dire.

— Bref ! cria Vergy qui ne voulait pas de discussion sur ce point, et pour cause. Que prétendez-vous ici ?

— Je prétends que tu me rendes Impéria et Gilberte, s'écria Gauthiot, chez lequel la colère commençait à l'emporter.

— Viens les prendre ! vociféra Vergy ; et il se mit en garde.

— C'est donc toi qui l'auras voulu ! dit Gauthiot, et il se précipita sur son ennemi avec une rare impétuosité.

Sans perdre son sang-froid, Vergy parait de la main droite les furieuses estocades de son adversaire et tenait son bras gauche replié derrière le dos, à la manière de certains escri-

meurs qui empruntent une force particulière à cette position. Attentif aux feintes, il se contentait d'écartier l'épée de Gauthiot et rompait sur ses attaques à fond. Quand il fut ainsi arrivé au bout de la vaste salle, et tout en continuant à faire face, il tâta la tapisserie avec sa main gauche, et au moment où son ennemi se fendait à fond pour le clouer au mur, il disparut derrière la tenture. En même temps, Gauthiot entendit une porte qui se refermait et que l'on verrouillait du dehors. Alors, mais trop tard, il comprit que Vergy n'avait voulu que gagner du temps.

Il lui fallut redescendre au rez-de-chaussée, faire remonter le bélier, le mettre en batterie, et renverser ce nouvel obstacle. La porte résista moins que celle du vestibule : quand elle fut à bas, Gauthiot se précipita dans la pièce voisine, s'égara dans des corridors et revint sur ses pas jusqu'à ce qu'il rencontrât un escalier de service qui le mena dans la cour intérieure. Là il vit une porte qui ouvrait dans la maçonnerie de la chapelle ; il s'engagea dans un corridor obscur jusqu'au chœur de l'édifice, et sortit enfin par la petite porte donnant sur la ruelle, qui borde encore l'édifice, reconstruit de nos jours. La fuite de Vergy avait été si précipitée que nul n'avait songé à clore toutes ces issues.

Gauthiot arriva dans la ruelle juste au moment où les chevaux dévalaient avec un bruit d'enfer dans la direction de la route de Besançon à Dole. Le seul fruit qu'il avait retiré de son expédition, était de savoir d'une façon certaine qu'Impéria et Gilberte étaient au pouvoir de Vergy.

---

## CHAPITRE XI

### DE L'INUTILITÉ DE L'EXCOMMUNICATION MAJEURE

Il nous faut maintenant revenir de quelques heures en arrière, pour savoir ce qui s'était passé dans la petite maison du chanoine Philippe Berdet, pendant que Gauthiot et ses amis faisaient les préparatifs du siège auquel nous avons assisté.

Invoquant la fatigue de la matinée, Antoine de Vergy avait réuni son chapitre à l'issue de la cérémonie, et pendant que la foule évacuait la chapelle, il lui avait notifié qu'il laissait à son vicaire capitulaire le soin de présider le banquet ecclésiastique préparé à l'hôtel de la Licorne. Il s'était alors fait dépouiller de ses principaux ornements sacerdotaux par ses officieux, puis utilisant la porte de communication qui ouvrait sur la cour intérieure du *buen retiro*, il s'était rendu dans une pièce réservée, où son fidèle Otto lui avait préparé tout ce qui lui était nécessaire pour se transformer en cavalier accompli.

Dès qu'elles avaient mis le pied dans le jardinet, Impéria et Gilberte avaient été saisies par des agents apostés qui avaient entre-

pris sinon de les bâillonner, du moins d'étouffer leurs cris en leur mettant la main sur la bouche. Ils n'y étaient parvenus qu'imparfaitement tout d'abord, puisque les deux pauvres femmes avaient pu appeler Brigitte à leur secours. Une fois matées, elles avaient été conduites par la cour intérieure dans la salle du premier étage où nous avons vu tout à l'heure Gauthiot et Vergy l'épée à la main.

La matrone, qui avait disparu un instant, reparut bientôt portant un plateau d'étain sur lequel s'étaient quelques rafraîchissements. Mais avertie par la violence qui venait de leur être faite, Impéria n'était pas femme à se laisser duper plus longtemps.

— Ne bois pas, mignonne ! dit-elle tout bas à Gilberte.

Elle se contenta de prendre un peu d'eau fraîche dans une magnifique aiguière avec laquelle elle tamponna le front de l'enfant qui fut aussitôt soulagée.

Quelques heures s'écoulèrent silencieuses. Gilberte dormait dans un siège confortable approprié à la destination de la maison. Battant le sol du pied avec impatience, Impéria arpenait la vaste salle, méditant les moyens de se soustraire aux périls qui les menaçait. Elle avait formé le projet de ne se séparer à aucun prix de Gilberte, comprenant parfaitement qu'elles étaient l'une pour l'autre une mutuelle sauvegarde.

Il importait tout d'abord de savoir qui avait ordonné ce rapt, car les moyens de défense devaient varier évidemment avec le caractère du ravisseur. Son incertitude à cet égard ne fut pas de longue durée.

On gratta à la porte, et Vergy apparut aussitôt dans tout l'éclat de sa jeunesse.



— Madame, dit-il, en s'inclinant d'un air tout à fait dégagé, je vous prie d'excuser la façon un peu vive dont j'ai dû m'assurer de votre personne.

— Façons de lansquenet ! murmura Impéria à laquelle cette suprême impertinence rendait tout son sang-froid. Votre seconde visite, Monseigneur, ne contredit pas la première !

— Que voulez-vous ? belle dame ! riposta Vergy sans paraître le moins du monde déconcerté par cet accueil. Je suis encore plus homme d'action que diplomate, et j'ai juré...

— Vous avez juré ?...

— Oui, j'ai juré d'avoir raison de vos dédains ; votre beauté m'affole, et comme je vaudrais bien votre Gauthiot, après tout ! je veux...

— Mauvais moyen, Monseigneur ! répliqua Impéria. Rappelez-vous le vieil adage : « Plus fait douceur que violence et que raige. » Disant cela, la jeune femme souriait, en ayant soin de mettre dans son sourire toutes les séductions dont elle était capable.

Vergy ne s'attendait pas à trouver Impéria de si bonne composition. Depuis la nuit du *Bœuf Couronné*, il croyait qu'Impéria trompait Gauthiot avec Lamblin, et il en tirait argument en sa faveur, ne mettant pas en doute que sa haute situation, sa puissance et son mérite personnel lui donnassent avantage sur l'humble secrétaire d'Etat de la Commune dont il s'était longuement enquis.

Il considéra longuement le visage de la jeune femme, sur lequel toute trace de colère avait disparu et qui paraissait méditer profondément comme si elle pesait les profits d'une liaison avec un si puissant personnage.

— Ah ! vous n'êtes pas diplomate, Mon-

seigneur ! se disait Impéria à elle-même pendant cette minute de silence. Et vous avez la naïveté de le dire à votre captive ! Eh bien ! nous allons voir !

Impéria avait réfléchi qu'il fallait d'abord gagner du temps. Et puis, fixée sur son propre sort, elle voulait savoir quel était celui que l'on réservait à Gilberte.

— Eh bien ! dit-elle, toujours souriante et gracieuse ; j'admets que vous vous soyiez subitement épris de ce qu'il vous plaît d'appeler ma beauté. Vous autres, gens d'église, vous avez des séductions puissantes, puisqu'en même temps que la faute, vous apportez le pardon.

Vergy, transporté, voulut prendre la main de sa belle interlocutrice :

— Une minute ! Monseigneur ! N'allons pas si vite en besogne ! dit Impéria en prolongeant son sourire tentateur. J'imagine que vous n'avez pas fait enlever aussi cette jeune fille, — et elle désigna de la main Gilberte, qui continuait de dormir, — pour la rendre témoin de nos amours ?

— Oh ! qu'à cela ne tienne ! s'écria Vergy de plus en plus convaincu qu'il touchait au bonheur. J'ai ici un ami qui tiendra compagnie à votre protégée !

— Quoi ? Ici même ! dit Impéria avec un geste de pudeur offensée merveilleusement joué.

— Nous pourrions certes passer des heures délicieuses dans ce charmant réduit appartenant à un ami. Mais j'avais formé le projet de vous emmener toutes deux à mon château de Gy pour ne pas vous séparer. Je sais aujourd'hui tout ce qui vous touche de près, et je

connais votre attachement pour Gilberte ; aussi avais-je fait préparer des chevaux, pour gagner ce domaine où vous serez la reine incontestée.

— L'amour, Monseigneur, exige généralement plus de mystère ! dit Impéria comme si elle posait une dernière condition, mais en réalité pour se tirer d'affaire par l'énoncé d'une parole sentencieuse qui n'engageait à rien.

— Eh bien ! soit ! dit Vergy ; confions Gilberte aux bons soins de mon ami le chanoine Philippe Berdet, et partons seuls. J'ai deux hommes d'escorte, et vous pouvez compter en outre sur mon bras. Il n'y a donc aucun danger.

On le voit, Vergy brûlait ses vaisseaux. Il brûlait surtout ceux de l'excellent chanoine Berdet.

Impéria gagnait évidemment du terrain, puisque, grâce à sa diplomatie féminine, elle connaissait maintenant le nom de son ravisseur, le sort réservé à Gilberte et la maison dans laquelle elle se trouvait. Mais il s'agissait de ne rien perdre de ce terrain conquis, et la situation devenait de plus en plus tendue, car Vergy devenait pressant, et ne pas répondre d'une manière directe à ses propositions l'eût mis en défiance sur la sincérité de son interlocutrice. Elle songeait donc, non sans angoisse, aux moyens d'éviter ce nouveau mauvais pas, quand un incident inattendu vint la tirer d'embarras.

Des bruits de pas précipités se faisaient entendre en effet derrière la tapisserie ; la porte s'ouvrit violemment et Nikolaüs apparut sur le seuil accompagné du chanoine Berdet, plus blême que le jour de sa première visite à l'archevêque.

— Monseigneur ! Monseigneur ! criait Nikolaüs tout haletant et suffoqué par l'ardeur même

avec laquelle il avait escaladé l'escalier de service.

— Mordieu ! qu'y a-t-il ? Parlez !... Mais parlez donc, imbécile ! rugit le jeune homme, furieux d'être ainsi interrompu au plus beau de son rêve.

— Il y a... Monseigneur !... il y a que des sacripants... envahissent le jardin... et se préparent à donner... l'assaut à la maison.

— Malédiction ! vociféra Vergy, qui comprit que le coup partait de Gauthiot. Je rencontrerai donc toujours cet homme sur mes pas !

Et il lança un regard dans la direction d'Impéria, qui feignait de donner des soins à Gilberte, comme si elle voulait la préparer à une fuite nécessaire.

De ce côté, Vergy était donc rassuré. Il se retourna du côté de Niklaüs :

— Où est Frantz ? cria-t-il d'une voix que la colère faisait siffler à travers ses dents.

— Il ferraille avec le chef de ces bandits !

— Tes chevaux ?

— Enfermés dans la cour !

— Vas nous attendre dans la rue avec eux !

— Impossible ! Il faudrait sortir par le jardin, et les brigands s'en empareraient !

— Par la chapelle alors ! dit Vergy d'un ton sans réplique.

— Oh ! s'écria Niklaüs, terrifié par cette parole qu'il considérait comme un sacrilège dans la bouche d'un archevêque.

— M'obéiras-tu ? triple brute ! cria Vergy au comble de l'exaspération, en mettant la main sur sa dague.

Niklaüs disparut.

— Vous, Philippe, dit Vergy de plus en plus impérieux, jetez nos capes sur les épaules

de ces dames. Et partons ! Moi, je protégerai la retraite.

— Où allons-nous, Monseigneur ? dit le gros homme tout tremblant.

— Chez vous, pardieu ! à Besançon, puisque la route est cernée du côté de Marnay et de Gy !

— Miséricorde ! gémit tout haut le malheureux chanoine. Que dira dame Marguerite ?

— Je m'en charge !

— Jésus ! Marie ! Joseph ! murmura le pauvre diable, qui, joignant les mains, tomba littéralement sur ses talons. Philippe Berdet n'avait évidemment qu'une confiance médiocre dans l'intervention archiépiscopale au milieu de ses secrets de ménage.

— Allons ! debout, pleutre ! cria Vergy en secouant furieusement le bonhomme. Aimez-vous mieux que les bandits vous coupent les oreilles quand ils vous trouveront ici ?

— Hélas ! soupira le chanoine.

— Sans compter, continua Vergy impitoyable, que je vais être obligé de vous frapper d'excommunication pour le scandale, quand on saura qu'un chanoine se permet d'enlever des femmes pour les emmener dans sa petite maison.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémissait le malheureux sans pouvoir se reprendre.

Soudain, il jaillit du sol comme une balle élastique. Un effroyable coup de canon venait de retentir dans le vestibule. C'était le premier coup de madrier donné par les amis de Gauthiot contre la porte du perron donnant sur le jardin. Ce bruit infernal donna des ailes au chanoine qui saisit la main des deux femmes, se précipita dans l'escalier de service, au bas duquel il roula comme une boule. Mais la peur rendait notre homme insensible aux meurtris-

sures. Il se releva en un clin d'œil, au bruit répété des coups de madriers, et toujours entraînant les femmes, il gagna la ruelle à son tour par la porte de communication avec la chapelle. Ni Gilberte, ni Impéria ne résistaient; elles ne poussaient aucun cri. Toujours prête aux résolutions énergiques, la belle maîtresse de Gauthiot avait compris qu'une imprudence pouvait tout perdre. A quel moment d'ailleurs les amis de celui-ci auraient-ils achevé de faire brèche dans la maison? Et puis Impéria savait où on allait. Elle n'était pas sans connaître les bruits qui couraient sur l'intimité du chanoine avec sa gouvernante, puisque ces rumeurs étaient la fable de toute la ville, et elle avait déjà tout un plan pour intéresser dame Marguerite à son sort.

Quand Vergy vint la rejoindre dans la ruelle après la rencontre que nous savons avec Gauthiot, les deux femmes étaient solidement amarrées sur leurs montures avec des cordes de soie préparées par les soins du précautionneux Frantz, averti qu'on partait en expédition galante. Vergy sauta en selle et prit en mains la bride du cheval d'Impéria, puis il poussa à fond devant lui. Gilberte et Berdet suivaient séparément. Il eut été impossible, en effet, au chanoine de conduire le cheval de sa compagnie en même temps que le sien propre. Peu habitué à ces exercices violents, il roulait sur sa monture comme un tonneau. Mais Gilberte ne songeait pas à s'échapper. A aucun prix, d'abord, elle n'eût voulu abandonner Impéria, sa bienfaitrice; et puis, pendant que Niklaüs les fixait sur leurs selles, Impéria avait eu le temps de se pencher à son oreille et de lui dire tout bas :

— Mignonne! tout va bien! Fais comme moi, et je répons de tout!

Nous avons dit que, lorsque Gauthiot apparut à son tour à la petite porte de sortie du chœur, les chevaux dévalaient à fond de train vers la route de Besançon. Quand ils eurent disparu au premier tournant, Gauthiot jeta un regard autour de lui et remarqua sur le sol un objet qu'il crut reconnaître pour l'aumônière d'Impéria. Il savait qu'à titre de précaution contre les tire-laines toujours si nombreux dans les foules, cette pochette était solidement rattachée par son fermoir à la ceinture d'Impéria au moyen d'une élégante chaîne d'or. Il n'eut pas de peine à s'apercevoir qu'aucun arrachement ne s'était produit, mais qu'au contraire l'aumônière avait été volontairement détachée. Il comprit que cet abandon avait été médité à son intention, et il en ressentit une grande joie, car il en conclut qu'Impéria n'avait rien perdu de son sang-froid et qu'elle songeait aux moyens de communiquer avec lui.

Sans montures pour eux-mêmes, Gauthiot et ses amis n'avaient aucunes chances de rejoindre la chevauchée et de savoir où elle s'était retirée. Tout au plus pouvait-on interroger les sentinelles pour savoir par quelle porte les fuyards étaient rentrés. Vainement ils interrogèrent à Arènes. Ce ne fut que dans la nuit qu'ils apprirent que deux seigneurs et deux dames avaient appelé au guet vers l'heure du couvre feu, à la porte Notre-Dame. Pour mieux dérouter les poursuivants, Vergy et sa petite troupe, en effet, avaient passé le bac aux chevaux à Velotte.

Il fut impossible à Gauthiot et à Lamblin d'obtenir d'autres renseignements.

---

## CHAPITRE XII

### DE L'UTILITÉ D'UN ŒIL POCHÉ DANS LA PAIX DES MÉNAGES

Dame Marguerite fit d'abord assez bon accueil à ces hôtes qui lui tombaient du ciel, quand elle sut que le jeune homme qui avait eu le privilège d'accompagner ces dames avec Philippe Berdet, n'était autre que monseigneur Antoine de Vergy, prince archevêque de Besançon. Elle comprit de suite que du moment où on la mettait en tiers dans un mystère quel qu'il fût, l'irrégularité de sa propre situation dans la maison du chanoine, ne lui serait plus imputée à crime, et que, tout au contraire, elle trouverait un défenseur dans le prélat. Ce fut merveille alors de la voir se répandre en soins intelligents auprès des deux dames. En un clin d'œil, tout fut organisé pour l'exercice de l'hospitalité la plus cordiale. Par ses soins, un serviteur du logis reconduisit les chevaux au palais archiépiscopal. La cavalcade était arrivée, d'ailleurs, sans encombre à la maison de Philippe Berdet, grâce à l'orage qui, ayant menacé durant la journée, faisait rage au moment précis où les voyageurs



parlementaient avec le guet à la porte Notre-Dame. Les rues désertes leur avaient permis d'arriver sans être vus à la rue du Cingle ou de Ceinture, ainsi nommée parce qu'elle formait la limite du quartier où s'exerçait exclusivement la juridiction du Chapitre.

Débarrassé de ce premier souci, rassuré surtout sur les intentions de sa gouvernante, le bonhomme Berdet, avait recouvré toute sa joviale humeur. Vergy conta une histoire quelconque à dame Marguerite pour expliquer la singulière compagnie dans laquelle le chanoine et lui étaient arrivés, et il fut décidé que pour se soustraire à leurs persécuteurs acharnés, les deux dames occuperaient la maison de Berdet aussi longtemps qu'il y aurait danger pour elles à se montrer en ville. Tout allait donc pour le mieux et Vergy put se retirer après le repas, pour permettre aux deux recluses de prendre du repos. Les émotions, d'ailleurs, l'avaient atteint lui-même ; et la perspective des embarras du lendemain ne laissait pas de l'agiter quelque peu. Dès que la porte se fut refermée sur lui, le bonhomme Berdet, que l'œil de son supérieur ne retenait plus, se laissa aller à sa nature, pendant que dame Marguerite vaquait aux soins qu'exigeait l'hospitalité. Le chanoine ne se piquait pas d'une bien stricte observance en ce qui concerne le commandement :

*La femme de ton prochain ne convoiteras aucunement*

Fortement émerillonné par une pointe de jus de pulsard renforcé d'un flacon de vieux vin des Canaries, il laissa éclater sa très vive admiration pour la belle Impéria ; et cette

dernière affectait une réserve si visiblement ennuyée, que dame Marguerite, qui avait ses raisons pour connaître les faibles du bonhomme, ne manqua pas de surprendre ce manège. Elle en conclut qu'elle avait devant elle deux aventurières et en conçut aussitôt une vive irritation. Se souvenant toutefois, fort à propos, que Vergy couvrait les deux jeunes femmes de sa haute protection, elle se contenta de remettre au lendemain pour s'éclaircir de ses soupçons, et, en femme de tête, elle coupa court aux transports du chanoine :

— Messire, dit-elle d'un ton sec qu'on ne lui avait point vu jusque-là, ces deux dames ont besoin de repos, et avec votre permission je vais les conduire dans leur appartement.

A la façon dont on lui demandait la « permission, » Philippe Berdet comprit qu'il ne serait pas prudent de regimber. Il se leva donc et s'inclina devant Impéria et Gilberte, qui disparurent flanquées par dame Marguerite portant un flambeau d'argent massif.

Impéria, à qui rien de ce petit drame intime n'avait échappé, comprit que son plan mûrissait sans même qu'elle eût besoin de s'en préoccuper. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour lire sur le visage de dame Marguerite. Elle y avait vu une femme un peu vulgaire mais pleine de rondeur et de pitié ; et elle eut aussitôt cette heureuse intuition, qu'il importait de brusquer le mouvement.

— Madame, dit-elle à Marguerite en lui prenant la main et en la retenant dans les siennes, nous sommes deux pauvres femmes qui n'avons pas mérité notre sort. Ayez pitié de nous et permettez-moi de vous confier notre secret.

— Un secret ? fit dame Marguerite subitement alléchée, car si le bonhomme Berdet n'était pas fort sur l'observance du IX<sup>e</sup> commandement, en revanche sa gouvernante était une vraie fille d'Eve au point de vue de la curiosité.

— Oui, un gros secret ! répondit Impéria en mettant un doigt sur sa bouche ; en dix minutes d'entretien, avant que la maison soit éveillée demain matin, vous saurez tout ce que nous avons à craindre et à espérer.

En disant cela, Impéria avait un sourire suppliant qui alla au cœur de dame Marguerite. Pauvres femmes ! murmura celle-ci déjà toute attendrie. Et comme elle n'oubliait jamais les soins du ménage, elle ajouta : Mais, j'y pense, il serait peut-être plus pratique et surtout plus prudent d'attendre que messire le chanoine soit à l'office du matin.

La vérité c'est que dame Marguerite songeait au déjeuner du matin d'abord, et ensuite qu'un secret de dix minutes ne paraissait pas suffisant à sa soif d'apprendre.

En quittant Impéria et Gilberte, dame Marguerite avait bien encore un brin de méfiance ; mais la perspective d'un mystère qu'elle pourrait se faire détailler la réjouissait : Bah ! se disait-elle en regagnant son logis, j'aurai toujours le temps de m'en expliquer avec Philippe !

Elle s'en expliqua sans doute, car le bonhomme apparut le lendemain au repas de midi avec un œil fortement aurolé de nuances bleuâtres qu'il attribua à un sommeil agité et à de mauvais rêves. Quoi qu'il en soit, Philippe Berdet était à peine sorti pour aller, le lendemain, occuper sa stalle au chœur, que dame Marguerite se rendait à pas de loup dans l'ap-

partement des deux jeunes femmes qui se montrèrent pleines de reconnaissance pour sa sollicitude.

Impéria fit à dame Marguerite un récit très exact des origines de sa liaison avec Gauthiot d'Ancier ; elle l'apitoya sur le sort de l'orpheline Gilberte, raconta sa première entrevue avec Antoine de Vergy, la séquestration dont elles avaient été l'objet de la part des agents de l'archevêque et du chanoine, le siège de la petite maison par ses amis, leur fuite forcée et finalement leur arrivée au quartier capitulaire bien contre leur gré.

Lorsque Impéria lui décrivit la petite maison du chanoine, dame Marguerite laissa percer une très vive irritation.

— Je m'en doutais ! Je m'en doutais ! interrompait-elle à chaque instant. Ah ! le misérable !

— Oh ! dit Impéria qui tenait à rassurer la gouvernante. Messire le chanoine a été fort convenable et nous ne nous plaignons pas de lui !

— Convenable ? Lui ! Philippe ? s'écria la gouvernante qui semblait avoir des raisons de douter de la délicatesse que Philippe Berdet apportait dans ses relations avec le beau sexe. Ah ! mes pauvres enfants !

Impéria eut le bon goût de ne point paraître avoir entendu cette triple exclamation, et elle poursuivit :

— Ah ! Dame Marguerite ! Que nous vous serions reconnaissantes, Gilberte et moi, si vous vouliez bien nous aider à recouvrer notre liberté et nous délivrer de toutes ces obsessions !

— Certes oui ! que je vous y aiderai, s'écria la bonne créature. Mais comment ?

— Il suffirait d'écrire un billet à Gauthiot d'Ancier.

— Mais je ne sais pas écrire, moi, en dehors de mes comptes, avoua la gouvernante.

— Oh ! qu'à cela ne tienne ! répondit Impéria. J'ai, grâce au ciel, appris beaucoup de choses dans mes voyages. Et si vous voulez bien me donner tout ce qui est nécessaire...

— Un instant ! On ne fera pas de mal à messire le chanoine ? réserva la gouvernante, qui voulait bien se venger, mais qui n'entendait pas que d'autres se chargeassent de ce soin.

— Bien au contraire ! On lui saura gré d'une hospitalité, qu'en réalité nous vous devons à vous.

— Eh bien ! je cours chercher ce qu'il vous faut sur le bureau de messire le chanoine.

Quelques minutes après, Impéria donnait lecture à dame Marguerite du billet suivant :

« Nous sommes en sûreté, Gilberte et moi,  
» dans la maison du chanoine Philippe Berdet,  
» où nous avons trouvé une amie qui veille  
» sur nous. Mais les gens de l'archevêque  
» gardent la maison à vue, en attendant d'autres  
» projets, sans doute. Il n'y a pas péril urgent,  
» grâce à dame Marguerite. Prenez donc votre  
» temps, mais tirez-nous de là.

» IMPÉRIA. »

— Il me faudra, dit la gouvernante, un certain temps pour trouver un messenger de confiance, en dehors de la maison. Mais soyez sans crainte, si Monseigneur vient, je ne vous quitterai pas un seul instant.

Lorsque le chanoine rentra de l'office, il fut étonné, en frictionnant son œil endolori, de la cordialité des relations qui régnaient entre ses captives et dame Marguerite.

---

## CHAPITRE XIII

### DES AVANTAGES D'UN GOUVERNEMENT DÉMOCRATIQUE

Lorsque Gauthiot et Lamblin eurent constaté que toutes traces d'Impéria et de Gilberte avaient disparu depuis leur passage à la porte Notre-Dame, ils revinrent tristement au logis du *Petit Empereur de Besançon*.

Le jeune homme était désespéré. Il inclinait aux moyens violents. Il aurait admis volontiers que l'on allât prendre Antoine de Vergy à la gorge pour lui arracher le secret du lieu où il avait fait séquestrer les deux jeunes femmes. Gauthiot eut beaucoup de peine à calmer cette ardeur intempestive :

— Songez, dit-il à Lamblin, que la fortune nous a déjà souri beaucoup, en nous faisant connaître aux mains de qui Impéria et Gilberte sont tombées.

— Mordieu ! clama Lamblin qui rongea sa moustache d'impatience et de colère : Que voilà une belle satisfaction ! Ne devinez-vous pas que ce sacripant mitré veut leur faire violence ? Les mœurs de cette grande prostituée qui s'appelle Rome ne vous ont donc rien appris ? Moi, je propose de faire appel sans

tarder à mes coreligionnaires et de prendre d'assaut l'archevêché.

— Folie ! interrompit Gauthiot : Vergy vous rira au nez. Vous pensez bien qu'il n'est pas assez sot pour avoir caché ces deux femmes dans les dépendances de son palais archiépiscopal, où tout le monde ne tarderait pas à apprendre leur présence !

— Eh bien, il nous servira d'otage !

— Oui ! Et vous aurez ainsi transformé, en sédition de partisans, une querelle purement particulière, dans laquelle le peuple ne nous suivra pas !

— Vous êtes bien prudent, messire Gauthiot d'Ancier ! cria le jeune homme avec une pointe marquée d'ironie.

— Et vous, bien insensé ! mon jeune ami, riposta froidement Gauthiot en haussant les épaules.

— Voyons ! ajouta-t-il avec une douceur qui témoignait de l'intérêt profond qu'il portait au jeune homme : N'ai-je pas le même intérêt que vous ? Et voulez-vous compromettre le sort d'Impéria et de Gilberte par d'inutiles violences ?

— Vous avez toujours raison ! dit, en lui tendant la main, le jeune homme dont la crise se détendit dans un déluge de larmes. Mais que faire ? que faire ?

— Rien pour le moment, répondit Gauthiot résolument. Il n'y a pas péril en la demeure, puisque nous savons qu'Impéria et Gilberte ne sont pas séparées, et le simple bon-sens indique qu'elles ne sont pas au palais archiépiscopal.

— Mais où, alors ?

— J'inclinerais plutôt à croire qu'elles ont été déposées dans quelque monastère de la ville.

Cette réflexion, qui ne lui était pas venue à l'esprit, calma considérablement le jeune homme. Il se dit qu'en effet, étant donné les bruits fâcheux qui couraient sur les mœurs du clergé, la première pensée de Vergy avait dû être de se créer un alibi, et par conséquent de se montrer, dès son retour à Besançon. La garantie n'était peut-être pas bien solide ; mais on croit aisément ce que l'on espère, et la supposition en tout cas était infiniment vraisemblable.

— Avez-vous un plan ? interrogea-t-il après un instant de silence.

Gauthiot ne répondit pas directement.

— Il nous faudrait, dit-il, comme en se parlant à lui-même, un prétexte pour opérer des visites domiciliaires.

— Qu'avons-nous besoin de prétexte ? s'écria le jeune homme, chez lequel le secrétaire d'Etat de la Commune se réveillait.

— Hé ! vous ne m'entendez pas, dit Gauthiot. Un de ces prétextes qui missent en cause l'intérêt public et qui permettent à la population de se joindre à nous.

— Mais pourquoi ?

— Parce que, je vous le répète, il importe qu'on ne soupçonne pas qu'un intérêt particulier, si légitime qu'il soit, se dissimule sous nos perquisitions.

— Vous voulez, je le vois, faire appuyer la force matérielle par une force morale.

— Précisément.

— Eh bien ! cherchons !

Une grande partie de la nuit se passa ainsi en tâtonnements ; mais les deux interlocuteurs ne trouvaient rien qui les satisfît. Vers trois heures du matin, c'est-à-dire aux premières lueurs du jour, un valet gratta à la porte.



— Entrez ! dit Gauthiot d'une voix forte.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est un homme de la Commune qui est à la recherche de messire Jean Lamblin, et qui, ne le trouvant pas en son logis, a soupçonné qu'il pourrait être ici.

— Que veut-il, à cette heure ?

— Il dit qu'on l'informe que plusieurs cas de peste viennent d'éclater pendant la nuit, et il demande des instructions d'urgence.

Gauthiot échangea un regard avec Lamblin en se frappant le front comme s'il venait de découvrir le moyen si vainement cherché jusque-là.

— C'est bien ! dit-il d'un ton de commandement. Dites à cet homme de retourner à l'hôtel de ville et de s'y tenir à la disposition de messire Lamblin. Nous allons prendre les dispositions nécessaires.

Le valet sortit.

Soit par l'effet de la chaleur et de l'orage, soit par suite de l'affluence des étrangers venus pour assister aux fêtes, l'épidémie qui sommeillait depuis quelque temps, venait de faire une nouvelle apparition. Comme d'habitude, la terrible maladie sévissait principalement dans les quartiers pauvres où l'hygiène était mal observée, et elle avait donné lieu déjà à de terribles démêlés entre le Chapitre et la Commune. Cette dernière, nous l'avons vu, avait demandé des secours en argent au Chapitre, pour l'aider à enrayer le fléau; et celui-ci, plus préoccupé de combattre l'hérésie que d'assister les pauvres, n'avait répondu que par des offres dérisoires. Cet égoïsme relaté dans nos historiens locaux avait jeté dans le peuple de profonds sentiments d'irritation que la

recrudescence de l'épidémie allait certainement développer à nouveau.

— Courez à l'hôtel de ville, dit Gauthiot à Lamblin. Faites-y expédier une lettre de convocation aux quatorze cogouverneurs. Pas d'autre indication comme sujet de délibération que ces mots : la Peste. Urgence. La réunion aura lieu à deux heures. S'il est nécessaire, on convoquera les quatorze notables à une réunion plénière qui aura lieu dans la soirée.

Et après ? interrogea Lamblin.

— Après ? Revenez ici ; nous prendrons nos dispositions particulières pour la bataille.

Rapide comme l'éclair, Lamblin disparut. En quelques minutes il était à l'hôtel de ville, y dictait le modèle de la lettre de convocation et ordonnait qu'elle fût portée à domicile dès la première heure. Quelques instants après, il était de retour au logis de Gauthiot d'Ancier, qui, pendant ce temps, avait mûri son plan.

— Il n'y a pas un instant à perdre, dit celui-ci. Il faut réunir nos orateurs de carrefours. Ils tonneront contre l'égoïsme du Chapitre, qui se montre plus généreux pour combattre l'hérésie que pour soulager la misère. Si vous pouvez trouver quelques moines mendiants besoigneux et amis de la bouteille, voici une bourse ; qu'on leur jette quelques écus. Ils déclareront que la peste est un châtiment du ciel provoqué par les débordements du clergé en général, et les scandales donnés en particulier par nos chanoines avec leurs servantes-maîtresses, dont il est question depuis si longtemps.

— J'ai votre affaire, dit Lamblin. Un homme de confiance, qui me recrutera tout ce personnel en un clin d'œil et lui distribuera adroitement la manne.

— Parfait ! ricana Gauthiot. Il sera même plaisant d'ameuter le peuple contre le Chapitre, avec des pièces d'argent à l'effigie de Monseigneur l'Archevêque de Besançon, alors que l'Empereur se refuse depuis si longtemps à nous concéder le droit de battre une monnaie municipale.

— Tout cela est facile, objecta Lamblin. Mais c'est l'assemblée des cogouverneurs qui m'inquiète. Voudront-ils ordonner des perquisitions dans les couvents pour cause d'hygiène. Nous nous heurterons alors à la juridiction archiépiscopale.

— J'ai prévu le cas, dit Gauthiot. S'il y a opposition de la part de Claude Pillod et de son groupe, un des nôtres se chargera de déposer une proposition tendant à la convocation des quatorze notables, qui, réunis aux cogouverneurs, nous assurent la majorité, comme vous savez. D'ailleurs on leur préparera une ovation populaire pour leur entrée en séance.

— Savez-vous, fit l'honnête Lamblin, que tout ceci est bien un peu machiavélique, comme il est de mode de dire à Florence, depuis quelque temps ?

— Bah ! répondit Gauthiot avec sa philosophie souriante. Nous n'avons pas d'autres moyens ! Et puis croyez-vous que la séquestration d'Impéria et de Gilberte ait été un procédé bien canonique ?

— Non ! mordieu ! fit Lamblin avec conviction. Aussi, ne fais-je aucune difficulté d'entrer dans vos vues. Mais après les décisions de l'assemblée plénière, que nous enlèverons certainement conformes à nos projets, qui dirigera la manœuvre ?

— C'est ce dont nous conviendrons ici même dans la soirée. Croyez bien que rien ne sera laissé à l'imprévu. Ah ! Monseigneur l'Archevêque de Vergy, vous voulez lutter avec Simon Gauthiot d'Ancier ? Eh bien ! celui qu'on appelle le *Petit Empereur de Besançon* vous promet de l'agrément !

— Part à deux ! s'écria Lamblin en souriant, car il se sentait tout à fait rassuré par la tournure que prenaient les événements, et il convenait en lui-même que la diplomatie de Gauthiot avait du bon.

Les événements s'accomplirent exactement comme Gauthiot l'avait prévu. Dès dix heures du matin, les orateurs de cabarets et de carrefours avaient fortement travaillé le populaire, déjà fort surexcité par la nouvelle de la réapparition de la peste pendant la nuit. L'idée d'un châtiment de Dieu pour l'inconduite du clergé, était acceptée comme monnaie courante. Bien qu'il fût contradictoire avec la conception de la colère divine, le bruit courait aussi qu'on venait de surprendre un prêtre empoisonnant les fontaines publiques. Et dans le désarroi universel, cette explication nouvelle de l'épidémie paraissait d'autant moins extraordinaire, que quelques années auparavant on avait brûlé un clerc pour des faits analogues. Poursuivi par la municipalité et abandonné lâchement par le Chapitre, le malheureux, auquel on avait appliqué les procédés d'instruction criminelle de l'époque, avait avoué dans les tourments de la torture. Il avait été dégradé d'abord sur la place Saint-Quentin, et finalement conduit au bûcher à Chamars. On rappelait l'égoïsme de ce Chapitre somptueusement pourvu qui, lors de la dernière famine,

n'avait répondu que très parcimonieusement aux requêtes de la municipalité, en faveur du soulagement des malheureux. Bref, de toute cette agitation, il était résulté une grande effervescence populaire, et lorsqu'à deux heures moins un quart, la *bancloche* commença à sonner la convocation publique des cogouverneurs, une foule immense entourait l'hôtel de ville et encombrait jusqu'aux rues adjacentes.

L'apparition du *Petit Empereur de Besançon* fut signalée par les ovations ordinaires. La délibération fut courte, mais très mouvementée. On ne contestait pas la nécessité de visites domiciliaires ayant pour but de s'assurer des conditions hygiéniques de chaque logement. Mais Claude Pillod et son groupe s'opposaient énergiquement à ce que des perquisitions fussent faites dans les bâtiments relevant à un titre quelconque de la juridiction ecclésiastique. Étonnée de cette résistance, la majorité hésitait d'autant plus, que Gauthiot d'Ancier qui présidait comme d'habitude, affectait de ne point donner son opinion, pour tenir la balance égale entre les deux partis.

Un premier scrutin à mains levées fut déclaré incertain, et les partisans des immunités ecclésiastiques paraissaient devoir l'emporter, quand soudain un membre de la majorité proposa la convocation de l'assemblée plénière, c'est-à-dire la réunion des quatorze notables aux quatorze cogouverneurs. Un membre appartenant au même groupe de l'assemblée amenda la proposition, en réclamant la consultation populaire dès le lendemain, pour le cas où l'assemblée plénière elle-même ne parviendrait pas à se mettre d'accord.

Gauthiot d'Ancier ayant déclaré alors qu'il

ne voyait que ce moyen de sortir d'embarras, la proposition fut votée avec son amendement à une assez forte majorité ; et Lamblin fut chargé de se rendre sur le perron de l'hôtel de ville pour annoncer cette décision au peuple. Celui-ci, qui était toujours fier de ses anciennes querelles avec l'autorité ecclésiastique, parce qu'il savait par tradition qu'elles s'étaient produites surtout pour le maintien de ses libertés municipales, accueillit la nouvelle aux cris de : « Vivent les notables ! Vivent les cogouverneurs ! »

Avec la rapidité de la foudre, en effet, le bruit s'était répandu, avant même que Lamblin eut pris la parole, que les partisans de l'autorité ecclésiastique avaient voulu soustraire les établissements religieux à l'application du droit commun. Aussi, lorsque vers huit heures du soir, le bourdon communal retentit de nouveau pour appeler notables et cogouverneurs à l'assemblée plénière, la foule était-elle encore plus compacte que dans l'après-midi. Des huées accueillirent Claude Pillod et les membres de son groupe ; en revanche, l'apparition de chaque notable était soulignée par des cris sympathiques.

Lorsque maître Mathias Mouillebeeck exhiba sa face réjouie sur le grand escalier communal, il fut l'objet d'une ovation formidable qui lui attesta sa popularité et qui lui fit concevoir les plus flatteuses espérances pour la satisfaction de ses ambitions futures.

Ces manifestations non équivoques de la volonté populaire, avaient eu la propriété d'assagir Claude Pillod et ses amis. Aussi l'opposition fut-elle à peu près nulle. On nomma séance tenante une commission exécutive pour préparer, sous la présidence de Gauthiot d'Ancier,

l'ordre dans lequel les visites domiciliaires seraient exécutées. Cette commission se réunit sans désenparer à l'hôtel du *Petit Empereur de Besançon*.

Pendant qu'elle délibérait devant d'immenses coupes de vin aromatisé, — car, en toutes choses, Gauthiot faisait royalement les honneurs de sa maison, — un serviteur apparut portant un plat d'argent sur lequel était un pli qu'il présenta au maître de céans. C'était le message d'Impéria envoyé par les soins de dame Marguerite. Avant de l'ouvrir, Gauthiot en avait reconnu l'écriture. Il rompit le sceau sans qu'un muscle de son visage tressaillit, puis le tendit à Lamblin qui assistait à la séance, pour enregistrer les décisions de la commission et leur donner force exécutoire avant de les transmettre aux officiers de la police municipale.

Le jeune homme se contenta d'échanger un regard avec son ami, mais on put remarquer que son front, jusque-là chargé de nuages, s'était subitement éclairé. Visiblement, Lamblin était devenu plus communicatif.

— Eh ! bien, lui dit Gauthiot, lorsque les membres de la commission exécutive, leur besogne achevée, se furent retirés : Voulez-vous toujours envahir l'archevêché ?

— Non ! répondit le jeune homme : Mais je prendrai volontiers d'assaut la maison du chanoine Philippe Berdet.

— Doucement ! Doucement ! mon cher ami. Procédons par ordre.

Et les deux amis prirent alors des dispositions particulières dont nous verrons l'effet dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE XIV

### CRUELLES ANGOISSES D'UN CHANOINE LIBIDINEUX

Informé de ce qui se préparait à la Commune par les soins du chanoine François Bonvalot, qui était renseigné lui-même par son père le cogouverneur Jacques Bonvalot, Antoine de Vergy, le jeune et bouillant archevêque entra dans une violente colère. Mais l'épidémie était une explication suffisante à ces visites domiciliaires et il ne soupçonna rien de la part indirecte que l'enlèvement d'Impéria et de Gilberte avait eu dans les décisions de l'assemblée communale. Etant donné l'état de guerre, tantôt latent et tantôt ouvert, mais permanent, qui existait entre le Chapitre et la Commune pour la suprématie, il ne vit, dans les dispositions prises par cette dernière, qu'une atteinte de plus à son autorité, et l'orgueil blessé lui fit momentanément oublier tous les autres sentiments.

Sans même convoquer les dignitaires du Chapitre, qui lui eussent peut-être conseillé de laisser passer l'orage, il prit d'urgence toutes les dispositions nécessaires, pour s'opposer à l'exécution d'une mesure qu'il considérait



comme une violation de ses droits de prince archevêque. Dans une ville où la force militaire était pour ainsi dire exclusivement aux mains de la Commune, il ne fallait pas songer à une résistance aux perquisitions en ce qui concernait les congrégations situées dans l'intérieur de la ville. Mais le quartier capitulaire lui appartenait et pouvait être défendu, puisqu'il était pourvu d'une enceinte. Il ordonna donc la fermeture des barrières dont le Chapitre avait pourvu l'arc de triomphe de Marc-Aurèle, plus connu sous le nom de Porte-Noire. Ce seul fait aurait suffi pour porter au comble l'exaspération de la foule, parce que depuis longtemps la Commune prétendait au droit de passage sous cette porte, par laquelle elle communiquait avec la cathédrale de Saint-Etienne, située sur l'emplacement que devait occuper plus tard la citadelle de Vauban.

Vergy ne se faisait pas d'illusion sur l'efficacité de cette barrière, mais il croyait n'avoir affaire qu'à des officiers de la police municipale, et comptant sur le prestige des foudres de l'Eglise, il avait résolu d'aposter un clerc, avec pleins pouvoirs, pour anathématiser les malheureux ayant charge d'exécuter les décisions de la Commune, dans un quartier principalement réservé à l'exercice de ses droits à la fois temporels et spirituels. Or, les anathèmes de l'Eglise, qui ont pu peser lourdement sur des particuliers et même sur des souverains, à des époques normales, n'ont jamais arrêté une sédition populaire dont le propre, en général, est de se rire des bastilles aussi bien morales que matérielles ; et Vergy allait se trouver en présence d'une véritable sédition populaire.

En apprenant la décision de l'assemblée plénière, ordonnant le principe des visites domiciliaires appliquées sans distinction d'ordres ou de classes, le peuple, assemblé sur la place Saint-Pierre, avait regretté peut-être qu'on ne l'eût point convoqué dans ses comices pour trancher la question. Mais, en somme, il avait satisfaction, et il n'avait fait aucune difficulté de se disperser à l'issue de la délibération. D'instinct, il avait compris que, vu l'extrême urgence, les mesures préservatrices ne tarderaient pas à être appliquées. Aussi le lendemain, dès huit heures du matin, de nombreux groupes de curieux stationnaient-ils aux abords de la maison communale. Ces groupes ne tardèrent pas à se renforcer, quand on vit des détachements de la garde civique déboucher de tous les quartiers de la ville, sous la conduite de leurs officiers, pour se former sur la place publique, ayant chacun à leur tête un délégué assermenté de la police municipale.

Pour ne pas compromettre inutilement leurs amis, il avait été convenu, entre Gauthiot et Lamblin, que maître Mathias Mouillebeeck et sa dizaine opéreraient dans le quartier Battant, où il leur avait été prescrit de se montrer très bienveillants dans l'inspection des logements de vigneron. Les autres quartiers avaient été pourvus sans trop de précautions. Sachant qu'ils n'avaient rien à y découvrir, Gauthiot et Lamblin avaient réservé leurs meilleurs agents pour le quartier capitulaire, où l'on s'attendait, d'ailleurs, à trouver de la résistance. Il avait été convenu que le *Petit Empereur de Besançon*, assisté de la commission exécutive, resterait en permanence à l'hôtel de ville, pour donner les ordres nécessaires en cas de circonstances

imprévues. D'accord avec Gauthiot, Lamblin avait réclamé la mission de se porter en personne et successivement sur tous les points où la nécessité d'un agent supérieur de la Commune serait jugée indispensable. En réalité, Lamblin se réservait de suivre de loin les opérations dirigées par ses amis et coreligionnaires, convoqués spécialement pour la circonstance, contre la maison du chanoine Philippe Berdet. Mêlés à la foule, ceux-ci obéissaient à un chef ayant reçu ses instructions directement du secrétaire d'État de la Commune.

D'instinct également, la masse populaire suivit le groupe officiel qui se dirigeait vers le quartier capitulaire, et, à chaque débouché de rues transversales, elle se renforçait de groupes nouveaux dont l'ensemble ne tarda pas à former un noyau de plusieurs milliers de personnes marchant tumultueusement derrière la garde civique précédée de son magistrat.

Quand cette masse arriva au bas de la rampe qui conduit à la *Porte-Noire*, elle s'aperçut que cette entrée du quartier capitulaire était barricadée conformément aux ordres que nous avons vus donnés par Vergy. Un long cri de fureur s'échappa de toutes les poitrines et la garde civique eut fort à faire pour arriver en bon ordre en présence de la barrière, derrière laquelle se tenait un clerc en vêtements sacerdotaux, assisté de quelques menus suffragants.

L'officier de la police communale toucha la barrière à claires-voies de sa baguette de commandement, en criant à haute et intelligible voix :

— Ouvrez ! au nom de la loi !

— Quelle loi ? interrogea hardiment le prêtre de l'autre côté de l'obstacle.

— Edit de Nos Seigneurs les cogouverneurs et notables de la commune de Besançon, réunis en assemblée plénière et ordonnant des visites domiciliaires.

— Le quartier capitulaire ne relève que de la juridiction de Monseigneur l'Archevêque, répondit le prêtre avec hauteur. Retirez-vous !

— En matière de péril public, et dans l'ordre temporel, la Commune ne reconnaît ici d'autre juridiction que la sienne ! Obéissez ! riposta aussitôt l'agent.

— Non !

— J'ai ordre d'employer la force !

— Et moi, je vous frappe des foudres de l'Eglise !

Disant cela, le prêtre passa son bras à travers les interstices de la barrière et lança dans la direction de la foule un parchemin scellé aux armes de l'archevêque. Ce document portait excommunication majeure contre tous ceux qui, de près ou de loin, auraient pris une part quelconque, ou même n'auraient pas protesté contre la violation des immunités ecclésiastiques. Plus prompts que l'éclair, le prêtre et ses acolytes avaient déjà disparu.

L'agent de la Commune se retourna alors du côté de la garde civique et d'un geste auquel personne ne se trompa, il indiqua la barrière. Mais avant que les soldats citoyens se fussent mis en mouvement, la foule, les écartant brusquement, se rua sur l'obstacle avec rage, et quoiqu'il fût artistement confectionné avec de puissants madriers de chêne, l'ébranla furieusement sur ses gonds. Celui-ci résistait néanmoins, quand une escouade de volontaires conduits par un robuste garçon boucher arriva portant sur des civières dérobées au chantier

d'une maison en construction place Saint-Quentin, d'énormes pierres de taille qui furent aussitôt lancées contre la barrière. Au troisième jet, les madriers volèrent en éclats et la foule se précipita sous la voûte. Elle s'apprêtait à escalader la colline capitulaire, lorsqu'elle entendit tout à coup des appels qui semblaient venir du ciel.

— A moi ! à moi ! au secours ! criait une voix assez puissante pour se faire entendre même au milieu du tumulte.

— Les prisonniers ! Les prisonniers ! cria quelqu'un. Délivrons les prisonniers !

Ce fut comme une trainée de poudre ; en un clin d'œil, cette foule mobile changea d'objectif et se mit à faire le siège de l'escalier en tourelle qui conduisait aux prisons du Chapitre, situées précisément au-dessus de la Porte-Noire. La voix entendue par la foule était celle d'Antoine Buzon, ce citoyen que nous avons vu arrêté par les gens de l'archevêché pour avoir refusé de se découvrir sur le passage de la procession des saints Ferréol et Ferjeux. Grâce aux blocs de taille qui avaient servi à la destruction de la barrière, la porte de l'escalier allait céder, quand le gardien de la prison, craignant pour sa vie, prit le parti d'accourir lui-même afin de parlementer.

— Ah ! ah ! fit la foule, devant la face blême du geôlier. Les prisonniers ? Où sont les prisonniers ?

— Il n'y a pas de prisonniers ! répondit piteusement le pauvre diable, pris entre sa consigne et le désir d'échapper à la colère du peuple.

— Tu mens ! maraud ! répliqua brutalement le garçon boucher. Les prisonniers ? Vite, ou

nous te branchons à ce tilleul que tu vois derrière l'abside de Saint-Jean !

— Oui ! Oui ! Branchons-le ! cria la foule, ravie de trouver sur qui passer sa colère.

Le geôlier fit signe qu'il voulait parler.

— Il n'y a, dit-il en agitant ses clefs par un geste expressif, que messire Buzon.

— Et Maublanc ? interrogea quelqu'un.

— Mort et enterré, répondit le gardien.

— Où cela ?

— Dans le charnier aux chevaux.

En effet, Maublanc, ce religionnaire contre lequel l'officialité instruisait pour avoir répliqué par une citation biblique aux invectives d'un chanoine qui insultait les Réformés en chaire, était mort durant l'instruction et son corps avait été jeté à la voirie.

Cette découverte n'était pas pour calmer la colère de la foule. La menace à la bouche, elle suivit le geôlier qui lui ouvrit toutes les portes et notamment celle du cachot d'Antoine Buzon, qui fut descendu en triomphe jusque sur le sol de la rue, où il se perdit bientôt dans les groupes. Là il fut accosté par un personnage énigmatique qui se tenait soigneusement enveloppé dans une cape légère :

— Buzon ? Mon ami Buzon ? fit l'étranger à l'oreille du prisonnier libéré. En même temps il entrouvrait sa cape.

— Ah ! c'est vous, messire Lamblin ! qu'y a-t-il pour votre service ?

— Chut ! ne prononce pas mon nom ici. J'ai besoin de toi pour un moment.

— Parlez, messire ! dit Buzon à voix basse.

— Tu vois cette foule ? Conduis-la à gauche, pendant que mes amis et moi irons à droite, où nous avons affaire. Je t'expliquerai cela

plus tard. Pour le moment..... Ici Lamblin dit quelques mots à l'oreille de Buzon.

— Il suffit, messire ! dit Buzon à Lamblin, qui lui octroya une chaleureuse poignée de la main gauche, pendant que de la droite il mettait un doigt sur sa bouche.

— Mes amis ! cria Buzon en s'adressant au peuple, ne perdons pas notre temps, et puisque la prison est vide : Aux servantes ! Aux servantes !

Et il entraîna la foule dans la direction de la rue du Chambrier, parfois désignée encore aujourd'hui sous le nom de la rue des Servantes.

L'idée de faire servir les visites domiciliaires à éclaircir le mystère de ces servantes-maîtresses tant reprochées aux chanoines ne pouvait manquer d'enthousiasmer la foule. Elle se précipita donc dans la direction qui lui était indiquée.

— Oui ! Oui ! enlevons les ribaudes ! Et elle s'engouffra à la suite de Buzon dans l'étroit passage qui conduisait à la demeure du Chambrier, l'un des grands officiers du prince archevêque.

Pendant que Buzon opérait adroitement ainsi cette diversion, les coreligionnaires de Lamblin, que rien ne distinguait d'ailleurs de l'autre foule, s'engageaient à droite sur un signe de leur chef et envahissaient la voie quelque peu escarpée qui porte encore aujourd'hui le nom de rue du Chapitre. Là se trouvait la maison du chanoine Philippe Berdet, confortablement adossée à la montagne Saint-Etienne, plus connue aujourd'hui sous le nom de Citadelle. Cette maison, égayée de jardins en terrasse, dominait la ville au moins par ses étages supé-

rieurs. Sa porte d'entrée ouvrait sur la rue du Chapitre, mais elle avait aussi des issues secrètes donnant sur le plan incliné de la montagne. Sur un signe du chef, la petite troupe cerna la maison de manière à intercepter toute tentative de fuite pendant les pourparlers.

Cette opération se fit en silence; lorsqu'elle fut terminée, Lamblin, toujours enveloppé de sa cape mystérieuse, frappa à l'huis officiel, et quand un serviteur vint ouvrir, il poussa devant lui le personnage dont il avait fait choix pour jouer le rôle d'officier de la police municipale. Celui-ci était assisté lui-même d'une sorte de greffier qui devait feindre de tenir état des interrogatoires sur un registre soigneusement tenu en évidence à cet effet.

Sans décliner autrement leurs noms et qualités, les trois visiteurs déclarèrent que leur intention était d'entretenir le maître de la maison, et le serviteur les introduisit dans une salle basse d'assez grande allure, où le bonhomme Berdet ne tarda pas à les rejoindre.

— Messire, dit le faux agent, nous sommes préposés aux visites domiciliaires ordonnées par Nos Seigneurs les cogouverneurs et notables dans l'assemblée plénière en date d'hier, et nous venons nous assurer que toutes les précautions...

Ce mot de « visites domiciliaires » sonna mal aux oreilles du bonhomme, dont la conscience n'était pas précisément tranquille depuis l'aventure de Saint-Ferjeux.

— Mais!... mais!... bégaya-t-il sans pouvoir articuler la moindre réponse satisfaisante.

— Auriez-vous l'intention de vous opposer à l'exécution d'un mandat de l'autorité? dit le faux agent avec sévérité.



— Je... je... n'ai pas... d'intention ! articula péniblement le bonhomme.

— Fort bien ! Alors conduisez-nous ! répliqua l'agent d'un ton de commandement.

— Que... que... je vous conduise ? interrogea Berdet.

— Eh ! oui, mordieu ! riposta l'agent. Il ne suffit pas de protester de votre intention d'obéir à la loi, il faut encore nous aider à remplir notre mandat !

Intimidé par le ton tranchant de l'officier de police administrative, le bonhomme se précipita au dehors et se mit à rouler à travers les escaliers et les corridors. Il conduisit ses étranges visiteurs dans son cabinet de travail, dans sa chambre à coucher, dans la cuisine, à la cave, au grenier ; puis s'épongeant le front, il fit mine de s'asseoir sur un coffre à bois installé dans une sorte d'antichambre.

— Quelle est cette porte ? dit l'agent sans pitié pour sa détresse. Et du doigt il désigna un appartement devant lequel on avait passé deux fois déjà, à l'aller et au retour, sans s'y arrêter.

— Ça ! murmura le pauvre homme d'une voix éteinte, c'est l'appartement réservé de ma gouvernante.

— Ah ! fit galamment l'officier en jetant un coup d'œil à Lamblin. Nous ne sommes pas ici pour troubler le repos des dames. Je vois que votre maison est bien tenue, et il y a tout lieu de supposer que le domicile particulier de votre gouvernante est dans le même état. Nous allons donc nous retirer. Greffier, écrivez qu'il n'y a pas lieu...

Philippe Berdet respira bruyamment.

L'homme mystérieux intervint alors et, toujours roulé dans sa cape, il dit :

— Un instant ! M. le chanoine Berdet est inculpé de séquestration arbitraire sur la personne de deux dames. J'exige qu'on ouvre cette porte !

Philippe Berdet, auquel l'imminence du péril donnait un courage momentané, objecta :

— Mais, messire, comme chanoine, je ne suis pas justiciable des tribunaux de la Commune.

— Ce n'est pas mon affaire, répliqua l'homme mystérieux. Vous plaidez l'incompétence. Ouvrez ! ou je fais enfoncer la porte.

Et disant cela, le mystérieux personnage frappa du pied le sol du parquet en homme impatient d'être obéi.

Le chanoine se résigna. Il gratta lui-même à la porte.

— Dame Marguerite ! Dame Marguerite ? appela-t-il d'une voix suppliante.

La porte s'ouvrit et l'homme à la cape se précipita le premier dans l'appartement de la gouvernante, comme si son rôle à lui commençait. En réalité, Lamblin voulait montrer son visage aux femmes pour les rassurer.

— Ah ! fit Gilberte, qui ne put réprimer un premier mouvement de satisfaction. Mais déjà Lamblin avait replongé son visage dans les plis de son manteau, d'où l'on ne voyait sortir que deux yeux ardents.

— Mesdames, dit l'homme au sombre manteau, j'ai mission de constater le crime de séquestration dont vous êtes victimes. Je vous prie de décliner vos noms et qualités et de déposer votre plainte entre les mains du greffier ici présent.

Pendant que les assistants attendaient la réponse, non sans curiosité, le bonhomme

Berdet, voyant que tout était découvert, avait reculé jusqu'à la porte demeurée entr'ouverte et il s'était enfui. On le retrouva dans la soirée blotti dans une cuve à décharger la vendange.

Mais dame Marguerite ne perdait pas la tramontane, et en entendant parler de « crime, » elle vint se camper, les poings sur les hanches, devant Lamblin, qu'elle n'avait pu reconnaître par l'excellente raison qu'elle ne l'avait jamais vu.

— Jésus ! Marie ! Joseph ! s'écria-t-elle, le verbe plus haut que jamais : un crime ! qui donc peut parler d'un crime ! Mais ces dames sont libres ! très libres ! et la preuve, c'est qu'elles s'apprêtaient à sortir d'ici ! N'est-il pas vrai, madame ? fit-elle en sollicitant Impéria du regard.

— Parfaitement ! articula Impéria d'une voix très nette.

— C'est bon ! C'est bon ! répliqua rudement Lamblin, je sais ce que je dis. Déclinez vos noms et qualités au greffier, pendant que j'interrogerai cette femme en particulier.

Et il désigna dame Marguerite du doigt. Lamblin ne s'était pas aperçu de la fuite de Berdet, et il continuait à jouer son rôle comme précédemment.

— Madame, dit-il à l'oreille de la gouvernante, ne craignez rien ; je suis l'ami de ces dames et nous ne songeons qu'à les tirer d'ici. Mais il importe que vous vous fassiez passer pour leur suivante et que vous les accompagniez au dehors. On fait en ce moment des perquisitions dans les domiciles des chanoines, dont on arrête les gouvernantes ; il est de toute nécessité qu'on ne vous trouve pas ici, au moins durant la journée.

— On ne fera pas de mal à Philippe ? interrogea naïvement la bonne femme.

— Je vous en donne ma parole, répondit Lamblin en souriant.

— Ah ! vous êtes un brave garçon, vous ! exclama la pauvre femme qui avait presque les larmes aux yeux.

A ce moment on s'aperçut de la disparition de Philippe Berdet, et comme la comédie devenait ainsi inutile, ce fut un éclat de rire général.

— Vite ! vite ! dit Lamblin, détalons ! Les véritables perquisitions peuvent se diriger de ce côté, et il est de toute nécessité qu'on ne nous trouve pas ici. Entendez-vous les rumeurs de la foule. Partons !

La petite troupe sortit donc ; mais au lieu de se diriger sur la voie qui conduit à la *Porte-Noire*, elle prit à gauche pour descendre par la rue du Cingle. Bien lui en prit, comme nous l'allons voir tout à l'heure.

En attendant, dame Marguerite accompagna Impéria et Gilberte jusqu'à leur hôtel où elle fut choyée à son tour, comme elle avait choyé elle-même ses deux captives. Dame Marguerite ne regagna la maison du chanoine qu'à la nuit tombée. Elle y retrouva Philippe qu'un valet, cherchant du bois, avait découvert dans sa cuve, et qui ne se décida à en sortir que sur les assurances réitérées que ses visiteurs de la journée avaient quitté la maison. On eut beaucoup de peine à le débarrasser des toiles d'araignées qu'il s'était libéralement annexées durant son séjour dans ce vaisseau vinaire.

On ne sut jamais si une nouvelle explication avait eu lieu, durant la nuit, entre la gouvernante et le chanoine ; mais lorsque celui-ci apparut le lendemain à l'office du matin, ses collègues constatèrent qu'il avait l'autre œil également poché ; et comme ils avaient appris

que dame Marguerite avait échappé à la râle des servantes dont nous allons parler, on en conclut que Berdet avait fait victorieusement le coup de poing avec les ravisseurs. A partir de ce moment Philippe Berdet jouit d'une grande considération auprès de ses collègues!

Lamblin avait été bien inspiré en faisant passer ses captives par la rue du Cingle, car, en gagnant la sortie de la Porte-Noire, son groupe eut rencontré la foule revenant de son expédition dans les maisons des chanoines situées aux environs de l'hôtel du Chambrier. Et dame Marguerite étant bien connue comme gouvernante de Philippe Berdet, n'eut pas manqué de subir le sort des pauvres filles que cette foule ramenait au son du tambour dans une sorte de marche triomphale ironique.

— Venez! Venez voir les ribaudes du Chapitre! vociféraient les plus exaltés que rien ne pouvait attendrir. Si bien que cette procession ignominieuse ne prit fin qu'à l'hôtel de ville, où Gauthiot, pris de pitié, fit enfermer les malheureuses à grands renforts de verroux, bien plus pour les protéger contre les insultes de cette multitude en délire, que pour les punir de leur immoralité.

Satisfait de cette brutale exécution, le peuple ne tarda pas à s'écouler. Les gouvernantes furent remises en liberté à la nuit noire, avec ordre de ne pas se montrer si elles ne voulaient pas être recherchées. Quelque temps après, d'ailleurs, elles furent autorisées à rentrer officiellement chez leurs seigneurs et maîtres moyennant le paiement d'une contribution destinée à l'édification d'un hôpital de pestiférés.

---

## CHAPITRE XV

### DIPLOMATIE PARTOUT

On pense bien que Claude de Vergy n'avait point tardé à être renseigné sur ce qui se passait au dehors. Dans sa première fureur, il eût volontiers mis l'épée à la main pour tomber en personne sur la canaille révoltée. Mais il réfléchit que, sauf quelques officiers de sa justice capitulaire plus bourgeois que soldats, il n'avait pas d'hommes d'armes à sa disposition, et que d'ailleurs sa grandeur archiépiscopale l'attachait au rivage.

Les émissaires qu'il envoya lui rapportaient heure par heure les nouvelles de l'émeute. C'est ainsi qu'il apprit successivement la rupture des madriers qui barricadaient le passage de la Porte-Noire ; la disparition du clerc qu'il avait aposté derrière cet obstacle pour fulminer l'excommunication contre les assaillants ; la délivrance des prisonniers de la geôle capitulaire ; la violation du domicile des chanoines, et, en fin de compte, l'enlèvement des servantes-maîtresses et leur incarcération à l'hôtel de ville.

Lorsque le dernier émissaire eut disparu,

Vergy, écumant de colère et la pelisse dégrafée, arpentait son cabinet de travail, comme un lion dans sa cage. Sans doute il était blessé dans son orgueil de prince archevêque ; mais irritée par des obstacles qu'il n'avait pas l'habitude de rencontrer, sa passion pour Impéria dominait. Qu'était-elle devenue au milieu de ce désordre ? Qu'avait-on fait de Gilberte ? La maison du chanoine Philippe Berdet avait-elle été saccagée comme les autres ? Volontiers il eût fait passer cette première enquête avant les intérêts de son Eglise. Mais il comprit qu'il lui fallait dissimuler ; et saisissant un petit marteau d'ivoire sur sa table de travail, il en frappa violemment une sorte de timbre ressemblant beaucoup aux gongs qui furent importés plus tard de l'extrême Orient.

Otto parut.

— Qu'on aille me chercher le diacre Jehan, dit Vergy d'une voix frémissante.

Otto s'inclina et fit mine de se retirer.

— Un instant ! cria Vergy. Prévenez le chef de ma chancellerie d'avoir à convoquer d'urgence le Chapitre pour ce soir même, à huit heures.

— Bien, Monseigneur !

— Envoyez aussi chez messire le chanoine Philippe Berdet, je veux lui parler avant la réunion du Conseil. Vous introduirez ces messieurs l'un après l'autre dans l'ordre que je viens de vous indiquer. En attendant, envoyez-moi Frantz de suite.

Otto pivota sur ses talons, puis se retournant lentement :

— A huit heures, dit-il, comme se parlant à lui-même : « Monseigneur ne soupera donc pas ce soir ? »

— Après la séance, dit Vergy. Dites qu'on mette deux couverts. Allez !

Otto disparut.

Quelques minutes après Frantz grattait à la porte. Nous l'avons laissé étendu tout de son long dans le jardin de la petite maison du bonhomme Berdet, à Saint-Ferjeux, où Gauthiot d'Ancier venait de lui octroyer un maître coup d'épée dans la poitrine. Une circonstance fortuite lui avait sauvé la vie. En faisant un haut-le-corps en arrière, pour éviter la terrible estocade de Gauthiot, Frantz avait heurté du talon une racine à fleur de sol, et il tombait en arrière au moment précis où l'épée de son adversaire lui arrivait furieusement en pleine poitrine. C'est à cette circonstance qu'il dut de n'avoir pas le corps troué de part en part. Glissant, en effet, sur les côtes, l'arme de Gauthiot produisit une plaie déchirante, fort douloureuse, mais non mortelle. On le trouva évanoui, au milieu d'une mare de sang ; et comme son juste-au-corps de buffle était brodé aux armes du prince-archevêque, on le rapporta au palais archiépiscopal, sans trop se demander ce qui lui avait valu cette aventure. Sa présence à Saint-Ferjeux était, en effet, naturelle, puisque l'archevêque y avait officié dans la journée.

Frantz entra blême et fléchissant sur ses genoux :

— Monseigneur m'a fait demander ? dit-il.

— Peux-tu monter à cheval ? dit Vergy d'un ton bref.

Au ton du maître, Frantz comprit que l'affaire était sérieuse.

— Oui, Monseigneur ! répondit-il, s'il le faut absolument.



— Eh ! bien, fais préparer mes équipages. Nous partirons probablement dans la nuit. As-tu une escorte ?

— J'ai Nicklaüs et nous armerons trois des palefreniers que j'ai choisis moi-même pour le service de Monseigneur. Seulement, je n'ai pas de relais préparés.

— Inutile, répliqua Vergy. Nous n'allons qu'à mon château de Gy. Les chevaux reposeront à la halte de Marnay, si c'est nécessaire. Quant à l'escorte, elle suffit. D'ailleurs, je ferai le coup de feu moi-même, s'il le faut. Mets des pistolets dans mes fontes.

— Bravo ! Monseigneur, s'écria Frantz familièrement et déjà ragaillard. Et maintenant combien et quels chevaux ?

— Un par tête d'homme. Puis, répondant à la secrète pensée de Frantz : Cette nuit, nous n'emmenons pas de femmes ; du moins je le suppose.

Frantz respira bruyamment comme un homme qu'on décharge d'un lourd fardeau. Il allait se retirer.

— Encore un mot, dit Vergy. Jusqu'à ce que je monte à cheval, personne ne doit savoir ni qui part ainsi, ni où nous allons. Passes chez mon médecin et munis-toi d'un cordial pour la route.

— Merci, Monseigneur.

Frantz s'inclina et disparut. En passant dans l'antichambre, il coudoya le diacre Jehan, plus blême et moins valide assurément que lui-même.

Le diacre pressentait l'orage et il n'avait pas tort. C'était un pauvre diable élevé par charité, et poussé dans les ordres parce qu'on lui avait trouvé quelques dispositions

pour le latin d'église. On l'avait attaché à la basilique de Saint-Etienne, où il vivait maigrement dans une cellule d'anachorète. On lui promettait une cure pour ses vieux jours et, en raison même de son humilité, on lui faisait faire toutes les besognes difficiles. C'est à ce titre qu'il avait été chargé, par délégation de l'archevêque, d'anathématiser les officiers municipaux, la garde civique et la populace.

— Messire Jehan, diacre ! dit Otto en soulevant la tapisserie, derrière laquelle il disparut aussitôt.

Le jeune archevêque se leva vivement de son siège où il s'était établi pour plus de solennité, puis, la main gauche appuyée à sa table de travail, il fit un geste impérieux dans la direction du diacre qui fléchit le genou.

— Comment ? dit-il après un instant de silence, comment osez-vous vous présenter encore devant moi ?

— Mais, Monseigneur, objecta timidement le pauvre homme, il me semblait que Votre Grâce m'avait fait demander ?

— Certainement ! répliqua Vergy avec une dureté voulue ; je vous ai fait demander, puisque vous n'avez pas compris votre devoir et que vous n'êtes pas mort au poste d'honneur que je vous avais confié !

— Ah ! murmura l'infortuné diacre ; mon devoir était de... ?

— Hé ! interrompit brutalement l'archevêque : n'êtes-vous pas l'obligé de l'Eglise ?

Le diacre plia l'échine jusqu'à terre.

— De cette Eglise qui vous a fait ce que vous êtes, c'est-à-dire un élu !

— Un élu ! murmurait Jehan, qui d'ailleurs ne paraissait pas se douter de son bonheur.

— Oui! un élu! continua impitoyablement l'archevêque. Ignorez-vous la crise abominable que traverse l'Eglise? Ne savez-vous pas que les temps de Dioclétien sont revenus sous forme de démagogie? Ne comprenez-vous pas qu'il lui faut, à cette Eglise, des martyrs qui la confessent comme aux anciens jours?

— Des martyrs! répétait le diacre, dont le front balayait le sol.

— Oui, des martyrs! Et c'est ce moment-là que vous choisissez pour fuir devant les fauves du cirque! vous un élu! vous qui seriez en ce moment un saint!

— Un saint? dit Jehan en relevant timidement un œil oblique où le besoin de tant de gloire mystique ne se révélait guère.

— Retirez-vous dans votre cellule, prêtre indigne! je vous suspens à *divinis* pour une période indéterminée. Il sera statué définitivement sur votre sort en conseil capitulaire.

Et d'un geste imposant, le jeune archevêque montra la porte au diacre terrifié, qui se releva lentement et comme accablé, croisa les bras sur sa poitrine, salua humblement et gagna l'antichambre où il passa, sans le voir, devant le chanoine Philippe Berdet, qui remarqua sa pâleur et l'entendit se murmurer à lui-même comme une sorte de *Mane, Thecel, Pharès*, les trois mots lapidaires tombés de la bouche archiépiscopale: « Devoir! Elu! Martyr! »

Vergy était un passionné, mais non un méchant homme; et il n'aurait pas joué la comédie de l'indignation apostolique, pour le seul plaisir de troubler la conscience d'un diacre quelque peu faible d'esprit, s'il n'avait eu pour le faire, des raisons diplomatiques. Il se rendait très bien compte que l'émeute

populaire venait de porter un rude coup à son autorité de prince archevêque ; et il lui importait de restaurer tout d'abord une partie de son prestige dans le bas clergé, en affectant un zèle sans bornes pour les intérêts de l'Eglise. Quant à sa petite armée capitulaire, il se proposait de la prendre par des moyens moins mystiques.

Toutefois, même avec cette dernière, il ne jugeait pas à propos de se montrer le grand seigneur sceptique qu'il était en réalité. Aussi, lorsque Otto eut introduit le chanoine Philippe Berdet, jugea-t-il à propos de l'instruire de ce qui venait de se passer.

— Je viens, dit-il, de pourvoir aux intérêts spirituels de mon troupeau.

Et il exposa par le menu, au chanoine, les raisons de la peine disciplinaire qu'il venait d'infliger au diacre Jehan.

— Maintenant, ajouta-t-il, il me reste à traiter avec vous des questions temporelles. Je sais déjà que votre domicile a été violé comme ceux de vos collègues. Que sont devenues les deux dames pieuses que j'avais confiées à votre sollicitude ?

— Hélas ! Monseigneur, elles ont disparu avec les officiers municipaux qui ont perquisitionné dans ma maison ; et même ils ont emmené avec elles ma gouvernante, dame Marguerite, répondit Berdet, qui ignorait encore que dame Marguerite lui serait rendue le soir même.

— Avez-vous, messire, une idée quelconque du lieu où on a pu les conduire ?

— Non, Monseigneur ! Je sais seulement qu'elles ne figurent point sur la liste des malheureuses qui ont été incarcérées à l'hôtel de ville.

Vergy réfléchit un instant, puis, comme se parlant à lui-même :

— Je vois ce que c'est, dit-il. La sédition d'aujourd'hui n'a été fomentée que pour avoir un prétexte de perquisitionner dans votre maison. On avait donc des soupçons ?

— Je l'ignore, répondit Berdet. Ce qui est certain, c'est que l'officier qui commandait les perquisitionneurs et dont je n'ai pu voir distinctement le visage qu'il dissimulait dans sa cape, m'a informé que j'étais prévenu de séquestration arbitraire. C'est même sur cet avertissement que j'ai cru devoir prendre la fuite.

— Soit ! dit Vergy. Ne perdons pas notre temps à rechercher des détails qui ne changeront rien à la situation. Ces dames sont évidemment retombées sous la domination de Gauthiot d'Ancier, auquel je voulais les arracher. Après l'émeute d'aujourd'hui, je crois indispensable à ma dignité de me retirer dans mon château de Gy. Vous resterez ici pour être mon homme de confiance, tant au Chapitre qu'en ce qui concerne les affaires particulières dont nous nous entretenons. Vous n'avez, en effet, plus rien à craindre personnellement.

— Comment cela ?

— C'est bien simple. Si Gauthiot d'Ancier avait voulu faire du scandale, il n'aurait pas manqué d'exciter encore l'opinion avec cette accusation de séquestration, et il n'aurait pas détourné la foule de votre maison, pour y venir instrumenter avec son prétendu officier de justice mystérieux qui n'est autre, vraisemblablement, que Jean Lamblin, puisqu'il est notoire, dès maintenant, que Gauthiot, de sa personne, n'a pas quitté l'hôtel de ville de la journée.

— Vous avez raison ! s'écria Philippe Berdet, qui dès lors se sentit tout à fait rassuré.

— Voici l'heure du conseil capitulaire, reprit Vergy. Allons-y chacun de notre côté et soyez attentif à approuver tout ce que j'y proposerai. Nous souperons ensemble à l'issue du conseil.

---

## CHAPITRE XVI

### SUITE DU PRÉCÉDENT

Pendant que le jeune archevêque préparait ainsi son attitude en vue du futur Conseil capitulaire, un conciliabule très secret avait lieu pour le même motif, à l'autre bout de la ville, dans la célèbre maison aux gargouilles du faubourg Battant entre les deux frères Bonvalot. C'est le sort commun à toutes les assemblées délibérantes, de ne voir débattre dans leur sein que des propositions officielles sous lesquelles se dissimulent plus ou moins adroitement les intérêts particuliers.

Issus d'une famille de petits bourgeois enrichis par le commerce, les Bonvalot n'appartenaient à l'aristocratie que par leur fortune. Mais leur situation personnelle excitait plutôt l'envie et la jalousie que l'admiration. Jacques n'était élu cogouverneur par l'assemblée du suffrage universel que parce qu'il était porté sur les listes électorales de Gauthiot d'Ancier et des autres meneurs populaires. Quant à François il n'était accepté par la noblesse et ses aristocrates collègues du Chapitre, que parce qu'on connaissait sa parenté avec Nicolas Per-

renot de Granvelle dont on savait l'autorité prépondérante à la cour de Bruxelles et dans les conseils de Marguerite d'Autriche.

Très intelligents tous deux, et d'ailleurs sagement conseillés par le chancelier Nicolas Perrenot, leur parent, le cogouverneur et le chanoine n'ignoraient rien des particularités de leur situation. Ils étaient donc désignés par avance pour être les représentants, à Besançon, d'une politique qui aurait pour objectif de substituer peu à peu sa propre domination à l'influence populaire, représentée par l'Hôtel de Ville d'une part, et d'autre part aux prétentions nobiliaires personnifiées par le prince archevêque et son chapitre; pour le surplus, la noblesse d'épée étant suffisamment tenue en respect par la Cour, source de toutes les dignités et de toutes les faveurs. Or, c'était précisément le jeu qu'entendait jouer, en Franche-Comté, Charles-Quint, qui en avait assez des embarras suscités à son ambition, par les exigences des grands seigneurs féodaux de ses États, notamment de ceux qui avaient, ou qui menaçaient d'adhérer à la Réforme.

Attablés devant leurs gobelets remplis d'excellent hypocras, les deux Bonvalot devaient donc des événements de la journée, en prévision des réunions du conseil capitulaire à l'archevêché et des cogouverneurs à l'hôtel de ville. Ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, ne s'attendaient à voir Antoine de Vergy prendre des déterminations aussi promptes que celles dont nous avons déjà parlé.

— Encore une fois, calmez-vous, disait Jacques à François déjà dompté, comme nous l'avons vu dans un chapitre précédent, mais non encore entièrement convaincu. Sans doute,



l'émeute d'aujourd'hui est un rude coup porté à l'autorité de l'Archevêque et du Chapitre. Mais je vous dis, moi, que ce soulèvement tout local, et qui n'atteint pas ses droits à lui, ne sera pas vu d'un trop mauvais œil par l'Empereur qui, en vue de ses grands desseins, rêve d'établir ici un représentant de son autorité centrale.

— Est-ce encore de notre parent le Chancelier que vous tenez ces renseignements ? interrompit le chanoine Bonvalot.

— Précisément ; répondit Jacques. Et dans l'intérêt de votre future mitre, je vous engage à n'en pas divulguer le secret, car une indiscretion ferait tout manquer.

— Je n'aurai garde de trop parler, certes, dit François. Mais je ne vois pas très clairement poindre ma mitre en tout ceci.

— Comment ! Vous ne comprenez pas que ceux qui serviront les projets de l'Empereur auront le droit de tout attendre de sa reconnaissance ?

— J'entends bien, mais...

— Ah ! vous êtes moins habile que Gauthiot d'Ancier, car il a parfaitement deviné, lui, que celui qui saurait jouer ce rôle d'arbitre entre les passions populaires et les convoitises aristocratiques, entre l'Hôtel de Ville et le Chapitre, si vous aimez mieux, celui-là ne tarderait pas à être investi de la confiance de Charles-Quint, et par conséquent à le représenter officiellement dans la cité.

— Bon ! J'y suis ! *Le Petit Empereur de Besançon* veut se voir confirmer à vie, par le grand Elu du saint Empire Romain, les pouvoirs toujours révocables à chaque élection nouvelle, qu'il tient lui-même de la faveur populaire.

— Pour vous y prendre un peu tardivement,

vous raisonnez à merveille, François ! ricana Jacques Bonvalot.

— Attendez donc, avant de railler ! s'écria François : Je ne vois pas bien l'intérêt que nous pourrions avoir à désertier la cause du Chapitre pour laisser agir Gauthiot d'Ancier, ainsi que vous le dites.

— Aussi n'est-il pas question de le laisser faire, répliqua Jacques Bonvalot : Ecoutez-moi bien ! Notre parent, le chancelier Nicolas Perrenot, convoite pour lui-même ce poste de représentant de l'Empereur et de l'Archiduchesse, à Besançon, son pays d'origine. Or, ce pouvoir il ne peut l'exercer que par délégation, parce qu'il ne veut pas quitter sa haute situation à la Cour de Bruxelles. Et c'est moi qu'il a choisi pour le substituer.

— Bon pour vous ! mais la mitre ?

— La mitre sera acquise au chanoine qui saura faire preuve de bon sens, en empêchant le Chapitre de suivre le bouillant Vergy dans les résolutions extrêmes qu'il ne va pas manquer de vous proposer.

— Lesquelles ?

— Hé ! sait-on jamais ce dont un orgueilleux étourdi est capable ? Il s'agit seulement de s'opposer à ce que le conflit vienne à l'état aigu entre l'Hôtel de Ville et le Chapitre. Je m'y emploierai à l'assemblée des cogouverneurs ; faites de même à la réunion capitulaire. Que diriez-vous par exemple de l'évêché d'Arras, qui ne saurait tarder à être vacant ?

— Va pour l'évêché d'Arras ! dit François en s'ingurgitant une dose de marc à titre de coup de l'étrier ; mais n'allons-nous pas sacrifier ainsi les libertés et par conséquent les droits de la cité ?

— Il n'y a pas de droit contre le droit, répliqua sentencieusement Jacques Bonvalot, et comme François faisait un geste d'étonnement : Demandez-vous donc si de part et d'autre on s'est beaucoup soucié du droit, dans ce conflit sans cesse renaissant, et où le Parlement de Dole, quand ce n'est pas l'Empereur, ont si fort à faire de rappeler les partis à la justice !

— Diable ! Diable ! fit le chanoine, voilà des théories qui sentent terriblement le fagot !

— Possible ! dit Jacques en riant. Mais comme c'est nous qui serons chargés de les allumer, nous n'y mettrons pas d'enthousiasme, et ce sera profit pour tout le monde !

Sur cette parole qui n'était pas d'un sectaire, les deux Bonvalot se séparèrent armés pour la lutte, et le chanoine rentra chez lui, où il trouva la convocation lancée par l'archevêque pour le soir même.

Il n'entre pas dans notre plan de reproduire ici le procès-verbal même sommaire de cette séance. On devine du reste la vivacité des plaintes qui s'y firent jour. Les chanoines, irrités des vexations dont ils avaient été l'objet, abondaient dans le sens du jeune et bouillant archevêque. Au point de vue spirituel, ils approuvèrent la décision provisoire prise par Antoine de Vergy contre le diacre Jehan. Il leur paraissait tout naturel que celui-ci se soit fait massacrer pour la défense de leurs prérogatives, qu'ils confondaient volontiers avec le bien de l'Eglise.

Au point de vue de l'entreprise sur le temporel ecclésiastique, il fut décidé qu'on en appellerait à l'Empereur. Sur ce point, Vergy ne rencontra pas davantage d'opposition. Il

en fut de même lorsqu'il manifesta sa volonté formelle de se retirer dans son château de Gy jusqu'à notification de la décision impériale à intervenir, laquelle ne pouvait manquer d'être favorable suivant lui.

L'opposition ne se révéla que lorsque Vergy eut entrepris de démontrer la nécessité du transfert de son tribunal d'Officialité à sa résidence de Gy. Un très vif débat s'engagea alors entre Philippe Berdet, qui approuvait sans restrictions les projets du prélat, et François Bonvalot, qui s'efforçait de démontrer les inconvénients multiples de cette mesure. Le transfert, d'après lui, serait impolitique à tous les points de vue. Ce serait céder la place au pouvoir siégeant à l'hôtel de ville; et, d'autre part, qui sait si le Parlement de Dole ne prendrait pas prétexte de ce transfert, pour accentuer son mauvais vouloir bien connu à l'encontre de la juridiction ecclésiastique, déjà si éprouvée par des empiètements que la cour de Bruxelles n'avait pas toujours réprimés suffisamment?

Devant cette opposition solidement motivée, le Chapitre hésitait par des considérations qui, on le comprend, n'étaient pas toutes empruntées à l'ordre spirituel. Vergy, irrité, déclara qu'il se retirait, ajoutant qu'il ferait connaître ses intentions motivées, depuis le lieu de sa retraite. Berdet et Bonvalot restèrent aux prises, mais sans succès apparent pour l'un ou pour l'autre, car l'assemblée ordonna qu'il lui serait fait rapport écrit sur la question et qu'elle en délibérerait sur une mise à l'ordre du jour spéciale.

C'était l'ajournement à date indéterminée, et Bonvalot avait gagné la première bataille, en

réalité, dans ce procès qui menaçait de durer des mois, sinon des années.

Vergy soupa longuement en compagnie de Philippe Berdet, qui était venu le retrouver pour lui rendre compte de l'issue de la délibération. Puis il se jeta sur son lit pour prendre quelques heures de repos. Les ordres donnés à Frantz étaient les suivants : franchir les portes à l'aube, de manière à n'avoir pas à décliner ses noms et qualités. A quatre heures précises, Vergy botté, éperonné, l'épée au côté et les pistolets aux fontes, passait avec son escorte devant le poste de la garde civique qui, le voyant drapé mystérieusement dans sa cape, le prit pour un jeune seigneur envoyé en mission, et ne soupçonna pas un seul instant avoir devant lui le prince archevêque de Besançon, secouant la poussière de ses sandales contre sa ville révoltée.

---

## CHAPITRE XVII

### LA NOCE DE BRIGITTE

A quelques jours de là, M<sup>me</sup> Impéria était en grande conférence, dans son hôtel de Chamars, avec maître Mathias Mouillebeeck, en tenue de dizenier de la garde civique.

— Donc, maître Mathias, vous mariez Brigitte ?

— Oui, madame, répondit Mathias, et je suis venu précisément pour vous prier d'assister à la cérémonie avec messire Gauthiot d'Ancier et M<sup>lle</sup> Gilberte.

— Inutile de vous dire que nous serons heureux d'être des vôtres et de faire notre petit présent aux jeunes époux. Mais, dites-moi, maître Mathias, quel homme est votre futur gendre ? J'imagine qu'il plaît à Brigitte.

— J'ai tout lieu de le supposer, madame ; mais il me plaît encore davantage à moi-même, répondit naïvement l'hôtelier du *Bœuf Couronné*.

— Ah ! vraiment, dit Impéria. ConteZ-moi cela, je vous prie.

— Guy Jaillon est un beau garçon, qui fait partie de l'escouade que je commande dans la

garde civique. C'est le fils de mon collègue de la *Solive* qui, naguère encore, était la rivale du *Bœuf Couronné*. Papa Jaillon, qui a des écus et qui se fait vieux, se proposait de remettre son fonds à Guy. En voyant celui-ci passer et repasser sous les fenêtres de Brigitte, il m'est venu à l'idée que les vieux pourraient se reposer si les jeunes savaient ne pas se faire concurrence.

— C'est assez bien raisonné, dit Impéria, qui ne pouvait s'empêcher de sourire aux calculs du bonhomme.

— Hostellerie du *Bœuf Couronné* et de la *Solive* ! Est-ce que cela ne ferait pas bien sur une enseigne ? poursuivit maître Mathias, tout fier de l'approbation d'Impéria.

— Mais si ! Mais si ! murmura la maîtresse du logis pour dire quelque chose.

— Je suis donc allé trouver papa Jaillon, et je lui ai exposé que nos deux maisons réunies feraient bien l'affaire de nos enfants. D'autant que le *Bœuf Couronné* conserverait sa clientèle aristocratique, et que la *Solive* garderait celle des gros marchands de bois de Pontarlier, qui dépensent autant que les jeunes seigneurs et qui, souvent, payent mieux.

— Vous êtes né diplomate, dit Impéria en souriant.

— Non, aubergiste, repartit gravement le bonhomme, qui ignorait jusqu'au nom de cet art qu'on appelle la diplomatie. Et comme le sourire d'Impéria lui paraissait mettre en doute sa sincérité :

— Oui, madame, reprit-il, aubergiste de père en fils ! Mais, s'il vous plaît, nous reviendrons au papa Jaillon. Il me gouailla d'abord en prétendant que j'étais trop jeune pour me

retirer. Mais je lui fis observer qu'étant déjà notable, je pouvais espérer d'être élu cogouverneur aux prochaines élections.

— Vous avez donc de l'ambition ? maître Mathias.

— Mon Dieu ! madame, je suis très populaire dans mon quartier, et parmi les quatorze cogouverneurs, je peux bien me flatter qu'il y en a quelques-uns qui ne me valent pas. D'ailleurs, je compte sur la puissante protection de messire Gauthiot d'Ancier...

— Elle ne vous fera défaut, ni ici, ni ailleurs, dit résolument Impéria, qui, à part les ridicules du bonhomme, connaissait son dévouement à l'amitié et ses qualités de patriote.

Encouragé par cet accueil, Mouillebeeck crut que le moment était venu de préciser davantage en attendant l'avenir.

— Justement, dit-il, il y a un poste d'anspessade vacant dans la garde civique et...

— Et vous voudriez l'occuper ?

— Si c'était un effet de votre bonté, répondit maître Mathias, en employant une locution très usitée en pays comtois.

— Eh bien ! j'en parlerai à messire Gauthiot, répondit Impéria. Mais revenons à Brigitte et à son fiancé, s'il vous plaît.

— Lors, je me suis arrangé avec papa Jaillon ; il fournira les écus, moi je donnerai ma maison avec son mobilier, qui est plus moderne et mieux approprié.

— Et à quand la noce, demanda Impéria.

— Oh ! très prochainement, répondit maître Mathias. Mon compère Jaillon et moi nous avons résolu de bien faire les choses. Comme nous sommes en belle saison, nous partirons tous, après la messe, pour les sources d'Arcier,



où j'ai l'intention de fonder une petite succursale pour les parties fines de nos jeunes seigneurs. Là aura lieu le banquet. Nous nous y rendrons dans des carrosses mis à ma disposition par mon compère le harnoyeur de la rue Saint-Vincent.

— C'est du dernier galant, dit Impéria, que ce luxe un peu rare à l'époque surprenait agréablement.

— Et comme le banquet se prolongera vraisemblablement assez avant dans la soirée, il y aura bal pour la jeunesse. Jaillon s'est chargé des violoneux, et il m'en a dit merveille.

— Je vois que vous avez songé à tout et je vous en félicite, car, nous autres femmes, nous n'aimons pas longtemps la table.

— Nous espérons même que vous voudrez bien, vous et M<sup>lle</sup> Gilberte, ouvrir la danse avec messires Gauthiot et Lamblin, par une pavane qui est à l'étude tout exprès pour vous.

La belle créature battit des mains. *Bravo ! per la padovana !* s'écria-t-elle, un instant transportée, parce que cette danse italienne lui rappelait ses succès de jolie femme. Vous pouvez compter sur nous, *signor impresario !*

Mouillebeeck qui n'entendait pas l'italien comprit du moins le geste. Il se confondit en remerciements, et se retira enchanté, car tout souriait à ses projets. On ne se croit jamais plus près du bonheur que lorsque l'infortune se dispose à frapper à votre porte.

Certaine d'être approuvée par Gauthiot, dont la générosité était inépuisable, Impéria envoya un magnifique cadeau de noces à Brigitte dont elle avait apprécié l'intelligent dévouement lors de sa brutale séquestration dans la petite mai-

son du chanoine Philippe Berdet, à Saint-Ferjeux. Plusieurs semaines durant, la belle amie de Gauthiot d'Ancier et Gilberte firent d'extraordinaires préparatifs de toilettes. Du reste ce mariage mettait toute la ville en rumeur. En se vantant d'être populaire, maître Mathias Mouillebecck ne cédait pas seulement à un sentiment de fatuité. Il était très aimé réellement du menu peuple dont il récompensait largement les services. Il avait pour lui la garde civique qu'il savait choyer à l'occasion, et la jeunesse dorée lui était favorable, parce qu'il savait se montrer coulant avec elle, certain qu'il était d'être payé tôt ou tard. Sa maison, d'ailleurs, jouissait d'un excellent renom à vingt lieues à la ronde, surtout au point de vue culinaire, et ceux qu'on appellerait aujourd'hui des *snobs* payaient un peu les frais de sa politique de bourgeois mûré.

Au jour dit maître Mathias, tout resplendissant dans son nouvel uniforme d'anspessade de la garde civique, et fort empêché d'une immense colichemarde qui lui battait les mollets, conduisit à l'autel Brigitte, vêtue simplement de blanc, mais avec un goût exquis qui trahissait la sollicitude d'Impéria et de Gilberte. Venaient ensuite Guy Jaillon qui, n'ayant plus de mère, était flanqué à droite de son bonhomme de père, et à gauche de son oncle, massier au Parlement de Dole. Puis un page aux armes de Gauthiot d'Ancier, et derrière ce page le *Petit Empereur de Besançon*, ayant au bras Impéria, radieuse de beauté, et sur le passage de laquelle éclataient des murmures de sympathique admiration. Ce couple était vraiment superbe à voir, car, comme homme, Gauthiot ne le cédait qu'à sa belle amie, ainsi qu'en

témoigne d'ailleurs son buste actuellement encore à l'hôtel de ville de Gray, où il termina sa carrière. Derrière eux s'avançaient la douce Gilberte au bras de Jean Lamblin, élégamment vêtu d'étoffes sombres.

A ce groupe principal s'étaient joints des parents, des amis, et quelques jeunes seigneurs de la ville qui avaient été prévenus qu'ils pourraient, le soir, prendre part au bal à visage découvert, ou masqués, suivant un usage espagnol du temps, dans les fêtes de plein air. Dans ce dernier cas ils devaient, à l'entrée, se faire connaître au moins de l'amphytrion.

Midi sonnait à la tour Saint-Pierre, quand la noce sortit de l'église. Les invités s'empilèrent dans les carrosses préparés par les soins de maître Mathias, et l'on roula dans la direction d'Arcier par le délicieux chemin qui longe la rivière du Doubs en flanc de coteau.

La gaieté était extrême; on s'arrêta d'abord à l'Ermitage Saint-Léonard, proche de la source à plusieurs orifices du même nom. Les dames se firent un malin plaisir de taquiner le religieux, connu sous le nom de *Reclus de la rivière*, qui profita de l'occasion pour vendre à « l'illustre compagnie » quantité de menus objets de piété dont le plus clair profit était acquis à l'abbaye de Saint-Vincent de Besançon, propriétaire. Puis ce fut une nouvelle station à l'entrée du petit vallon l'*Enfer de Morre*, au lieu dit encore actuellement : *la Malâte*, ancienne maladrerie des seigneurs de Montfaucon et de leurs héritiers les Chalons, seigneurs de Nozeroy, princes d'Orange et de Nassau. Le compère Jaillon, qui avait son idée et qui possédait un petit coin de vigne en cet endroit, voulut absolument que l'on vidât quelques fla-

cons de son excellent cru de *Vaussevin*, accompagné de brioches préparées pour la circonstance.

Puis la troupe remonta en carrosses, pour longer le puissant contrefort de Montfaucon, le long de l'ancien aqueduc romain qui amenait les eaux d'Arcier à Besançon ; elle traversa le joli village de Chalèze, dont les revenus seigneuriaux alimentaient, au onzième siècle, les cuisines des archevêques, pour arriver enfin sous bois, aux sources d'Arcier.

Tout le monde, dans la région, connaît ce cirque rocheux grandiosement ombragé par la forêt qui descend de la montagne et qui est bordé, au delà des chutes, par un tapis vert ayant le Doubs pour bordure. Les eaux jaillissent de plusieurs trous béants, au bas de l'immense muraille naturelle formée par ce dernier contrefort de la chaîne du Jura. Lorsqu'on gravit ce premier échelon de la chaîne, qui, à ce point, n'a pas moins de 611 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, on trouve, derrière, un immense plateau dont les eaux sans écoulement visible, se répandent dans une vaste cuvette formant les marais de Saône. Ces eaux ne tarderaient pas à constituer un lac, si elles n'étaient parvenues à se forer à elles-mêmes un exutoire, dans la roche sur laquelle se trouve bâti le village de Saône, à l'une des extrémités de la cuvette. Venant des divers coins du marais et formées en ruisselets, elles se précipitent dans un entonnoir naturel où elles disparaissent sans laisser de traces. La légende prétend, et les savants ne le nient pas, qu'après avoir parcouru huit ou dix kilomètres dans la montagne, elles vont ressortir dans la vallée du Doubs, située de beaucoup en contre-

bas du plateau, pour alimenter les sources d'Arcier.

A l'époque dont nous parlons, les sources étaient beaucoup plus abondantes qu'aujourd'hui, parce que l'aqueduc romain qui les conduisait autrefois à la ville, distante de dix kilomètres, avait été rompu en différents endroits. Captées de nouveau vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, pour le même usage, elles ne donnent plus que leur trop plein, qui est encore énorme. Dans ce coin solitaire, sous la voûte impénétrable au soleil des grands hêtres qui descendent de la montagne, règne une éternelle fraîcheur, et le silence n'est troublé que par le bruissement des eaux qui se précipitent en cascates pour former, cent mètres plus loin, le ruisseau se déversant dans le Doubs à moins d'un demi-kilomètre.

C'est là que la table du festin avait été préparée sur un terrain nivelé par les soins des compères Jaillon et Mouillebeeck avec la permission des autorités. L'idée du compère Jaillon était que le repas ne serait pas prêt à l'arrivée des nobles visiteurs, parce qu'il devait débiter par une montagne de friture de truites du Doubs pêchées dans la nuit, à trois lieues en amont et en aval du moulin où devait s'élaborer cette cuisine gigantesque. C'est pourquoi il avait voulu que la caravane s'arrêtât à son petit vide-bouteilles de *Vaussevin*. Mais, poursuivi par la même idée, il avait exigé que, sur le plancher préparé pour le bal du soir, on dressât une table plus petite, sur laquelle il avait fait accumuler de quoi tromper l'appétit, en attendant l'apparition de la magistrale friture qui devait donner le signal de ces pacifiques hostilités. Les dames trouvèrent là du

vin des Canaries avec un assortiment de biscuits de Montbozon ou de craquelins légers en pâte sèche non sucrée, dont les nobles recluses volontaires du Chapitre de Baume-les-Dames avaient le secret, qu'elles ont d'ailleurs légué à nos contemporains. Les hommes donnèrent la préférence à de minces tranches de jambon de Morteau, qu'ils arrosèrent d'un petit vin blanc naturellement mousseux de Jallerange, importé des caves de maître Mathias.

En attendant le véritable banquet, dont le signal devait être donné par la détonation d'un fauconneau, les groupes se formèrent et s'égaillèrent à leur gré, qui dans la forêt, qui dans la prairie. Gauthiot accompagnait la mariée, dont il devait être le cavalier d'honneur jusqu'à l'entrée du bal. Gilberte, muette, frémissait au bras de Jean Lamblin pendant que celui-ci conversait avec Impéria. Ils longèrent le ruisseau jusqu'au point où il se déverse dans le Doubs ; les dernières barques amenaient encore le poisson qui devait être servi au souper du bal. Ils eurent la fantaisie de voguer un instant sur ces eaux limpides et profondes, dont le courant est si peu perceptible, que certains esprits ingénieux ont prétendu que Doubs vient de *Dubius*, qui, en latin, signifie *douteux*.

Cette minute fut délicieuse. Les deux femmes étaient assises à l'arrière de la barque. Jean, debout à l'avant, dardait, par dessus la tête du batelier, de longs regards dans les yeux de Gilberte rougissante, pendant qu'Impéria, joyeuse de leur bonheur, feignait de mesurer la profondeur de l'eau en laissant aller sa main dégantée au courant de l'onde. Naturellement, aucune parole d'amour ne fut prononcée,

mais ils s'étaient tous compris, sans en excepter le batelier, qui reçut un petit écu pour son salaire.

Soudain le canon retentit, et le groupe dut aborder. On n'attendait plus qu'eux pour se mettre à table. Maître Mathias Mouillebeeck avait renoncé à remplir son rôle d'amphytrion. Il laissait la présidence à Gauthiot, se réservant le rôle de majordome. A cet effet, il avait quitté son justaucorps d'anspessade dans lequel il étouffait, pour revêtir une veste de cuisinier en chef. Mais il n'avait pas voulu se séparer de sa colichemarde, dont le baudrier rouge, tranchant sur la blancheur du lin, lui paraissait être la sauvegarde de sa dignité, dans cette circonstance délicate où il avait un double rôle à jouer.

Nous n'entreprendrons pas de décrire ce festin par le menu. Ceux qui tiendront à s'en faire une idée n'ont qu'à s'arrêter au musée de Besançon, devant les merveilleuses *Noces de Gamache* de notre compatriote Baron. Ils y verront, outre une orgie de victuailles, une véritable débauche de satin, de brocart et de couleurs, n'ayant d'égale que la somme d'imagination qu'il fallut au peintre pour grouper tous ces personnages. Jaillon et Mouillebeeck ne s'étaient pas vantés en vain de bien faire les choses; ils avaient devancé d'un demi-siècle don Miguel Cervantès de Saavedra et son immortel héros.

Au dessert, les deux compères, la coupe à la main, se placèrent, Mouillebeeck à droite de Gauthiot, et Jaillon à sa gauche. L'un but au *Petit Empereur de Besançon*; l'autre aux dames; et leurs toasts eurent beaucoup de succès. Puis un cousin de la mariée, jeune

bachelier en théologie, échappé pour la circonstance de l'Université de Dole, tira de son haut-de-chausses un épithalame légèrement croustillant, mais qu'autorisaient les mœurs du temps. Ce fut alors le tour des chansons. Un invité de la Bourgogne ducal se leva et dit une chanson de France, peu connue à cette époque, et que l'on attribua plus tard à Ronsard :

Quand au temple nous serons  
Agenouillés, nous ferons  
Les dévôts selon la guise  
De ceux qui, pour louer Dieu,  
Humbles se courbent au lieu  
Le plus secret de l'église.

Mais quand au lit nous serons  
Entrelacés, nous ferons  
Les lascifs, selon les guises  
Des amants, qui, librement,  
Pratiquement, folastrement,  
Dans les draps cent mignardises.

Pourquoi donc, quand je veux  
Ou mordre tes beaux cheveux,  
Ou baiser ta bouche aimée,  
Ou toucher à ton beau sein,  
Contrefais-tu la nonnain  
Dedans un cloistre enfermée ?

Pour qui gardes-tu tes yeux  
Et ton sein délicieux,  
Ton front, ta lèvre jumelle ?  
En veux-tu baiser Pluton,  
Là-bas, après que Caron  
T'aura mise en sa nacelle ?

Après ton dernier trépas,  
Gresle, tu n'auras là-bas  
Qu'une bouchette blesmie :  
Et quand mort je te verrois,  
Aux ombres je n'avonrrois  
Que jadis tu fus ma mie.



Ton test n'aura plus de peau,  
Ny ton visage si beau  
N'aura veines, ny artères ;  
Tu n'auras plus que des dents  
Telles qu'on les voit dedans  
Les testes des cimetières.

Doncques, tandis que tu vis,  
Change, maltresse, d'avis,  
Et ne m'épargne ta bouche.  
Incontinent tu mourras,  
Lors tu te repentiras  
De m'avoir esté farouche.

Fort heureusement pour la décence, les violoneux appelés pour le bal crurent la chanson terminée et firent entendre leurs premiers accords à ce moment ; si bien que les dames, qui se levèrent aussitôt, n'entendirent pas la dernière stance, que nous épargnons à nos lectrices, parce que les convenances du xix<sup>e</sup> siècle ne sont pas précisément celles du xvi<sup>e</sup>. Les filles d'Eve modernes, que l'amour de la poésie et peut-être aussi la curiosité, inciteraient à connaître ces six derniers vers, les trouveront dans les œuvres de Ronsard, mais elles feront bien de se munir au préalable du pudique et traditionnel éventail, derrière lequel se dissimulent les rougeurs nécessaires.

---

## CHAPITRE XVIII

### DU DANGER D'OBSERVER LES ASTRES

La chasse, la table et le jeu n'occupaient pas les seuls loisirs du jeune archevêque retiré dans son château de Gy. Deux fois par semaine il envoyait des émissaires à Besançon qui lui rapportaient sa correspondance archiépiscopale, dans laquelle le chanoine Philippe Berdet glissait ses communications privées, sous couleur d'affaires confidentielles. Ce fut ainsi qu'en même temps qu'il recevait la nouvelle de la résistance de son Chapitre au transfert du tribunal de l'Officialité, il apprit le futur mariage de Brigitte, qui, comme nous l'avons dit, était le sujet des conversations de toute la ville, bien moins en raison de l'importance des personnages à conjoindre, que par la présence annoncée de Gauthiot d'Ancier et de sa belle maîtresse, ainsi que des extraordinaires préparatifs faits pour cette cérémonie.

Tout d'abord cette révélation ne lui avait rien suggéré. Mais des événements imprévus surgirent qui modifièrent sa manière de voir et lui inspirèrent l'idée de satisfaire son désir de vengeance contre la Commune en même temps

que sa passion pour Impéria. En partant, Vergy avait laissé des ordres très sévères pour la répression de l'hérésie. Ses agents devaient mettre la main sur les suspects, sans se soucier des limites territoriales assignées à la juridiction ecclésiastique et à la justice civile. Or, il arriva qu'un de ses officiers, ayant voulu exécuter ses ordres sur le domaine communal, la foule, encore surexcitée par la journée dite des servantes-maitresses, molesta l'officier en question, et finalement le conduisit de force à l'hôtel de ville, où l'ordre fut donné de l'incarcérer dans les prisons de la Commune. L'archevêque réclama son mandataire dans des lettres furibondes où il menaçait, en cas de refus, de se venger, non seulement sur les personnes, mais sur les propriétés des citoyens qu'il pourrait atteindre. La Commune ne tint aucun compte de : *ces missives légères et escriptes à cheval*, comme les qualifia Lamblin.

D'autre part, le bruit ayant couru que le Chapitre se disposait à rejoindre l'archevêque et commençait à enlever les reliquaires appartenant au trésor des deux églises cathédrales Saint-Etienne et Saint-Jean, le conseil communal voulut contrôler cette rumeur et députa des émissaires pour explorer les sacristies. Ce fut un nouveau scandale, et la Commune y mit le comble, en interdisant toute espèce de communication entre les chanoines et l'archevêque. Bien plus, le confident particulier de Vergy ayant été chargé, par ses collègues les chanoines, de porter les doléances du Chapitre à l'Empereur, il se vit interdire le retour, et par décision spéciale de la Commune, son nom fut inscrit au Livre Rouge d'infamie avec la mention : *Philippe Berdet, l'enfant ingrat de Besançon.*

Lorsque ces nouvelles lui parvinrent, Vergy fut au comble de la fureur, et il caressa dès lors un peu plus sérieusement, l'idée de se venger sur les personnes, comme il en avait menacé la Commune. Si parmi les otages à capturer pouvait se trouver la belle Impéria, ce n'est pas seulement son orgueil qui serait satisfait. Il faut dire, à la décharge du jeune prélat, qu'il était encore sous le coup de la savante diplomatie dont Impéria avait fait preuve dans la petite maison du chanoine Philippe Berdet, à Saint-Ferjeux. Sa fatuité naturelle de race le portait à croire qu'il ne déplaisait point; et il en était encore à penser que si après les perquisitions domiciliaires au Chapitre, Impéria était allée rejoindre Gauthiot, c'était bien moins parce qu'il lui plaisait ainsi, que parce qu'elle avait dû subir la contrainte des officiers de police de la Commune, stimulés par les ordres du *Petit Empereur de Besançon*.

Donc, au moment où les torches s'allumaient pour le bal, sous la voûte des grands hêtres de la source d'Arcier, un observateur bien placé aurait pu voir une petite troupe d'une douzaine de cavaliers pénétrant sous bois à plusieurs centaines de mètres du lieu où les violons faisaient rage. Deux de ces cavaliers conduisaient des chevaux de main sellés comme s'ils devaient être montés tout à l'heure par des femmes. La petite troupe, qui était arrivée par la route du bord de l'eau que la noce avait suivie le matin, s'arrêta brusquement sur un signe de son chef, dès que celui-ci eut entendu le bruit des instruments; et au lieu de poursuivre, faisant un brusque revirement à gauche, elle s'engagea résolument dans le fourré, chaque

cavalier, descendu de cheval, tenant sa monture par la bride.

C'était l'heure où la jeunesse dorée, prévenue par maître Mathias Mouillebeeck, accourait en foule pour prendre sa part de la fête, où devait se rencontrer également la fine fleur des jeunes filles appartenant à la petite bourgeoisie. Pour recevoir tout ce beau monde, maître Mathias avait de nouveau revêtu son justaucorps que zébrait le fameux baudrier, et il se tenait debout à l'entrée du bal. Chaque jeune seigneur, en arrivant, levait son masque vénitien et se faisait connaître de l'amphytrion, puis se mêlait à la foule qui, déjà, tourbillonnait. Faute d'un musicien indispensable qui ne devait arriver que dans la nuit, on avait reporté, en effet, après le souper, la fameuse pavane qui devait ouvrir le bal.

Au moment où les invités affluaient et où, par conséquent, le nouveau dignitaire de la garde civique avait fort à faire, deux jeunes seigneurs se présentèrent à lui. L'un d'eux, soulevant son masque, tendit familièrement la main à Mathias Mouillebeeck :

— Ah! c'est vous, messire d'Oiselay! dit celui-ci, je vous remercie de l'honneur que vous me faites.

— Oui, c'est moi, mon bon Mathias! répondit le jovial Simon, et j'ai cru pouvoir me permettre d'amener avec moi un mien ami que je te présente, et auquel il ne servirait de rien d'enlever son masque, attendu qu'il est étranger. Je remplis mon devoir d'hospitalité en l'introduisant dans une fête donnée par une de nos meilleures familles bourgeoises.

— Qu'il soit le bienvenu, comme vous-même, dit gracieusement Mouillebeeck; et les deux

jeunes gens se perdirent dans la foule, où ils ne tardèrent pas à se séparer, Simon d'Oiselay ayant reconnu quelques jeunes bourgeoises qu'il brûlait d'intriguer.

Demeuré seul, l'inconnu parut s'attacher principalement aux pas d'Impéria. Il le faisait d'ailleurs avec discrétion et de manière à ne point attirer l'attention ; aussi put-il, le plus naturellement du monde, adresser la parole à cette dernière, dans un instant où celle-ci, quittant le cavalier qui l'avait fait danser, se trouvait momentanément seule sur son siège :

— Madame, lui dit-il, en s'inclinant galamment, me ferez-vous l'honneur de m'accorder la danse prochaine ?

Impéria tressaillit. Il lui semblait avoir entendu déjà quelque part la voix de celui qui lui adressait la parole en ce moment.

— Volontiers, messire ! dit-elle, bien que je ne croie pas avoir le plaisir de vous connaître.

— Nous nous sommes pourtant déjà vus, madame, et j'ai déjà eu l'occasion de vous prouver la profonde admiration que j'éprouve pour vous.

— Vous êtes galant, seigneur cavalier, dit Impéria. Eh bien ! je vous préviens que je vais mettre votre galanterie à contribution.

— Ordonnez, madame, répondit l'inconnu ; que faut-il pour vous plaire ?

— Je suis un peu oppressée par la course folle à laquelle m'a contrainte mon cavalier de tout à l'heure ; renoncez à la danse et prome-nons-nous simplement au milieu de ces couples qui recommencent à tourbillonner.

— J'en serai heureux pour ma part, car j'ai à vous parler, fit le gentilhomme masqué.

— A moi ? interrogea la jeune femme.

— Oui, madame, à vous ; à vous en particulier, et je trouve en vérité que cette foule est bien gênante, pour un pareil entretien.

— En vérité ! seigneur cavalier, vous m'effrayez ? dit Impéria, en riant d'un rire qui découvrait deux rangées de dents admirables.

A ce moment, un couple lancé à toute vitesse, vint heurter les deux interlocuteurs.

— Peste soit du lourdaud ! s'écria le cavalier masqué. Et en prononçant ces paroles échappées à son impatience, sa fine moustache se hérissa par l'effet d'un léger rictus qui paraissait lui être familier, et qui en tout cas mit Impéria sur la voie de ce qu'elle cherchait.

— Ah ! c'est toi ! beau muguet de cour ! répondit étourdiment Simon d'Oiselay, emporté par le plaisir : fais-nous donc place puisque tu ne dances pas ; ou je demande à ce qu'on te renvoie à Bruxelles pour t'apprendre à accaparer nos plus jolies femmes !

Ces quelques mots avaient achevé de convaincre Impéria.

Lui ! se dit-elle à elle-même : que vient-il faire ici ? Pour moi-même et pour Gauthiot, il importe que je le sache ! Et l'idée lui vint aussitôt de reprendre pour un instant cette diplomatie féminine qui lui avait si souvent réussi dans son existence mouvementée.

— Eh ! bien soit ! dit la jeune femme en se penchant adorablement au bras de son élégant cavalier : Ecartons-nous un peu de la foule. Mais que pouvez-vous donc avoir de si mystérieux à me dire, monseigneur Antoine de Vergy ?

Un instant surpris, notre gentilhomme comprit que la découverte d'Impéria ne lui préjudiciait en rien, puisqu'au lieu de le fuir, la belle créature se pressait au contraire contre lui.

— Eh! bien, oui, madame, je suis Vergy, dit-il. Quant à ce que j'ai à vous dire, vous le savez bien, ajouta-t-il, en la dévorant du regard.

— Imprudent! murmura-t-elle à demi-voix, le lieu n'est guère propice pour de pareils entretiens!

Vergy nageait dans un océan de félicité. Evidemment, se disait-il à lui-même, un secret était en train de se nouer entre lui et la belle créature, et cette première complicité était déjà un acquiescement.

— Que m'importe le danger? répliqua le jeune homme, si je suis d'accord avec vous!

— Ce n'est pas votre courage qui est en jeu, ce sont vos intentions, répartit Impéria à voix basse et du ton d'une femme prête à céder.

— Eh bien! madame, dit Vergy transporté, consentez à me suivre un instant en dehors de cette foule. La nuit est superbe; et je vous expliquerai mes projets. Vous verrez qu'ils sont dignes de vous.

— Oh! dit Impéria, on sait que vous êtes un seigneur magnifique. Mais ne voyez-vous pas qu'en ce moment tout le monde a les yeux sur nous?

— Qu'à cela ne tienne, répondit le jeune homme, je me retire, et, dans quelques instants, je vous attendrai à trois minutes d'ici, sous le premier grand chêne, à droite de la route.

— Séducteur! dit Impéria, qui était fort embarrassée, car la conversation prenait une allure plus rapide qu'elle ne l'eût voulu; et il s'agissait pour elle d'esquiver une réponse précise sans décourager le jeune homme, puisqu'elle ne savait encore que la moitié de ce qu'elle voulait apprendre.



— Est-ce dit ? murmura Vergy à son oreille.

— Chut ! répondit Impéria, voici venir Gauthiot d'Ancier ayant au bras la mariée. Il importe que lui surtout ignore ce que vous venez de décider. Allons au devant d'eux. Je saurai vous fournir un prétexte de retraite suffisant.

— Messire Gauthiot, dit gaiement Impéria, lorsque les deux couples se furent abordés, remerciez, je vous prie, ce galant seigneur étranger. Il m'a fait une cour assidue pendant une bonne partie de la soirée, mais il résiste à mes prières et déclare vouloir se retirer avant le souper, en invoquant je ne sais quel devoir impérieux.

— Comment, messire ? dit Gauthiot en riant et entrant à son tour dans ce badinage ; les charmes de nos belles Franc-Comtoises ne sauraient donc vous retenir ?

— Certes ! répondit l'inconnu, ils me fixeraient ici à tout jamais, si un devoir impérieux ne me contraignait de reprendre la route d'Allemagne dès l'aube.

— Tant pis pour nous ! dit courtoisement Gauthiot, qui ne voulut pas insister, surtout auprès d'un étranger ; mais j'espère, ajouta-t-il, que vous n'emporterez pas une trop mauvaise opinion de notre hospitalité.

— Plaise à Dieu que je puisse vous la rendre un jour ! répondit sourdement l'étranger, qui, s'inclinant, se disposait à se retirer, lorsqu'il entendit Impéria dire négligemment à Gauthiot :

— J'ai moi-même besoin d'un peu de repos. Souffrez donc que je quitte le bal jusqu'à l'heure de la pavane dont je ne veux pas priver les invités de maître Mathias.

— Soit ! répondit Gauthiot ; Brigitte vous conduira un instant au moulin. Veuillez seulement m'écouter un instant toutes les deux.

Vergy n'avait pas attendu ces dernières paroles pour s'éloigner. En se retournant, il se heurta brusquement contre un cavalier masqué qui murmura : Pardon, Monseigneur !

— Ah ! c'est toi, Frantz, répondit Vergy sur le même ton. J'ignore comment tu t'es introduit ici. Mais tu viens à propos !

— A vos ordres, Monseigneur !

— Tu vois ces deux femmes vêtues de clair, dit Vergy en désignant le groupe de Gauthiot, de Brigitte et d'Impéria ; l'une d'elles, celle qui porte ce magnifique collier étincelant de pierres, va se détacher de la foule dans quelques instants pour jouir un moment de la fraîcheur de la nuit.

— Entendu, dit Frantz, toujours à voix basse.

— Tu vas aposter deux hommes avec toi-même, dans l'ombre du feuillage, à trois cents pas d'ici.

— Oui, Monseigneur.

— Dès qu'elle paraîtra, vous la saisirez. Vous la bâillonnerez sans lui faire de mal, tu m'entends, et vous la conduirez à l'endroit où nos chevaux sont cachés. Il ne faut pas qu'elle ait le temps de pousser un cri.

— Soyez sans inquiétude, Monseigneur, on s'y connaît.

— Je serai moi-même à cheval, et je prendrai la tête de la colonne, dès que vous l'aurez attachée sur sa selle. Tu prendras en mains les rênes de son cheval, et au signal donné par toi, nous partirons au galop. Si l'affaire est bien menée, le collier sera pour vous ; va !

Pendant que cette conversation se poursuivait à voix basse et que les deux interlocuteurs s'éloignaient, Gauthiot disait à Brigitte :

— Ma chère enfant, Impéria vous a fait son cadeau de noce ; mais cela ne me dispense pas de vous remercier moi-même des services que vous nous avez rendus.

— Oh ! messire, dit la jeune épousée. Je n'ai rien fait que par affection pour M<sup>me</sup> Impéria et pour M<sup>lle</sup> Gilberte.

— Nous le savons, mignonne, répondit Impéria ; mais laisse faire Gauthiot ; nous sommes trois en effet à te devoir de la reconnaissance.

— J'avais demandé, continua celui-ci, à Denis Saige, l'argentier de la ville, de vous préparer un collier que je comptais vous offrir aujourd'hui. Il n'a pu être prêt à temps. Or, il ne faut pas que vous souffriez de ce retard, parce que vous devez être, ce soir, la reine du bal. Souffrez donc qu'Impéria vous prête le sien. Vous le lui rendrez, lorsque Denis Saige aura fait son office.

— Oh ! madame ! s'écria Brigitte toute rougissante.

— Si ! si ! nous le voulons ? dit Impéria, qui détacha elle-même son collier et le passa au cou de la mariée. Et maintenant, dit-elle, va te faire admirer par ce pauvre Guy Jaillon, qui se morfond là-bas dans son coin.

Impéria avait hâte de raconter à Gauthiot ce qui s'était passé entre elle et Antoine de Vergy ; et elle avait hâte surtout de le détourner de toute entreprise violente contre ce dernier, ce qui eut aggravé la situation, sans profit pour personne. Il fallait d'ailleurs démêler les véritables projets de Vergy, car Impéria comprenait à merveille que la passion du jeune prélat

n'était qu'un incident secondaire dans le drame politique qui se déroulait entre la Commune et le Chapitre.

De son côté, Brigitte, qui obtenait ainsi sa première minute de liberté dans cette longue journée, brûlait de rejoindre son cher mari. Elle accourut donc légère auprès de lui.

— Voyez, lui dit-elle, le beau collier que M<sup>me</sup> Impéria vient de me prêter, pour que je sois, ce soir, la reine du bal, et en attendant que Messire Gauthiot m'en donne un pour moi seule !

— Je n'ai que faire de votre collier, répondit Guy Jaillon d'un ton bourru. C'est vous que je veux, et, depuis ce matin, tout le monde jouit de votre société ! Il n'y a que moi qui n'ai pas le droit de vous approcher !

Brigitte eut pitié du pauvre garçon.

— Allons, allons ! lui dit-elle d'un ton calin et dans le tuyau de l'oreille ; encore un peu de patience. Dans quelques heures nous serons seuls, et je promets que je saurai vous tenir fidèle compagnie.

— Quelques heures ? C'est bien long ! soupira Jaillon. Ah ! si tu voulais, chère petite femme !

— Si je voulais quoi ?

— Nous nous échapperions un instant pour aller voir la lune se coucher derrière les grands arbres.

— Quoi, c'est à la lune que vous pensez en ce moment ? dit malicieusement la jeune femme.

— Ne ris pas, Brigitte ! j'ai soif de t'embrasser !

— J'aime mieux ça, monsieur ! dit Brigitte avec une gravité feinte. Et reprenant le ton enjoué : Alors vous pensez que si, par exemple,

je quittais furtivement la danse de ce côté, pendant que vous en feriez autant de l'autre, nous pourrions nous rejoindre derrière le moulin ?

— Oui ! oui ! c'est cela ! fit Jaillon tout réjoui.

— Puis gagner le grand chemin sous les arbres ?...

— A merveille !

— Et, finalement, voir la lune ?...

— Au diable la lune ! s'écria Jaillon tout transporté et en lui saisissant le poignet. C'est toi que je veux !

— Fi ! monsieur, dit Brigitte en se dégageant. C'est abominable à vous de brutaliser ainsi votre petite femme dès la première heure. Aussi je m'en vais, et je vous défends de me suivre... Mais je ne vous empêche point de disparaître vous-même d'un autre côté. Et, légère comme un oiseau, Brigitte disparut à gauche, pendant que Jaillon se précipitait à droite pour la retrouver quelque secondes plus tard derrière le moulin d'abord, sur la route forestière ensuite, où, hélas ! ce n'était pas la lune qui les attendait.

En quittant le terrain du bal, Vergy et Frantz s'étaient dirigés en toute hâte vers le campement. Pendant que le jeune gentilhomme faisait mettre tout le monde en selle en recommandant le plus profond silence, Frantz prenait Niklaüs avec lui, et, se faisant accompagner du plus intelligent des palefreniers, se portait à trois cents toises environ des violons. Là, dissimulés dans l'ombre de la forêt, il ordonnait à Niklaüs de se coucher à plat ventre sous le feuillage, la tête orientée de manière à ne rien perdre de ce qui se passait sur la route. L'embuscade était ainsi organisée depuis quel-

ques minutes, lorsque Niklaüs, mettant une sourdine à sa voix, murmura :

— Il me semble que je vois quelque chose !

C'étaient Guy Jaillon et Brigitte qui marchaient étroitement entrelacés.

— Attention ! dit Frantz, qui ne voulait pas d'une fausse manœuvre. Est-ce la femme blanche ?

— Je ne distingue encore qu'une ombre ; elle est blanche à droite et noire à gauche ! Ah ! je viens de voir briller les pierreries du collier sous un rayon de lune !

— Bon ! dit Frantz rassuré. Le collier est à nous !

— Tiens ! poursuivit Niklaüs, l'ombre est maintenant toute noire !

A ce moment, on entendit distinctement un bruit ressemblant furieusement à un baiser.

— C'est singulier ! poursuivit Niklaüs, on dirait qu'elle se dédouble maintenant !

— Diable ! se dit à lui-même Frantz, qui comprit à merveille la situation. Monseigneur ne m'a cependant pas donné mission de lui ramener un phénomène à deux têtes !

Et il demeura perplexe une seconde. Mais Frantz n'était pas homme à rester longtemps dans l'embarras :

— Ecoutez, dit-il tout bas à ses hommes. Il est évident que nous avons affaire à des amoureux. Nous allons les laisser nous dépasser d'une toise ou deux. Je jetterai alors une pierre sur le chemin, et pendant qu'ils regarderont derrière eux, toi, Niklaüs, tu sortiras vivement de l'ombre et tu sépareras le couple en maintenant l'homme, pendant que je me chargerai de la femme avec ton camarade !

— Et s'ils crient !

— J'y mettrai bon ordre avec cette écharpe, en ce qui concerne la femme. Quant à l'homme,

on croira d'abord à une querelle d'ivrognes, surtout si tu cries plus fort que lui. Pendant ce temps, nous filerons au campement, où tu trouveras ton cheval tout sellé, si nous sommes déjà partis. Autant que possible, pas de sang répandu. C'est l'ordre, tu m'entends !

Avant même que le couple infortuné put se douter de ce qui lui arrivait il fut séparé, et Guy Jaillon, d'ailleurs sans armes, roulait tout meurtri dans la poussière du chemin, sous le poing du colosse Niklaüs, qui s'occupait en conscience à le garrotter avec des cordes préparées à cet effet.

— Si tu cries, tu es mort ! lui dit Nicklaüs avec un geste menaçant. Etourdi par la chute qu'il venait de faire, le pauvre garçon n'en avait d'ailleurs nulle envie, ce qui n'empêcha pas le soudard de le bâillonner solidement avec une branche de coudrier.

Pendant ce temps, Frantz et le palefrenier avaient raison de Brigitte, qui demeurait inerte, soit par l'effet de la terreur, soit qu'on lui eût fait respirer un narcotique. Elle fut solidement attachée sur l'un des chevaux de main, et la petite troupe partit d'abord au pas pour éviter un bruit révélateur. Elle ne prit le galop de chasse que lorsqu'elle eût franchi la lisière de la forêt.

Certain de tenir enfin la belle Impéria, Vergy n'avait garde de s'exposer à une explication délicate avec sa captive sur l'acte de violence qu'il lui faisait subir. Il espérait se faire pardonner plus aisément lorsque celle-ci se trouverait au milieu des splendeurs de son château de Gy. Il n'avait donc pas assisté aux préparatifs du départ et s'était placé en vedette sur la route.

Lorsque la petite troupe sortit du bois, il

prit la tête de la colonne, se contentant, dans l'ombre de la nuit, de jeter un regard sur Frantz, pour s'assurer que ses ordres avaient été fidèlement exécutés. La silhouette blanche formée par le corps de Brigitte lui donna pleine satisfaction à cet égard, et la chevauchée s'engagea sur la route de Besançon à une allure très vive.

Quand vint l'heure de la pavane annoncée, on chercha partout la mariée, mais vainement. Quelqu'un fit remarquer que son absence coïncidait avec la disparition de Guy Jaillon, et l'on sourit tout d'abord. Mais l'absence se prolongeant, on prit de l'inquiétude. Maître Mathias Mouillebeeck, d'ailleurs, considérait cette fugue comme une injure à ses hôtes. On fouilla d'abord le moulin, puis les sources et les chutes d'eau. L'anxiété augmenta. Une petite comère bourgeoise fort avenante que serrait de très près un jeune seigneur masqué, déclara qu'elle avait entendu vaguement les jeunes époux se quereller à propos de la lune. Bien que cette explication ne fût pas aussi claire que les rayons de cet astre, elle ouvrit un nouveau champ de suppositions. Quelques jeunes gens saisirent des torches et se répandirent dans la forêt, d'où ils ne tardèrent pas à ramener le corps de Guy Jaillon à moitié asphyxié.

Délivré de ses liens et de son bâillon, puis réconforté d'un cordial, le pauvre garçon ne put rien expliquer, sinon que Brigitte avait été enlevée par des inconnus, et lui assommé.

Dans sa désolation, maître Mathias Mouillebeeck semblait avoir perdu la tête : Mais qu'allez-vous donc faire dans ce bois ? répétait-il sans cesse. Est-ce que j'ai besoin de voir la lune, moi ?



Il fallut lui promettre qu'on allait se mettre séance tenante à la recherche des ravisseurs, et il ne parlait rien moins que de les faire écarteler dès le lendemain.

En un clin d'œil, le bal fut désert. L'aube, d'ailleurs, apparaissait, et les jeunes hommes armés, qui d'épées et de bâtons, suivant les conditions diverses, se précipitèrent sur la route de Besançon. Mais ni à Chalezeule, ni à la Malâte, ni à l'Ermitage de Saint-Léonard, on n'avait vu ou entendu passer une troupe quelconque.

La vérité, c'est que pour dépister toute tentative de poursuite, Vergy, sous la conduite d'un des palefreniers qui était du pays, avait brusquement tourné à droite, immédiatement au-dessous du village de Chalèze, et passé à gué le Doubs qui à cette époque n'avait pas encore été creusé pour le passage du canal du Rhône au Rhin. De là sa petite bande s'était un instant engagée sur la grande route de Baume à Besançon; puis, par des chemins détournés qui existent encore aujourd'hui, elle avait, laissant la ville à sa gauche, gagné le sommet du faubourg Saint-Claude, pour, de là, se diriger sur Cussey et Gy.

On pense bien qu'avant de partir, Vergy avait fait préparer des appartements pour sa ou ses captives. La nouvelle mariée y fut conduite dans son costume de noce, sans qu'il eût à s'en occuper lui-même. La méprise du ravisseur subsistait par le fait de cette circonstance, que lorsqu'on eût dépassé le territoire de Besançon, c'est-à-dire lorsqu'il n'y eut plus aucun danger, la prisonnière avait obtenu de ses gardes du corps d'être débarrassée de ses liens. Elle en avait profité pour se faire un voile

contre l'ardeur du soleil, avec l'écharpe qui lui avait d'abord servi de bâillon. Et comme la connaissance, au moins de nom, des villages qu'elle traversait, aussi bien que quelques bribes échappées à la conversation de son entourage, lui avaient indiqué suffisamment où on la conduisait, elle n'avait eu garde de laisser entrevoir son visage. Très futée par elle-même, elle était en outre suffisamment au courant, par son père, de la double rivalité de Gauthiot d'Ancier et d'Antoine de Vergy, pour comprendre qu'elle était en ce moment l'objet d'une méprise et que ce luxe d'escorte ne lui était pas destiné. Bref, elle manœuvra si bien, que le ravisseur fut pris à son propre piège, et que lorsque Vergy, le lendemain, se fit annoncer dans l'appartement de sa captive, il se trouva inopinément en présence de Brigitte, légèrement courbaturée peut-être par l'aventure de la veille, mais néanmoins toujours vaillante et même un peu narquoise pour la circonstance.

---

## CHAPITRE XIX

### PROJETS DE VOYAGE A LA COUR

L'histoire est muette sur l'entretien de Brigitte et d'Antoine de Vergy. On sait seulement qu'à quelques jours de là, maître Mathias reçut la visite d'un émissaire du jeune prélat, qui lui remit un billet, écrit évidemment par un secrétaire, mais dont l'authenticité ne pouvait être douteuse, attendu qu'il portait en cire l'empreinte d'une bague léguée à Brigitte par sa mère. On y lisait que la captive était bien traitée, mais qu'elle resterait en otage au château de Gy avec plusieurs citoyens de Besançon dont on avait appris l'arrestation sur les grands chemins par les officiers de l'archevêque.

Ce n'était donc plus qu'une affaire de négociations, et maître Mathias recouvrit une partie de sa joviale humeur. Le mariage étant un fait accompli, Guy Jaillon, remis de ses aventures, entra à l'hostellerie du *Bœuf Couronné* et de la *Solive* réunis, dont il prit la direction sous la surveillance du bonhomme Jaillon, pendant que l'anspessade Mouillebeeck se réservait le département des affaires extérieures et la politique.

Pendant que cette évolution s'accomplissait dans les fastes culinaires de Besançon au xvi<sup>e</sup> siècle, Gauthiot, Lamblin, Impéria et Gilberte délibéraient sur la meilleure conduite à tenir dans les circonstances.

— Il n'est pas douteux, répétait Gauthiot, que le conflit en est venu à l'état aigu entre la Commune et le Chapitre, à la suite des arrestations arbitraires pratiquées par les officiers de l'archevêque sur d'honnêtes citoyens de la ville dont il prétend se faire des otages !

— Nous l'avons bien vu hier, à l'assemblée des cogouverneurs, répondait Lamblin. On y a maintenu toutes les résolutions antérieures : l'édit relatif aux clos de vignes, la prétention de percevoir la gabelle sur les moutures opérées dans les moulins ecclésiastiques, etc.

— Oui, répondit Gauthiot, et on y a ajouté l'interdiction pour les chanoines d'avoir des servantes au-dessous de l'âge canonique, ce qui me paraît peut-être un peu excessif.

Impéria sourit :

— Je ne vous savais pas, dit-elle, si soucieux de la félicité domestique de nos seigneurs les chanoines !

— C'est qu'en vérité, répondit-il, l'édit me paraît être une mesure de combat ; et je ne crois pas qu'il entre dans nos attributions de régler ce qui a trait à la vie intime de notre clergé local.

— Alors, pourquoi n'en avez-vous pas combattu la proposition ? dit Impéria, curieuse de sonder les mobiles de son seigneur et maître.

— Ah ! voilà ! dit-il, vous avez vos projets, ma chère âme. Moi, j'ai les miens ; et pour que les vôtres puissent se réaliser, il importe que je sois ici tout-puissant.

— N'êtes-vous pas le Petit Empereur de Besançon ? interrompit Lamblin.

— Faveur populaire, mon cher ! répondit Gauthiot d'un ton légèrement sardonique, et qui dit faveur populaire, dit faveur instable. Or, pour les projets d'Impéria, pour les miens, pour la Commune elle-même que je n'oublie pas dans mes visées d'avenir, il est nécessaire que je sois le représentant du véritable Empereur.

— Pourquoi de l'Empereur ? dit Impéria que passionnait aussitôt tout ce qui touchait à Charles-Quint. Ne suffirait-il pas d'être le délégué de M<sup>me</sup> l'Archiduchesse, notre véritable souveraine ?

— Hé ! ne savez-vous pas, ma chère amie, que M<sup>me</sup> l'archiduchesse Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas et de la Comté de Bourgogne, est morte malheureusement à Malines, et que nous passons directement sous le sceptre de Charles-Quint ? Nous en avons reçu la nouvelle en même temps, pour ainsi dire, que nous avons appris le décès de messire Philibert de Chalons, seigneur de Nozeroy au bailliage d'aval, et prince d'Orange, tué au siège de Florence.

— Quoi ? M<sup>me</sup> Marguerite est morte ? Et morte malheureusement, dites-vous ? interrompit Impéria en essayant une larme furtive. Eh bien ! je le regrette personnellement, car elle avait paru témoigner quelque sollicitude pour mes infortunes particulières.

— Oui, continua Gauthiot, une ânerie des médecins ! Un éclat de verre l'avait blessée au pied ; la gangrène s'y mit et l'on décida de lui couper la jambe. On voulut l'endormir, mais on s'y prit si mal qu'elle ne se réveilla pas.

— Infortune ! Fortune ! Infortune ! murmura la belle maîtresse de Gauthiot d'Ancier transposant ainsi la célèbre devise de l'archiduchesse Marguerite d'Autriche.

— C'est cela même, dit Gauthiot, et vous aurez peut-être occasion de rendre un dernier devoir à ses restes, car ils passeront sans doute par ici, puisqu'ils doivent être inhumés dans la merveilleuse église de Brou, près Bourg, qu'elle a fait construire pour servir de tombeau à son époux regretté, Philibert le Beau, duc de Savoie.

— Je n'y manquerai pas, dit Impéria, qui, n'oubliant jamais ses projets, ajouta aussitôt : Mais ceci nous mène loin de notre discussion. Revenons-y. Messire Philibert de Chalons n'était-il pas vicomte de Besançon ?

— Parfaitement ! Qu'en concluez-vous ?

— Alors la noblesse locale va s'assembler pour rendre hommage à sa mémoire ?

— Certainement ! On ramène son corps d'Italie et il doit être inhumé à Saint-Désiré de Lons-le-Sannier. J'espère même que mes collègues les cogouverneurs me désigneront pour représenter la Commune à cette cérémonie.

— Ne pourriez-vous pas profiter de l'occasion pour nous faire un parti dans cette noblesse ? Plus nous serons appuyés, plus l'Empereur sera obligé de compter avec nous.

— Ne vous y trompez pas, chère âme. La noblesse nous hait parce que nous sommes les élus du peuple et de la petite bourgeoisie, par la même raison qu'elle hait le Parlement de Dole, au profit duquel on l'a dépossédée du gouvernement local. Si elle prend couleur dans le débat, ce sera contre nous et au profit du prince archevêque, qui est un des siens.

— Alors, dit Lamblin, qui jusque-là s'était contenté d'échanger de longs regards avec Gilberte, acceptez mes propositions. Je n'ai qu'un mot à dire à Guillaume Farel, qui est en Suisse, où il poursuit le cours de ses succès de Montbéliard, en prêchant la Réforme. Les Neuchâtois, à sa voix, feront irruption dans la Comté, où ils s'aboucheront avec nos amis. Avec les intelligences que nous avons dans la place, le coup de main réussira et nous chasserons le Chapitre pour établir la vraie religion. Une fois maîtres de la place, l'Empereur sera tout aussi bien obligé de compter avec nous qu'il l'eût été avec une Commune triomphante mais demeurée catholique. D'autant qu'il ne s'agit nullement de porter atteinte à son droit de suzeraineté.

En parlant ainsi, Lamblin obéissait aux tendances de sa secte, dont il partageait l'indignation contre les mœurs du clergé. Cette indignation avait été vivement attisée dans ces derniers temps par les tentatives de violence dont Gilberte avait été l'objet de la part du jeune archevêque et de son complice, le chanoine Philippe Berdet.

— Le moyen n'est pas sûr, répondit Gauthiot. Par les raisons que je vous ai déjà dites, nous ne serions pas certains d'avoir le peuple avec nous. Or, sans le peuple, rien à faire; et nous nous serions nous-mêmes jetés dans la gueule du loup; car, tenez-le pour assuré, Charles-Quint ne tolère la Réforme dans ses Etats que là où il ne peut pas faire autrement. Non! Le moyen n'est pas bon. J'en ai un autre.

— Lequel?

— Le chancelier de M<sup>me</sup> l'archiduchesse Marguerite, qui est aujourd'hui celui de l'Empereur,

messire Nicolas Perrenot de Granvelle, est en route pour Besançon. Il vient d'être nommé juge d'Empire pour notre ville, et pour appuyer sa dignité, il vient avec le projet de faire construire, à son usage, un palais en façade sur la Grande-Rue, et dont les jardins s'étendront par derrière jusqu'à l'abbaye Saint-Vincent.

— Vous êtes merveilleusement renseigné ! dit Impéria.

— J'ai ma police, répondit Gauthiot, en riant.

— Soit ! interrompit Lamblin, mais je ne vois pas le rapport...

— C'est cependant bien simple, répliqua Gauthiot. Vous comprenez bien que le fils du maréchal-ferrant d'Ornans, aujourd'hui seigneur de Granvelle, de Chantonay, d'Apremont, Maizières, Rosey, Maiche, Cromary, Scey, Champagny, Cantecroix, premier conseiller d'Etat, garde des sceaux de l'Empire, commandeur de l'ordre d'Alcantara, chevalier de l'Épéron d'Or..., etc., ne va pas abandonner les honneurs et la haute position dont il jouit à la cour de Bruxelles et auprès de Charles-Quint, pour être simple avoué de l'Empereur à Besançon.

— Ce n'est pas vraisemblable, en effet, dit Lamblin.

— Il ne pourra donc exercer son nouvel office à Besançon que par délégation. C'est cette délégation que je convoite, encore plus dans l'intérêt de nos amis que dans le mien propre.

— Je reconnais, déclara Lamblin, que nul n'est aussi bien placé que vous pour tenir tête à l'arrogance du Chapitre.

— Ajoutez que l'Empereur, qui lutte en Allemagne contre la féodalité, a besoin de



s'appuyer ici sur l'élément populaire pour avoir raison du prince archevêque.

— En effet, nous sommes trop éloignés du siège de l'Empire, pour que sa souveraineté ne soit pas purement nominale, tant que cette arrogance n'aura pas été réduite.

— Il s'agit de persuader Nicolas Perrenot de Granvelle, qui est son *lit de repos*, c'est-à-dire un autre lui-même, comme l'Empereur arrive à le proclamer en personne dans ses jours de bonne humeur.

— Et si Nicolas Perrenot refuse ? interrompit Impéria qui voyait vaguement ses projets prendre du corps et qui, par avance, savourait sa vengeance contre Charles-Quint.

— Eh ! bien, répartit Gauthiot, nous en appellerons à l'Empereur lui-même. Il est bien un peu mon obligé et celui de ma famille !

— Comment cela ? dit Lamblin.

— Vous oubliez que c'est grâce à moi et à mon parent Hugues Marmier, le président du Parlement de Dole, que le connétable de Bourbon a pu se soustraire à la haine de François I<sup>er</sup> de France, et préparer, dans mon hôtel de Besançon, l'alliance avec l'Empire, qui fut si favorable à Charles-Quint en Italie contre les Français.

— Par ma foi, vous avez raison ! s'écria Lamblin, et j'ajoute que c'est un peu aussi grâce à votre intervention que nos amis des Ligues suisses intervinrent auprès du roi de France pour obtenir la mise en liberté de notre compatriote de Nozeroy, Philibert de Chalons, détenu à la tour de Bourges, à la suite d'une aventure de guerre dans laquelle il fut capturé par l'amiral génois Doria, l'allié de François I<sup>er</sup>.

— Voilà certes des services qui méritent

mieux qu'une récompense sur sa cassette comme celle qu'il vous a octroyée, dit Impéria. Mais je ne crois pas à la reconnaissance de Charles-Quint; vous savez que j'ai de bonnes raisons pour cela!

— Vous oubliez son intérêt, ma chère amie. Nous sommes ici le premier poste avancé de son empire contre la France, et la querelle avec François I<sup>er</sup> n'est pas encore terminée!

— Elle ne le sera pas de sitôt, dit Impéria, à qui la haine ouvrait des horizons sur l'avenir.

— En attendant, chère âme, répliqua Gauthiot, pensez-vous que l'intérêt de l'Empereur soit de nous jeter dans les bras de nos amis les Réformés des Liges suisses par de mauvais procédés?

— Ah! s'écria Lamblin, vous voyez bien que vous y venez enfin, à cette alliance, qui sera le prélude de l'incorporation!

— Non, mon ami! pas pour le moment, du moins, répartit Gauthiot, qui n'ignorait pas que les religionnaires envisageaient cette éventualité sans trop d'effroi, comme étant le seul moyen d'échapper à la tyrannie du clergé romain, et qui ne voulait pas d'un mot condamner toutes leurs espérances.

— Bref! conclut Impéria. Il est donc décidé que l'on attendra l'arrivée de messire Nicolas Perrenot de Granvelle.

— C'est mon avis, dit Gauthiot.

— Et s'il résiste?

— Vous ne serez peut-être pas fâchée de faire un petit voyage à la cour de Madrid, conclut à son tour Gauthiot, en déposant galamment un baiser sur la main de sa belle maîtresse.

---

## CHAPITRE XX

OU L'ON VOIT MAITRE MATHIAS MOUILLEBEECK DÉLÉGUÉ  
AU PROTOCOLE

Laissons la ville de Besançon faire des préparatifs extraordinaires en vue de l'arrivée du chancelier de Charles-Quint pour les Flandres et la Comté de Bourgogne, arrivée dont elle est informée officiellement ; et transportons-nous par la pensée sur la route qui relie Baumes-Dames à la ville impériale. Nous y trouvons une petite troupe de cavaliers armés jusqu'aux dents, escortant une litière attelée de quatre mules blanches et dans laquelle voyagent confortablement deux personnes de distinction, mais qui n'appartiennent évidemment pas à la noblesse d'épée. Écoutons leur conversation :

— Voyons, maître Simon, dit familièrement le plus âgé, dont on peut encore voir aujourd'hui, au musée de Besançon, le portrait dû au pinceau du Titien. Nous arrivons au terme de notre voyage, et il faut tirer la conclusion de notre entretien. Avez-vous un plan ?

— Mais, Monseigneur, répondit le personnage ainsi interpellé, mon plan sera le vôtre. Car je suis ici pour obéir.

— Bon ! Bon ! répartit en riant l'homme aux cheveux gris. Nous savons bien que vous êtes Simon Renard le bien nommé. Et c'est précisément parce que je connais votre prudence que je vous ai pris dans votre bailliage d'Amont, pour vous amener à Bruxelles, où j'espère bien vous faire entrer dans les conseils suprêmes du gouvernement. Mais il ne s'agit pas de diplomatie pour l'instant.

— Eh bien ! que Votre Seigneurie daigne s'expliquer.

— Ce que je veux, c'est votre avis personnel. Nous sommes Comtois tous deux ; vous de Vesoul, et moi d'Ornans, et vous connaissez aussi bien que moi les hommes et les choses de la Comté de Bourgogne.

— Aussi bien que vous, Monseigneur, c'est beaucoup dire.

— Je maintiens le mot, maître Simon. En tout cas, je vois qu'il faut préciser avec vous. Eh bien ! que feriez-vous dans cette affaire du conflit entre le Chapitre et la commune de Besançon ? Vous connaissez la politique de l'Empereur ?

— Ah ! cette fois, pas aussi bien que vous, répartit Simon Renard, en riant ; et il ajouta : puisque vous êtes son chancelier.

— Encore ! dit Nicolas Perrenot de Granvelle que nos lecteurs ont facilement reconnu. Je ne suis pas chancelier. Si on me donne ce titre, c'est parce que j'en ai occupé la fonction après la retraite de notre compatriote d'Arbois, Michel de Guatinare, récemment décédé cardinal.

— C'est vrai, vous n'avez pas le titre, mais vous avez le pouvoir, ce qui vaut encore mieux. Eh ! bien, imposez votre autorité, qui est, après tout, celle de l'Empereur.

— J'y compte bien ! mais comment ? Vous savez bien qu'ici je ne suis que juge impérial, et qu'à ce titre je n'ai qu'un droit, celui de participer à tous les actes judiciaires de la Commune.

Simon Renard sourit :

— Participer aux actes judiciaires de la Commune, dit-il, quand on est le premier conseiller de l'Empereur, nous savons ce que cela veut dire !

— J'entends bien ! Mais je ne réside pas. Mes autres fonctions m'appellent ailleurs, vous le savez aussi bien que moi. Et il importe cependant que je conserve l'influence.

— Eh ! bien ! que Votre Seigneurie se choisisse ici un autre lui-même, qui s'inspirera de sa pensée, c'est-à-dire de la politique de l'Empereur.

— J'y ai songé. Qui me conseillerez-vous de choisir ?

Simon Renard demeura silencieux :

— Vous avez ici, dit-il négligemment, messire Gauthiot d'Ancier qu'on appelle déjà le *Petit Empereur de Besançon*, parce qu'il possède la faveur populaire, et qui ne demanderait pas mieux de justifier son titre de fantaisie en personnifiant le véritable Empereur.

Nicolas Perrenot fit la grimace :

— Gauthiot d'Ancier ? s'écria-t-il, vous n'y songez pas ! Il est suspect d'intelligences avec les Réformés, et vous savez que l'Empereur ne veut pas entendre parler de la nouvelle religion.

— Dans la Comté de Bourgogne ? dit Simon Renard, avec une nuance d'ironie.

— En Bourgogne et partout où il est le maître, riposta Nicolas Perrenot. D'ailleurs, Charles-

Quint veut bien soutenir la Commune contre l'autorité féodale du prince archevêque; mais il n'entend pas substituer un pouvoir à un autre.

— Oui, il veut les dominer tous les deux.

— C'est cela même! Et notre devoir est de nous conformer à la pensée de l'Empereur. Or, Gauthiot ne m'inspire pas confiance. Il me faudrait pour cette délégation quelqu'un de plus proche de moi.

— Ce mot éclaira aussitôt le fin diplomate qu'était Simon Renard. Car il connaissait le faible du Chancelier, qui passait pour aimer beaucoup pourvoir les membres de sa famille de postes avantageux.

— Ah! maître fourbe, se dit-il en lui-même. Tu me demandes mon avis et tu as déjà ton siège fait!

— Mon Dieu! dit-il tout haut. Si j'ai prononcé le nom de Gauthiot d'Ancier, c'est parce qu'il est de la Commune et qu'il s'agit d'appuyer celle-ci pour tenir en respect le Chapitre. Mais le beau-père de Votre Seigneurie, François Bonvalot, est aussi cogouverneur, et celui-là vous serait plus proche que pas un.

— Hum! fit Nicolas Perrenot, qui était arrivé à ses fins. On dira que je fais du népotisme!

— Mais puisqu'il s'agit de vous remplacer dans une charge qui vous est personnelle, répliqua Simon Renard en affectant une grande conviction. D'ailleurs, qu'importe les médians? Depuis quand leurs dires sont-ils à considérer par les hommes d'Etat?

— Ainsi, dit le Chancelier, vous, l'homme avisé par excellence, vous pensez que.....

Nicolas Perrenot, seigneur de Granvelle et autres lieux, n'acheva point sa phrase. Un

lansquenet de l'escorte venait d'apparaître à la porte de la litière.

— Monseigneur, dit l'homme, il y a là un officier de la ville accompagné d'un porte-bannières qui désire parler à Votre Seigneurie.

— C'est bien, dit le Chancelier. Nous voici, si je ne me trompe, arrivés sur les hauteurs de Palente, d'où l'on domine la ville. Le lieu est bien choisi pour un entretien. Faites arrêter vos hommes; bêtes et gens ne seront pas fâchés de souffler un instant. Pendant ce temps, vous m'amènerez l'officier.

L'homme partit au galop, donna la consigne à sa troupe et revint à la même allure, suivi péniblement par un gros homme bedonnant monté sur un grand diable de cheval évidemment loué pour la circonstance. Ce cavalier novice, en dépit de son âge, avait toutes les peines du monde à se maintenir en équilibre sur son coursier, que ses courtes jambes enveloppaient à peine. Une longue rapière passée en verrous battait la croupe de l'animal dont elle excitait encore l'ardeur et qui paraissait insensible à l'action du mors. Ce fut miracle que, l'un portant l'autre, le groupe ne dépassât point la litière. Il y fallut l'intervention du chef de l'escorte, qui mit la main à la bride de ce coursier indiscipliné.

— Qui êtes-vous, mon ami? dit le Chancelier en souriant à l'homme, qui s'épongeait furieusement.

— Monseigneur! répondit le gros homme en soufflant comme un phoque, je me nomme Mathias Mouillebeeck; j'appartiens à la Commune en qualité de notable élu, et je suis anspessade dans la garde civique.

Nicolas Perrenot considérait attentivement

ce curieux échantillon de ce qu'on devait appeler plus tard le règne de la démocratie.

— Alors, dit-il, vous êtes bourgeois de la ville !

— Oui, Monseigneur ! Tavernier à l'hostellerie du *Bœuf Couronné* et de la *Solive réunis*, pour vous servir ! Et je suis dépêché auprès de Votre Seigneurie par l'assemblée des cogouverneurs, pour l'informer qu'Elle sera reçue à la porte de la ville par les membres de la Commune, ayant en tête leur président temporaire, messire Gauthiot d'Ancier.

— Qui me haranguera, suivant l'usage ! dit le Chancelier en souriant.

— Oui, Monseigneur ! au nom de la ville qui est en liesse à l'occasion de votre arrivée. Votre Seigneurie entendra tout à l'heure des salves d'artillerie, et elle sera conduite en cortège à son hôtel. Là se bornera le cérémonial pour aujourd'hui. La Commune a pensé, qu'arrivant de voyage, Votre Seigneurie aurait besoin de repos.

— C'est puissamment raisonné, dit Nicolas Perrenot, enchanté d'échapper à une corvée immédiate.

— Demain, poursuit Mathias Mouillebeeck, il y aura ostension du Saint-Suaire à Saint-Etienne, puis banquet à l'hôtel de ville, à l'issue duquel les confrères de la basoche joueront, aux Halles, une sotie de circonstance, sur le mode usité par Pierre Gringoire de Paris. Des places d'honneur sont réservées pour Votre Seigneurie et sa suite.

— A merveille ! répondit Nicolas Perrenot, dont la satisfaction officielle se trouvait légèrement tempérée par une grimace qui échappa d'ailleurs à la perspicacité de maître Mathias.



— En outre, poursuit ce dernier, j'ai mission particulière de demander s'il plairait à Votre Seigneurie d'accepter, pour Elle et pour sa suite, l'hospitalité de messire Gauthiot d'Ancier.

— Diable ! fit le Chancelier en jetant un regard d'inquiétude sur sa troupe et ses équipages, messire Gauthiot d'Ancier est-il donc un seigneur si magnifique ?

— C'est la générosité même ! répliqua maître Mathias avec feu. Monseigneur le Connétable de Bourbon lui-même ne dédaigna pas d'accepter cette hospitalité, lorsque, fuyant la colère de François I<sup>er</sup> de France, il passa par Besançon, pour aller en Italie, où l'appelait le service de l'Empereur.

La conviction même avec laquelle l'envoyé de la ville faisait l'éloge de Gauthiot d'Ancier fit naître une idée dans la tête du Chancelier. Evidemment ce bourgeois, élu notable de sa Commune, ne pouvait être qu'un familier du *Petit Empereur de Besançon*, et ce confident un peu naïf, pouvait être bon à consulter sur l'état des esprits dans la cité impériale. On en apprendrait peut-être plus long que dans les plaintes officielles du Chapitre et de la Commune.

— Vous remercieriez messire Gauthiot d'Ancier de son offre gracieuse, dit Nicolas Perrenot. J'aurais accepté avec plaisir son hospitalité, s'il n'y avait arrangement pris dès longtemps entre mon maître d'hôtel et mon beau-père Jacques Bonvalot, l'un de vos cogouverneurs. Je ne puis lui faire cette injure de retirer ma parole. Je descendrai donc chez lui, au quartier de Battant. Veuillez seulement dire au président de l'assemblée des cogouverneurs que je lui rendrai sa politesse en lui faisant visite en son hôtel.

Maître Mathias s'inclina et se disposait à regagner la ville sur son grand cheval, quand le Chancelier lui dit, comme par aventure :

— Mais, j'y pense ! Puisque vous êtes porteur de si aimables propositions, monsieur l'anspessade, ce nous sera un plaisir de causer plus longtemps avec vous ; quittez donc votre coursier, et venez prendre place dans ma litière, vous voyagerez plus aisément.

Maître Mathias n'hésita que pour la forme. On n'aurait pu dire ce qui dominait en lui à ce moment, du plaisir de quitter son cheval, ou de l'orgueil qu'il ressentait à parader devant ses collègues de la Commune, dans la compagnie intime de personnages aussi illustres. Mais lorsqu'il voulut entrer dans la litière, sa colichemarde qu'il portait en verrous, comme nous l'avons dit, se mit en travers de la porte. Ce fut une lutte homérique entre lui et l'instrument auquel il était attaché ; il faisait de vains efforts pour se hisser jusqu'à ses nobles compagnons de route, et l'on ne prévoyait pas qui aurait raison de ces deux obstinés, lorsque le Chancelier s'écria, avec une sorte de compassion narquoise :

— Mais, maître Mathias, confiez donc votre rapière à mon chef d'escorte. Vous n'en avez pas besoin, je pense, pour causer avec nous, et il vous la rendra lorsque nous serons en vue de vos collègues. Bien ! Maintenant prenez place sur la banquette de devant.

Mouillebeeck obéit et s'installa, non sans peine, à la place qui lui était désignée.

— Ah ! Monseigneur, dit-il en s'épongeant plus fort que jamais, quel honneur ! pour un pauvre lieutenant de la garde civique.

— Mais non ! mais non ! répondit Nicolas

Perrenot avec une bonhomie voulue. N'êtes-vous pas le fidèle ami de messire Gauthiot d'Ancier, que j'estime fort, pour ma part ; n'est-ce pas, messire Simon Renard ?

— Sans doute ! sans doute ! opina celui-ci qui suivait ce manège avec un curieux intérêt.

— Je m'en flatte ! répondit le gros homme. Et aussi l'ami de M<sup>me</sup> Impéria.

— Et qui est M<sup>me</sup> Impéria ? interrogea le Chancelier.

— C'est la belle amie de messire Gauthiot d'Ancier. La plus belle femme de la Comté de Bourgogne !

Le Chancelier glissa un regard significatif dans la direction de l'ancien lieutenant du bailliage d'Amont :

— Eh ! bien, dit-il, voilà messire Simon Renard, le plus galant de nos candidats diplomates de la cour de Bruxelles, qui ira présenter nos compliments à cette charmante femme.

— Ils seront d'autant mieux accueillis, dit le bonhomme, que, si je ne me trompe, M<sup>me</sup> Impéria aura à présenter à Votre Seigneurie une requête qui la concerne et qui intéresse également ma fille Brigitte.

— Ah ! Voyons cela ?

Avec une grande volubilité, maître Mathias se prit alors à conter à ses auditeurs les différentes tentatives dont M<sup>me</sup> Impéria avait failli être victime de la part de Vergy. Il insista particulièrement sur les incidents que nous connaissons et qui avaient marqué la noce de sa fille ; sur l'erreur commise par les ravisseurs, et sur la captivité de Brigitte au château de Gy.

Nicolas Perrenot et Simon Renard écoutaient ce récit avec une attention qui encourageait le bonhomme.

— Vous dites donc, interrompit le Chancelier, que Guy Jaillon, votre gendre, et son épouse avaient quitté subrepticement le bal pour aller contempler la lune à travers les grands arbres ?

— Oui, Monseigneur ! Ils appellent cela aujourd'hui de la sentimentalité ! De mon temps, on ne connaissait pas ça. Moi qui vous parle, Monseigneur, il ne m'est pas venu à l'idée de voir la lune le soir de mon mariage.

— Ah ! vraiment !

— C'est comme j'ai l'honneur de le dire à Vos Seigneuries. Quand j'épousai ma pauvre défunte, la veuve de mon voisin l'apothicaire, Nicole me dit un peu avant la fin de la noce : « Si vous voulez, maître Mathias, nous nous retirerons un instant pour prendre un bol de vin épicé très chaud ? Ça facilite les humeurs ! »

— M<sup>me</sup> Nicole était une femme avisée !

— Ma foi, Monseigneur, elle m'a toujours dit qu'elle s'en était bien trouvée, et j'ai été très heureux avec elle, sans avoir vu la lune ce soir-là !

— Que voulez-vous ! maître Mathias ! ce sont des idées de jeunesse !

— Des idées de jeunesse qui sont cause que les soudards de Monseigneur de Vergy ont pris ma Brigitte pour M<sup>me</sup> Impéria, et qu'ils l'ont emmenée en otage à Gy.

— Vous avez de ses nouvelles ?

— Par le courrier des dépêches de l'archevêché. Elle est bien traitée, c'est vrai ! Mais quelle désolation au *Bœuf Couronné*. J'ai surpris hier ce pauvre Guy Jaillon, mon gendre, qui pleurait dans les petits oignons en faisant revenir du veau à la casserole !

— On vous rendra votre Brigitte ; je m'en

charge, dit Nicolas Perrenot, qui était trop diplomate pour ne pas avoir saisi cette occasion de circonvenir l'entourage de Gauthiot d'Ancier.

— Dieu vous entende, Monseigneur ! soupira maître Mathias, de plus en plus convaincu qu'il allait devenir un rouage important du char de l'Etat.

— Monseigneur, dit Simon Renard, je crois que nous sommes arrivés. Il me semble que j'aperçois là bas la députation qui vient nous complimenter. Il serait peut-être bon que M. l'anspessade rejoignît les notables pour leur rendre compte du résultat de sa mission, pendant que nos valets prépareront les mules sur lesquelles nous devons faire notre entrée à Besançon.

— Il faut toujours obéir au maître des cérémonies ! dit le Chancelier en souriant amicalement à maître Mathias. Retournez auprès de Messieurs de la Commune et faites-leur part de nos intentions. Je n'oublierai pas la requête de M<sup>me</sup> Impéria et la vôtre ; et je serai toujours heureux de vous recevoir pendant mon court séjour à Besançon, si le *Bœuf Couronné* et les devoirs de votre charge vous laissent quelques loisirs.

Le bonhomme se confondit en remerciements, salua plus bas que terre et se dirigea vers le chef de l'escorte qui le rattacha à sa colichemarde, en même temps qu'il remettait la bride du grand cheval au porte-bannière municipal. Tous deux se dirigèrent alors vers le groupe des notables dans les rangs duquel ils ne tardèrent pas à se confondre.

---

## CHAPITRE XXI

### A DIPLOMATE, DIPLOMATE ET DEMI

Nous n'entreprendrons pas de décrire, ici par le menu les diverses cérémonies et réjouissances qui eurent lieu à l'occasion de la visite du Chancelier. L'ostension du Saint-Suaire n'avait lieu régulièrement que deux fois par an. Mais on l'exhibait aussi exceptionnellement lorsqu'un personnage de marque traversait la contrée. Toujours annoncée d'avance dans les chaires des églises, la cérémonie attirait invariablement une foule considérable qui attribuait une vertu miraculeuse à l'attouchement de cette relique. Elle était de plus une occasion de profits extraordinaires pour le commerce local. La corporation des boulangers, notamment, vendait en moyenne trente ou quarante mille petits pains bénits, et le Chancelier put s'assurer *de visu* que les principes de la Réforme ne risquaient pas de faire d'inquiétants progrès au sein d'une population qui, indépendamment de sa foi, tirait d'aussi beaux profits particuliers d'une légende que la coexistence d'un autre Saint-Suaire non moins mira-

culeux à Saint-Hippolyte d'abord, à Turin ensuite, n'avait pu entamer.

Bien que cette partie du programme de la journée eût été organisée principalement en vue du peuple, tout ce que la ville contenait de personnages appartenant plus ou moins à la politique et à l'administration y assista religieusement, sauf Monseigneur l'archevêque Antoine de Vergy, qui continuait à bouder dans son château de Gy et qui s'était fait représenter par son vicaire capitulaire. Ce fut ce dernier qui, avec l'aide de deux assistants richement revêtus d'ornements religieux fabriqués à Malines, et donnés à la cathédrale Saint-Etienne par son archidiacre Ferry Carrondelet, tira la précieuse relique du magnifique coffret où elle reposait en temps ordinaire, pour l'exposer à la vénération des fidèles. Elle portait l'empreinte de Jésus-Christ au tombeau, et les sceptiques de l'assistance un peu au courant des merveilles artistiques de la Renaissance qui battait alors son plein, durent sourire intérieurement en contemplant cette grêle image, s'il leur vint à la mémoire que les Ecritures nous représentent Jésus comme *le plus beau des Enfants des Hommes!*

Quoi qu'il en soit, tous les corps constitués, Gauthiot, les cogouverneurs et notables en tête, défilèrent devant la relique que le vicaire capitulaire et ses deux assistants tenaient déployée, à grands renforts de bras. On remarqua seulement que Jean Lamblin se contenta de s'incliner quand vint son tour, et passa outre sans accorder le baiser de rigueur. Mais on ne vit là qu'une distraction, l'attitude du jeune homme étant demeurée fort correcte pour le surplus. La vente des médailles commémoratives ayant

d'ailleurs produit une assez jolie recette, le clergé se montra très satisfait et l'incident passa, pour ainsi dire, inaperçu.

Après la cérémonie, le peuple se répandit dans la ville, où les fontaines publiques devaient substituer le vin à l'eau, pendant la durée du banquet offert aux personnages politiques par l'Hôtel de Ville. Là, les membres du Chapitre étaient mêlés aux notables, et à voir la cordialité qui régnait dans cette fête, personne ne se serait douté du conflit qui travaillait les membres des deux assemblées. Le Chancelier, d'ailleurs, eut des paroles conciliantes et distribua force eau bénite de cour. Gauthiot, qui avait ses raisons, répondit sur le même ton. Il va sans dire que le repas était servi par le *Bœuf Couronné* et la *Solive réunis*, sous la direction de Guy Jaillon, qui fit ainsi ses débuts à la satisfaction générale et au grand contentement de monsieur l'anspessade Mathias Mouillebeeck, que sa dignité attachait cette fois à la table officielle. Il n'est que juste de dire que Guy Jaillon avait, pour la circonstance, détérré dans la cave de son beau-père les meilleurs crus d'Ornans et de Vuillafans, en l'honneur du Chancelier.

Pendant que les personnages officiels festoyaient ainsi, Simon Renard, qui s'était fait excuser sous prétexte de dépêches importantes destinées à la cour de Bruxelles, se rendait chez Impéria, où il s'était fait précéder par un riche présent. Les diplomates de l'époque pratiquaient la maxime que les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Ils en donnaient et en recevaient; et les chroniques disent que les Granvelle n'échappèrent point à cette règle, que les mœurs du temps autorisaient.



Simon Renard ne connaissait d'Impéria que ses relations avec Gauthiot d'Ancier. Il ignorait notamment qu'elle eût vécu dans le rayonnement de la cour de Rome, cette école des plus fins diplomates du monde, et il ne soupçonnait pas qu'elle pût avoir un autre but que celui de vivre heureuse dans l'intimité du seigneur et maître qu'elle s'était choisi.

— Madame, lui dit-il dès l'abord, Monseigneur le Chancelier m'a départi auprès de vous pour vous présenter ses compliments.

— Je suis fort sensible à cette bienveillance, répondit la belle créature. Je ne m'attendais pas à tant d'honneur et encore moins au magnifique présent que Sa Seigneurie a bien voulu m'adresser par votre intermédiaire. Mais je ne vois pas en quoi une pauvre femme comme moi, peut mériter de retenir l'attention d'hommes aussi graves que messire Simon Renard et Monseigneur le Chancelier.

— On dit, madame, que vous êtes la plus jolie femme de la Comté de Bourgogne, et je m'aperçois, ajouta-t-il galamment, qu'on ne se trompe pas. A ce seul titre, vous avez droit déjà à nos hommages. Mais vous êtes de plus l'amie et même la conseillère de messire Gauthiot d'Ancier ; et, de ce chef, vous êtes une puissance devant laquelle les hommes politiques de la contrée doivent être heureux de s'incliner.

— Mais, dit Impéria en souriant, je ne vois pas le rapport que les charmes que vous voulez bien m'attribuer, peuvent avoir avec la politique ?

— Il est cependant très évident, répondit le diplomate, que vous avez nécessairement une grande influence sur celui qu'on appelle le

*Petit Empereur de Besançon*, en raison du rôle qu'il joue dans cette ville impériale, où l'Empereur, mon maître et celui du Chancelier, a des intérêts si puissants à sauvegarder.

— Mais, messire, dit Impéria qui éprouvait le besoin de voir venir ce diplomate et qui ne voulait pas le décourager, en admettant que j'aie l'influence que vous m'attribuez, j'ignore quels sont les intérêts auxquels vous faites allusion, et encore conviendrait-il de me les expliquer.

— Qu'à cela ne tienne, madame ! dit Simon Renard qui voyait déjà les négociations prêtes à se nouer. L'Empereur, pressé par les besoins de sa politique, verrait avec déplaisir les doctrines de la Réforme s'introduire dans la Comté de Bourgogne et particulièrement à Besançon, car s'il est obligé de ménager les Réformés en Allemagne, il a aussi besoin du pape, dans sa rivalité avec François I<sup>er</sup> de France. Il ne tient donc pas à voir notre région s'inféoder aux doctrines nouvelles.

— En est-il donc question ? interrogea la belle maîtresse de Gauthiot, avec une grande apparence de sincérité.

— Mon Dieu ! madame, répondit Simon Renard se laissant prendre ou faisant mine de se laisser prendre à ce petit artifice, on pourrait le croire, car la Commune de Besançon est en négociations ouvertes avec les Liges suisses.

— Bah ! répondit Impéria, qui laissa voir, imprudemment peut-être, qu'elle était très au courant de la question ; vous savez bien qu'il s'agit seulement de garantir la neutralité de la Comté de Bourgogne, en cas de conflit entre l'Allemagne et la France. Et cette politique-là, si je ne me trompe, avait autrefois l'approbation

de M<sup>me</sup> l'archiduchesse Marguerite. Est-ce que tout serait changé, par hasard, depuis la mort de notre chère souveraine?

De patiente qu'elle était au début, Impéria devenait agressive.

— Je ne dis point cela, répondit maître Simon Renard, qui ne se souciait pas d'expliquer à une inconnue, que Charles-Quint ne tenait pas tant que cela à la neutralité de la Comté de Bourgogne, et qu'il n'aurait pas été fâché, au contraire, de faire de cette province le boulevard de ses résistances aux prétentions françaises.

— Eh bien? alors? interrogea Impéria de plus en plus pressante.

— Le conseil privé de l'Empereur, qui entre entièrement dans ses idées, craint la contagion de l'exemple. Le voisinage, à Neuchâtel, de Guillaume Farel, le fougueux prédicateur de Montbéliard, où il n'a que trop bien réussi, lui porte ombrage, et il se souvient que des démarches ont été faites par les Neuchâtelois auprès des cogouverneurs de Besançon, pour savoir si cette ville adhérerait à la Réforme dans l'occasion.

— Comment? vous savez déjà cela à la cour de Bruxelles? Vous êtes bien renseignés, car l'affaire est toute récente!

— Oh! répondit modestement Simon Renard, nous avons d'excellents informateurs.

— Eh bien! ils ont dû vous dire l'accueil qui a été fait par la Commune à la proposition des Neuchâtelois. Elle n'a rien voulu entendre de ce qu'on lui proposait contre la foi.

— C'est vrai! Mais ce sont là des déclarations officielles. Les actes ne sont pas aussi rassurants.

— Comment cela?

— Hé ! oui. L'affaire de l'orfèvre Pierre du Chemin a fait scandale. Sa mère et lui étaient arrêtés sous l'inculpation d'avoir tenu des propos hérétiques. Une perquisition fit découvrir chez eux une Bible française récemment imprimée à Neuchâtel. Et l'influence de messire Gauthiot d'Ancier a fait relaxer la mère, pendant que le fils n'était condamné qu'à deux mois de prison et à six vendredis de jeûne au pain et à l'eau. Que deviennent les instructions de l'Empereur contre l'hérésie en tout ceci ?

Simon Renard faisait allusion à un épisode authentique de cette politique de bascule, qu'il devait lui-même pratiquer plus tard avec tant d'éclat dans les Pays-Bas et que Gauthiot avait imaginée avant lui, pour se rendre nécessaire à Besançon. Le fait étant matériellement exact et l'argument irréfutable, Impéria comprit la nécessité d'une diversion, et elle ne put l'opérer sans laisser lire un peu dans son jeu :

— Bah ! dit-elle, en recourant à ce sourire qu'elle savait irrésistible : l'Empereur n'a que faire d'un bûcher de plus ou de moins ; et mieux vaudrait pour lui, voir sa cité impériale renoncer au traité de combourgeoisie avec les villes suisses, que la satisfaction de brûler une vieille hérétique de plus !

Simon Renard regarda Impéria avec admiration. La désinvolture avec laquelle la belle amie de Gauthiot d'Ancier parlait de la répression de l'hérésie, à une époque où le scepticisme n'était pas absolument sans danger ; la sagacité avec laquelle elle venait de mettre le doigt sur le point douloureux de la politique impériale à Besançon ; l'adresse dont elle faisait preuve, laissant miroiter aux yeux de l'agent du pouvoir central la solution tant désirée, tout cela

émerveillait le futur ambassadeur de Charles-Quint qui s'expliqua dès lors l'influence de la belle créature sur le *Petit Empereur de Besançon*.

— Assurément, madame! dit-il, non sans laisser percer quelque chose de son admiration; assurément l'Empereur éteindrait beaucoup de bûchers, si on lui donnait l'assurance que l'hérésie ne fera pas de progrès dans la Comté de Bourgogne et surtout...

— Et surtout, n'est-ce pas, qu'avec l'hérésie on ne verrait point apparaître cet esprit d'indépendance qui anime les Liges suisses? conclut Impéria qui, sentant son avantage, avait résolu de le pousser jusqu'au bout.

Simon Renard resta un moment pensif. Puis, comme s'il eût pris une décision subite: Je vois, dit-il, qu'il n'y a rien à vous dissimuler, madame! et qu'en traitant avec vous, on traiterait non seulement avec messire Gauthiot d'Ancier, mais encore avec ceux qui sont derrière lui. Voulez-vous que nous jouions cartes sur table?

— Volontiers! répondit Impéria tout haut, pendant que tout bas elle se murmurait à elle-même: Allons donc! Tu y viens enfin, et tu t'aperçois, séducteur officiel, que je vau mieux que le petit présent avec lequel tu comptais m'acheter! Et tout en se parlant ainsi à elle-même, elle eut son plus gracieux sourire.

— Eh bien! reprit Simon Renard, j'avoue que l'hérésie effraie moins l'Empereur que la perspective de voir la Comté de Bourgogne échapper à son action, en s'inféodant à la politique des Liges suisses. J'ajoute qu'il se montrerait moins sévère à l'encontre des religieux, dont il peut faire des alliés dans sa

lutte contre les prétentions féodales du Chapitre et de l'archevêque, s'il était assuré que sa tolérance ne tournerait pas contre son autorité de suzerain. Si seulement il était certain de la rupture du pacte de combourgeoisie, l'Empereur pourrait tenir les Réformés sur le pied d'égalité avec les catholiques romains.

— Très bien ! dit Impéria, qui ne perdait pas son but de vue ; mais pour pratiquer cette politique, il faudrait avoir sur place un homme.

— A moins que ce soit une femme ! répondit Simon Renard en souriant.

— Mettons tous les deux, si vous le voulez bien, riposta Impéria, qui comprit à merveille la proposition. Puis, comme si elle brûlait ses vaisseaux : Bref, entre l'archevêque et le Chapitre d'une part, la Commune et les Religionnaires de l'autre, vous nous offrez, vous autres impériaux, d'être les arbitres de la situation, c'est-à-dire les maîtres ?

— Les maîtres, c'est beaucoup dire.

— Oh ! ne chicanons pas sur les mots, je vous prie ! Et que deviendront nos libertés municipales en tout ceci ?

— Vous les conserverez ; au besoin on les augmentera sur le dos de l'archevêque, qui est naturellement désigné pour payer les frais de la guerre.

— Bon ? Mais où sera notre garantie ?

— Quelle garantie voulez-vous ?

— Je veux que Gauthiot d'Ancier soit nommé représentant officiel de l'Empereur à Besançon. Le poste de juge impérial assistant aux procédures des tribunaux de la ville est précisément vacant. Qu'on le lui donne ! Il se chargera de donner bientôt à la fonction toute l'ampleur désirable.

— Je crains, madame, que vous vous heurtiez à des difficultés, répondit Simon Renard, que nous avons vu échouer devant Nicolas Perrenot sur cette même question.

— Lesquelles ? dit Impéria.

— Le Chancelier pense qu'il serait préférable que cette délégation impériale ne fût point remise aux mains d'un homme inféodé à l'un des deux partis en présence.

— Dites plutôt qu'il pense à être cet arbitre lui-même, ce qui est absurde, car pour opérer utilement, il faut résider.

— Aussi, songe-t-il à déléguer ses pouvoirs.

— Ah ! oui, et nous aurons alors quelque Bonvalot pour remplir ce poste, car le faible qu'il a pour sa famille est devenu légendaire.

— Mon Dieu ! madame ! répliqua Simon Renard qui, en sa qualité de confident du Chancelier, ne voulait pas trahir le secret de son maître, je ne saurais que vous dire à cet égard. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que rien n'est encore fait de ce chef. Pour ma part, intéressé ou non, je n'aurais pas les scrupules du Chancelier, attendu que si messire Gauthiot d'Ancier est le chef incontesté de l'un des deux partis, il a aussi une certaine action indirecte sur les Religionnaires, qui peuvent être un appui contre le féodalisme.

— Prenez-garde, messire, vous êtes sur la pente de l'hérésie ! dit Impéria moitié sérieuse et moitié ironique, parce qu'elle voulait savoir ce que cachait au juste cette largeur de conscience chez son interlocuteur.

— Pas plus que vous-même, madame ! répliqua Simon Renard avec une moue sarcastique des lèvres indiquant suffisamment que l'orthodoxie ne le gênait point outre mesure.

— Eh bien ! nous pourrions être d'accord, je le vois, reprit Impéria. Et, puisque nous nous heurtons à la volonté de Monseigneur le Chancelier, que nous conseillez-vous de faire, vous qui ne paraissez pas atteint par l'esprit sectaire, et que les intérêts particuliers n'aveuglent point comme votre patron ?

Simon Renard laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et réfléchit longtemps. Il était évident qu'une lutte sourde se livrait en lui. Soudain il releva la tête, et comme s'il eût prononcé le fameux *alea jacta est*, il s'écria :

— Je vous conseille, madame, d'en appeler à l'Empereur !

L'entretien qu'il venait d'avoir avec cette femme supérieure, avait fait entrevoir toute une politique nouvelle au futur ambassadeur de Charles-Quint. La répression sanglante de l'hérésie lui avait apparu tout à coup vieux jeu. Il avait pressenti que les Granvelle se fourvoyaient, sinon au point de vue de leur fortune personnelle, du moins en ce qui concernait l'avenir des monarchies électives ou de droit divin. La politique de la tolérance confessionnelle, celle qui devait triompher plus tard avec l'Édit de Nantes, s'était révélée subitement à lui, avec tous les avantages de son scepticisme administratif. Il s'était dit, tout à coup, que le bras séculier ne gagne rien à allumer les bûchers pour le compte de la passion confessionnelle, et il s'était promis aussitôt de concilier, si faire se pouvait, cette manière de voir nouvelle, avec la fidélité qu'il devait à la politique impériale et la reconnaissance dont il était tenu envers les Granvelle, qui lui avaient ouvert la porte des honneurs publics.

Impéria, de son côté, fut très frappée de voir



cet entretien avec le confident de Nicolas Perrenot aboutir à la même conclusion que Gauthiot d'Ancier avait déjà formulée devant elle.

— Alors, messire, dit-elle, nous pouvons compter du moins que nous n'aurons pas en vous un ennemi dans la place, et qu'au besoin vous donneriez un coup d'épaule à notre manière de voir ?

— Madame, répondit Simon Renard, en baisant galamment la main de la jeune femme, dans les limites imposées par le bien du service de l'Etat, je suis tout acquis à votre manière de voir, et c'est pourquoi je voudrais vous voir plaider votre cause devant l'Empereur en personne. Quant à moi, j'ai toujours été l'ami de Gauthiot d'Ancier, et aujourd'hui que je connais l'intimité qui vous lie tous deux, je serai plus empressé que jamais à entrer dans vos vues, autant du moins qu'il me sera permis de le faire. Avec un homme comme lui, une femme comme vous, et un souverain à larges vues comme notre gracieux Empereur, nous pourrions peut-être faire avancer notre temps d'un siècle.

Sur ces paroles flatteuses, Simon Renard salua et sortit, pendant qu'Impéria songeait au chemin parcouru et à la candidature de Gauthiot d'Ancier nettement posée. Elle avait trop d'expérience pour ne pas comprendre que le confident du Chancelier lui avait été dépêché pour sonder les intentions du *Petit Empereur de Besançon*, et elle constatait que tous deux aboutissaient à la même conclusion : la nécessité de voir l'Empereur, et cette seule pensée ravivait la haine qu'elle nourrissait pour Charles-Quint.

---

## CHAPITRE XXII

### DES MERVEILLEUX EFFETS DE LA COLÈRE CÉLESTE

Les succès de Guy Jaillon comme maître d'hôtel avaient rempli de joie maître Mathias Mouillebeeck, et il s'étonnait que son gendre en parût moins fier que lui-même. Il avait fait part à celui-ci des promesses de l'homme qu'il appelait « son illustre ami le Chancelier, » en ce qui concerne Brigitte ; mais la tristesse de Jaillon n'en avait point été diminuée. La vérité c'est que Jaillon était doublement mortifié dans son affection pour la jeune femme et dans son amour-propre, par quelques quolibets qu'il avait surpris autour de lui. C'était d'ailleurs un garçon très concentré que Jaillon, et chez lequel le bon sens parlait toujours plus haut que la vanité. Il n'avait pas tardé à saisir les travers ambitieux de son beau-père, et il n'avait qu'une confiance très médiocre dans la sollicitude des puissants du jour, pour les pauvres diables de sa condition. La fréquentation de quelques coreligionnaires secrets de Jean Lamblin avait développé en lui une tendance à la révolte, et il était plus disposé à ne s'en rapporter qu'à lui-même du soin de ravoïr

Brigitte, qu'à s'en remettre aux bons offices problématiques du Chancelier.

Dans des conciliabules qu'il arrosait invariablement d'un vin clairet, Jaillon avait vainement jusqu'ici élucidé avec ses jeunes amis le moyen de donner un corps à ses projets. En leur qualité de religionnaires, les jeunes fous n'auraient pas été fâchés de jouer un méchant tour à Monseigneur l'archevêque Antoine de Vergy ; mais ils manquaient de renseignements sur la situation faite à Brigitte au château de Gy, et il n'était pas prudent d'aller s'enquérir sur place de ce que l'on avait besoin de savoir.

Les choses étaient dans cet état depuis de nombreuses semaines déjà, lorsque le hasard se chargea d'apporter un élément utile à la petite conspiration. Nous avons dit qu'un courrier d'Antoine de Vergy venait toutes les semaines prendre les dépêches de l'archevêché pour le château de Gy. Il avait mission de passer au *Bœuf Couronné* pour y donner des nouvelles des otages, assurer qu'ils étaient bien traités, mais aussi qu'ils ne seraient rendus que lorsque la Commune aurait donné satisfaction aux légitimes revendications du prince archevêque.

Un jour qu'il était seul au logis pendant que maître Mathias Mouillebeeck procédait avec dignité, à une ronde de jour, dans les divers postes de la garde civique, Jaillon vit arriver le courrier en question. Il prit aussitôt son air le plus aimable, celui que son beau-père ne lui voyait pas souvent depuis la triste aventure des sources d'Arcier.

— Je commençais à désespérer de vous voir cette semaine, dit-il en avançant au courrier un des escabeaux de la salle basse.

— Pourquoi donc ?

— Il me semble que vous êtes en retard d'un ou deux jours.

— Oui. Monseigneur avait une communication importante, paraît-il, à faire au Chapitre, et mon voyage s'est trouvé retardé d'autant. Vous avez donc plaisir à me voir?

— Certes! Et la preuve, c'est que nous allons boire ensemble un pot de vin d'Arbois, si vous le voulez bien.

— Volontiers! Et puisque vous me donnez le choix, je demande que ce soit de ce vin que la Commune prépare pour le voyage projeté du seigneur Erasme à Besançon.

— Quoi! Vous savez?...

— Hé! sans doute, nous n'ignorons rien à Gy de ce qui se passé à Besançon, grâce à Monseigneur le Vicaire Capitulaire.

— Il y a cependant une chose que vous paraissez ignorer : c'est que le seigneur Erasme ne viendra pas s'établir à Besançon comme il l'avait promis. Il refuse de quitter Bâle.

— Quel est ce caprice? La Commune n'avait-elle pas fait des préparatifs pour recevoir l'illustre docteur? Il n'est question dans tout le pays que de l'excellent vin d'Arbois que l'on se proposait de lui offrir en présent, parce que ce cru chatouille plus particulièrement son palais, dit-on.

— C'est si vrai, que nous en avons la commande. Mais comme le seigneur Erasme ne vient pas, les tonneaux restent pour compte au *Bœuf Couronné*, ce qui me permettra de vous offrir un pur jus de pulsard, chaque fois que vous m'apporterez des nouvelles de ma petite Brigitte.

— Ah! mon gaillard! Vous y pensez donc toujours?

— Plus que jamais ! Et même je comptais sur la déconvenue éprouvée par les Bisontins par le fait de la subite résolution du seigneur Erasme, pour revoir plus promptement ma chère petite femme.

— Ah ! par exemple ! je veux que la peste m'étouffe, si je saisis le rapport entre ces deux faits !

— C'est pourtant bien simple : le seigneur Erasme renonce à s'établir chez nous, pour ne pas retomber, à Besançon, dans les controverses politiques et religieuses qu'il a rencontrées partout où il lui a plu de fixer un instant son humeur un peu vagabonde.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'avais espéré qu'en présence de cet avertissement, car c'en est un, le Chapitre et la Commune se réconcilieraient et qu'alors les otages deviendraient inutiles de part et d'autre.

— Ma foi, je ne demanderais pas mieux, ne fût-ce que pour rentrer moi-même à Besançon et avoir ainsi occasion de tâter sept fois par semaine de cet excellent cru que le seigneur Erasme a grand tort de dédaigner, à mon avis.

— Holà ! Margot ! dit Jaillon en frappant vigoureusement sur la table. Encore un pot du même, pour mon bon ami le courrier, qui le trouve excellent ! Nous disions donc, ajouta-t-il, qu'il faut que je me résigne encore longtemps à voir ma pauvre Brigitte dans les prisons de Monseigneur l'archevêque ?

— En prison ? Mais votre femme n'est pas emprisonnée. Elle jouit même d'une certaine liberté.

— Que me dites-vous là ?

— Oh ! nous ne sommes pas des sauvages, et Monseigneur Antoine de Vergy est plein d'attentions pour ses otages, surtout quand il s'agit des femmes.

— Ainsi, Brigitte?...

— Rassurez-vous, votre Brigitte a son appartement. Elle est seulement sous la surveillance d'une duègne, avec laquelle elle peut se promener dans le parc, et, les dimanches et fêtes, on la conduit même aux offices de la paroisse.

— Excellent prince, que votre archevêque ! Voyez pourtant comme il est calomnié.

Disant cela, Jaillon versa une nouvelle rasade au courrier, dont la langue commençait à s'épaissir et qui, malgré cela, n'en devenait que plus verbeux.

— Oui, c'est comme je vous le dis, répéta l'homme de l'archevêque. Ces otages ne sont pas bien malheureux ; ils sont bien nourris et ils n'ont rien à faire. De plus, ils assistent à toutes les solennités religieuses. Tenez ! par exemple, nous célébrons, de demain en quinze, la fête patronale ; je suis bien convaincu que votre Brigitte prendra sa part de toutes les réjouissances.

— Ah ! vraiment ?

— C'est comme je vous le dis. Oh ! ce sera splendide, bien que notre église soit en réparation !

— Ah ! votre église est en réparation ? Mais buvez donc, cher ami ! dit Jaillon, dont l'idée prenait corps de plus en plus.

— Merci ! répondit l'homme. A la vôtre !

Jaillon fit semblant de boire pendant que l'autre avalait une forte lampée aussitôt remplacée par les soins du jeune maître d'hôtel.

— Et vous dites, reprit celui-ci, qu'on pourrait au besoin lui parler ?

— Au seigneur Erasme ? demanda le courrier, dont le cerveau commençait à se brouiller terriblement sous l'effet de l'ivresse.

— Mais non ! à Brigitte ?

— Ah ! oui, Brigitte ? Hi ! Hi ! Hi !... n'aime pas le vin d'Arbois ! Hi ! Hi ! Hi ! fit l'homme désormais sous l'empire de son idée fixe. Moi, je l'aime. Hi ! Hi ! Hi !... Et le vin de Gy aussi ! Hi ! Hi ! Hi !

A partir de ce moment, Jaillon ne put plus rien tirer de cette brute, qui s'endormit sur son sac de dépêches. Mais Jaillon savait si bien maintenant ce qu'il avait intérêt à connaître, que l'idée ne lui vint même pas de jeter un regard indiscret sur le sac en question.

Le soir même, Jaillon et les jeunes étourdis ses amis avaient leur plan arrêté. Ils devaient se rendre à Gy au jour indiqué, et sous des déguisements divers, comme de jeunes paysans désireux de faire leurs dévotions au sanctuaire réputé. Pour le surplus, ils s'inspireraient des circonstances.

Dès la veille du grand jour, maître Mathias Mouillebeeck chercha vainement son gendre dans le dédale du *Bœuf Couronné*, et il commençait à redouter un nouveau malheur, quand il rencontra un palefrenier ayant mission de lui apprendre que Jaillon s'était absenté pour deux jours, mais sans pouvoir indiquer la direction prise par son jeune maître. Cette nouvelle ne fit que changer la nature des inquiétudes de maître Mathias. Il crut à un dérangement du cerveau de Jaillon ; mais l'obligation de veiller aux fourneaux abandonnés par celui-ci ne lui permit pas de se livrer à de trop amères réflexions.

Pendant ce temps, Jaillon et ses amis, au nombre d'une dizaine environ, cheminaient joyeusement sur la route de Marnay, sous des costumes de paysans endimanchés. Ils manœuvrèrent de façon à arriver au lieu de destination à la nuit tombante, et de manière à n'être point trop remarqués. Ils eurent du reste, pour le même motif, la précaution de prendre logis séparément dans les diverses auberges de la localité et se donnèrent rendez-vous à l'église dès la première messe du matin. Tout, du reste, semblait marcher au gré des désirs de nos conspirateurs. Le soleil se leva dans une atmosphère lourde et sans fraîcheur, comme si un orage devait éclater dans la journée. En entrant dans l'église, Jaillon constata que les échafaudages devant servir à la restauration des voûtes de l'abside dominaient à une grande hauteur le maître autel avec leur système compliqué d'échelles. Il suffisait du simple relâchement de quelques attaches de ce bâtis provisoire, pour que tout s'effondrât avec fracas. La chute du plâtre préparé pour l'opération devait à elle seule provoquer une obscurité relative, pour peu qu'une main précautionneuse eut pris soin d'en éventrer les sacs par avance. Quant aux perches supportant toute cette fragile construction, il était facile d'en atteindre la base sans entrer dans le chœur lui-même, en suivant simplement la nef du pourtour.

Sous prétexte d'une dévotion méritoire, la petite troupe bisontine demeura dans l'église veuve de fidèles entre les messes basses du matin et l'office solennel qui devait, plus avant dans la journée, réunir l'immense majorité des habitants du village et des cultivateurs



des environs. Jaillon eut promptement fait de distribuer les rôles. Les uns eurent mission de préparer l'échafaudage en vue de la destination qu'on lui réservait ; les autres eurent ordre de se disséminer dans la foule et de renverser bancs et chaises avec fracas quand la panique serait déclarée. Jaillon se réserva de donner le signal du milieu même de l'église en criant : Au feu ! Seulement ce signal ne devait être donné que pendant le prône du révérend père franciscain, afin qu'aucun officiant ne fût en ce moment à l'autel et que tous les regards convergeassent sur le prédicateur.

Jaillon avait constaté, avec plaisir, l'existence d'une petite porte latérale servant de dégagement aux nefs encombrées les jours de grande cérémonie ; il avait appris, la veille au soir, que, suivant l'usage en vigueur à Gy, les hommes se cantonnaient à droite de l'église et les femmes à gauche, disposition qui favorisait ses projets, à la condition qu'il eut soin de se placer sans affectation à la même hauteur que Brigitte. Dans ce cas la porte latérale devait lui être d'un grand secours au moment où la foule se précipiterait en masse vers l'issue principale qui, naturellement, ne suffirait pas à vomir, d'un seul coup, tout ce flot populaire. Le coup fait, les conjurés devaient se réunir dans un petit bois situé à quelque distance du village, mais à l'opposite de la route de Besançon, parce qu'il importait de détourner les premiers soupçons, ce qui faciliterait évidemment la fuite des conspirateurs.

Sans doute il n'était pas nécessaire que Brigitte eut connaissance du plan pour sa réalisation ; mais il est clair qu'en reconnaissant Jaillon dans la foule, elle devait s'attendre à

quelque entreprise. Le jeune maître d'hôtel eut alors une idée de génie. Quand les cloches commencèrent à appeler les fidèles à la cérémonie, il sortit naturellement de l'église pour s'orienter dans la direction du château sur la route duquel il ne tarda pas à rencontrer le cortège des otages, sous la simple surveillance de quelques soudards à la solde de l'archevêque, parmi lesquels il crut reconnaître dans la personne de Niklaüs, le colosse de reître allemand qui, la nuit de ses noces, lui avait décoché un si formidable coup de poing au cours de la fameuse promenade sentimentale aux rayons de la lune. Mais il ne s'agissait pas de vengeance pour le moment ; et avant tout il fallait attirer l'attention de Brigitte qui s'avançait, très libre en apparence, et accompagnée seulement d'une duègne.

Comme absorbé dans ses réflexions, Jaillon dévala naturellement à la rencontre du cortège qu'il feignait de ne pas voir, en faisant les gestes d'un homme qui se parle à lui-même ; puis, quand il fut arrivé à la hauteur de Brigitte, il se baissa vivement pour se relever plus vivement encore, mais cette fois de manière à mettre son visage en pleine lumière :

— Ah ! s'écria Brigitte qui ne put retenir un premier mouvement de surprise.

Mais pas un muscle du visage de Jaillon ne tressaillit : Mademoiselle, dit-il avec beaucoup de sang-froid, vous venez, je crois, de perdre votre bourse. Et de fait il tendit à la jeune femme une petite bourse dont la remise lui permit de serrer furtivement les doigts de Brigitte.

Ce petit manège s'était accompli si adroitement, que la duègne n'y avait point vu malice.

— Quoi? Qu'y a-t-il? demanda-t-elle avec sollicitude. Vous êtes-vous fait mal?

— Non! répondit Brigitte, dont le visage ne conservait déjà plus trace de surprise. J'ai eu peur, voilà tout, ne sachant pas ce que cet inconnu me voulait! Et elle affectait une certaine irritation contre cet homme qui s'était permis de lui adresser brusquement la parole.

— Vous voyez pourtant qu'il était animé de bonnes intentions, dit la duègne, qui semblait prendre à tâche, en chaque circonstance, de rassurer sa prisonnière sur la moralité des gens du pays.

— Oh! oui, madame, répondit Brigitte. C'est un bien honnête garçon.

La duègne n'attacha pas d'autre importance à cette déclaration faite avec feu, et le cortège continua sa marche vers l'église, suivi à distance par Jaillon, qui, mêlé dans la foule, jouait des coudes avec succès pour arriver du côté des hommes, à la hauteur du rang où s'était arrêtée Brigitte. Il y réussit merveilleusement et put, de là, jeter un coup d'œil circulaire sur son personnel. Chacun était à son poste et semblait témoigner d'une vive impatience de voir les cérémonies commencer.

Elles débutèrent par l'entrée du clergé qui, après un instant d'adoration à l'autel, conduisit le prince archevêque à son siège réservé sous un dais. Puis les chants commencèrent. Répandus dans l'assistance, les dix compagnons de Jaillon et lui-même donnaient les réponses de manière à édifier profondément tout leur entourage. Les braves gens de Gy étaient à cent lieues de se douter qu'ils avaient ainsi en face d'eux des conspirateurs, et des conspirateurs

luthériens. Pendant ces préliminaires liturgiques, le jour s'était assombri considérablement, comme le faisaient prévoir les lourdes buées du matin. Le ciel est pour nous, se disait Jaillon à lui-même, en écoutant avec attention les échos d'un tonnerre encore lointain, mais qui tendait évidemment à se rapprocher.

Pendant la lecture des Evangiles, on vit un gros homme, vêtu de bure, monter en chaire, et disposer avec art autour de lui ses lunettes et le mouchoir dont il s'épongeait toutes les cinq minutes. C'était le moine franciscain annoncé. Il attendit que les diacres eussent fini de psalmodier leur lecture, et que les fidèles se fussent réunis en cercle autour de la chaire, les plus haut placés dans l'église tournant ainsi le dos à l'autel ; puis lorsque le silence se fut établi, il toussa, cracha, éternua, et ayant mis enfin un terme à ces opérations purificatoires, il commença, sur un ton dithyrambique, l'éloge du glorieux prélat qui voulait bien honorer de sa présence cette simple fête patronale. L'éloge terminé, le prédicateur annonça à son auditoire qu'il allait l'entretenir du malheur des temps, des entreprises de Satan contre la religion et de la colère de Dieu. Et à grands renforts de tamponnements alternant avec les périodes oratoires, le gros homme commença à dérouler son écheveau sur un ton d'abord monotone, mais qui allait s'échauffant à mesure qu'il décrivait la fureur céleste. Au moment où risquant une allusion à la retraite du prince archevêque, il appelait le châtiment divin sur les cités impies qui contestent les droits de l'Eglise et deviennent bientôt des foyers d'hérésie, un éclair brilla tout à coup dans le ciel qui s'était

de plus en plus assombri, les vitres de la façade nord volèrent en éclats sous l'effort d'énormes grêlons qui vinrent s'abattre sur les premiers rangs des auditeurs de gauche et produisirent un premier remous dans la foule des assistants. En même temps, une détonation, pareille à la décharge de cinq cents pièces d'artillerie réunies, éclatait au-dessus même de l'édifice, et éclairs et tonnerre faisaient rage sans discontinuité.

Soudain un craquement sinistre se fit entendre du haut des voûtes. C'étaient les échafaudages de l'abside qui s'effondraient avec un horrible fracas, entraînant avec eux les échelles, les outils et les sacs de plâtre éventrés, et écrasant le maître autel avec tout son luminaire. Des nuages de poussière chassés par la commotion envahirent l'église où l'obscurité se fit en un instant. La foule terrifiée se précipita, à tâtons vers la sortie officielle, que l'on devinait plus qu'on ne la voyait dans les tourbillons de poussière, lorsque le cri : Au feu ! poussé par Jaillon au milieu de l'édifice et répété aussitôt sur les bas côtés par dix voix tonitruantes qui ajoutaient : « Sauve qui peut ! » vint mettre le comble à l'effroi de l'assistance. Les dix acolytes de notre héros s'empressèrent d'augmenter la panique en renversant bruyamment, dans l'obscurité, les bancs et les sièges de bois si pieusement occupés tout à l'heure.

Jaillon n'avait pas quitté Brigitte du regard. Dès le début de la bourrasque et profitant de l'émoi universel, il s'était précipité vers la jeune femme, l'avait saisie par le bras, et tout en lui criant à l'oreille : C'est moi, Jaillon ! suivez-moi, il l'avait entraînée vivement dans

la direction de la porte latérale, où en s'orientant tant bien que mal au milieu du nuage persistant de poussière, il arriva en même temps que Niklaüs, le clergé et le prince archevêque dépouillé de ses ornements. Mais dans le désordre du moment, nul ne fit attention aux deux fuyards, dont l'ondée qui suivait la trombe protégeait d'ailleurs la retraite.

Lorsqu'on eut constaté que, tant morts que blessés, il n'y avait personne à enterrer ou à secourir, si ce n'est peut-être quelques maladroits légèrement meurtris pour avoir été foulés aux pieds, la présence d'esprit revint en même temps que le soleil. Les plus hardis rentrèrent dans l'église, où l'on constata qu'il n'y avait de dégâts que sur les vitraux et au maître-autel. Nul ne songea d'abord à vérifier l'état des cordages ayant relié les échafaudages, non plus que les sacs à plâtre, dont les sections nettes, évidemment opérées au couteau, révélaient une main criminelle. Ce ne fut que plus tard, qu'à la suite d'observations répétées, on acquit la conviction d'un complot tramé par des inconnus. En revanche on trouva le Révérend Père Franciscain assis sur l'escalier de sa chaire, complètement aphone dans sa bure souillée de plâtras, agitant les lèvres pour formuler des mots qu'il ne pouvait pas prononcer, et paraissant avoir complètement perdu la raison. Quand on voulut l'arracher à sa mélancolique faction, il prit les membres du clergé pour autant de diables qui voulaient l'entraîner en enfer, et l'on eut toutes les peines du monde à le transporter dans une hostellerie voisine, où il ne recouvra ses esprits que devant une large pinte du meilleur cru de Gy, dont il se souvint à propos que le vignoble était réputé.

Antoine de Vergy jugea opportun de s'enquérir alors de ses prisonniers. Tous avaient disparu. Il sourit, en pensant qu'il serait facile de les retrouver dans le village où ils avaient dû se réfugier faute de moyens de communication ; et cette prévision se réalisa en effet quelques heures plus tard, sauf en ce qui concernait Brigitte. Toutefois, comme quelques uns d'entre eux avaient pu gagner les champs, Vergy ordonna à ses hommes d'armes de monter à cheval et de pousser une charge, en éclaireurs, dans toutes les directions. Or, le hasard voulut qu'à Niklaüs échet précisément le soin d'explorer la route conduisant au petit bois où Guy Jaillon avait donné rendez-vous à sa petite troupe déjà ralliée, du reste, aux trois quarts. Nos fugitifs se hâtaient vers le petit bois protecteur, lorsqu'arrivés au sommet d'une petite côte ombragée, ils entendirent derrière eux le galop d'un cheval. Retranché avec les siens derrière un buisson, Guy Jaillon mit sa main sur ses yeux pour les garantir d'une trop vive lumière et il distingua nettement un cavalier portant la casaque aux armes du prince archevêque qui sortait à ce moment même du village.

— Nous sommes perdus, dit-il, si cet homme nous aperçoit, nous, ou l'un seulement de nos retardataires.

— Mais il est seul et nous sommes six, répondit l'un des jeunes gens de la troupe.

— Oui ! mais il est à cheval, et il aura tôt fait de retourner chercher du renfort. Or il est impossible de nous laisser cerner dans ce bosquet ; quant aux grands bois qui nous mèneront à Marnay ou à Pin, nous ne pouvons les gagner qu'en terrain découvert, et nous n'y arriverons pas avant la fin du jour.

— Il faut absolument désarçonner ce cavalier, répondit Guy Jaillon, dont la jeune femme admirait la présence d'esprit.

— Mais, comment ?

— Voici, à gauche de la route, une ferme sur le versant de la colline, qui regarde le bois. Nous pouvons la gagner aisément sans être aperçus, puisque le sommet que nous occupons en ce moment nous dérobera aux regards de l'ennemi.

— Et ensuite ?

— Nous nous cachons derrière la maison, qui paraît inhabitée pour l'instant, parce que ses habitants sont sans doute à la fête patronale de Gy. Et nous trouverons bien quelque instrument agricole à jeter dans les jambes de son cheval au moment où il passera sur la route.

— Le moyen est chanceux, dit quelqu'un dans la troupe.

— Eh bien ! dit Jaillon, nous pouvons encore nous dissimuler au moment où il passera sur la route.

— Oui, mais ne trouvant rien il reviendra sur ses pas et aura alors des chances de nous apercevoir, d'autant que les occupants de cette maison sont sans doute des tenanciers de l'archevêque, et ils ne consentiraient sans doute pas volontiers à nous donner l'hospitalité jusqu'à la nuit, dans la crainte d'encourir la colère du maître.

Tout en discutant ainsi sur la conduite à tenir, la petite troupe avait gagné la face de la maison qui regardait le petit bois, et la délibération allait reprendre son train, lorsque Jaillon, dans un hangar ouvert, aperçut une voiture de foin encore garnie de sa



perche, et des cordes qui permettaient à cette dernière de comprimer le chargement.

— J'ai trouvé, dit-il tout joyeux. Détachez cette corde et vite portez-en l'extrémité que voici de l'autre côté de la route en laissant traîner sur le sol, afin que l'artifice ne soit pas trop visible. Trois d'entre vous s'attelleront à un bout ; nous ferons de même à l'autre, et à mon commandement vous lèverez vivement à mi-corps d'homme.

Les jeunes gens partirent en riant, très contents de la méchante farce qu'ils allaient jouer à l'émissaire de l'archevêque et les préparatifs de leur embuscade étaient à peine terminés que Niklaüs arrivait comme la foudre, avec le soleil couchant dans les yeux :

— Hop ! cria Jaillon.

Le cheval s'abattit lourdement et l'homme, passant par dessus la tête de l'animal, alla, fort heureusement pour lui, donner du nez dans le fossé de la route où l'herbe amortit sa chute, mais où il resta néanmoins un instant étourdi. Les jeunes gens profitèrent de la circonstance pour ficeler le colosse et le bâillonner soigneusement avec la corde qui venait de déterminer sa chute.

— *Der Teuffel !* dit Niklaüs d'une voix étouffée par le bâillon, en revenant à lui lorsqu'il se vit ainsi ligotté.

— Ah ! c'est toi, mon bonhomme ! dit Jaillon qui n'avait pas encore oublié l'accent tudesque de son agresseur de la forêt d'Arcier. Eh bien ! chacun son tour ! Et je te promets que tu vas passer un joli quart d'heure dans cette mare.

Disant cela, Jaillon désignait un creux à purin de peu de profondeur situé au pied du fumier de la ferme. Niklaüs suivit le doigt.

indicateur du regard, et comme il reconnaissait Jaillon et Brigitte, il crut à une vengeance cruelle. L'idée d'une mort aussi nauséabonde le terrifia complètement ; il cessa de jurer par le diable pour invoquer tardivement la divinité : « Herr Gott ! Herr Gott ! » ne cessait-il de répéter pendant que les compagnons de Jaillon le soulevaient pour le porter dans la direction du fumier.

— Ergotes, tant que tu voudras ! répondit Jaillon qui ne comprenait pas l'allemand, mais je te prédis que tu vas t'amuser ! Et sérieux comme la justice, Jaillon fit asseoir le colosse dans la mare, le dos confortablement appuyé au fumier, pendant que Brigitte, vengée, riait de tout l'éclat de ses blanches dents.

Malgré ses gémissements, les fermiers qui rentrèrent, légèrement pris de boisson, ne découvrirent le tudesque que le lendemain matin. Il était transi, mais très content en somme d'en être quitte à si bon compte. Quant au cheval, il avait les deux jambes de devant brisées au-dessus des genoux ; il ne pouvait donc être d'aucun secours à son maître, et on l'abandonna sur l'accotement de la route. La petite troupe gagna paisiblement le couvert le plus proche, où elle séjourna jusqu'à la nuit, puis elle gagna les grands bois où elle était désormais en sûreté.

Il faisait nuit noire le lendemain, lorsque Jaillon et Brigitte, bien fatigués, rentrèrent au *Bœuf Couronné*. Ils évitèrent de se présenter par la salle basse où maître Mathias Mouillebeeck se morfondait, dans la conviction que son gendre était décidément devenu fou. Ils gagnèrent silencieusement la chambre nuptiale plus affamés de tendresse que de nourriture,

car ils s'étaient longuement arrêtés avec leurs amis au cabaret de la *Pomme d'Or*, à Pin. Quand le bonhomme Mouillebeeck descendit de son appartement, le lendemain de grand matin, il trouva le joli couple veillant déjà aux approvisionnements de la journée.

— Mes enfants, dit-il, lorsque Jaillon et Brigitte lui eurent conté leurs aventures, sans oublier l'épisode de Niklaüs, il faudra traiter vos jeunes amis, pour les remercier du service qu'ils vous ont rendu ; mais pas un mot de tout ceci, je vous prie, car il ne fait pas bon plaisanter avec les choses de la religion par le temps qui court. Puis, à voix basse : « Ces religieux ont pourtant du bon ! » dit-il en se parlant un peu à lui-même, et en songeant que parmi la jeunesse orthodoxe, bien peu auraient consenti à narguer un prince archevêque et même le bras séculier, pour rendre à la liberté une pauvre fille injustement retenue par un abus d'autorité.

---

## CHAPITRE XXIII

OU L'ON VOIT APPARAÎTRE LA SYMPATHIQUE SILHOUETTE  
DE L'HONNÊTE PROCUREUR URSIN VUILLEMAR

Vainement, depuis l'arrivée du Chancelier, Gauthiot d'Ancier avait sollicité de celui-ci un entretien particulier. Renseigné par Simon Renard, à la suite de son entretien avec Impéria, sur les véritables intentions de Gauthiot, et très résolu à ne pas lui accorder la délégation des pouvoirs impériaux qu'il réservait à son beau-père, Nicolas Perrenot avait constamment éludé les ouvertures qui lui étaient faites par les émissaires du *Petit Empereur de Besançon*. Tantôt il était absorbé par les soins à donner aux dépêches préparées pour les Flandres ; tantôt il était indisposé ; tantôt enfin les architectes et artisans de son futur palais de la Grande-Rue, lui prenaient jusqu'à ses dernières minutes et le contraignaient d'ajourner l'examen approfondi des affaires locales.

Averti par Impéria de la démarche faite auprès d'elle, Gauthiot comprenait si bien tout ce que cette diplomatie cachait de mauvais vouloir, qu'il avait pour ainsi dire renoncé à l'entretien en question, et qu'il faisait à peu près

ouvertement les préparatifs d'un voyage auprès de l'Empereur. Il fut donc très surpris, un matin, de recevoir l'avis que le Chancelier désirait le voir dans la journée. Vers deux heures de l'après-midi, Gauthiot se dirigea donc seul vers la maison de Jacques Bonvalot, au quartier de Battant, où le Chancelier était descendu en effet comme il l'avait annoncé. Il trouva Nicolas Perrenot entre son beau-père d'un côté et Simon Renard de l'autre, feuilletant un dossier avec une visible agitation :

— Vous arrivez à propos, messire, dit le Chancelier en désignant un siège de la main à Gauthiot : Oui, vous arrivez à propos, car j'en apprends de belles sur le compte de vos amis !

— Vraiment, Monseigneur ? interrogea Gauthiot avec toute l'aisance d'un grand seigneur qui ne s'émeut pas aisément, car il s'était armé de résolution pour la circonstance. Il n'ignorait pas, en effet, que si Nicolas Perrenot incarnait la volonté du suzerain, lui, Gauthiot, de son côté, représentait la volonté populaire librement exprimée en vertu de chartes authentiques. Quant à la possibilité d'une alliance du pouvoir impérial avec le Chapitre contre la Commune de Besançon, Gauthiot savait trop bien quels motifs de rivalité existaient entre ces deux incarnations de l'autorité, pour craindre d'être sérieusement tenu en échec par une coalition qui ne pouvait être que momentanée. Avec sa nature ouverte et franche d'aventurier chevaleresque, comme il n'était pas rare d'en trouver, au xvi<sup>e</sup> siècle, dans la gent porte-épée, Gauthiot ne supposait pas aisément la trahison. Le ton légèrement goguenard dont sa réponse était empreinte fit lever la tête au Chancelier.

— Oui, dit-il, avec un léger tremblement de colère dans la voix. Je suis venu ici principalement pour amener la pacification entre la Commune et le Chapitre, et je me demande comment cette pacification pourra se faire, si vos amis — le Chancelier appuya avec intention sur ce mot — se conduisent comme ils viennent de le faire à Gy.

— Ah ! il s'agit de l'affaire de Gy ? dit Gauthiot très exactement renseigné par Guy Jaillon et Brigitte. Eh bien ! quoi ? Le prince archevêque s'arroge le droit de nous menacer dans nos personnes et dans nos biens. Ce n'est pas moi qui l'invente ; Votre Seigneurie n'a qu'à relire la lettre archiépiscopale du 9 octobre dernier, à nos seigneurs les cogouverneurs. Et il ne se contente pas des menaces ! Il prend des otages, sous prétexte qu'un conflit de juridiction s'est élevé entre lui et la Commune, au sujet de Claude Bon, le clerc de son procureur, envoyé par lui pour informer contre les hérétiques ! Eh bien ! ceux qu'il plaît à Votre Seigneurie d'appeler « mes amis » se sont mis en tête de reprendre ces otages, qui sont de leur famille. Quoi de plus naturel ?

— Oh ! s'il n'y avait que la reprise de M<sup>me</sup> Brigitte, je l'admettrais à la rigueur, bien que j'eusse promis de la faire remettre en liberté par des moyens moins aventureux ! Mais il y a le sacrilège !

— Le sacrilège ? interrogea Gauthiot qui feignit le plus grand étonnement.

— Certainement, messire ! L'enquête ouverte après les révélations de l'homme d'armes Niklaüs, a amené la découverte d'un complot ; vous savez de quoi je veux parler : les cordes ayant soutenu les échafaudages étaient

coupées, les sacs de plâtre éventrés au couteau ; tout enfin avait été calculé pour écraser le luminaire du maître autel, et cet autel lui-même. N'est-ce donc point là un sacrilège ?

— Croyez-vous, Monseigneur ? répondit Gauthiot, qui ne savait trop quelle tournure les événements allaient prendre.

— Sans doute ! répliqua le Chancelier. Et il y a d'autant mieux sacrilège, que ce complot n'a pu être ourdi qu'avec l'aide des luthériens ; car aucun catholique n'aurait eu l'audace de se conduire ainsi dans un lieu consacré ! D'ailleurs on a trouvé sur le sol de l'église le texte d'un sermon de Guillaume Farel imprimé en français à Neuchâtel !

— Et vous en concluez, monseigneur ?

— Que vos amis, sinon vous-même, aviez dans cette affaire les hérétiques pour complices ! dit Nicolas Perrenot, non sans irritation.

Gauthiot vit que le moment n'était pas propice pour abandonner sa présence d'esprit :

— Pardon ! Monseigneur ! dit-il froidement, puisque vous parlez de complices ; nous en avons encore un autre !

— Ah ! et lequel, je vous prie ?

— Dieu !

— Ne raillez pas, messire ! ou ce Dieu dont vous parlez vous châtier !

— Je ne raille pas, Monseigneur ! Dieu s'est certainement fait le complice de l'aventure, puisqu'il lui a plu d'envoyer ses éclairs et son tonnerre pour aider à l'entreprise de ceux qu'il vous plaît d'appeler « mes amis, » et que je ne connais même pas, car je mets au défi vos policiers les plus habiles de dire que j'ai trempé en quoi que ce soit dans tout ceci !

— Il est vrai que vous êtes un fort habile homme, messire ! dit Nicolas Perrenot non sans une pointe d'aigreur ; mais Guy Jaillon est le gendre d'un de vos familiers. D'ailleurs, d'une façon générale, vous êtes suspect de pactiser avec l'hérésie !

— Ah ! nous y voilà ! s'écria Gauthiot qui sentait venir l'orage sous la poussée des intérêts particuliers, et qui, fort de sa situation électorale, était résolu à ne rien ménager. Suspect d'hérésie, moi ! qui ai solennellement donné lecture au peuple assemblé sur la place Saint-Pierre, et en présence du Chapitre, de l'édit lancé par notre gracieux souverain contre l'hérésie ! Moi, qui en exécution de cet édit, ai conseillé à la Commune de prendre des mesures énergiques pour la répression de l'hérésie !

— Mesures qu'on n'exécute pas, d'ailleurs ! ricana le Chancelier.

— Qu'on n'exécute pas, dites-vous ? riposta Gauthiot définitivement lancé et résolu à tenir tête ; on ne les exécute pas, en effet, parce que l'imbécillité des agents de répression les pousse à l'absurde. On ne peut pas, cependant, raisonnablement condamner au bûcher des pauvres diables comme l'orfèvre Pierre Duchemin et sa mère, pour avoir eu en leur possession une bible imprimée en français ! D'ailleurs, dit Gauthiot, en généralisant tout à coup : elle est absurde cette politique qui consiste à proscrire une partie de la nation, sous prétexte qu'elle aime mieux lire la Bible que les Evangiles ! Vous voulez tenir tête à l'arrogance de la féodalité ecclésiastique ? Soit ! Alors appuyez-vous sur ce qui résiste ! Qu'est-ce que ça peut faire à l'Empereur, après tout, qu'on prie Dieu en français, en allemand ou en latin ?



— Pardon ! dit froidement le Chancelier. Moi, je ne discute pas la politique de mon souverain, je l'exécute. D'ailleurs, celle dont vous me parlez, je la connais, ajouta-t-il en jetant un regard du côté de Simon Renard qui s'inclina : Elle ne saurait convenir au chef du Saint Empire romain, qui est en même temps roi des catholiques espagnols.

— Voire ! répondit Gauthiot, ce qui est bon pour les uns, n'est peut-être pas aussi avantageux pour les autres ! En tout cas on peut discuter ! D'autant, ajouta-t-il, que cela ne nous empêche pas de nous conformer aux désirs de notre gracieux souverain, ainsi que je viens d'avoir l'honneur de vous le rappeler.

— Et les traités de combourgeoisie avec les villes suisses font-ils aussi partie de ce respect que la commune de Besançon professe pour la volonté de l'Empereur ?

— Les traités de combourgeoisie sont la conséquence du pacte de neutralité de la Comté de Bourgogne approuvé par M<sup>me</sup> l'archiduchesse Marguerite.

Nicolas Perrenot aurait pu répondre que l'Empereur ne tenait pas tant que cela à cette neutralité qui le privait d'un poste avancé dans sa lutte contre la France ; mais il ne jugea pas prudent d'initier Gauthiot aux secrets de la politique impériale. Tout au contraire, il éprouva le besoin subit de rompre les chiens.

— Enfin, dit-il, l'attentat de Gy ne saurait rester impuni. Il faut un exemple ; car on sait maintenant dans le pays que les luthériens y ont trempé, et monseigneur Antoine de Vergy réclame satisfaction, non seulement pour lui-même, mais au nom de la foi outragée.

Devant cette menace directe, Gauthiot ne se laissa pas intimider.

— Monseigneur Antoine de Vergy, dit-il, est bien quelque peu imprudent d'adopter une pareille attitude, dans un moment où les mœurs du clergé romain sont un objet de scandale pour les populations. Si l'on recherche Guy Jaillon et ses amis, force sera bien à ceux-ci d'articuler qu'ils ne faisaient en définitive, que délivrer les otages que le prince archevêque s'arrogé le droit de prendre sur la population de Besançon; et pour peu que j'ajoute moi-même que les licences de ce prélat vont jusqu'à faire séquestrer des femmes pour son propre compte, au domicile de ses chanoines, il est infiniment probable que la pacification que vous désirez se fera encore longtemps attendre.

Nicolas Perrenot était trop habile homme pour ne pas comprendre que le moment était, en effet, mal choisi pour sévir et que les rigueurs aboutiraient en définitive à augmenter le scandale.

— Soit! dit-il, après un instant de réflexion. Mais puisque vous avez sollicité une audience particulière, c'est que vous aviez quelque chose à me dire. Que me proposez-vous pour mettre un terme à cet éternel conflit de la Commune et du Chapitre?

— Je suppose que Votre Seigneurie se place exclusivement, pour l'instant, au point de vue du bien de l'Empire?

— Assurément!

— Eh bien! l'intérêt de l'Empire est que le représentant du souverain jouisse de la confiance populaire. Déléguez-moi aux fonctions locales dont la faveur impériale vient de vous

gratifier, puisque votre résidence obligatoire dans les Flandres s'oppose à ce que vous les remplissiez en personne, et je vous promets que le conflit ne tardera pas à être apaisé, car nul mieux que moi ne sait comment il faut s'y prendre.

— Vous êtes ambitieux, messire !

— On en a le droit dans ma famille, par les services rendus à l'Empire, répondit Gauthiot avec fierté. N'est-ce pas à mon beau-frère Hugues Marmier, président du Parlement de Dole, et à moi-même, que l'Empereur doit le concours que le connétable de Bourbon lui a si utilement et si brillamment fourni en Italie ? J'étais si bien son homme de confiance, qu'après sa fin malheureuse au siège de Rome, c'est moi que l'on a chargé de rapporter son cœur à Saint-Etienne de Besançon, où il est encore.

— Peuh ! fit le Chancelier d'un air dégagé. Le connétable est mort !

— Ce qui signifie, n'est-ce pas, Monseigneur, que les services rendus sont oubliés ?

— Pas tant que cela, messire ! puisque vous êtes pensionné sur la cassette particulière de l'Empereur !

— Ce qui ne m'empêche pas d'être encore créancier de l'Empire pour partie des sommes prêtées au connétable en vue de son expédition d'Italie.

— Ce diable d'homme a réponse à tout, se dit tout bas le Chancelier, puis il ajouta à voix haute :

— Je ne puis, de ma propre autorité, vous transmettre la délégation que vous sollicitez. Il faut que je consulte l'Empereur. Je craindrais que cette mesure prit la signification d'un chan-

gement dans l'orientation de notre politique locale.

— Eh bien ! j'en appellerai moi-même à l'Empereur !

— Je vous le conseille fort ! répartit Nicolas Perrenot, seigneur de Granvelle et autres lieux, en jetant à son beau-père Jacques Bonvalot un coup d'œil sournois qui n'échappa point à Gauthiot d'Ancier. Maître Simon Renard, reconduisez donc messire Gauthiot jusque chez M<sup>me</sup> Impéria, à laquelle vous présenterez nos derniers compliments d'avant le départ.

Devant ce congé en bonnes formes, Gauthiot d'Ancier s'inclina et sortit accompagné par l'ex-lieutenant du bailliage d'Amont, qui avait compris que sa nouvelle mission était de préparer le *Petit Empereur de Besançon* à un refus, en le pressant sur le point de savoir s'il accepterait une compensation. Mais Gauthiot d'Ancier fut inébranlable. Pour ses projets particuliers et pour ceux d'Impéria beaucoup plus secrets, il avait besoin de parler et d'agir officiellement comme représentant de l'Empereur, au moins pendant quelque temps. A ce titre éphémère et tout fantaisiste de *Petit Empereur de Besançon*, qu'une élection malheureuse pouvait rendre sans valeur, il s'agissait de substituer une puissance effective qui habituât les populations à le considérer comme définitivement entré dans ce monde supérieur des hommes d'Etat qui disposent du sort des peuples, sans même que ceux-ci songent à se demander en vertu de quel droit ils sont ainsi parqués.

— Je ne saurais vous blâmer de votre opiniâtreté, lui dit Simon Renard, quand il se fut aperçu qu'aucune compensation ne pouvait

tenter Gauthiot; et je ne la blâme pas, bien que j'en augure mal pour votre ambition. Vous vous heurtez, en effet, à l'intention bien arrêtée du Chancelier de ne pas laisser sortir cette délégation de sa famille, soit par considération de politique pure, soit par intérêt personnel.

— Croyez bien, dit Gauthiot, qu'aucune de ses raisons ne m'échappe.

— Il ne m'appartient pas de parler contre la politique du Chancelier, mon supérieur. Mais vous êtes originaire de Gray, moi je suis de Vesoul, et ce rapprochement autorise quelques confidences. Je ne vous apprends rien de nouveau en vous disant qu'à la cour des Flandres Nicolas Perrenot passe pour aimer surtout à enrichir sa famille, et je crains que cette tendance bien humaine, mais fâcheuse dans la circonstance, n'influe sur sa politique locale. Mon devoir est assurément d'obéir, et je n'y manquerai pas. Mais, personnellement, je suis partisan d'une politique qui ménagerait davantage les luthériens, si l'on veut réellement tenir tête, ici, à la féodalité ecclésiastique. Et puisque vous allez vous rendre auprès de l'Empereur, vous devriez l'engager à entrer dans cette voie, qui me paraît infiniment préférable à celle qui prévaut aujourd'hui, parce que — permettez-moi de vous le dire très confidentiellement — avec les faiblesses que nous verrons de constater chez lui, Granvelle flatte peut-être plus qu'il ne conseille notre royal maître.

— Merci du conseil, répondit Gauthiot, je ne manquerai pas d'en profiter à l'occasion, car je crois qu'il y a moyen de tout concilier, et l'intérêt de l'Empire et les franchises de la

Comté de Bourgogne. C'est même un beau rôle à assumer contre la politique des intérêts particuliers satisfaits, qui ne s'inclinent précisément devant les abus du passé, que parce que cette politique leur est plus commode pour jouir en paix des situations acquises.

— Le ciel vous entende ! fit Simon Renard, qui, en mettant le pied sur le seuil d'Impéria, rompit l'entretien en mettant un doigt sur sa bouche, pour inviter son interlocuteur à la prudence.

Pendant que ces confidences délicates prenaient fin dans la rue, Nicolas Perrenot conférait de son côté avec son beau-père Jacques Bonvalot.

— Voilà un homme dont les ambitions sont trop vastes, dit-il dès que la tenture fut retombée sur les pas de Gauthiot d'Ancier ; il faut nous en défier !

— Oh ! répondit Jacques Bonvalot, à cet égard, le plus fort est fait, certainement. Mais il a la confiance du peuple, et c'est par là qu'il s'impose ! Que voulez-vous que nous fassions contre lui, quand il arrive à l'assemblée des cogouverneurs avec des majorités écrasantes ?

— C'est qu'il flatte les réunions populaires ?

— Sans doute !

— Ne sauriez-vous trouver quelqu'un capable d'enchérir et de flatter ou promettre davantage que lui ?

— Si fait ! Mais quand il faudrait tenir ?

— Bah ! le tour serait joué ! Et d'ailleurs on reprend en détail ce que l'on a concédé en bloc ! Nous connaissons aussi l'art de faire payer ses dettes à autrui !

— Vous m'étonnez !

— C'est l'enfance de l'art, mon cher ! Et

vous pouvez vous en rapporter à nous, qui avons dû étudier les agitateurs des démocraties antiques, pour pouvoir nous défendre contre les prétentions des turbulentes communes flamandes ! Est-il donc si difficile de dénicher quelque ambitieux dénué de scrupules que vous poseriez en concurrent de Gauthiot d'Ancier ?

— Non, assurément ! Je crois même pouvoir dire que j'ai notre affaire dans l'assemblée même des notables.

— Qui donc ?

— Un procureur de notre basoche, gueux comme les pierres et joueur comme les dés. Mais il y faudrait quelques écus.

— Qu'à cela ne tienne ! J'y pourvoirai ! Mais vous allez réunir secrètement quelques bourgeois bien pensants, et vous leur proposerez de se constituer en ligue pour la défense des intérêts légitimes. Les intérêts légitimes, ce sont les leurs, bien entendu ! Vous demanderez leur obole pour la cause commune. Ils n'apporteront rien ou presque rien, cela va sans dire ; mais vous aurez soin d'annoncer qu'un personnage anonyme et dévoué à la cause est disposé à souscrire 500 écus.

— Parfait !

— Vous en donnerez la moitié à votre homme pour traiter ses amis, dans tous les cabarets borgnes de la ville et y répandre après boire, le bruit que Gauthiot d'Ancier s'entend secrètement avec le Chapitre pour gaspiller les finances de la Commune.

— Mais c'est absurde ! car chacun connaît la querelle qui sépare Gauthiot de l'archevêque et des chanoines.

— Raison de plus pour que l'explication fasse son chemin, quand on verra le monde

bien pensant hocher la tête et sourire d'un air entendu !

— Et après ?

— Après ! ce sera l'heure des élections. Et alors nous aviserons ! Pour le moment, amenez-moi François Bonvalot, votre beau-frère. Comme chanoine, il aura un rôle à jouer dans l'aventure.

— Quel rôle ?

— Il faut amener le Chapitre à faire quelques concessions, si on veut abattre Gauthiot d'Ancier, et nul n'est mieux qualifié que François à cet effet, puisqu'on le sait en relations par moi avec la cour des Flandres.

— Bon ! J'y cours !

— Un instant ! Comment se nomme votre procureur ?

— Ursin Vuillemar.

— Peut-on compter sur lui ?

— Oui, si vous lui faites entrevoir la succession de Simon Gauthiot d'Ancier ; non, dans le cas contraire ; car alors il sera au plus offrant !

— C'est bien ainsi que je l'entends ! Vous savez comme moi qu'il n'y a rien de pire que ces condottieri qui se croient obligés de tenir leur parole, sous prétexte qu'ils ont été payés d'avance.

— Vous n'avez rien de pareil à redouter de mon procureur. Il trompe et diffame naturellement. Quand ce n'est point par intérêt, c'est par goût et par tempérament. Il a même déjà autour de lui toute une école de petits bourgeois qui s'attachent à sa fortune, parce qu'ils sont émerveillés de son cynisme, qu'ils prennent pour une marque des plus hautes destinées.

— Mais c'est une perle que votre homme ! Il vaut douze cents écus comme un sol !



Ce fut sur cette parole d'espoir que le beau-père et le gendre se séparèrent, Nicolas, pour endoctriner son beau-frère François Bonvalot, en vue de l'action à exercer sur le Chapitre, et Jacques pour marcher à la facile conquête du procureur Ursin Vuillemar.

---

## CHAPITRE XXIV

COMME QUOI LA LIGNE DROITE N'EST PAS TOUJOURS LE  
CHEMIN LE PLUS COURT EN POLITIQUE

Rentré chez lui, Gauthiot d'Ancier fit immédiatement ses préparatifs de départ, stimulé en cela par Impéria, qui entraînait très vivement dans son plan pour obtenir la représentation de l'Empereur à Besançon, cette parcelle du pouvoir suprême devant singulièrement favoriser ses projets particuliers.

Comme on ne pouvait laisser Gilberte seule à la maison, il fut convenu qu'elle suivrait Gauthiot et Impéria à la cour de Charles-Quint. La séparation d'avec Jean Lamblin ne se fit pas sans souffrance ; mais outre que le secrétaire d'Etat de la Commune était retenu à Besançon par ses fonctions municipales, il devait encore veiller aux intérêts électoraux de Gauthiot et de son clan. Il ne fallait pas moins que l'urgence de la situation pour déterminer le *Petit Empereur de Besançon* à quitter la ville dans ce moment.

Ce départ eut donc lieu une quinzaine environ après l'entrevue de Gauthiot et de Granvelle.

Nous laisserons le premier cheminer sans

trop d'incidents avec sa petite caravane, sur la route d'Espagne, afin d'assister à un conciliabule nocturne assez important pour provoquer la présence secrète de l'archevêque Antoine de Vergy, venu tout exprès de sa retraite de Gy, en vue d'arrêter les combinaisons électorales qui devaient débarrasser le Chapitre de la personnalité encombrante de Gauthiot d'Ancier.

Les amis de maître Ursin Vuillemar, le procureur près les tribunaux de la Vicomté, auraient été très surpris de le voir figurer dans cette assemblée, où on l'avait introduit mystérieusement par une porte dérobée. Depuis quelques jours, en effet, maître Ursin Vuillemar semblait avoir abandonné les tripots qui constituaient son centre habituel, pour fréquenter les cabarets en joyeuse compagnie. Le bruit courait même qu'il avait dû gagner de grosses sommes aux dés, car il régala magnifiquement l'entourage, tout en se montrant intarrissable contre les débordements du Chapitre et du haut clergé. A l'en croire, on avait eu bien tort de relâcher les servantes-maitresses et les ribaudes de Nos Seigneurs les chanoines, en échange d'une somme à payer en faveur de la création d'un hôpital pour les pestiférés. Mais on savait bien pourquoi Gauthiot d'Ancier ménageait le Chapitre ! Les gens bien renseignés avaient l'air de dire qu'il se faisait payer ses complaisances. L'Edit municipal sur les clos de vigne appartenant au clergé, par exemple, était loin d'être encore exécuté. D'aucuns disaient même qu'il serait rapporté prochainement par ordre de l'Empereur, Lamblin et Gauthiot n'ayant pas suffisamment défendu les intérêts des vigneronns auprès du souverain.

Mais la majorité des notables et des cogouverneurs se laissait servilement mener par le *Petit Empereur de Besançon*. Il en serait tout autrement, si cette majorité aveugle se trouvait en présence d'un homme vraiment résolu à tenir les intérêts du peuple contre l'avarice et la luxure du clergé!

Bref! en quelques jours, maître Ursin Vuillemar s'était fait une grande notoriété, en s'attaquant avec âpreté aux débordements du clergé, si impopulaire dans tout l'Empire. « Quant à ce pauvre Gauthiot, il n'en voulait point parler! Mais on savait ce que l'on savait!... etc. » Les auditeurs du procureur Vuillemar, nous le répétons, auraient donc été fort surpris de le rencontrer en si ecclésiastique compagnie. L'entretien des conspirateurs nous renseignera peut-être sur ce mystère.

— Je soutiens, disait le chanoine François Bonvalot à ses collègues, qu'il faut combattre le mal par le mal. Sachons reconnaître que nous ne sommes pas populaires. Ah! je sais bien, se hâta-t-il d'ajouter en entendant quelques murmures dans l'assistance, je sais bien qu'on a exploité les passions de la foule contre nous. Mais c'est justement ce qui légitime notre façon d'agir. Sans doute maître Ursin Vuillemar ici présent, et à ses risques et périls d'ailleurs, calomnie quelque peu messire Gauthiot d'Ancier; mais il ne fait que lui rendre la monnaie de sa pièce, et d'ailleurs il en résultera un grand bien. Or, vous savez que la nouvelle école de nos docteurs ecclésiastiques professe que la fin justifie les moyens.

— Les visques ne me font pas peur, interrompit Vuillemar, dont la parole était affectée d'un vice de prononciation, et qui, même dans

ce milieu intéressé, éprouvait le besoin d'atténuer, par une apparence de conviction, l'odieux du rôle qu'il assumait : D'ailleurs, les voies de la Providence sont impénétrables ! a dit saint Jérôme !

— Ah ! saint Jérôme a dit cela ? dit un théologien dans l'assistance.

— Assuvement ! répondit Vuillemar, dont le toupet n'avait d'égal que l'ignorance.

— Peu importe ! dit avec une nuance marquée de hauteur, le jeune prélat, dont le caractère impétueux, mais après tout chevaleresque, répugnait à cette comédie casuistico-politique. Il s'agit de savoir si le noble Chapitre approuve la ligne de conduite proposée par notre éminent collègue François Bonvalot. Que ceux qui sont d'avis que l'apaisement se fera entre le Chapitre et la Commune par la chute de Gauthiot d'Ancier, veuillent bien lever la main ! Moi, je m'abstiens pour ne pas influencer le débat.

La question ainsi posée ne pouvait manquer d'être résolue affirmativement. Mais elle avait surtout le mérite de placer le débat sur un terrain de principe, en laissant pour compte à maître Ursin Vuillemar la vilénie des moyens à employer. Le jeune prélat qui, pour son compte personnel, eut préféré la bataille à ciel ouvert, venait de faire preuve d'une grande habileté, en faisant certes une concession à la nécessité, mais en desencanaillant du moins la discussion.

— Voilà un premier point réglé ! dit aussitôt le chanoine François Bonvalot ; mais ce n'est pas tout. Il ne faut pas se dissimuler que, pour assurer la victoire, il ne suffira pas de jeter la défiance dans la masse populaire. Il faut entraî-

ner aussi une partie de la bourgeoisie, même et surtout dans la majorité actuelle. Et pour conquérir cette fraction du corps électoral, il faut quelque chose de plus positif que des récriminations. Avez-vous encore en vue quelques concessions à faire ?

Personne ne répondit ; chacun craignant en effet d'être atteint personnellement par la concession à trouver.

— Eh bien ! poursuivit l'orateur, je vais vous faire une proposition : Depuis longtemps la Commune réclame contre le privilège exclusif que nous avons de battre monnaie. Ce privilège ne nous mène pas à grand'chose, car nos monnaies sont dépréciées par le fait même du conflit entre la Commune et le Chapitre. Je sais, de source certaine, que si nous consentions à abandonner ce privilège, aujourd'hui illusoire, l'Empereur en ferait miroiter la concession à la majorité future, et obtiendrait aisément d'elle, après la chute de Gauthiot et de Lamblin, le retrait de l'édit sur les clos de vignes, qui nous cause préjudice, sans parler de ceux que vous savez, qui portent atteinte à notre dignité.

Après un très vif débat, il fut décidé qu'on ferait cette concession à l'Empereur. Mais on convint, en même temps, que la chose demeurerait secrète, afin qu'en restant à l'état d'hypothèse, elle pût faire l'objet d'un marchandage des consciences, étant entendu, d'ailleurs, que, pour arriver à ce but, le système des distinctions honorifiques et des petits profits personnels, ne serait pas oublié. L'important était d'enlever, soit dans le peuple, soit dans la bourgeoisie, le plus possible d'adhérents à la cause de Gauthiot d'Ancier.

On allait se retirer lorsque le procureur Vuillemar crut devoir intervenir pour stipuler en son propre nom : Vous payez de battve monnaie, dit-il cyniquement, mais c'est pouv l'aveniv. Moi je ne tvaille pas pouv l'autve monde ! Et si vous voulez que je dvesse des apôtves pouv votve cause, il faut de l'avgent ! Beaucoup d'avgent !

— C'est bien ! dit Vergy avec hauteur. Vous passerez demain chez le trésorier du Chapitre. Sur ma signature, il vous remettra mille écus pour vos frais !

— Excellent pouv gvaisser les vouages ! ricana grossièrement le procureur ; mais moi, qu'est-ce que j'auvai pouv ma pavt ?

— Faites-vous élire en tête de la liste qui battra celle de Gauthiot, et vous aurez sa succession, c'est-à-dire la présidence de l'assemblée des cogouverneurs !

— D'accovd ! s'écria Vuillemar qui se retira sans saluer, suivant son habitude. Et comme il se sentait en veine, il courut dans le premier tripot clandestin de sa connaissance, où la fortune lui sourit, en effet, car il parvint à alléger de leurs derniers sous, quelques jeunes commerçants ayant, eux aussi, la malheureuse passion du jeu. Cette chance persistante, dont le bruit se répandit en quelques jours, lui valut aussitôt la très haute considération d'une partie de la petite bourgeoisie locale qui, émerveillée déjà de son absence de scrupules, n'hésita plus à entrer désormais dans le sillage d'un homme aussi constamment heureux.

C'est une justice à rendre à la mémoire du procureur Claude-François-Ursin Vuillemar, qu'il ne discuta pas plus de dix minutes avec lui-même la question de savoir s'il trahirait ou

non la cause de ceux avec lesquels il venait de contracter. Il lui suffit, en effet, de ce court laps de temps, pour établir la balance vraie de la situation. Si, d'une part, Gauthiot était chevaleresque et par conséquent fort généreux, c'était une raison de plus pour qu'il succombât sous la savante coalition du Chancelier et du Chapitre ; et, d'autre part, il était nécessaire qu'il disparût pour qu'on pût prendre sa place à l'assemblée des cogouverneurs. De toutes façons il n'y avait aucun avantage à se tourner de son côté, et mieux valait, au moins provisoirement, servir ses adversaires en toute sincérité.

Ursin Vuillemar entreprit donc en conscience la démolition du *Petit Empereur de Besançon* dans tous les cabarets borgnes de la ville. Et comme il se montra d'abord assez large sur la note à payer après chaque séance, en attendant qu'il eût plus tard des admirateurs trop heureux de solder eux-mêmes ses dépenses d'estaminet, pour jouir en petit comité du cynisme avec lequel ce grand homme traitait tout ce qui lui faisait obstacle, on ne tarda pas à rencontrer un peu partout de braves gens hochant discrètement la tête dès qu'on parlait de Gauthiot d'Ancier, et faisant observer, tantôt que les finances municipales étaient en mauvais état, et tantôt que le conflit avec le Chapitre ne recevait aucune solution.

Est-ce que ceux qui étaient à la tête des affaires ne pactiseraient point avec les ennemis de la ville ? Pourquoi par exemple Gauthiot d'Ancier, avant de partir pour l'Espagne, avait-il tenu à ce qu'il y eût une assemblée intégrale, et toutes sections réunies, des notables et des cogouverneurs, pour se faire donner les pouvoirs néces-



saires à l'effet de stipuler avec l'Empereur ? Pourquoi renoncer à l'alliance avec les Suisses et instituer gardien officiel de la ville Philippe II, le fils de Charles-Quint ? La contribution qu'il faudrait payer à ce gardien n'aurait-elle pas pu être employée d'une manière plus utile ? A l'amélioration, notamment, de cet hôpital pour les pestiférés, auquel les privilégiés du Chapitre ne veulent pas contribuer ou ne contribuent que d'une façon dérisoire ? En vérité, Ursin Vuillemar, le notable, le lui avait courageusement dit, à ce Gauthiot : « On pactise avec les ennemis de la ville ! Pourquoi ? »

Une fois entrées dans cette voie, les langues allaient leur train : « Sans doute on demande à l'Empereur que pendant vingt ans ces frais de gardiennat soient employés pour moitié aux fortifications ? Mais pourquoi demander l'abandon à la ville des canons laissés dans les murs par l'empereur Maximilien ? On veut donc la guerre ? Ne vaudrait-il pas mieux s'occuper des œuvres de la paix, et faire arracher définitivement tous les plants de ces clos de vignes intérieurs à la cité, qu'on ne tolère que parce qu'ils appartiennent aux congrégations, et qui produisent de si mauvais vins qu'ils nuisent à la réputation de notre vignoble de côtes ? On ne veut donc rien faire pour les malheureux vignerons ? Ah ! tout cela est bien louche ! Et ceux qui gouvernent ne nous disent peut-être pas tout ce qu'ils pensent ! »

« C'est comme cette obligation qu'on va demander à l'Empereur ! La faculté d'imposer aux pauvres propriétaires de reconstruire, dans le délai de trois ans, les maisons ruinées, et de combler les places vides ! Qu'y a-t-il là-dessous ? on veut donc mécontenter tout le monde ? Et

pendant ce temps-là est-ce que le clergé est moins arrogant? Se montre-t-il plus généreux et moins exigeant? Fait-il moins « marchandise, vendaige et transaction des saintz sacrements de l'Eglise, faisant d'iceulx négociations. Car il faut composer en argent avec eulx, pour administracion d'iceux sacrements, sons des cloches, enterrements et autres cérémonies, qui est tout au contraire de la loy divine, saintes Escriptions, bons exemples et enseignements des divins apostres et saintz docteurs de nostre foy. »

« Encore si les membres de ce clergé n'étaient de si petite littérature et érudition en la sainte Escription, loy de Dieu nostre créateur, que l'on n'en trouvera aucung ou bien peu d'eulx, souffisant à prescher la parole d'icelluy. Aussi serait chose difficile, car jamais ou bien peu de ce se sont empeschés; ains par le contraire, s'il survient aucung prescheur mendiant, d'estrange pays ou nation, il est par indirects moyens sollicité taiser vérité, non découvrir les vices d'iceulx ecclésiastiques, et que si se travaille faire le contraire, ils le tourmentent d'adjouements, commandements, les constituent prisonniers et deschassent. Par quoy vérité se treuve toujours cèlee et dissimulée, comme l'on a veu par expérience d'ung vénérable docteur théologien de Paris, nommé frère Laurent de la Planche, repréhenseur de leurs vies, et qui à force de menasses, d'emprisonnement et excommunications, fut contrainct nuytamment se absenter, aultrement estait apparent que fut este longtemps détenu prisonnier, et pour leur crédulité, aultres bons et catholiques prédicateurs ne osent venir prescher en ladicte cité. »

Si l'on joint à ces lamentations des récriminations tout aussi précises contre les mœurs du clergé qui constituaient la grosse question du jour, on remarquera que le procureur Ursin Vuillemar ne manquait pas d'habileté dans sa campagne contre Gauthiot d'Ancier. Outre, en effet, qu'il insinuait ou faisait insinuer par ses porte-paroles, que l'intérêt personnel de Gauthiot pourrait bien être l'unique raison des lenteurs que l'on mettait à trancher le conflit de la Commune avec le Chapitre, il se servait des expressions mêmes contenues dans le mémoire officiel rédigé par Lamblin, au nom de la Commune, pour être soumis à l'Empereur. Il se gardait bien de dire, d'ailleurs, que les lenteurs en question venaient des indécisions du souverain; hésitations légitimes d'ailleurs, mais soigneusement entretenues par le Chancelier Nicolas Perrenot de Granvelle, qui voyait dans cette controverse un moyen de plus pour se rendre nécessaire dans la Comté de Bourgogne, assurer la fortune de sa famille par la délégation de ses pouvoirs et augmenter ainsi sa clientèle.

Lamblin n'avait pas attaché une grande importance, tout d'abord, aux menées du procureur Vuillemar. Moitié par conviction et moitié par intérêt politique, Gauthiot avait jusque-là mené la campagne avec tant d'entrain contre les dignitaires ecclésiastiques, que le secrétaire d'Etat de la Commune n'imaginait pas que son ami pût être battu avec ses propres armes, par un orateur d'estaminet sans valeur et sans moralité personnelles. Il ne commença à prendre de l'inquiétude que lorsqu'il remarqua que les principaux personnages du parti qu'il combattait avec Gauthiot saisissaient toutes les occasions de vanter les

talents administratifs d'Ursin Vuillemar, tout en affectant de déclarer qu'il était bien fâché qu'un homme de son mérite professât des doctrines aussi condamnables. Il comprit alors le pacte qui s'était noué entre le procureur et ses adversaires et il résolut de déjouer cette intrigue. Mais le mal était fait. Plus ignorant assurément qu'aujourd'hui, le peuple était une proie désignée pour les marchands de surenchères électorales. Visiblement il céda à une tendance qui porte les masses à suspecter ceux-là même qu'elles ont porté au pouvoir.

Il faut reconnaître, d'ailleurs, que les adversaires de Gauthiot firent preuve dans cette campagne d'une habileté extraordinaire. Jusque-là, l'imprimerie n'avait guère servi qu'à la publication des missels et des livres d'heures. Ils imaginèrent d'appliquer cet art nouveau à l'affichage de placards électoraux, et ils dépêchèrent à cet effet un affidé secret vers le maître imprimeur de Salins, où le premier atelier de ce genre s'était établi. Huit jours après, on vit apparaître sur les murs de la ville un long *factum* signé par maître Ursin Vuillemar, procureur près le tribunal de la Vicomté, et rempli d'insinuations meurtrières contre la probité politique de Gauthiot d'Ancier et de ses satellites. En termes virulents, on reprochait à ceux-ci leur mollesse intéressée vis-à-vis du clergé ; on leur faisait grief surtout de n'avoir jamais pu ou voulu arracher au Chapitre le droit de battre monnaie que la Commune convoitait depuis longtemps, et stylé par les confidents de la secrète pensée du chancelier Nicolas Perrenot, le signataire du placard se faisait fort, s'il était élu, d'enlever ce privilège à l'autorité ecclésiastique.

Les partisans de Vuillemar avaient sagement prévu que les trois quarts du corps électoral ne sachant pas lire, il serait difficile à la masse de prendre connaissance par elle-même du contenu des placards ; aussi avaient-ils pris soin d'aposter des électeurs plus instruits, qui, après avoir donné lecture du contenu aux curieux, ne tarissaient pas en commentaires venimeux sur la perversité de Gauthiot d'Ancier et de ses amis, commentaires que personne ne songeait à mettre en doute. C'était imprimé, donc cela devait être vrai ! Par ce qui se passe encore aujourd'hui, on peut juger de ce que devait être la crédulité électorale à l'époque.

Il n'y avait pas à s'y tromper, Lamblin et les autres fidèles de Gauthiot étaient visés dans ces placards injurieux du procureur Vuillemar. En se voyant ainsi diffamé, l'idée vint naturellement à Lamblin de faire déchirer ces écrits par la main des sergents de la Commune. La meute de Vuillemar cria alors à l'abus d'autorité. Les orateurs de carrefour s'indignèrent au coin de toutes les bornes ; ils clamèrent sur tous les tons que les gens de l'Hôtel de Ville ne voulaient pas qu'on éclairât le peuple, et celui-ci s'irrita très fort de tant d'audace. On eut ainsi le spectacle des colères que devaient exciter, à trois siècles de date, ce qu'on appelle de nos jours la candidature officielle.

L'effet de ces placards et des polémiques qui les suivirent fut immense. Les meneurs, du reste, eurent soin d'entretenir l'agitation contre Gauthiot et ceux que l'on appelait déjà ouvertement ses complices. Il n'est que juste de reconnaître qu'à ce moment maître Ursin Vuillemar eut une idée de génie. A défaut d'autres

mérites, cet homme avait du moins la bosse de la fourberie. L'assemblée qu'il s'agissait de réélire se composait, nous l'avons dit, de vingt-huit notables. On ne pouvait donc voter qu'au scrutin de liste. Outre la liste officielle des ennemis de Gauthiot, en tête de laquelle figurait le nom du procureur, celui-ci imagina de faire circuler dix-sept autres listes de sa fabrication exclusive, et composées de gens appartenant indifféremment à tous les partis, mais où son nom, à lui, se trouvait répété invariablement. Les citoyens conclurent alors que Vuillemar jouissait d'une grande popularité, puisqu'il était accepté dans toutes les combinaisons. Le résultat fut que notre honnête homme sortit au premier tour de scrutin, avec une immense majorité. Les dix noms qui suivaient utilement le sien appartenaient à des gens qui, n'ayant pas d'opinion, n'avaient jamais fait parler d'eux et n'avaient, par conséquent, pas d'ennemis. La logique populaire en déduisit que le parti de Vuillemar triomphait, puisque les amis avoués de Gauthiot n'étaient pas élus, et, comme le succès est contagieux, la masse électorale se tourna aussitôt du côté de ceux qu'elle prenait pour les vainqueurs ; si bien que maître Mathias Mouillebeeck lui-même, qui n'avait cependant pas ménagé son vin d'Arbois, resta sur le carreau avec tout ce qui, de près ou de loin, touchait à l'ancienne Commune. Dans cette circonstance, l'absence de Gauthiot nuisit beaucoup à son parti ; car, par son prestige personnel, il aurait pu peut-être ramener les indécis. Il allait, du reste, avoir la preuve, en Espagne, qu'avant de se rendre auprès de l'Empereur, il eut mieux fait d'assurer d'abord le renouvellement de ses pouvoirs électifs.

Comme, à cette époque, on ne perdait pas son temps à de vaines discussions sur la vérification des pouvoirs, la nouvelle assemblée des notables se réunit immédiatement et procéda au choix de son pouvoir exécutif par la nomination de quatorze cogouverneurs, parmi lesquels ne figuraient naturellement ni Gauthiot ni aucun de ses amis.

---

## CHAPITRE XXV

### DE L'ÉLEVAGE DU PIGEON DANS SES RAPPORTS AVEC LA POLITIQUE

Avec des femmes cheminant à petites journées, le voyage de Gauthiot d'Ancier de Besançon à Madrid ne pouvait guère prendre moins d'un mois. C'était bien, d'ailleurs, sur un pareil délai qu'avait compté le Chancelier pour signaler l'arrivée de la petite troupe en Espagne. A plusieurs reprises celle-ci vit donc passer devant elle des courriers qui ne devaient pas être exclusivement porteurs de papiers d'Etat, et qui après avoir traversé la Suisse et le nord de l'Italie, venaient prendre terre à Barcelone, parce que le territoire français n'était pas suffisamment sûr à cette époque, pour de pareilles communications. Fort de son bon droit et des avantages qu'il venait soumettre à l'Empereur au nom de la commune de Besançon, Gauthiot ne s'inquiéta pas autrement des menées auxquelles Nicolas Perrenot pouvait se livrer pour le desservir auprès de l'Empereur.

Le seul incident notable de cette chevauchée se produisit au moment où la petite troupe, que le mauvais état de la mer avait contrainte



de débarquer à Port-Vendres, descendait le versant sud des Pyrénées. Surpris par un violent orage, nos voyageurs durent se réfugier dans une sorte de castel quelque peu démantelé, mais duquel surgissait une vaste tour en forme de colombier, d'où rayonnaient sans cesse des nuées de pigeons. Le propriétaire de cette étrange demeure, Don José Gaspardo Alvarez y Pignadar, reçut la petite troupe avec la plus grande courtoisie et se montra particulièrement galant avec les dames. Il avait servi dans les Flandres et parlait suffisamment le français pour exercer convenablement, en cette circonstance, les devoirs de sa rustique hospitalité. En hidalgo ayant longtemps vécu au dehors, il se montra particulièrement prolix dans le récit de ses campagnes ; mais Impéria remarqua qu'il détournait invariablement la conversation, chaque fois qu'on faisait une allusion quelconque aux volatiles dont il était censé faire le commerce. Ce négoce ne devait pas beaucoup enrichir son hôte, car la tourmente ayant duré deux jours, Impéria, qui ne négligeait aucune observation, eut l'occasion de remarquer que ces expéditions par paniers, de pigeons vivants, dirigés tantôt sur l'Espagne et tantôt sur le continent, devaient coûter fort cher à Don Gaspardo Pignadar. Mais pas plus en interrogeant les serviteurs que leur hôte, nos voyageurs ne purent avoir l'explication de ce petit mystère.

Quand la petite troupe parvint à Madrid, on lui apprit que l'Empereur-Roi était à Tolède, et il fallut se remettre en route, mais non sans avoir remis à quelques personnages influents de la cour, des lettres de créance qui devaient assurer à Gauthiot une audience de Charles-

Quint à Tolède. Il lui fallut d'abord attendre une quinzaine, avant que le cabinet du souverain donnât signe de vie ; et notre héros commençait à désespérer, sachant que d'habitude on se montrait plus empressé à recevoir les seigneurs comtois que les gentilshommes espagnols, au point que cette préférence éveillait souvent les jalousies de la noblesse castillane.

Transportons-nous par la pensée dans le cabinet de Charles-Quint et nous aurons l'explication de tous ces retards.

L'héritier des vastes domaines de Ferdinand et de Maximilien parcourt son cabinet de travail comme un homme en proie à une vive préoccupation. De temps en temps il frappe du poing sur une table chargée de dossiers, les uns poudreux, les autres ouverts évidemment du matin. Des sons inarticulés s'échappent de sa bouche. Brusquement Charles frappe sur un gong, dernier vestige mobilier de la domination arabe. A cet appel fiévreux, la tapisserie qui masque l'entrée du cabinet se soulève, pour laisser apparaître un grand vieillard sec et bronzé, véritable type du Castillan de vieille roche.

— Voyons, Gomez, s'écria l'Empereur, je m'y perds au milieu de toutes ces informations contradictoires. J'ai sous les yeux le courrier d'Allemagne ; voici celui des Flandres ; j'ai les nouvelles les plus récentes de Naples et du Milanais. Mon ambassadeur d'Empire en Angleterre m'écrit qu'Henri VIII flotte toujours indécis entre mon beau cousin François de France et moi ; il n'y a pas jusqu'à mon envoyé secret à Constantinople qui me renseigne exactement sur les intentions de Soliman ; je sais très exactement ce que Paul III

Farnèse, le successeur de ce brouillon de Clément VII, trame contre ma souveraineté en Italie. Il n'y a que le courrier de Bourgogne qui me manque !

Ici, l'Empereur fit une pause, mais non sans témoigner, par son attitude, d'une très vive irritation. Gomez, qui connaissait son souverain à fond, comprit qu'il fallait laisser passer l'orage. Il se contenta d'esquisser un geste vague qui ne signifiait rien, parce qu'il pouvait, au besoin, signifier tout ce que désirait l'impérial interlocuteur. Charles-Quint, d'ailleurs, ne prêtait aucune attention à cette mimique.

— Ah ! il va bien, mon cousin de France ! continua-t-il, et il ne se montre guère reconnaissant de ce que j'ai fait pour lui ! Après la bataille de Pavie, je pouvais le laisser périr dans sa prison d'Espagne ! Je lui ai rendu la liberté ! Par le traité de Cambrai, j'ai renoncé au duché de Bourgogne que m'assurait la convention de Madrid, et, moyennant rançon, j'ai restitué les enfants de France qui m'avaient été donnés en otages. Aujourd'hui, François profite de son indépendance reconquise, pour intriguer contre moi avec les luthériens d'Allemagne ; il cherche à me mettre le sultan à dos, et il flatte le pape, lequel se soucie bien moins de l'intérêt de la chrétienté, que de l'ambition de ses bâtards désireux de régner sur quelques principautés italiennes ! De sorte qu'aujourd'hui j'en suis à me demander si je ne vais pas bientôt me trouver en présence d'une coalition monstrueuse du pape avec le Grand-Turc et les hérétiques, contre le Saint-Empire romain que je représente !

— Oh ! interrompit Gomez pendant une nouvelle pause de son royal interlocuteur et

pour répondre quelque chose, Votre Majesté va peut-être un peu loin dans ses suppositions !

— Hé ! non ! te dis-je. Tout est possible avec ces gens sans foi ni loi, répliqua Charles-Quint, oubliant que lui-même avait vingt fois, par ambition, donné à ses adversaires du moment, le spectacle de la déloyauté politique. Mais, je te le dis à toi, qui connais mes secrets mieux que mes ministres des diverses régions de mon empire, je n'ai pas plus renoncé à la duché de Bourgogne que mon beau cousin de France n'a renoncé à ses prétentions sur l'Italie.

— Votre Majesté aurait tort, en effet, de compter sur les traités signés par François I<sup>er</sup>.

— N'est-ce pas ? interrompit Charles, satisfait d'être approuvé dans son éternel rêve d'une monarchie universelle. Et voilà pourquoi je tiens tant à savoir ce qui se passe dans ma Comté de Bourgogne. Je ne puis admettre que grâce à cette alliance tacite dissimulée sous un pacte de neutralité avec la Suisse, cette contrée devienne une solution de continuité entre mes possessions d'Allemagne et cette Bourgogne ducale qu'il me faut à tout prix, et que j'aurai, dussè-je l'attaquer par la Provence !

— Oui, Votre Majesté veut reconstituer, au profit de l'Empire, l'ancien royaume de Bourgogne, depuis les Flandres jusqu'à Arles et la Méditerranée.

— Précisément ! Et comme c'est un projet de longue haleine, pour y arriver il n'y a pas de petites précautions. Ne m'as-tu pas dit que ce gentilhomme Comtois, qui a sollicité une audience, attendait toujours mon bon plaisir, mais qu'il commençait à donner des signes d'impatience ?

— En effet, sire !

— Je ne puis pourtant pas le recevoir avant d'avoir reçu moi-même les derniers renseignements de mon chancelier Perrenot de Granvelle, que j'ai envoyé à Besançon pour sonder les dispositions des habitants. Son silence m'étonne et m'inquiète ; car, pour traiter avec ce gentilhomme, il convient que je sache au moins ce qu'il représente comme influence.

— Votre Majesté oublie que dans son dernier mémoire messire de Granvelle annonçait qu'il n'écrirait plus avant d'avoir transmis à votre chancellerie les résultats de l'élection pour le renouvellement de l'assemblée des cogouverneurs dans la ville libre de Besançon.

— Ah ! oui, je me souviens ! dit Charles avec un sourire quelque peu dédaigneux. Il s'agit de savoir si messire Simon Gauthiot d'Ancier, l'ami de feu le connétable de Bourbon, sera encore demain celui que la populace a surnommé le *Petit Empereur de Besançon*. S'il a perdu la faveur populaire, je n'ai plus rien à craindre de lui et de ses intrigues avec les Suisses et les luthériens.

— C'est cela même, sire !

— Oui ! Oui ! Et lorsque, par l'abaissement simultané des deux pouvoirs populaire et archiépiscopal, je régnerai en maître dans cette station militaire, je me charge de la direction de l'esprit public dans toute la Comté de Bourgogne.

— C'est du moins l'avis de messire Nicolas Perrenot de Granvelle.

— Et le mien également ! Mais alors pourquoi ne connaissons-nous pas le résultat de cette élection ? Elle a dû avoir lieu dimanche,

et nous sommes aujourd'hui jeudi! Est-ce que le régime de nos pigeons voyageurs ne fonctionne déjà plus. Ce ne serait vraiment pas la peine d'en avoir payé si chèrement le secret à l'inventeur!

— Ce serait d'autant plus regrettable que nous sommes vraisemblablement les seuls en Europe à connaître ce genre de correspondance, qui assure au gouvernement de Votre Majesté une supériorité incontestable sur les autres puissances européennes, par la fréquence et la rapidité des communications.

— Avec le système de relais que nous avons établis, il ne faut pas quatre jours à nos pigeons d'État pour venir de la Comté de Bourgogne en Espagne.

— C'est mon avis, sire! Aussi, comme je connais l'intérêt que Votre Majesté attache à ce détail, je me suis informé auprès de Don Inigo Saavedra, que Votre Majesté a installé dans la sierra voisine, en qualité de surintendant des pigeons d'État, en lui ordonnant de se faire passer comme gentilhomme éleveur afin de garder le secret de ces communications.

— Qu'a-t-il répondu?

— Don Inigo, que ses fonctions mêmes ont amené peu à peu à l'observation intime des phénomènes atmosphériques, pense qu'une tempête de neige doit sévir en ce moment sur les Pyrénées. En pareil cas, les pigeons que l'on expédie rentrent au colombier, et ceux qui viennent du dehors, incapables de trouver leur direction, s'arrêtent dans la montagne où ils risquent de tomber sous la griffe des oiseaux de proie. Mais cet état de choses ne saurait durer très longtemps, et dès que la dépêche sera arrivée et aura été traduite par Don Inigo, je m'em-

presserai de la faire parvenir à Votre Majesté où qu'elle se trouve.

— J'y compte ! En attendant il s'agit de faire patienter messire Gauthiot d'Ancier, car cet homme peut être une force pour le but que nous nous proposons. Ne m'as-tu pas dit qu'indépendamment des valets armés qui composent son escorte, le gentilhomme franc-comtois était accompagné de deux dames ?

— Oui, sire ! Et monseigneur le Chancelier renseigne exactement Votre Majesté à cet égard. Il recommande que l'on ait les plus grands égards pour cette suite féminine du *Petit Empereur de Besançon*. L'une de ces deux dames est la maîtresse et surtout l'Égérie de messire Gauthiot. Maître Simon Renard, un Comtois du conseil des Flandres, l'a signalée au Chancelier comme très versée dans la politique et surtout profondément diplomate. Elle se nomme Impéria, ce qui semble être un nom de guerre et l'on suppose que l'autre dame, beaucoup plus jeune, est sa fille.

— Fort bien ! M<sup>me</sup> Impéria n'étant que la maîtresse de messire Gauthiot d'Ancier ne peut être reçue officiellement à la cour, où il n'y a déjà que trop d'intrigues. L'étiquette s'y oppose, et je ne veux pas avoir d'affaire avec la Camarera-Mayor, qui a sa coterie. Mais les rois de Castille et d'Aragon peuvent braver indirectement l'étiquette, surtout lorsqu'ils sont en même temps empereurs d'Allemagne. Tu vas ordonner une grande chasse pour samedi prochain, et tu feras préparer trois invitations pour messire Gauthiot et les deux dames de sa suite. Mes écuries fourniront les chevaux et tu désigneras deux jeunes gentilshommes de ma maison pour accompagner ces invités. Si d'ici

là nous avons reçu les dépêches du Chancelier, avec les traductions de Don Inigo, je verrai ce qu'il conviendra de faire, et je les recevrai au petit pavillon de chasse s'il y a lieu. En tout cas, l'invitation fera prendre patience à nos visiteurs. Je veux qu'on les traite avec tous les égards accordés aux ambassadeurs des petites puissances. Tu m'as compris ?

— Oui, sire ! répondit Gomez qui s'inclina profondément et disparut.

---



## CHAPITRE XXVI

QUINZE ANS APRÈS

En suivant Gauthiot d'Ancier dans son voyage en Espagne, Impéria avait cédé moins au désir de paraître à la cour du plus puissant souverain de l'Europe, qu'à une arrière-pensée qu'elle nourrissait depuis longtemps. En dépit de la haine qu'elle éprouvait aujourd'hui pour Charles-Quint, elle caressait le projet de se trouver de nouveau en tête-à-tête avec celui qui avait eu les prémisses de son cœur, pour éclaircir un mystère qui était le tourment de sa vie depuis quinze ans. Sans qu'elle s'en doutât, les événements allaient merveilleusement servir ses projets.

Prétextant une légère indisposition, Gilberte s'était excusée d'assister à la chasse royale. Ayant appris qu'un courrier devait partir le lendemain pour porter les dépêches de la cour dans les Flandres et à la Comté de Bourgogne, elle avait formé le dessein d'écrire longuement à Lamblin, sous prétexte de lui transmettre ses impressions de voyage ; mais en réalité pour l'assurer de sa constante tendresse.

Au jour et à l'heure marqués par la volonté

impériale et royale, quatre chevaux seulement s'arrêtèrent devant l'hostellerie où Gauthiot était descendu avec sa suite. Deux de ces superbes animaux étaient tenus en laisse par des valets aux armes du roi; ils étaient destinés au seigneur franc-comtois et à sa compagnie. Les deux autres étaient montés par de jeunes seigneurs attachés à la chancellerie de Charles-Quint.

— Messire, dit l'un de ces deux jeunes gens en s'inclinant avec courtoisie et en touchant légèrement son feutre de sa main droite finement gantée de peau de daim, je suis Don Alvarez de Mendoza, attaché au secrétariat particulier du roi, et voici mon collègue et ami Don José Otero y Fuentès de las Marismas.

A son tour Gauthiot s'inclina galamment pendant qu'Impéria répondait de son côté par son meilleur sourire au salut respectueusement empressé des deux jeunes seigneurs.

— Sa Majesté, poursuivit Mendoza, désireuse de faire bon accueil à l'envoyé de la puissante assemblée des cogouverneurs de sa cité impériale de Besançon, connaissant d'ailleurs vos talents en vénerie, a décidé que la chasse aurait lieu en votre honneur. Je suis chargé, personnellement, de vous conduire auprès du grand veneur, qui prendra vos ordres et se tiendra à votre disposition pendant toute la durée de la poursuite.

— Et moi, dit Don José en jetant un regard d'admiration sur Impéria, j'ai mission de veiller sur madame, de lui épargner autant que possible les fatigues de nos routes forestières, et de la protéger au besoin contre le retour offensif de la bête de chasse.

— Alors, en selle, messeigneurs! dit gaie-

ment Gauthiot d'Ancier aux deux jeunes gens descendus de cheval pour cette présentation. Je serai heureux, ajouta-t-il, de présenter moi-même mes remerciements à Sa Majesté dès qu'elle apparaîtra sur le terrain de chasse.

— Pardon ! interrompit Mendoza, le roi, notre seigneur, a prévenu la cour que, retenu par les affaires de l'Etat, il n'assisterait pas à la fête, mais qu'il recevrait ses invités au petit pavillon forestier de San-Lucar, à l'issue des opérations. C'est vous, messire, qui serez notre maître pendant la journée.

— En ce cas, dit Gauthiot flatté de tant de prévenance, et qui ne se doutait pas que Charles-Quint faisait descendre les habiletés de sa politique jusqu'à d'aussi menus détails, je ferai de mon mieux ! Partons, s'il vous plaît, messeigneurs !

Et la petite troupe s'éloigna au galop dans la direction d'une clairière, où elle trouva le grand veneur entouré des autres invités. Après les salutations d'usage, Gauthiot fit un signe et les chiens furent découplés aussitôt. Comme le bois avait été fait la veille par les piqueurs, dix minutes ne s'étaient pas écoulées que la meute donnait à pleine gueule sur la piste d'un vieux solitaire, bien connu de la vénerie royale pour ses ruses sans nombre.

Entraîné par son amour des exercices violents, désireux, d'ailleurs, de justifier la bonne opinion que le roi avait de lui, Gauthiot s'élança aussitôt sur les traces de la bête, suivi immédiatement par toute l'assistance. Impéria se préparait à suivre elle-même la foule lorsqu'elle vit Don José Otero y Fuentès de las Marismas poser la main sur la bride de son cheval pour en modérer l'allure.

— Madame, dit le jeune homme répondant au coup d'œil interrogateur de la belle créature, je suis chargé d'une mission particulière pour vous. Persuadée que vous ne tenez pas outre mesure aux fatigues de cette journée, Sa Majesté désire vous entretenir en tête-à-tête au rendez-vous de chasse de San-Lucar.

— Mais, dit Impéria subitement défiante, je n'ai pas sollicité d'audience ?

— Aussi, est-ce Sa Majesté qui vous prie de lui en accorder une, répondit galamment le jeune homme dont la leçon était faite d'avance.

— C'est, assurément, très chevaleresque, et François I<sup>er</sup> de France n'aurait certes pas imaginé mieux en l'honneur d'une dame ! Cependant Sa Majesté ne me connaît pas.

— Vous faites erreur, madame ! Le roi, mon maître, est fort bien renseigné, et je ne trahis aucun secret d'Etat, puisque je suis autorisé à vous dire que les rapports de monseigneur le Chancelier de Granvelle vous représentent comme ayant une grande et légitime influence sur messire Gauthiot d'Ancier, l'envoyé extraordinaire de messieurs les cogouverneurs de Besançon.

Impéria comprit ce qu'on lui voulait, car elle se souvint fort à propos de l'interrogatoire que lui avait fait subir maître Simon Renard à Besançon, sous couleur de visite de politesse. Nous avons vu, d'ailleurs, qu'elle avait l'âme forte ; elle appartenait à la race des femmes tragiques qu'aucun péril ne rebute pour arriver à leurs fins, parce qu'elles savent trouver en elles-mêmes la force de résister à l'outrage. L'incident, d'ailleurs, cadrait trop merveilleusement avec ses projets personnels pour qu'elle hésitât plus longtemps.

— Soit ! dit-elle en riant. Ce sera peut-être la première fois qu'une humble sujette comme moi aura cérémonieusement accordé une audience à un puissant souverain, comme le roi votre maître et mon seigneur suzerain !

Don José, prenant alors la bride des chevaux, les détourna dans un étroit sentier, à droite, pendant que la chasse s'éloignait de plus en plus à gauche, au point que la voix des chiens devenait à peu près indistincte, la bête de chasse ayant évidemment pris un parti désespéré.

Après quelques minutes de chevauchée sous bois, le couple déboucha dans une large éclaircie, au milieu de laquelle s'élevait le pavillon de chasse de San-Lucar, qui se composait à peu près exclusivement d'un vaste rez-de-chaussée élevé sur perron. Diverses routes forestières aboutissaient à ce carrefour, et chacune d'elles était gardée, à son entrée, par un homme d'armes, pour assurer la sécurité du souverain. Après avoir donné le mot d'ordre à la sentinelle devant laquelle il passait, don José de las Marismas pénétra sur le terrain découvert, puis, descendant de cheval, il tendit la main à sa compagne qui fut à terre en un clin d'œil. Les chevaux furent attachés à l'un des anneaux scellés dans le mur à cet effet, et le jeune homme, suivi d'Impéria, pénétra dans une antichambre à l'extrémité de laquelle se trouvait une porte basse. Il gratta à cette porte d'une certaine manière qui constituait évidemment un signal convenu, puis sans attendre la réponse, et toujours suivi de sa belle compagne, il entra directement dans une vaste pièce, au centre de laquelle un homme de moyenne taille était courbé sur un bureau couvert de papiers.

— Ce seigneur devait être habitué à de semblables irruptions dans son domicile privé, car il ne leva pas même la tête et continua l'examen de ses dossiers.

— Senora, dit Don José à l'oreille d'Impéria en lui désignant une banquette située à contre-jour. Veuillez vous asseoir et attendre. Sa Majesté n'aime pas à être dérangée quand elle travaille !

Impéria prit place dans l'ombre des tentures, pendant que le jeune homme se retirait sur la pointe des pieds. De longues minutes s'écoulèrent sans que l'empereur-roi sortit de sa méditation et parût même soupçonner la présence d'un tiers. Puis il se leva brusquement et se mit à arpenter le sol de son cabinet d'un pas fiévreux et en lançant au ciel des paroles sourdes et inarticulées. Les bras croisés derrière le dos ne se desserraient de temps à autre, que pour prendre des pastilles parfumées dans un drageoir placé sur un guéridon à sa portée. Soudain, en revenant vers son bureau, l'Empereur aperçut une silhouette qui se détachait en ombre sur la clarté aveuglante des vitraux.

— Ah ! dit-il comme un homme qui se souvient tout à coup : madame Impéria, sans doute ! Veuillez approcher, je vous prie !

Impéria obéit et vint se placer en face du souverain, de manière à ce que la lumière du dehors illuminât en plein son visage. Charles-Quint eut alors un haut-le-corps violent.

— Quoi ! c'est vous, Marguerite ? s'écria-t-il stupéfait.

— Oui, c'est moi, Sire ! Marguerite Van Gest, la pauvre fille dédaignée puis abandonnée autrefois par Charles d'Autriche, et qui ne s'attendait guère à se retrouver un jour

en présence de ce puissant souverain que les peuples foulés par vos lansquenets appellent aujourd'hui Charles V, empereur d'Allemagne et roi des Espagnes ! Oh ! Votre Majesté a fait du chemin depuis qu'elle a volontairement perdu du terrain dans le cœur de Marguerite !

En prononçant ces paroles d'une voix stridente qui sifflait à travers ses dents de perle, mais qui d'ailleurs n'altérait en rien l'harmonie de son organe, Impéria avait bien ce port de reine offensée qui avait si fort ému Antoine de Vergy au début de ce récit. Sous l'empire de l'ancien outrage, Impéria avait oublié la diplomatie galante dont elle avait fait preuve vis-à-vis de ce dernier. Soit qu'il fût réellement captivé par le charme de la belle créature ; soit que, par politique, il voulut éviter une scène de récriminations, Charles-Quint feignit de ne pas sentir toute l'irritation contenue dans cette réponse.

— Voyons, Marguerite ! dit-il de sa voix la plus douce ; il n'y a pas ici de Majesté pour toi. J'ai eu certes des torts ! J'aurais dû me douter de ce que les grâces de la jeune fille promettaient de merveilleuse beauté à l'approche de ton âge mûr ! Mais ces torts, je suis en situation de les réparer, et si tu voulais...

En parlant ainsi, Charles-Quint s'efforçait d'enlacer la taille svelte qu'il avait devant lui et d'amener la jeune femme vers un lit de repos où il avait coutume de consacrer quelques minutes au sommeil, lorsqu'il se sentait accablé de fatigue. Mais Impéria, par un brusque mouvement des hanches, se dégagea de l'impériale étreinte.

— Sire ! dit-elle en clouant Charles-Quint sur place par un geste altier, Votre Majesté

s'imaginer sans doute que je suis venue ici revendiquer des droits antérieurs au rôle de concubine royale ? Eh bien ! non ! il est passé le temps des paroles et des caresses menteuses !

Piqué au vif, Charles-Quint, qui n'avait pas l'âme chevaleresque de François I<sup>er</sup>, répondit par une grossièreté.

— Cependant, dit-il, vous êtes la maîtresse de ce gentilâtre de province qu'on nomme Gauthiot d'Ancier ! et qui joue au *Petit Empereur de Besançon* !

Impéria sentit l'injure, mais elle n'était pas femme à la laisser passer sans vengeance. Prompte comme l'éclair, elle répondit :

— Votre Majesté est mal placée pour médire de cet homme ! Il ne me devait rien, lui ! Et il m'a protégée contre la brutalité des soudards armés par votre ambition. Puis, sans rien demander, il m'a tirée de la situation humiliante à laquelle m'avait réduite l'indigne trahison d'un parjure. J'ai accordé alors par reconnaissance, au simple gentilhomme, ce que j'avais donné par amour au félon qui porte aujourd'hui votre couronne !

Transporté de rage, Charles-Quint frappa du pied et serra les poings.

— Vous me bravez, madame ! dit-il en faisant un geste menaçant. Vous oubliez que vous êtes en mon pouvoir et qu'il me suffirait d'un mot...

— Sire ! interrompit froidement la courageuse femme, croyez-vous qu'Impéria la courtisane, devant votre royale colère d'aujourd'hui, puisse rien redouter de pire que ce qu'elle a souffert autrefois de Charles d'Autriche ?

Cette parole, à la fois noble et résignée, fit tomber subitement la colère du souverain. Il



courut s'asseoir devant son bureau et plongea sa tête entre ses mains. Quand il la releva, après quelques minutes de silence, une larme perlait sous les cils de cet ambitieux dont la politique avait pourtant bronzé le cœur.

— Ah ! Marguerite ! s'écria-t-il avec une pointe visible d'émotion, il y avait en vous des trésors de loyale tendresse !

— Je le crois, Sire ! Et c'est précisément pour cela que tout doit être fini entre nous ! répondit Impéria avec un léger tremblement dans la voix. L'émotion de Charles ne lui avait point échappé, en effet, et devant ce regret douloureux du premier amant, Impéria venait de revivre en une seconde toute sa jeunesse et ses illusions d'antan.

— Vous avez raison, Marguerite, dit Charles-Quint en passant la main sur son front pâli. Le passé est mort, et c'est se préparer d'amers regrets que de vouloir le faire revivre. Parlons donc du présent. Qu'avez-vous à me demander ?

— Votre Majesté oublie que je ne suis pas venue en solliciteuse, puisque c'est moi qui lui accorde une audience.

— Ah ! c'est juste, répondit Charles en souriant. Je l'avais oublié. Eh bien ! asseyez-vous et traitons de puissance à puissance. Mais avant de vous entretenir de l'objet pour lequel je vous ai fait mander, n'avez-vous donc aucune requête à m'adresser ?

— Oh ! Sire ! la demande que j'aurais à vous adresser, me l'accorderez-vous ?

— Pourquoi non ? si la chose est en mon pouvoir ?

— Eh bien ? que Votre Majesté me rende ma fille !

— Votre fille? Marguerite! Mais vous n'aviez donc point emmené l'enfant avec vous, lorsque vous disparûtes à la suite des malheurs qui s'abattirent sur votre famille?

— Comment l'aurais-je fait? J'ignore encore en quoi consistait l'intrigue de palais dont mon père fut la victime. Tout ce que je sais, c'est que, sous prétexte de connaître ses secrets, des gens, qui se disaient de justice, envahirent notre maison, en enlevèrent les papiers et emmenèrent ma fille, en me menaçant de la supprimer ainsi que moi-même, si je ne prétendais pas qu'elle était issue d'un seigneur romain venu à Bruxelles auprès de M<sup>me</sup> Marguerite d'Autriche, votre tante, pour affaires diplomatiques.

— Ne dites pas intrigue de palais! Dites plutôt intrigue politique, car la naissance, même illégitime d'une fille de Charles d'Autriche, pouvait porter ombrage à plus d'un puissant du jour. Mais il est de ces mystères qu'un souverain ne doit jamais trop approfondir.

— J'ajoute que ce fut sur ce frère indice que je me réfugiai à Rome, où Gauthiot d'Ancier dut me protéger pendant le sac de la ville contre les brutalités des soldats du connétable de Bourbon, votre allié.

— Et jamais vous ne revîtes l'enfant?

— Jamais?

— J'y emploierai ma police; mais les faits datent de loin, et je crains bien de ne pouvoir jamais, moi-même, vous donner satisfaction.

Impéria éprouva, certes, une vive contrariété en constatant que ce dernier espoir lui échappait; mais son trouble n'eut guère le temps de s'affirmer, car, à ce moment même, on gratta à la porte et don José entra porteur

de papiers qu'il remit à son maître avec ces simples mots : Dépêches de Bourgogne ; puis il attendit des ordres.

C'était la traduction des nouvelles apportées de la Comté de Bourgogne par les pigeons d'Etat. Elles étaient ainsi conçues :

« Elections favorables aux adversaires d'Ancier. Nouvelle assemblée décrète mise accusation Gauthiot et Lamblin, pour malversations. Ai fait demander ajournement procès par juge d'Empire jusqu'à arrivée instructions. Rapport détaillé suit.

» GRANVELLE. »

Pas un muscle ne remua sur le visage impérial.

— Madame, dit Charles-Quint, il nous reste à parler de la mission officielle dont messire Gauthiot d'Ancier est chargé auprès de nous, par MM. les cogouverneurs de Besançon. Mais vous penserez sans doute comme moi que, pour cette partie de l'entretien, la présence de messire Gauthiot est nécessaire. Je vous ferai connaître à tous deux l'heure de cet entretien. Il me semble que la chasse revient sur nous. Don José, offrez votre bras à madame et conduisez-la à la tente où sont préparés les rafraichissements. Vous lui assurerez une place auprès de notre personne.

Impéria s'inclina et sortit quelque peu inquiète. Il lui avait paru qu'à la lecture de la dépêche, un mauvais regard avait passé dans les yeux de son ancien amant.

---

## CHAPITRE XXVII

### PAROLE DE ROI ET ESPRIT NOUVEAU

Le soir même un dîner de chasse eut lieu à la cour. On désignait ainsi des repas d'où l'étiquette était bannie. Les invités avaient le droit d'y assister dans leur costume de la journée. La maison du roi mettait seulement à leur disposition des valets et des femmes de chambre pour réparer le désordre des toilettes et effacer les maculatures que les exercices violents de la journée avaient pu produire sur les vêtements. Le ton général de ces réunions était naturellement d'allures moins compassées que les repas officiels de la cour. Aussi les femmes n'étaient-elles point tenues d'y assister ; mais précisément parce qu'on se délassait ainsi de la contrainte habituelle, elles y accouraient en foule ; et c'était merveille de voir l'entrain qu'elles apportaient dans ces assemblées, assez rares d'ailleurs, et qu'elles considéraient comme autant d'escapades. La reine et les femmes des grands dignitaires en charge s'abstenaient le plus souvent d'assister à ces amusements, moins par prudence que sur le conseil de Charles-Quint, qui voyait dans cette

libre expansion un moyen de surprendre le véritable esprit de sa cour et de la noblesse qu'il y conviait. La présence d'Impéria et de Gilberte à ce dîner de chasse ne parut donc point en contradiction avec les usages adoptés de par la volonté du souverain pour ces sortes de réunions.

Vers minuit, l'assistance mise en bonne humeur par le vin et l'excellente chère, réclama des musiciens qui, du reste, attendaient dans une pièce voisine. Les couples se formèrent et le bal commença pour durer jusqu'au jour. A ce moment Charles-Quint avait disparu. Au bras de Gauthiot, Impéria circulait dans les groupes où sa beauté faisait sensation. Ils rencontrèrent don José de las Marismas qui, après les avoir salué profondément, leur dit à demi-voix :

— La rencontre est heureuse ; car, par ordre du roi mon maître, je vous cherchais, madame et vous aussi, messire. Sa Majesté désire vous entretenir tous les deux au sujet de la mission dont vous êtes chargés, et elle pense qu'au milieu de la joie du moment nul ne songera à épier vos paroles.

— Nous sommes aux ordres de Sa Majesté ! répondit Gauthiot, et nous vous suivons.

Le jeune homme se mit en marche sans affectation, après avoir fait un geste qui recommandait la prudence. La précaution n'était pas inutile, car la politique ne perdait pas ses droits, même dans ce milieu où tout semblait à la joie ; et plus d'un représentant des puissances étrangères, s'il avait pu surprendre les paroles ainsi échangées, se serait demandé ce qui pouvait bien valoir au seigneur comtois l'honneur d'une audience particulière à pareille

heure et dans un pareil moment. Fort heureusement, un groupe de jeunes filles qui se trémoussaient pour former une ronde, dont elles avaient exclu les jeunes cavaliers, occupait en ce moment l'extrémité de l'immense salle où se trouvaient Gauthiot, Impéria et don José. A la faveur du mouvement et des cris joyeux qu'excitait cette entreprise bruyante, ceux-ci purent se glisser jusqu'à une porte basse derrière laquelle ils disparurent sans avoir été remarqués.

L'Empereur attendait ses visiteurs dans une salle basse faiblement éclairée et les pria gracieusement de s'asseoir.

— Messire, dit-il en s'adressant à Gauthiot, vous m'avez fait demander une audience, et je vous prie de m'excuser si les affaires de l'État ne m'ont pas permis de vous l'accorder plus tôt. Il se trouve que l'heure est propice, et j'imagine que vous ne tenez pas beaucoup à vous morfondre au milieu de cette jeunesse dont les plaisirs ne sont plus de notre âge.

— Sire, répondit Gauthiot, je serai toujours aux ordres de Votre Majesté !

— Je le sais, répondit Charles-Quint qui avait formé le projet de se montrer particulièrement aimable vis-à-vis d'un homme influent dont il se proposait de rejeter la requête et qu'il lui importait cependant de ménager. Quant à madame, ajouta-t-il, en s'inclinant galamment devant Impéria, je lui ravis peut-être un instant de plaisir, car elle était certainement la reine du bal, mais j'ai tenu à ce qu'elle assistât à notre entretien, parce que je sais qu'elle est de bon conseil et qu'elle a sur vous une influence justifiée.

— Votre Majesté me comble ! dit à son tour

Impéria, que tant de prévenances de la part d'un souverain connu pour sa raideur et sa ténacité dans tout ce qui se rattachait à la politique, ne laissait pas sans inquiétude.

— J'ai là sous la main le dossier de vos affaires de Besançon. Je connais la rivalité du Chapitre et de l'assemblée des cogouverneurs. Abrégeons si vous le voulez bien. Comme tous les seigneurs féodaux, le Chapitre, et par le Chapitre, j'entends surtout son archevêque, se soucie moins du bien de l'Etat que de ses prérogatives. D'un autre côté, sous couleur de réclamer vos franchises municipales, vous êtes bien un peu démagogues à votre assemblée des cogouverneurs. Or, dans ma lutte contre François I<sup>er</sup> de France, j'ai besoin de m'appuyer sur ma Comté de Bourgogne, dont Besançon est la capitale militaire, si Dole est la tête gouvernementale. Si je me prononce en faveur de l'un des deux partis, l'autre ne manquera pas de se jeter dans les bras de mes adversaires. Et alors où sera le bien de l'Etat en tout ceci ?

— Votre Majesté me permet-elle d'avoir une opinion ?

— Je vous en prie, messire !

— Votre Majesté devrait avoir, à Besançon, un représentant qui s'imposât aux partis et qui parlât haut et ferme dans l'intérêt de l'Etat.

— J'y ai pensé.

— Je le sais, sire ; et même qu'il est question de nommer à ce poste votre Chancelier des Flandres, Nicolas Perrenot de Granvelle, qui est originaire du pays. Mais il ne vaut rien pour cet emploi.

— Pourquoi cela ?

— Parce que Nicolas Perrenot n'abandon-

nera pas son poste de chancelier des Flandres, où toute la diplomatie d'Europe converge à certains moments, pour le mince avantage de représenter Votre Majesté dans une simple capitale de Comté. D'ailleurs Nicolas Perrenot et les siens sont trop inféodés à la politique romaine.

— Appartiendriez-vous au culte réformé ?

— Non, sire ! Mais je ne dissimule pas que je compte beaucoup d'amis parmi eux. J'en ai besoin, d'ailleurs, pour soutenir la lutte contre le Chapitre.

— Moi, j'ai besoin du pape !

— François I<sup>er</sup> aussi. Ça ne l'empêche pas d'avoir, en haine de Votre Majesté, des intelligences avec les luthériens d'Allemagne, et même avec le Turc de Constantinople.

— C'est juste ! A propos de mon beau cousin de France, savez-vous ce que disent vos ennemis ?

— Je ne m'en soucie guère !

— Vous avez tort ; ils disent que vous êtes pensionné par François I<sup>er</sup>, ce qui expliquerait votre opinion sur le parti que l'on peut tirer des luthériens.

Gauthiot sourit :

— Cet ennemi-là, dit-il, pourrait bien s'appeler Perrenot de Granvelle. En ce cas, il aurait dit une sottise, car il est peu probable que François I<sup>er</sup> pensionne les anciens amis du feu connétable de Bourbon contre lequel il a une haine que la mort elle-même n'a pu éteindre.

Charles-Quint parut frappé de cette observation.

— Aussi, dit-il, ne l'ai-je jamais cru. Mais puisque nous parlons du défunt connétable, n'était-il point votre obligé ?



— Oui, sire ! Lorsqu'il quitta ma maison de Besançon pour se rendre en Italie, outre le secours de mon épée, qui en vaut une autre, j'ose le dire, je lui remis mille écus d'or pour le service de Votre Majesté. Car Votre Majesté n'ignore pas que les immenses biens du connétable étaient confisqués par François I<sup>er</sup> comme ils le sont encore aujourd'hui par la volonté de M<sup>me</sup> Louise de Savoie, mère de votre beau cousin de France.

— Je sais tout cela ! C'est pourquoi, avant de partir, vous passerez chez mon argentier, qui vous remettra mille écus contre signature. Maintenant, si j'en juge, toujours par les parchemins que j'ai là sous les yeux, vous avez sollicité aussi pour vous-même la concession à vie de la prévôté de Gray ; je vous l'accorde ! Je ne veux pas que mon service soit une charge trop lourde pour mes fidèles amis !

Gauthiot ne soupçonnait pas que cette bienveillance un peu soudaine était, dans la pensée de l'Empereur, la rançon préalable de la seule faveur sérieuse que celui-ci était résolu à lui refuser d'ores et déjà. Vainement Impéria, qui connaissait mieux son homme, affecta d'être prise d'une légère quinte de toux, afin de mettre Gauthiot sur ses gardes, celui-ci s'écria :

— Ah ! sire ! Pourquoi faut-il que les nombreux amis inconnus que vous avez dans notre Comté de Bourgogne ne vous entendent pas en ce moment ; ils vous diraient la vérité !

— La vérité ! interrogea Charles-Quint : Dites-la moi donc, vous qui êtes un loyal chevalier !

— Eh bien ! sire, on vous trompe. Cette vérité, que Votre Majesté réclame, jamais vos

conseillers ne vous l'ont dite ! Votre chancelier Nicolas Perrenot de Granvelle moins que tout autre, parce qu'il a rivé sa fortune et celle de sa famille aux idées anciennes. Ce qui est vrai, c'est qu'un immense dégoût envahit en ce moment la chrétienté. Après les scandales de la cour des Borgia, voici que l'Eglise a mis le comble avec Léon X par la vente des indulgences. Ce que l'on appelle l'hérésie de Luther n'est pas un incident, c'est une révolution morale. Il s'agit d'empêcher qu'elle devienne une révolution politique. Pourquoi le pouvoir laïque se compromettrait-il dans ces sottes querelles sur la présence réelle ou symbolique ? Il lui suffit de planer au-dessus d'elles ! Qu'importe à Votre Majesté d'être obéie au nom du pape ou de l'être au nom de Luther et de Mélancthon ? pourvu qu'elle soit obéie. La foi est une question de conscience et de for intérieur, comme disent les docteurs. Le bras séculier n'a rien à y voir. Que chacun soit libre d'aller à la messe ou au prêche, pourvu que l'autorité de César, c'est-à-dire la loi humaine, soit également respectée par tous. Nous sommes à l'aurore, sanglante encore peut-être, mais désormais certaine, d'un régime qui s'appellera un jour la liberté de conscience ; et le pouvoir suprême appartiendra sans conteste à celui qui saura protéger, non pas seulement les corps mais surtout les âmes contre leurs propres entraînements. Voilà ce que les conseillers de Votre Majesté ne lui ont pas dit, et ce que j'ose lui dire moi, puisqu'Elle veut bien me convier à lui parler librement.

Cet éloquent plaidoyer en faveur du pouvoir laïque n'était pas pour déplaire à l'ambitieux et autoritaire Charles-Quint. Toutefois, il restait silencieux, et Impéria, moins entraînée que

Gauthiot, entendit l'auguste personnage se murmurer à lui-même en hochant significative-ment la tête : Si je suis empereur de l'Allemagne luthérienne, je suis aussi le roi de la catholique Espagne !

— Savez-vous, messire, dit-il enfin, que voilà des paroles qui vous mèneraient loin, si l'Inquisition les entendait !

— Sire ! répondit Gauthiot, votre parole est un sauf-conduit !

— Assurément ! répondit Charles avec gravité. Mais quand vous aurez passé cette porte, n'oubliez pas que la franchise ne doit jamais exclure la prudence. Revenons à la cité de Besançon ! Vous dites donc, messire, que pour y représenter l'Empereur il faudrait un homme qui eût par lui-même assez d'autorité morale pour dominer les partis ?

— Oui, sire !

— Mais, cet homme, où le trouverai-je ?

— Votre Majesté l'a devant elle ! C'est Simon Gauthiot d'Ancier ! répondit vivement Impéria, qui comprit que le moment décisif était venu et qui se sentait assez forte de son passé pour intervenir dans la conversation.

— Comment cela ? fit l'empereur.

— On ne saurait dénier à messire Gauthiot l'autorité morale nécessaire, continua la jeune femme ; puisque ses concitoyens l'ont eux-mêmes qualifié familièrement le *Petit Empereur de Besançon*. J'imagine que cette souveraineté purement idéale ne porte point ombrage à Votre Majesté ?

— En aucune façon, répondit Charles en souriant. Mais êtes-vous bien sûre de cette autorité dont vous me parlez. Elle ne repose que sur la faveur populaire, et la faveur popu-

laire, vous le savez, est instable, madame. Si je suis exactement informé, des élections ont dû avoir lieu récemment pour le renouvellement de l'assemblée des cogouverneurs. Que diriez-vous, madame, si elles tournaient contre votre candidat? Que diriez-vous surtout si, à l'instigation des ennemis de messire Gauthiot, la nouvelle assemblée le décrétait d'accusation lui et ses amis?

Il parut à Impéria que Charles-Quint mettait une certaine insistance à présenter cette supposition. Mais Gauthiot ne lui laissa pas le temps de la réflexion.

— En ce cas, dit-il, je plaindrais la cause de l'Empereur, car les hommes qui nous remplaceraient seraient à trop courtes vues pour résoudre la difficulté!

— Expliquez-vous, dit Charles.

— Oui, sire! car je prétends qu'en ramenant le pouvoir des princes archevêques de Besançon à ce qui est légitime dans le domaine spirituel, l'intérêt de l'Empereur est de s'appuyer sur le courant populaire. Il y a place, en effet, pour nos franchises municipales et pour l'autorité du souverain!

— Je vois, messire, que vous êtes toujours hanté par l'esprit nouveau? Mais comment voulez-vous que je m'accommode, par exemple, de votre traité d'alliance avec les ligues suisses, toujours circonvenues par mon mortel ennemi François I<sup>er</sup>?

— Sire, je vous apporte la renonciation de la Commune à ce traité d'alliance!

Disant cela, Gauthiot tira un parchemin de son pourpoint et le déposa entre les mains de l'Empereur, puis il ajouta :

— Votre Majesté verra dans cet acte que la

Commune s'engage, en outre, à prendre comme gardien l'héritier de votre couronne. Nous demandons seulement que les sommes qui devront être payées à Monseigneur Philippe comme gardien soient attribuées pour moitié, pendant vingt ans, à l'entretien de nos fortifications. N'est-ce point encore l'intérêt de Votre Majesté ?

Charles, dont le visage s'était illuminé soudain, prit avidement le parchemin des mains de Gauthiot, pour le faire disparaître dans son dossier, comme s'il avait peur que ce document lui fût retiré.

— Et vous avez qualité suffisante, dit-il, pour me faire ces propositions ?

— Voici le sceau de la Commune, répondit Gauthiot, qui s'était muni de cet instrument pour certifier au besoin ses pouvoirs.

— Messire, dit Charles-Quint, en se levant brusquement pour indiquer que l'audience était terminée, l'Empereur apprécie vos raisons, mais il ne lui appartient pas de décider sans réflexion. Vous connaîtrez ma décision lorsque vous serez de retour en votre logis de Besançon. Veuillez, je vous le répète, avant de partir, passer chez mon argentier. Charles-Quint n'entend pas avoir de dettes chez ses amis ! Quant à celles qu'il contracte envers ses ennemis, il les paie lui-même avec son épée. Ma chancellerie vous expédiera demain des passeports et les brevets relatifs à la prévôté de Gray. Allez !

Impéria et Gauthiot s'inclinèrent profondément et sortirent. Mais ce congé un peu sec, quoique tempéré par des faveurs, ne ramena pas la confiance au cœur de la jeune femme.

— Nous avons eu tort, dit-elle en se penchant à l'oreille de Gauthiot, de laisser les proposi-

tions de la Commune entre les mains de ce maître fourbe. Il fallait les lui faire connaître seulement de vive voix. Je crains que cet homme vous soit fatal, mon ami, comme il me le fut à moi-même !

— Bah ! répondit Gauthiot avec sa belle confiance de l'homme d'épée qui a foi en son étoile. Une fois dans les murs de notre ville, l'empereur d'Allemagne a davantage besoin du *Petit Empereur de Besançon* que Gauthiot n'a besoin de lui. Et puis, ajouta-t-il en esquissant un geste vague qui en disait long sur ses intentions, la Comté de Bourgogne est si loin !...

— Je vous comprends, dit Impéria à demi-voix, en se penchant sur l'épaule de son ami, je vous suivrai jusqu'à la mort !

---

## CHAPITRE XXVIII

### ARTS DE LA PAIX ET CONSPIRATION MILITAIRE A L'ABBAYE DE MONTBENOIT

Si Gauthiot d'Ancier avait dû caresser la fibre populaire pour se maintenir au pouvoir contre l'autorité des princes archevêques de Besançon, il rachetait cette faiblesse par une grande largeur de vues. Nous l'avons vu, dans son entretien avec l'Empereur, faire preuve d'un égal souci des franchises municipales et des droits du souverain. Il pressentait un avenir politique qui ne devait se réaliser que trois siècles plus tard.

Il n'en était pas de même du procureur Ursin Vuillemar, et en cédant aux excitations haineuses de ce dernier, le corps électoral n'avait pas fait faire un pas à la cause populaire, au contraire. Dans cette âme basse et cupide, tout convergeait à la satisfaction des intérêts matériels. Ursin Vuillemar était absolument étranger à ce souffle de renaissance qui agitait les peuples au seizième siècle, et qui avait franchi les monts à la suite des expéditions françaises en Italie. Triste assemblage de tous les vices et de toutes les lâchetés, y compris la

pleutrierie, cet être se distinguait par une ignorance crasse des hommes et des choses de son temps, cependant si fertile en gloires de toutes sortes.

Longtemps avant de succéder à Gauthiot dans la présidence des cogouverneurs, Ursin Vuillemar était parvenu à s'introduire parmi les notables, où il s'était classé dans l'opposition en se faisant l'agent secret de ce qu'on appellerait aujourd'hui le parti clérical, tout en affectant les allures les plus démagogiques pour rester populaire. Il s'était acquis une sorte de célébrité dans ce rôle, par son cynisme et sa grossièreté. Tous ses collègues avaient encore présente à la mémoire, une séance dans laquelle une association d'Escholiers était venue solliciter du corps municipal une subvention de quelques écus, pour mettre à la scène la légende de la *Belle Fille de Montbenoit*. Cette légende venait en quelques années de faire le tour de l'Europe, parce qu'elle avait été mise en musique par le compositeur comtois Claude Goudimel, qui devait être plus tard le maître de l'illustre Palestrina, celui-là même que l'on devait appeler le *Père de la Musique*.

Cette légende était touchante ; disons-la en deux mots. Ferry Carrondelet, archidiacre de Besançon quoique laïque, ayant été pourvu de l'abbaye de Montbenoit par les soins de son frère Jean Carrondelet, président du conseil privé de Bruxelles, sous Marguerite d'Autriche, avait eu l'idée d'accumuler dans cette résidence tout ce que l'art de la Renaissance pouvait fournir de plus délicat. On dut alors employer à ces travaux de restauration, non seulement les artistes italiens et flamands les plus renommés, mais encore les gens du pays qui avaient quel-



ques dispositions. Une jeune fille des environs, nommée Pernette Meslier, de Gilley, qui travaillait à la décoration des voûtes, ayant été précipitée de son échafaudage, se tua sur le coup. Cette mort tragique d'une enfant qui donnait les plus belles espérances, excita la pitié générale. Poètes et musiciens s'emparèrent de l'incident, et à la demande de Ferry Carron-delet sans doute, en firent une légende qui eut en quelques années tout le succès des meilleurs romans de chevalerie. Nullement dégrossi par son officine de procureur, Ursin Vuillemar ignorait tout cela, comme il ignorait les romans et surtout la chevalerie. Aussi lorsque le président mit aux voix la demande de la confrérie des Escholiers, on le vit se pencher à l'oreille de son compère et admirateur le négociant Rognon, pour lui dire à demi-voix :

— Voyons, Vognon ! connaissez-vous ça, la *Jolie Fille de Montbenoit* ? Avant de voter, faudrait cependant qu'on nous dise ce que c'est encore cette p... là !

Il faut dire qu'à ce moment Vuillemar faisait à Gauthiot la guerre aux économies ; lui qui devait plus tard pousser la ville aux dépenses les moins justifiées.

Une des perfidies les plus usitées par cet odieux personnage lorsqu'il voulait se débarrasser d'un adversaire, consistait à jeter des doutes sur la probité de celui-ci. Gauthiot était vaincu, mais il n'était pas mort et il pouvait séduire encore les esprits par ses qualités généreuses. Vuillemar fit adroitement circuler des bruits de malversation, et il les étaya sur des chiffres comme on en peut toujours trouver dans les comptes des hommes d'action dont le grattage du papier n'est pas le fait. Il manœu-

vra si bien, que la passion politique aidant, il amena la majorité à décréter Gauthiot et Lamblin d'accusation. Ce dernier fut tôt jeté en prison ; mais il était plus difficile d'exécuter la sentence contre d'Ancier, puisqu'il était en Espagne. En tout cas, ses biens furent séquestrés. Seul l'hôtel d'Impéria échappa à la confiscation, parce que Gauthiot avait eu la précaution de pourvoir celle-ci d'un titre de propriété en règle. La nouvelle majorité, toutefois, n'osa pas instruire le procès d'urgence. Elle en référa au chancelier Nicolas Perrenot de Granvelle, toujours occupé à la construction de la somptueuse résidence qu'il se préparait au centre de la ville et qui constitue encore aujourd'hui un des monuments les plus intéressants de cette époque.

Mais, pour être un instant retardé, le péril n'était cependant pas conjuré. Et c'est ici que maître Mathias Mouillebeeck se révéla doué d'une grandeur d'âme que sa vanité et son amour du clinquant officiel, ne faisaient certes point présager. Il faut dire que les affaires de maître Mathias avaient singulièrement prospéré depuis quelques années, et notamment depuis la fusion de la *Solive* avec le *Bœuf Couronné*. Le compère Jaillon était mort. Son fils Guy Jaillon avait donc hérité, et il avait mis sa fortune personnelle dans l'exploitation des deux établissements réunis, dont il avait sagement laissé la direction supérieure à maître Mathias, d'ailleurs brillamment secondé par sa fille Brigitte, dont les qualités s'étaient puissamment développées depuis qu'elle était l'épouse de Guy Jaillon et qui était devenue décidément une femme de tête. Détenteur de capitaux relativement considérables

pour le compte des jeunes époux et par lui-même, maître Mathias Mouillebeeck avait profité de deux bonnes années pour s'approvisionner des meilleurs crus d'Ornans, de Vuillafans, de Lods et de Mouthier. La paix qui régnait depuis quelques années, grâce au pacte de neutralité garanti par la Suisse, lui avait permis cette spéculation. Si cette paix avait été menacée d'ailleurs, maître Mathias avait sagement calculé, qu'il lui suffirait de transporter le contenu de ses celliers de la vallée de la Loue, dans les vastes caves de la *Solive* et du *Bœuf Couronné*, où ce contenu serait à l'abri des fortes murailles de la ville. Des gelées printanières ayant successivement, pendant deux années, détruit l'espoir des récoltes, il se trouva que maître Mathias avait fait une excellente spéculation qui, d'un homme déjà à son aise, avait fait un très riche propriétaire. Désormais, et à ce point de vue, il pouvait marcher l'égal des plus riches seigneurs de sa clientèle. La seule différence qu'il y avait entre eux, c'est que cette situation était soupçonnée sans être bien connue.

Tout d'abord, et malgré sa vanité bien établie, Mathias Mouillebeeck, non réélu notable, se sentit moins atteint pour lui-même que peiné pour Gauthiot, Impéria et Gilberte, que ni Brigitte, ni lui ne séparaient dans leurs affections. La persécution ne l'atteignit pas un instant. On le savait bien ami de Gauthiot ; mais il était aussi l'ami de toute la jeunesse dorée qui, d'ailleurs, ne lui épargna pas les quolibets. Maître Mathias les prit avec bonne humeur et fut le premier à plaisanter sur son sort électoral, ce qui lui concilia toutes les sympathies. Son amitié pour Gauthiot et les

siens rentra donc naturellement dans la bienveillance universelle qu'on lui connaissait. D'ailleurs, il conservait son grade d'anspessade dans la garde civique, et cela parut suffire à ses ambitions. Le *Bœuf Couronné* continua donc à retentir des éclats de rire de la jeune noblesse, et le vin de Vuillafans n'en coula peut-être qu'avec plus d'abondance. Guy Jaillon était tout à ses sauces et Brigitte, preste et accorte, animait tout un peuple de jolies chambrières, d'ailleurs particulièrement surveillées, au service de la clientèle. Personne ne soupçonna donc que cette maison si gaie et si riante, était en train de devenir le centre d'une conspiration contre l'Etat.

Plus clairvoyants que la masse populaire, et éclairés d'ailleurs par leurs pasteurs, les Réformés de Besançon ne se trompèrent pas sur la signification des événements ayant amené la chute de Gauthiot d'Ancier. Ils comprirent à merveille, que le coup partait de la faction politico-ecclésiastique ; et stimulés par le besoin de la résistance, ils prirent peu à peu l'habitude de se réunir mystérieusement au *Bœuf Couronné*, où Guy Jaillon, qui inclinait de plus en plus vers leurs doctrines, avait pris soin de leur ménager un lieu de réunion mystérieux dans les vastes combles de sa maison. Le secret de ces conférences était d'ailleurs merveilleusement gardé par les affiliés, qui sentaient que leur vie dépendait du mystère et que, d'ailleurs, nul ne soupçonnait d'hérésie dans la vie ordinaire.

Lamblin prisonnier et le procès ajourné, il fallait tout abord aviser au plus urgent, qui était évidemment de prévenir Gauthiot, que l'on savait en route pour rentrer à Besançon,

et qu'il fallait empêcher de se jeter dans les griffes de l'ennemi. A cet effet, on délégua Jaillon, qui, sous prétexte de visiter les celliers de son beau-père dans la vallée de la Loue, eut mission de se rendre au défilé de la Cluse, sous la forteresse des seigneurs de Joux, proche de Pontarlier. C'est par là, en effet, que la petite caravane devait rentrer dans la Comté de Bourgogne. La route de France n'étant pas très sûre pour les sujets de Charles-Quint, on ne pouvait guère revenir d'Espagne à Besançon que par l'Italie et la Suisse ; et la route d'Italie passait forcément au défilé de la Cluse, qui fut un poste militaire depuis les Romains. Pendant que Jaillon remplissait cette mission secrète, maître Mathias Mouillebeeck, avec l'assistance d'un aide de cuisine, reprenait la surintendance des casseroles au *Bœuf Couronné* et à la *Solive réunis*. On avait jugé cette combinaison nécessaire, parce qu'en sa qualité d'anspessade de la garde civique et à raison de ses fonctions électives antérieures, Mathias Mouillebeeck était en situation de se renseigner par ses accointances sur ce qui se tramait dans le camp des adversaires.

Si Brigitte portait la culotte dans le ménage des Jaillon, c'était par une indolence naturelle du mari, qui, ayant confiance dans le bon sens de sa femme, trouvait agréable de suivre ses inspirations. Mais, ainsi que nous l'avons vu dans l'affaire des otages de l'archevêque à Gy, Jaillon, dans les circonstances critiques, était capable de résolutions promptes et énergiques. Posté pendant quinze jours dans une auberge du hameau de la Cluse, où il s'était donné comme marchand de bétail attendant des marchands comme lui, Jaillon ne laissa point

pénétrer un voyageur dans le défilé, sans l'avoir dévisagé au préalable. Quand la petite troupe de Gauthiot apparut sur les pentes verdoyantes où serpentent les routes de Neuchâtel et de Lausanne, Guy Jaillon rentra précipitamment à l'auberge, paya son écot et, prenant son sac et son bâton, il se mit à marcher vivement dans la direction de Pontarlier, en ayant bien soin de se tenir à distance des cavaliers, afin de n'être point reconnu. Gauthiot et sa suite ne s'arrêtèrent à Pontarlier, que le temps nécessaire pour prendre le repas du milieu de la journée.

Lorsqu'ils furent de nouveau en rase campagne, ils retrouvèrent devant eux le marcheur inconnu qui les précédait depuis quelque temps. Parvenu à l'entrée d'un bois de sapin, que la petite troupe devait traverser, Guy Jaillon s'arrêta et fit mine d'ouvrir son bissac pour y chercher un objet imaginaire, en ayant bien soin de tourner le dos aux voyageurs. Puis lorsqu'il jugea, du coin de l'œil, que Gauthiot, Impéria et Gilberte, qui précédaient leur escorte d'assez loin, se trouvaient suffisamment proches de lui, il se retourna brusquement en mettant le doigt sur ses lèvres. Gilberte et Impéria ne purent retenir un petit cri de surprise qui, fort heureusement, fut couvert par un écart du cheval de Gauthiot, un peu surpris de cette apparition subite.

— Vous ici ? interrogea à voix basse Gauthiot qui, habitué aux ruses de la guerre, avait été vite remis de sa surprise et admettait cette précaution sans toutefois se l'expliquer. Qu'y a-t-il donc ? Et que signifie ce mystère ?

— Cela signifie, messire, qu'il y a du nouveau, beaucoup de nouveau, et qu'il importe

qu'on ne sache pas que je vous ai rencontré sur la route de Pontarlier à Besançon.

— Mais pourquoi cela ? demanda Impéria, toujours facilement en proie à ses appréhensions.

— Je ne puis répondre ici, madame, répondit Jaillon sur le même ton. Dirigeons-nous sur l'abbaye de Montbenoit où nous demanderons l'hospitalité pour ce soir. Là, seulement, je pourrai vous apprendre tout ce qu'il est nécessaire que vous sachiez. En attendant, soyez assez bonne pour dire à vos hommes que je suis un voyageur fatigué, et que l'un d'eux ait à me prendre en croupe.

Ainsi fut fait, et la petite caravane parvint de bonne heure au pied des murailles de la célèbre abbaye de Montbenoit, dont les bâtiments étaient couverts d'échafaudages en raison des réparations qu'y faisait exécuter monseigneur Jean Carrondelet, continuateur de son frère Ferry. Jaillon sauta à bas de son cheval et se mit à carrillonner vigoureusement à l'huis. Un serviteur apparut, qui jeta un regard soupçonneux sur la petite troupe. Mais Jaillon ne lui laissa pas le temps de s'égarer dans ses suppositions.

— Je demande, dit-il, l'hospitalité pour ce seigneur et sa suite dont je fais partie. Mais nous voudrions surtout parler à messire Claude Lhuillier, l'imagier de Besançon.

— C'est bien ! dit le valet dont la méfiance se trouva apaisée en entendant prononcer ce nom connu. Que vos seigneuries veuillent bien me suivre.

Claude Lhuillier était ce sculpteur bisontin qui devait modeler plus tard la statue de Charles-Quint, destinée à décorer l'immense

niche fontaine que l'on voit encore sur la façade de l'hôtel de ville de Besançon. Retenu à Bruxelles par les devoirs de sa charge, Jean Carrondelet, archevêque de Palerme et président du conseil privé des Flandres, avait envoyé toute une colonie d'artistes, italiens et flamands pour la plupart, à l'abbaye de Montbenoit, dont il était devenu le titulaire à la mort de son frère Ferry Carrondelet, archidiacre du chapitre de Besançon. Les Carrondelet avaient pris le goût des arts en Italie, d'où tant de gentils-hommes français ou bourguignons étaient revenus animés du souffle de la Renaissance.

Pendant que les gens de l'escorte prenaient soin des chevaux, Gauthiot, Impéria et Gilberte, sur les pas du valet, s'engagèrent dans un magnifique cloître dont une partie avait été momentanément convertie en atelier de sculpture. Après avoir franchi une porte provisoire de bois, ils se trouvèrent dans une immense salle où deux ou trois artistes modelaient des figures, pendant que dans un autre coin des praticiens dégrossissaient d'énormes blocs de marbre. Claude Lhuillier, dont la confiance de Jean Carrondelet avait fait le chef de tout ce monde du ciseau et de l'ébauchoir, assigna des logements à nos voyageurs et les convia à sa table, sans avoir l'air de les reconnaître, Gauthiot n'ayant pas jugé à propos de décliner ses noms et qualités. C'était d'ailleurs un esprit généreux sur la discrétion duquel on pouvait compter.

Après le repas du soir, nos voyageurs se réunirent dans la chambre de Gauthiot. Guy Jaillon raconta par le menu tous les incidents que nous connaissons. Lorsqu'il en vint à l'incarcération de Jean Lamblin, Gilberte eut une



crise de nerfs qui ne tarda pas à se résoudre en un déluge de larmes, sous l'influence des soins prodigués par Impéria. En fin de compte, Jaillon annonça que le dernier courrier d'Etat avait apporté la nomination de Nicolas Perrenot de Granvelle en qualité de représentant de l'Empereur à Besançon, en ajoutant que celui-ci avait annoncé que cette fonction serait déléguée à son beau-père Jacques Bonvalot.

— Que vous disais-je ? s'écria Impéria, qui se prit à maudire Charles-Quint en français, en flamand et en italien. Ce maître fourbe avait expédié déjà cette nomination au moment même où il feignait de nous combler de ses insignifiantes faveurs.

— Paix ! Paix ! ma chère âme, interrompit Gauthiot. Tout n'est pas encore perdu, et je ne suis pas homme à me laisser abattre par un pareil contre-temps. Le plus urgent est de courir au secours de Lamblin.

— Pardonnez-moi, messire, dit à son tour Jaillon, ce n'est pas l'avis de nos amis ; ce n'est même pas l'opinion de Jean Lamblin avec lequel nous avons pu communiquer par l'intermédiaire d'un de nos frères qui est de la garde civique et qui a monté la garde auprès du prisonnier.

— Expliquez-vous ! dit Gauthiot, vivement intrigué par cette réponse.

— Il n'y a pas péril imminent pour Lamblin, puisque l'assemblée des cogouverneurs, sur la demande du Chancelier, a résolu d'attendre les instructions de l'Empereur, tant en ce qui le concerne qu'en ce qui vous regarde vous-même. Si vous venez à Besançon, vous serez immédiatement incarcéré et, par conséquent, réduit à l'impuissance.

— Allons donc ! s'écria Gauthiot qui ne croyait pas son prestige ruiné : Que je puisse parler seulement à mes fidèles vigneron, et nous verrons bien !

— Vous vous trompez, messire. Les vigneron eux-mêmes ont si bien passé à l'ennemi, qu'ils abandonnent l'édit sur les clos de vignes appartenant aux communautés religieuses. Et Dieu sait cependant si ces clos de plaines, qui ne donnent que de mauvais fruits, portent préjudice à leurs vins de côtes dont ils ternissent la réputation ! Mais on leur a promis d'enlever au Chapitre le droit de battre monnaie, pour le donner à la Commune, et ils sont fiers de cette victoire, car ils s'imaginent sans doute que la frappe municipale remplira leurs escarcelles.

— Ah ! je comprends maintenant ! dit Gauthiot non sans amertume : Ce droit de battre monnaie a été le prix du pacte conclu entre Ursin Vuillemar et la nouvelle majorité, d'une part, le Chapitre et le Chancelier, d'autre part. C'est toujours l'histoire du plat de lentilles d'Esau ; car ce droit de monnayage, nous l'aurions conquis de vive force et sans concessions, avec un peu de patience. Les malheureux ! qui ne voient pas que pour échapper à la tyrannie féodale et ecclésiastique du Chapitre, ils en élèvent une autre à côté, qui leur sera beaucoup plus lourde ; celle de l'Empereur ! Moi, du moins, j'aurais défendu les franchises municipales contre les uns et les autres ! Je prétends même que le véritable intérêt de l'Empereur était de ne pas substituer absolument son autorité à celle de la Commune, parce que les démocraties aussi sont une force, lorsqu'on sait les avoir pour soi !

— Eh ! mon cher seigneur ! dit Impéria, c'est

précisément parce que Charles-Quint a deviné que vous essayeriez d'apporter des bornes à son autorité, qu'il vous a préféré son chancelier Nicolas Perrenot. Celui-là du moins ne contrariera pas sa politique de despote !

— Soit ! dit Gauthiot, après un moment de réflexion : Mais que faire ? Nous ne pouvons cependant rester dans l'inaction !

— Assurément, repartit Jaillon : Aussi Jean Lamblin est-il parvenu à persuader nos amis qu'il n'y a plus qu'un moyen : faire appel aux Réformés suisses, leur demander un secours en hommes et en argent et tenter un coup de main sur Besançon où ceux de la religion, secrètement avertis, leur tendront la main.

— Ce fut, en effet, toujours le plan de Lamblin. Mais j'ai constamment refusé, car je répugne à appeler l'étranger dans nos querelles intérieures.

— Vous n'avez cependant plus d'autres moyens de sauver votre tête, celle de Lamblin et les franchises municipales.

— C'est vrai ! murmura Gauthiot comme accablé par le poids de l'évidence ; qu'en dites-vous, Impéria ?

— Je dis ! s'écria la jeune femme d'une voix tragique, où se trahissait tout le ressentiment des souffrances et des humiliations passées ; je dis que l'union du trône et de l'autel se fera toujours sur le dos des peuples ! Je dis qu'en ce siècle de turpitudes à Rome, de trahisures et de mensonges universels chez les princes séculiers, nul ne pourra vous faire un crime d'avoir combattu pour les libertés de votre pays !

Ces paroles de flammes impressionnèrent vivement Gauthiot :

— Etes-vous donc prêtes à me suivre sans

regrets? s'écria-t-il en interrogeant les deux femmes du regard.

— Vous nous avez sauvé la vie et l'honneur, dit Impéria en passant son bras autour de la taille de Gilberte en pleurs. Je vous l'ai dit : nous vous suivrons jusqu'à la mort !

— Jusqu'à la mort ! répéta lentement Gilberte qui n'entendait pas grand chose à la politique, la pauvrete, mais qui voyait surtout, dans ces résolutions héroïques, le moyen, unique désormais, de sauver la tête de Lamblin.

— Vous le voyez, messire ! s'écria Guy Jaillon, sans s'être concertées avec nos amis, ces dames vous donnent le même avis que ceux qui vous sont restés fidèles à Besançon.

Nous l'avons dit, Gauthiot était de la race des grands aventuriers. S'il partageait une partie des préventions d'Impéria contre Charles-Quint, c'était surtout parce que ce prince lui était apparu plus politique qu'homme d'action. S'il ne s'était agi que de défendre sa vie et celle de Lamblin dans des embûches de procédure, peut-être la nécessité de faire appel à l'étranger l'aurait-elle arrêté. Mais l'idée de combattre au grand jour, pour les libertés municipales qu'il n'avait jamais séparées des intérêts de son ambition, l'enflamma d'ardeur. A cette ardeur, il est vrai, se mêlait le secret espoir de faire repentir ses adversaires de leur audace. Mais il était homme, après tout, et dans ce xvi<sup>e</sup> siècle où le sentiment national était à peine soupçonné, et où les plus grands princes donnaient l'exemple des alliances et des évolutions les plus contradictoires, quel homme aurait résisté à la tentation de garantir son pays de la tyrannie, en sauvant la tête d'un ami et en vengeant sa maîtresse.

— Eh bien ! soit ! dit-il tout à coup. Nos amis de Besançon ont-ils un plan ? Dois-je en imaginer un ? Quelles forces m'apportent-ils ?

— Tout est prévu, messire ! répondit Jaillon. C'est même déjà, en exécution de ce plan, que je suis venu vous attendre au défilé de la Cluse et que je vous ai amené à l'abbaye de Montbenoit, où, moyennant certaines précautions, personne ne soupçonnera votre présence.

— Quelles précautions ?

— Il est nécessaire que vous passiez ici pour un envoyé de Monseigneur Jean Carrondelet, venu des Flandres par la Suisse, pour vous concerter avec messire Claude Lhuillier au sujet de la restauration de cette abbaye.

— Mais il faudrait la complicité de Claude Lhuillier ?

— J'en fais mon affaire ! Nous lui révélerons votre véritable personnalité. C'est un honnête homme ; il ne trahira pas les devoirs de l'hospitalité. Seulement il est inutile de le mettre dans le secret des négociations que vous allez avoir avec ceux de Neuchâtel. Il faut qu'il puisse prêter serment qu'il a tout ignoré.

— Parfaitement ! Je ne veux compromettre personne dans mes infortunes.

— D'ici vous négociez par courrier avec Guillaume Farel et les Réformés de Neuchâtel, pour obtenir un secours en hommes et en argent. Cette troupe devra franchir les montagnes en évitant le défilé de la Cluse et Pontarlier, où on ne manquerait pas de la signaler. Par des sentiers connus, elle évitera également Villers-le-Lac, Morteau et Vercel, et descendra sur le Doubs, où elle embarquera sur les bateaux de commerce que vous com-

mandiez autrefois et qui seront réquisitionnés à l'heure dite par nos amis.

— Pourquoi cet itinéraire ?

— Il faut se garder des grandes routes. Les hommes se dissimuleront à fond de cale, et sous couleur de transport de marchandises et de denrées, la flottille descendra le Doubs sous la conduite de ses pilotes habituels, qui sont nôtres presque tous, et qui, dans tous les cas, seront tenus en respect par la cargaison humaine. Elle entrera en ville de nuit, si faire se peut, et viendra s'amarrer devant le Saint-Esprit, en amont du pont de Battant.

— Ensuite ? demanda Gauthiot, qui était émerveillé de l'intelligence avec laquelle ce coup de main était préparé par ses amis.

— Là, continua Jaillon, la troupe se partagera en deux parts inégales. La plus faible ira, sous votre conduite, s'emparer de l'hôtel de ville, où elle délivrera Lamblin, puis de la tour Saint-Pierre, pour être maîtresse du beffroi. La seconde, sous la direction d'un de nos amis aposté, s'emparera, à domicile, du procureur Ursin Vuillemar et du Chancelier Nicolas Perrenot ; puis elle mettra garnison au Chapitre. De la sorte, tous nos adversaires, prisonniers à domicile, seront immobilisés.

— Mais vous comptez sans la garde civique ?

— Attendez, messire ! répliqua Jaillon. Cette nuit-là, maître Mathias Mouillebeeck, mon beau-père, aura convoqué tout l'état-major à un grand banquet au *Bœuf Couronné*. Dès votre arrivée à l'hôtel de ville, vous ferez sonner la *ban cloche*, suivant le mode usité pour la convocation de la garde civique. Les soldats s'assembleront ; mais les officiers, enfermés par les soins de maître Mathias, et d'ailleurs tenus en

respect par les arquebuses de nos amis, se tiendront cois. En sa qualité de seul officier présent, maître Mathias prendra le commandement jusqu'au moment où vous paraîtrez. Mêlée aux Suisses, la garde civique s'emparera de tous les postes de la ville.

— Et le lendemain, interrogea Gauthiot.

— Oh ! le lendemain vous regarde, messire !

— Savez-vous, Jaillon, que cette affaire, rapprochée de votre entreprise de Gy, vous révèle comme un tacticien de premier ordre ; vous feriez un excellent général.

— Ah ! je n'ai pas tant d'ambition, répondit modestement Jaillon ; et pourvu que la Commune échappe à la tyrannie dont on la menace !...

— Je vois que vous n'êtes pas seulement un bon général, vous êtes encore un excellent patriote ! riposta Gauthiot. Mais au milieu de tout ceci, qu'allons-nous faire de M<sup>me</sup> Impéria et de Gilberte ? J'imagine que vous n'avez pas formé le projet de les embarquer dans votre flottille ?

— Non, certes, messire ! M<sup>me</sup> Impéria et M<sup>me</sup> Gilberte reviendront avec moi à Besançon, où il n'y a pas de danger pour elles, au moins pour le moment. Elles rentreront dans leur hôtel qui n'est pas compris dans la confiscation. Elles feront bien de fréquenter les églises ; il ne faut pas qu'on les soupçonne d'avoir des accointances avec l'hérésie. Quant à leur entretien, je suis chargé par maître Mathias de vous dire qu'il y pourvoira aussi longtemps que ce sera nécessaire.

Gauthiot eut un mouvement de protestation.

— Pardon ! messire ! continua Jaillon, ce n'est pas le moment d'avoir des susceptibilités

exagérées. Il n'y a que Brigitte et moi qui pourrions nous plaindre des libéralités de maître Mathias. Or, Brigitte et moi sommes résolus à mettre non seulement notre fortune, mais encore notre vie au service de la bonne cause!

Emu jusqu'aux larmes, Gauthiot serra vigoureusement la main de Jaillon.

— J'accepte, dit-il en mordillant sa moustache. Nous sauverons la Commune et Lamblin, ou nous y perdrons la vie!

— Et maintenant, poursuivit Jaillon, il se fait tard. Allons prendre un peu de repos. Demain, dès le matin, je demanderai une audience à messire Claude Lhuillier. Je lui expliquerai votre cas, et j'ai bon espoir qu'il se montrera à la hauteur de sa réputation de loyauté.

Le lendemain, en effet, bien avant le repas, Claude Lhuillier entra dans l'appartement de Gauthiot, accompagné de Jaillon :

— Messire, lui dit-il, je vous avais reconnu; mais le bruit de vos récents malheurs était aussi venu jusqu'à moi; et comme vous ne vous faisiez pas connaître, j'avais pensé que vous désiriez qu'on respectât votre incognito. Soyez le bienvenu dans ce logis que je dois moi-même à la libéralité de Monseigneur Jean Carondelet. Il est entendu pour tout le monde que vous m'êtes envoyé par celui-ci. Quant à M<sup>me</sup> Impéria et à M<sup>lle</sup> Gilberte, je vais, sur les conseils de Guy Jaillon, leur procurer des vêtements de paysannes, pour qu'elles rentrent à Besançon à petites journées, afin, d'une part, de ne pas éveiller l'attention, et, d'autre part, de dépister les malandrins en quête de rançons.

Gauthiot remercia chaleureusement Claude Lhuillier qui le présenta aux artistes en la



qualité que nous avons dite. *L'ex-petit Empereur de Besançon*, dans son séjour en Italie, avait suffisamment contracté le goût des arts pour pouvoir en parler sans commettre d'hérésie. Son rôle ne lui suscita donc aucun embarras.

Pour le surplus, tout se passa comme il avait été convenu. Impéria et Gilberte partirent à pied sous la conduite de Guy Jaillon. Avec des déguisements, l'escorte était inutile. Jaillon conseilla à Gauthiot de la garder auprès de lui parce qu'elle pouvait au besoin servir de garnison ; et cette explication parut si naturelle dans la situation de Gauthiot, que Claude Lhuillier lui-même l'accepta sans difficulté.

Deux jours après, Impéria et Gilberte avaient réintégré leur hôtel, et Jaillon était à ses casseroles, sans que personne se doutât qu'il venait de faire métier de conspirateur.

---

## CHAPITRE XXIX

### LA TRAHISON

Dès le lendemain du départ d'Impéria, de Gilberte et de Jaillon, qui, entre parenthèses, arrivèrent à Besançon sains et saufs à la faveur de leurs déguisements, Gauthiot se trouva en mesure d'expédier sa correspondance à Guillaume Farel et à *ceux de Neuchâtel*. Pour cette mission délicate, il fallait un homme de confiance. Il fit venir le chef de sa petite escorte.

— Eustache, lui dit-il, vous allez prendre le meilleur de nos chevaux et vous porterez cette missive à destination, où vous attendrez la réponse pendant un délai qui ne devra pas excéder huit jours. Voici une bourse pour vos frais de route. Il est inutile de renseigner vos camarades sur la mission que je vous confie. Pour expliquer votre absence, vous direz seulement que je vous envoie au prieuré de Montlebon.

Cette recommandation éveilla l'attention du valet. Eustache Goriot avait été jusque-là l'un des plus fidèles serviteurs de Gauthiot, lesquels lui étaient tous dévoués en général; mais il

aimait à boire, et ce vice l'avait mis à la merci du procureur Ursin Vuillemar, toujours en quête d'agents pour sa police secrète, même à l'époque où il ne pouvait pas avoir la prétention de succéder à Gauthiot dans la présidence de l'assemblée des cogouverneurs.

Moyennant quelques écus prélevés sur son gain aux dés, Ursin Vuillemar avait mis Eustache Goriot dans son jeu. Le lecteur ne sera donc pas étonné de voir ce serviteur déloyal, parvenu à Morteau, tourner brusquement à gauche au lieu de franchir la montagne dans la direction du Locle et de Neuchâtel. Avec le cheval de choix qu'il montait et des soins, Eustache Goriot pouvait aisément parvenir à Besançon en une journée, par Fuans, Avoudrey et la maladrerie du Gros-Bois, pendant qu'on le croyait galopant sur la route de Suisse. Au débotté, il se rendit au domicile du procureur Ursin Vuillemar, auquel il fit part de sa mission, en lui tendant le pli dont il était chargé.

Ursin Vuillemar n'était pas homme à s'arrêter aux scellés qui protégeaient une lettre. Il fit sauter les cachets et prit connaissance du contenu de la missive. C'était, en résumé, avec des commentaires de Gauthiot d'Ancier, le plan développé devant lui par Jaillon au nom de ses amis les Réformés de Besançon. Fort heureusement, aucun nom n'était prononcé, et il n'y était question, en bloc, que de la tentative de coup de main sur la cité impériale. Jusqu'à la nuit tombante, Ursin Vuillemar se fit donner par Eustache Goriot des explications sur le voyage de Gauthiot et sur son séjour à l'abbaye de Montbenoît. Puis, lorsque les ténèbres se furent étendues sur la ville, il se rendit mysté-

rieusement au palais archiépiscopal, réintégré par Antoine de Vergy depuis la chute de Gauthiot d'Ancier. Il convenait, en effet, de tirer parti de cette chute au mieux des intérêts ecclésiastiques et féodaux que Vergy représentait; et, pour cela, il était nécessaire de conférer avec le chancelier Nicolas Perrenot de Granvelle, qui, bien qu'ayant investi déjà François Bonvalot, son beau-frère, de la délégation de ses pouvoirs, n'avait cependant point encore regagné Bruxelles, parce qu'il s'attardait à la surveillance des travaux de son palais de la Grande-Rue.

Ceci nous explique pourquoi ces trois hommes, si différents par la situation sociale et surtout par l'éducation, se trouvaient réunis ce même soir dans le cabinet du Chancelier, installé provisoirement, comme nous l'avons vu, dans la maison de Battant, dite aux Gargouilles et appartenant à Jacques Bonvalot. Traître à ses origines plébéiennes, Ursin Vuillemar représentait l'homme du peuple vicieux, qui vend sa part de droit d'aînesse pour l'éternel plat de lentilles. Le Chancelier personnifiait cette bourgeoisie parvenue, grâce à un labeur pénible et ingrat, et qui veut conserver, même au prix des alliances les plus critiquables avec tout ce qui fit obstacle à ses débuts. Quant au jeune archevêque, il demeurait ce qu'il avait toujours été, c'est-à-dire un grand seigneur féodal doublé d'un prince de l'Eglise, s'associant, par politique, à des hommes qu'il méprisait dans son for intérieur, pour sauver les privilèges de sa caste. Tous trois étaient conjurés contre la cause populaire, incarnée dans le loyalisme municipal du généreux Gauthiot et dans la sincérité du néophyte Lamblin.

Dans un coin de la pièce, maître Simon Renard et Jacques Bonvalot assistaient à la délibération en personnages muets.

— Je vépète, disait Ursin Vuillemar avec sa brutalité et son cynisme ordinaires, et en brandissant la missive à Guillaume Farel, qu'avec une pavéille pièce on peut faive pendve messive Gauthiot haut et couvt, quand il vous plaiva.

— Il faudrait d'abord le prendre, interrompit le Chancelier.

— Je vous le livvevai quand vous voudvez, riposta le procureur qui s'était réservé le secret de la retraite de Gauthiot.

— Oui ! contre finances ! répliqua Antoine de Vergy, avec une écrasante expression de mépris. Certes, le jeune archevêque désirait vivement supprimer un adversaire politique ; d'autre part, il convoitait violemment la maîtresse de cet ennemi ; mais il était gentilhomme avant tout, et la fourberie de ce rustre, avec lequel il était obligé de compter, lui répugnait profondément.

Ursin Vuillemar ne fut pas un instant désarçonné par cette virulente apostrophe. D'un air railleur, il considéra un instant en silence son aristocratique interlocuteur, puis il haussa les épaules en grommelant des paroles de dédain contre les « pvétendus politiques qui ne savent pas vouloiv ce qu'ils veulent ! »

— Paix ! messeigneurs ! s'écria le Chancelier avec autorité : Moi seul ici connais les véritables intentions de l'Empereur. Qu'on décapite Lamblin ; ça n'a pas d'importance, car c'est un mince personnage, et il a mérité son sort en adoptant l'hérésie. Mais il ne saurait être question de condamner Gauthiot à mort. Il y a à cela des raisons fort graves !

— Pavbleu ! dit en ricanant le procureur : Je savais cuvieux de savoiv lesquelles !

— Vous oubliez que Gauthiot d'Ancier est le beau-frère de messire Hugues Marmier, président du Parlement de Dole et que le Parlement de Dole n'est pas une quantité négligeable dans les affaires du pays.

— Peuh ! siffla ironiquement Vuillemar, vexé de ne pouvoir sans obstacle supprimer un personnage qui lui portait ombrage : S'il n'y a que ça ! Et il fit le geste d'une corde que l'on passe au cou.

— Misérable pourvoyeur de bourreau ! murmura le jeune gentilhomme de plus en plus indigné.

— Ne vous en déplaie, monsieur le procureur, se hâta de reprendre le Chancelier : c'est une considération ! au moins pour Sa Majesté, si ce n'est pour vous ! D'autre part, messire Gauthiot a rendu quelques services à l'Empereur, au temps de feu M. le connétable de Bourbon, et il n'est pas sans posséder quelques secrets sur la politique impériale en Italie. Pour toutes ces raisons, il ne doit pas mourir.

— Vous voulez peut-être en faive des veliques ? interrogea Vuillemar sur un ton parfaitement impertinent.

— Mais j'y pense, vous savez mieux que personne ce qu'il doit devenir, puisque vous vous êtes chargé de rédiger l'acte d'accusation sur lequel les magistrats devront condamner.

— Eh ! bien, je l'ai védigé. Est-ce que pav hasavd il ne vous conviendrait pas !

— Quoi ? c'est ce chiffon que vous m'avez transmis, sur lequel vous comptez pour ?...

— Assuvément !

— Mais il pue la politique, votre réquisi-

toire ! et il ne contient vraiment pas de quoi fouetter un chat.

— C'est pour quoi je n'aurais pas été fâché de le covsev un peu avec le contenu de la missive à Guillaume Favel.

— Ceci vous est interdit ! déclara sévèrement le Chancelier. Vous n'avez déjà que trop parlé du soupçon d'hérésie dans ce prétendu acte d'accusation. La volonté formelle de l'Empereur est que ce procès ne fournisse point aux Réformés l'occasion de prendre fait et cause pour les accusés. Vous devez insister sur les malversations. Qu'avez-vous découvert de ce chef ?

— J'ai découvert que Gauthiot, durant son administration, endetta la Commune de vingt mille livres !

— Et c'est là tout ! Mais c'est le cours naturel des choses ! Et je ne vois pas où sont les détournements, qui seuls sont condamnables. Quand vous aurez administré la Commune pendant dix ans, vous êtes bien sûr d'être pendu, si on pend pour avoir endetté les villes !

— Le ciel vous entende, messire le Chancelier ! s'écria Antoine de Vergy, de plus en plus indigné du cynisme de Vuillemar.

— Vous dites, Monseigneur ? grommela Vuillemar menaçant.

— Je dis.....

Le jeune seigneur allait cracher tout son mépris à la face du procureur, lorsque le Chancelier lui coupa la parole d'un geste de commandement. Nicolas Perrenot avait compris qu'il ne rencontrerait jamais une si belle occasion d'exercer l'arbitrage rêvé par l'Empereur et, par conséquent, d'asseoir l'autorité de celui-ci, c'est-à-dire la sienne.

— Allons ! Paix ! vous dis-je ; il ne faut pas de sottises querelles au sein du parti de la résistance, car nos intérêts sont les mêmes. Vous, monseigneur de Vergy, vous vous montrez trop dur pour cet honnête procureur qui n'est peut-être pas très désintéressé, mais qui nous rend tant de services au sein de l'assemblée des cogouverneurs ; et vous, maître Vuillemar... Au fait, continua le Chancelier, en se tournant vers son beau-père dissimulé dans le fond de la salle : messire, dit-il, vous qui avez contribué à la formation de la nouvelle majorité, conformément à nos instructions, faites donc comprendre à messire le procureur que cette majorité n'est point tellement certaine qu'il puisse essayer de pratiquer une autre politique que celle pour laquelle on le paie.

Le suprême et diplomatique dédain avec lequel ces choses-là furent dites donnait évidemment satisfaction au jeune prélat, qui sourit. Quant à Vuillemar, il se contenta de tordre la lèvre de sa lèvre inférieure en signe de mépris pour ces politiciens à scrupules.

— Donc, voilà qui est entendu, poursuivit le Chancelier de plus en plus désireux d'affermir son autorité. Que l'on condamne Lamblin, si l'on veut, à la peine capitale, pour l'exemple ; mais que Gauthiot d'Ancier ait la vie sauve ! Il sera suffisamment frappé dans sa fortune privée. Ce n'est qu'à ce prix que l'Empereur interviendra pour mettre un terme au conflit existant entre le Chapitre et la Commune. Maintenant, avant de faire connaître mon sentiment particulier, j'ouvre la discussion sur le point de savoir ce qu'il convient de faire de la missive de Gauthiot à Guillaume Farel et à ceux de Neuchâtel.



— Mon avis à moi, dit le jeune archevêque, est que nous l'expéditions aux destinataires. S'ils accèdent aux propositions de Gauthiot, nous les recevrons à coups d'arquebuses, pour avoir tenté de violer notre territoire. Et de cette façon l'hérésie aura reçu un coup dont elle ne se relèvera pas de longtemps dans notre région.

— Et vous, messire Vuillemar, qu'en dites-vous ?

— Oh ! moi, répondit le procureur, je n'ai que faire de dire mon sentiment, puisque vous ne trouvez pas mes conseils suffisants. La vérité, c'est que ce maître fourbe roulait déjà dans sa tête un projet encore mal défini, mais qui consistait à faire de Gauthiot une sorte d'otage pour la garantie de ses ambitions particulières.

— Eh bien ! reprit le Chancelier, ce n'est pas mon sentiment. Certes l'Empereur, notre maître, verrait avec plaisir l'hérésie atteinte par un échec dans nos régions. Mais Sa Majesté ne tient pas à se mettre les Suisses à dos. Il a déjà assez de peine à empêcher que ceux-ci lèvent des mercenaires pour soutenir la cause de François I<sup>er</sup> en Italie. Une tentative de ce genre, sévèrement réprimée, aurait précisément pour résultat d'identifier la cause de Gauthiot et de Lamblin avec celle des Réformés. C'est ce qu'il ne faut pas. Comme effet moral, il nous suffirait, pour l'instant, d'une énergique répudiation officielle de l'hérésie par la Commune.

— Ça, dit Vergy, c'est l'affaire de messire le procureur.

— Ah ! ah ! Monseigneur ! goguenarda celui-ci, vous trouvez donc que je peux encore être bon à quelque chose ?

— Voire ! répondit le jeune prince archevêque. Il ne vous sera pas facile de tirer une pareille déclaration d'une majorité que vous avez obtenue en enchérissant sur les déclamations de Gauthiot contre le Chapitre et le pouvoir ecclésiastique.

— Votre Seigneuvenie est très jeune ! riposta Vuillemar toujours ironique. Vient cependant ne se va plus facile !

— Comment cela ? dit le Chancelier.

— Pardieu ! répondit Vuillemar, vous pensez bien que je ne vais pas m'embavvasser de toutes vos précautions diplomatiques. J'exposevai à l'assemblée des cogouvevneuv qu'ayant venoncé à l'alliance des Suisses sous l'ancienne administvation, la conséquence est qu'elle doit répudiev ouvertement l'hévésie. J'ajoutevai que cette répudiation ne signifie pas que nous venonçons, nous, à nos gviefs contve le Chapitre, mais, au contvaive, que nous sommes disposés à en pouvsuivre la satisfaction sans nous avvêtev à de misévables scvupules de légalité.

— Et vous êtes sûr que votre majorité approuvera ce langage ?

— Je ne dis pas qu'elle appvouveva. Je dis qu'elle ne hvoncheva pas !

— Cependant !...

— Il n'y a pas de cependant ! interrompit Vuillemar, qui, voyant qu'on avait besoin de lui, se faisait de plus en plus arrogant et protecteur : Voyez-vous, mon jeune seigneur ! En politique, il n'y a pas de droits ; il n'y a que des intévêts ! Et pouvvu que ce jouv-là je puisse annoncer que le décvet est signé, qui transfève du Chapitre à la Commune le droit de battre monnaie, je véponds du succès.

— En ce cas, messire procureur, dit Antoine de Vergy avec un enthousiasme simulé, je vous fais toutes mes excuses ! Vous êtes positivement le Génie de la Ruse ! Et je m'incline devant vos talents !

Disant cela, le jeune gentilhomme mettait ses mains derrière son dos, pour échapper à l'étreinte dont le menaçait le procureur. Celui-ci, en effet, était trop grossier pour sentir toute la finesse de cette ironie, et, sans peser les mots, il se rengorgeait déjà, croyant qu'on rendait enfin justice à son mérite.

— Maître Simon Renard, dit alors le Chancelier qui, en sa qualité d'homme d'Etat, ne perdait jamais de vue le but à atteindre, remettez donc le décret à messire Ursin Vuillemar. Nous avons depuis longtemps la signature de Sa Majesté, et il ne s'agissait plus que de constater l'accord des parties qui, du reste, ne sera pas consigné au parchemin, car il faut, pour tout le monde, que ce décret demeure un *motu proprio* de l'Empereur, si l'on veut qu'il produise son effet.

Personne ne faisant d'objection, le Chancelier continua :

— Et maintenant il reste à déterminer ce que nous allons faire de la personne même de Gauthiot d'Ancier. Je le connais, c'est un cœur enthousiaste et généreux, et quand il verra son complot avorté et la tête de son ami Lamblin menacée, il ne manquera pas de se ruer en plein danger, pour sauver son ami ou périr avec lui. Cette escapade nous mettrait dans le plus grand de tous les embarras, et il faut songer à le mettre dans l'impossibilité de nuire au moment décisif. Vous devez savoir où il s'est réfugié, maître Vuillemar, puisque

c'est vous qui avez reçu les confidences de son courrier?

Cette apostrophe ne laissa pas de déconcerter quelque peu notre procureur, qui avait déjà forgé tout un plan sur le secret de la retraite de Gauthiot. Il s'était dit qu'en se voyant frustrés du secours des Suisses, les amis comtois du *Petit Empereur de Besançon* et de Lamblin, poussés par le désespoir, tenteraient peut-être quelque chose; qu'en ce cas, sa vie à lui et sa situation seraient sans doute menacées. En opérant l'arrestation de Gauthiot pour son propre compte, il s'en ferait un otage contre la colère des insurgés.

Mais l'insistance du Chancelier ne permit pas à maître Ursin Vuillemar de se dérober, et il dut avouer que Gauthiot d'Ancier s'était réfugié à l'abbaye de Montbenoit, où il passait pour un envoyé de monseigneur Jean Carrondelet, chargé de conférer avec les artistes au sujet de la restauration du monument.

Nicolas Perrenot de Granvelle parut charmé de cette situation. Ah! dit-il, messire Gauthiot est à Montbenoit! Eh bien! qu'il y reste, jusqu'au moment de l'y aller cueillir. Et pour l'aider à s'y maintenir, nous allons l'entretenir dans l'idée que les Suisses consentent à traiter.

— Soit, dit Antoine de Vergy qui, du moment où il ne s'agissait plus de tremper ses mains dans le sang de Gauthiot, ne demandait pas mieux de se prêter à tout ce qui consacrait la défaite de ce dernier. Mais comment nous y prendrons-nous!

— C'est bien simple, répondit Nicolas Perrenot. Nous allons lui réexpédier son courrier qui dira venir de Neuchâtel, en annonçant que

les Suisses demandent à se concerter. Après quoi, ils manderont Gauthiot à des négociations, sur un point déterminé de la frontière. Quand le moment sera venu, nous aurons soin que ces prétendus négociateurs soient des hommes à nous. Ils s'empareront de Gauthiot, le ligotteront, et finalement ne le relâcheront que lorsque le procès sera terminé et la sentence exécutée. J'insiste parce qu'il s'agit de sauver la vie de Gauthiot, en le protégeant contre ses propres imprudences.

Comme ce plan, qui ne devait que trop réussir, convenait à tout le monde, hormis au procureur, lequel n'osa point faire d'opposition, il fut adopté.

— Ceci réglé, dit enfin le Chancelier, il convient de hâter le procès tout en laissant courir le bruit qu'il traînera en longueur par suite de la multiplicité des comptes à compulser.

Cette dernière proposition convenait mieux à maître Ursin Vuillemar qui avait hâte d'en finir, parce qu'il se sentait menacé tant que la justice n'aurait pas eu définitivement raison de Gauthiot et de son fidèle Lamblin, ce dernier étant trop au courant des affaires municipales pour ne pas démontrer victorieusement l'insanité des reproches de malversations.

— Mais, dit-il pour s'assurer que la grande hâte du Chancelier ne cachait point un leurre, je voyais qu'il avait été convenu qu'on attendrait les instructions de l'Empeveuv ! Ces instructions ne peuvent point encore être arrivées !

— Je les possède cependant, déclara péremptoirement le Chancelier à la grande stupéfaction d'Ursin Vuillemar, dont le visage, unifor-

mément renfrogné d'habitude, trahit cependant l'étonnement dans la circonstance. Oui, je le vois ; vous voudriez savoir comment je me les suis procurées. Mais ceci est mon affaire, continua le Chancelier qui ne tenait pas à faire connaître à ses auditeurs, surtout à Vuillemar, le secret des correspondances d'Etat par pigeons voyageurs. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai autorité pour agir. En votre qualité de président de l'assemblée des cogouverneurs, c'est à vous qu'appartient le droit de saisir les juges de la Vicomté. Veuillez les convoquer en les invitant à informer brièvement. Mon beau-père ici présent, Jacques Bonvalot, remplira par délégation les fonctions de juge d'Empire, sans voix délibérative.

Ainsi finit l'entretien de ces trois hommes qui, pour des motifs divers, conspiraient la ruine, en tout cas l'amointrissement du pouvoir populaire à Besançon. Comme toujours, les représentants ligués des factions aristocratiques avaient trouvé, dans les vices d'un homme du peuple ambitieux et grossier, le levier puissant qui devait les aider à mener à bien ce noir dessein.

---

## CHAPITRE XXX

AME DE PLEUTRE, CŒUR DE GENTILHOMME

Pendant que Gauthiot se morfondait au sein du luxe artistique de l'abbaye de Montbenoit, dans l'attente d'une réponse des Neuchâtelois qui n'arrivait pas, ses ennemis ne perdaient pas de temps. Ils eurent tôt fait d'assembler le tribunal qui devait juger le *Petit Empereur de Besançon* et son fidèle Lamblin.

Vainement le procureur Vuillemar s'efforça de corser l'accusation comme il le disait, en versant de nouveaux griefs dans la procédure. Comme de par la volonté de l'Empereur il lui était interdit de parler du pacte avec les Suisses et d'insister sur les accointances avec l'hérésie, il dut se rabattre sur le grief visant les malversations. Mais il ne put rien découvrir de ce chef de plus que ce qui avait été consigné déjà dans cet acte d'accusation qui avait excité le dédaigneux mépris de ses illustres complices, lors de sa conférence avec le Chancelier et le jeune archevêque.

Mais Ursin Vuillemar n'était pas homme à se décourager pour si peu, car il excellait dans l'art d'insinuer des doutes sur la probité de ses

adversaires politiques. Il imagina donc de prendre à ses gages des écrivains qui répandirent des libelles diffamatoires, dans lesquels l'honnêteté de Gauthiot et de Lamblin était soumise aux critiques les plus calomnieuses. Ces écrivains étaient de bonne foi, mais il les animait du feu de ses haines. Meurtrière pour Gauthiot et Lamblin, cette campagne d'ailleurs ne lui porta pas bonheur personnellement. Ayant eu, en effet, une contestation judiciaire avec l'un de ses porte-paroles, pour des questions de salaire, il fut établi, par devant les tribunaux, que son ignorance était profonde et qu'il était incapable de penser lui-même ses discours et d'écrire ses rapports. Cette constatation augmenta certainement la répugnance du jeune archevêque et du Chancelier pour un instrument aussi compromettant. Mais les nécessités de la politique ne leur permettaient pas de le désavouer. Quant au peuple, avec sa légèreté ordinaire, il croyait aveuglément à la vertu d'Ursin Vuillemar, uniquement parce qu'elle se faisait bruyante et accusatrice.

Les juges ne tardèrent donc pas à se trouver en présence d'un courant d'opinion savamment organisé; et comme il n'était pas douteux que le Chancelier, c'est-à-dire l'Empereur, le Chapitre et la nouvelle Commune, étaient d'accord pour désirer la ruine de Gauthiot et de son parti, ils furent bientôt circonvenus. Gauthiot était contumace; mais l'accusation possédait Lamblin et elle ne lui épargna pas la torture. L'infortuné jeune homme fut tiré de sa prison, qui porta longtemps le nom de Chambre Lamblin. On l'emmena devant les tortionnaires, qui lui brisèrent les os des mains avec des mitaines de bois.



Alors que Lamblin était d'accord avec Gauthiot pour protéger les Réformés contre les violences de leurs adversaires en affectant une grande sévérité contre l'hérésie, le jeune secrétaire d'Etat de la Commune avait fait fabriquer avec grand fracas ce nouvel instrument de torture qu'on eut soin de ne jamais appliquer. Les juges du malheureux trouvèrent plaisant de faire inaugurer par son inventeur le nouvel appareil, auquel on donna ironiquement le nom de « mitaines Lamblin. » Ce fut vainement, d'ailleurs, car le jeune homme avait fait avec courage le sacrifice de sa vie. Il ne regretait que Gilberte, et si la torture réussit à provoquer en lui des cris de souffrance, elle ne parvint à lui arracher aucune répudiation de ses croyances. En dépit des volontés formelles de l'Empereur, le questionnaire auquel Lamblin fut soumis porta aussi sur les questions de foi; et les moines chargés de l'assister durent constater que le patient ne croyait ni au purgatoire, ni à la confession vocale, ni à l'efficacité des prières des saints, ni à celle des prières pour les trépassés.

Lorsque tout le monde conspire contre un accusé, il y a bien des chances pour que ses fautes les plus légères lui soient imputées à crime, et pour qu'il devienne le bouc émissaire de l'universelle duplicité. Il en est ainsi surtout en matière politique. Lamblin et Gauthiot n'échappèrent point à cette loi des partis. Ils furent la rançon de l'accord intervenu entre le Chapitre et la Commune, à l'instigation de l'artificieuse politique de Charles-Quint. Le premier fut condamné à mort, pour l'arrêt être exécuté dans les trois jours de sa signification, et le second déclaré responsable pécuniaire-

ment de tous les frais faits dans la lutte entre les pouvoirs rivaux.

Dès le lendemain de cette sentence, Otto introduisait deux femmes vêtues de deuil et soigneusement voilées, dans le cabinet de travail du prince archevêque. Toujours galant, Antoine de Vergy pria les dames visiteuses de s'asseoir ; mais elles refusèrent, tout en soulevant les voiles qui couvraient leur visage. Le jeune prélat eut un haut le corps en se trouvant ainsi tout à coup en présence d'Impéria :

— Quoi, c'est vous ! madame ! s'écria-t-il d'un ton où perçait la secrète rancune d'avoir été joué par la jeune femme. Que prétendez-vous ici ?

— Rien d' attentatoire à votre dignité, Monseigneur ! répondit Impéria qui n'était pas femme à s'incliner, même dans un cas aussi grave. Personnellement, continua la jeune femme avec une assurance pleine d'autorité, j'aurais épargné ma présence à Votre Grandeur ; mais voici Gilberte, ma fille adoptive. Elle était la fiancée de Lamblin !

— Pauvre enfant ! murmura Antoine de Vergy qui, devant cette infortune, sentait les rancunes de l'homme politique s'évanouir pour faire place aux qualités chevaleresques du gentilhomme. Que puis-je donc pour elle ?

— Monseigneur, reprit Impéria, ni Gilberte, ni moi, ne venons demander grâce...

— Hélas ! soupira Antoine de Vergy avec le geste d'un homme qui s'apprête à dire : Je n'y puis rien ; il est trop tard !

— Nous venons protester contre une cruelle décision de messire le procureur Ursin Vuillemar, qui...

— Qu'a-t-il donc encore fait, ce croquant ?

interrompit le jeune gentilhomme, incapable de contenir l'aversion que lui inspirait l'homme louche dont le nom était ainsi jeté dans la conversation.

— Il refuse ce que l'on accorde toujours à un mourant, le droit de dire le suprême adieu à ceux dont il est aimé ! Il dit qu'en sa qualité de président de l'assemblée des cogouverneurs, il a la surveillance des prisons et qu'il ne peut pas permettre des entrevues pouvant cacher des tentatives d'évasion !

— Messire Ursin Vuillemar a, en effet, la garde des prisons municipales. Mais cette raison ne doit être qu'un prétexte, car il lui est facile de décupler la surveillance s'il le juge à propos.

— Que faire ? soupira Gilberte.

— Je n'en sais rien encore, répartit le jeune prélat. Mais vous pouvez être sûre, mademoiselle, que tout ce qu'il sera humainement possible d'accomplir, je le ferai ou j'y perdrai mon nom !

— Ah ! vous êtes bien, Monseigneur, le gentilhomme que nous avons espéré trouver en vous ! dit Impéria en comprimant les battements de son cœur, et je vais vous parler à cœur ouvert. Aucune entreprise n'est désormais possible. Un seul homme pouvait, par son influence, tenter un coup de main pour sauver son ami. Cet homme c'est Gauthiot. Or, nous venons d'apprendre qu'il est tombé dans une embuscade tendue par ses ennemis, sur la frontière suisse, et nous ignorons le lieu où il est aujourd'hui retenu prisonnier. Avec ce nouveau malheur, s'évanouissent nos dernières espérances. Les amis bisontins de Gauthiot voulaient risquer une tentative désespérée pour

sauver la tête de Lamblin. Mais en présence du déploiement de forcés préparé par la Commune et le gouverneur de la Comté, Gilberte s'y est opposée. Elle ne veut pas compromettre la vie de quelques braves gens qui nous sont restés fidèles dans l'infortune. Telle que vous la voyez, cette jeune fille cache dans sa frêle poitrine un cœur de héros ; elle a fait le sacrifice de la chère existence de son fiancé, et elle se dit certaine de faire approuver sa résolution par Lamblin. Comment s'y prendra-t-elle ? Je l'ignore, et je respecte trop le mystère de son cœur pour le lui demander ; mais quoi que les pauvres enfants décident, ils peuvent compter sur mon amitié jusqu'à la fin. Quant à vous, Monseigneur, si l'humble servante de Gauthiot pouvait avoir quelque pardon à octroyer à un aussi puissant seigneur que vous, elle vous dirait : « Soyez béni pour la bienveillance avec laquelle vous avez accueilli notre requête ! Nous confions notre extrême détresse à votre loyauté ! »

Profondément ému par cette parole vibrante et passionnée, le jeune prélat ne trouva d'abord rien à répondre, mais il s'empara de la main d'Impéria, qu'il retint dans les siennes.

— Foi de gentilhomme ! murmura-t-il, avec un geste qui en disait plus long que tous les discours. Puis se tournant vers Gilberte :

— Que désirez-vous, mademoiselle ? dit-il d'une voix où l'émotion le disputait à la fermeté. Parlez sans crainte, vos désirs seront des ordres !

Gilberte parut sortir d'un rêve. Elle avait assisté à l'entretien jusque là comme si elle y eût été étrangère. Mais ses paupières rougies par la fièvre et sa mortelle pâleur disaient

assez quelles étaient ses véritables pensées.

— Je veux, dit-elle lentement, je veux voir Jean une dernière fois ! Et puisque sa tête doit tomber sur la place de l'Hôtel-de-Ville, je veux assister à son supplice du haut des fenêtres de cette maison commune dont il a surveillé l'édification !

Le feu sombre qui brillait dans les regards de la jeune fille et l'effroyable résolution qui perçait dans ses paroles firent frissonner ses deux interlocuteurs.

— Mais?... balbutia Antoine de Vergy, qui ne croyait pas qu'une aussi frêle créature pût résister à de si terribles émotions.

— Je le veux ! réitéra impérieusement Gilberte. Puis comprenant qu'elle ne devait point, par une attitude altière, s'aliéner l'homme en qui résidait son dernier espoir :

— Monseigneur?... gémit la pauvre enfant en croisant ses mains suppliantes.

— Il suffit ! mademoiselle ! répondit Antoine de Vergy en s'inclinant respectueusement devant tant d'infortunes. Vous serez obéie !

— Si je le pevmets ! s'écria une voix railleuse derrière eux.

C'était celle du procureur Ursin Vuillemar, venu pour conférer avec le prince archevêque de l'exécution du lendemain, et s'enquérir s'il convenait de réserver des places aux membres du Chapitre. Comme il s'ennuyait dans l'antichambre à attendre le bon plaisir du prélat, maître Ursin Vuillemar avait profité d'un moment d'absence de l'huissier pour pousser la porte du cabinet archiépiscopal et soulever la tenture qui la masquait. Il avait donc assisté à la dernière partie de l'entretien des deux femmes avec le jeune archevêque, et sur-

pris la promesse faite à Gilberte par Vergy.

Pas un instant celui-ci ne perdit son sang-froid. Il darda sur le procureur un regard d'effroyable mépris, puis sans quitter les deux mains mignonnes qu'il retenait dans les siennes, il dit courtoisement aux deux jeunes femmes :

— Allez sans crainte, mesdames ! Quant à moi, je me charge de cet homme !

La tenture retombée sur les pas d'Impéria et de Gilberte, Antoine de Vergy courut s'asseoir devant son bureau en passant devant maître Ursin Vuillemar qu'il laissa debout :

— Donc, dit-il, maître drôle, vous écoutez aux portes ! Eh ! bien, je ne suis pas fâché de l'indiscrétion. Que dites-vous de l'entretien que vous venez de surprendre, au mépris de toutes les lois de la politesse ?

— Très attendrissant ! ricana maître Ursin Vuillemar qui voyait un complice dans le jeune prélat, et qui le traitait en conséquence.

— Messire procureur ! répliqua vivement Antoine de Vergy en tordant furieusement une cravache, reste oublié sur le bureau archiépiscopal de son équipement de cavalier, messire procureur ! je vous prie de me faire grâce de vos sarcasmes ! Nous n'avons jamais gardé de pourceaux ensemble, comme dit le proverbe.

— Voive ! interrompit Vuillemar avec un sourire narquois. Nous n'avons peut-être jamais gardé les pourceaux ensemble, comme vous le dites fort bien ; mais nous sommes cependant complices !

Le gentilhomme bondit de son siège les narines frémissantes et d'un ton de suprême impertinence :

— Apprenez, dit-il, puisque vous feignez de l'ignorer, que nous ne pouvons rien avoir de

commun. Volontairement vous vous êtes fait l'instrument d'une politique que nous estimons préférable pour le bien de l'Etat. Mais nous répudions toute solidarité quant aux moyens que vous croyez devoir employer, et nous entendons pouvoir vous désavouer à l'occasion. Il n'y a pas un homme d'Etat, entendez-vous, qui ne soit obligé d'avoir recours parfois à des agents qu'il méprise.

Devant cette colère débordante, maître Ursin Vuillemar comprit le faible de sa situation. Il n'avait entre les mains aucun écrit constatant une entente quelconque entre lui et les chefs de la faction antipopulaire; et, d'autre part, il était trop facile à ceux-ci de prouver qu'il s'était fait, de propos délibéré, l'éditeur des griefs de malversations formulées contre Gauthiot, ses amis et son administration.

— Sans doute je suis responsable, grommela-t-il avec un peu moins d'arrogance. Mais s'il me plaisait, maintenant que je suis président de la Commune, de me tourner du côté de vos adversaires...

— Allons donc! interrompit Antoine de Vergy, de plus en plus hautain et méprisant, où trouverez-vous quelqu'un qui paie votre duplicité au prix que vous lui attribuez?

Disant cela, le jeune prélat jeta aux pieds de Vuillemar un sac de pistoles qui se trouvait en réserve sur sa table. Le sac creva et les pièces d'or roulèrent autour du procureur, qui, malgré un mouvement instinctif, eut cependant la pudeur de ne point se baisser tout d'abord pour les ramasser.

— Il peut, dit-il en affectant une certaine dignité, ne point me convenir d'accepter votre ov!

— Eh bien ! je vous le conseille ! s'écria Vergy au paroxysme de la colère. Pardieu ! messire procureur, vous avez, en vérité, la mémoire trop courte ! Vous devriez pourtant vous rappeler que c'est à nous que vous devez votre situation de président de l'assemblée des cogouverneurs et que, s'il me convenait de retirer ma main de votre fortune, c'est peut-être vous qui, dans quelques jours, remplaceriez Lamblin sur l'échafaud !

— Monseigneur veut vive, sans doute, essaya de ricaner Ursin Vuillemar qui commençait à n'être point rassuré devant cette indignation persistante.

— Je ris si peu, que si vous m'en détiez, je traite demain avec Gauthiot d'Ancier qui est en notre possession, vous le savez mieux que personne, puisque nous avons pu déjouer vos calculs particuliers. Et moi, archevêque de Besançon, prince du Saint-Empire et gentilhomme de la Cour, je dépose une demande de revision du procès devant les juges. Je comparaitrai en personne et, dût le ciel s'effondrer sur ma tête, j'expliquerai votre infamie. L'entente entre la Commune et le Chapitre peut se faire tout aussi bien sur votre échine que sur le dos de Gauthiot et de ses amis.

Maître Ursin Vuillemar n'était point une bête. Il se rendait parfaitement compte que les projets du prince archevêque n'étaient point aussi faciles à réaliser que l'ardente imagination de celui-ci le lui laissait entrevoir. Mais pouvait-on prévoir à quelles extrémités se porterait ce jeune gentilhomme affolé de générosité ? En tout cas, c'était le scandale ; un abominable scandale dans lequel sa fortune à lui, Vuillemar, ne pouvait manquer de sombrer.



Il comprit d'autant mieux qu'il n'y avait qu'à s'incliner, que des rapports secrets lui avaient appris qu'une certaine fermentation régnait dans la garde civique qui n'était rien moins que sûre.

— Soit ! dit-il en grinçant des dents et en se promettant à lui-même qu'il aurait son jour de vengeance. Qu'exige Votre Grandeur ?

— J'entends, répondit le jeune archevêque, que M<sup>lle</sup> Gilberte puisse communiquer demain sans témoin, avec Jean Lamblin. Vous doublerez la garde si c'est nécessaire. J'exige de plus que, le jour de l'exécution, ladite demoiselle ait une place marquée aux fenêtres de l'hôtel de ville, pour elle et sa suite.

— Singulier goût ! murmura Vuillemar en s'appêtant à se retirer sur un geste impérieux du prince archevêque. Enfin, Monseigneur, vous sevez obéi !

Ursin Vuillemar s'inclina et sortit, mais non sans avoir ramassé les pistoles éparpillées autour de lui.

Il lui fallait du moins le prix de sa bassesse !

## CHAPITRE XXXI

### VAINS EFFORTS

Jean Lamblin était moins un politique qu'un apôtre. Nous l'avons vu se résigner péniblement aux mesures de prudence suggérées par Gauthiot. Il aurait voulu que l'on arborât hautement le drapeau de la Réforme et que l'on combattit de la parole et de l'épée. Jeté brusquement en prison à la suite de l'événement électoral qui le dépossédait, lui et les siens, du pouvoir municipal, il y demeura de longs jours sans savoir ce qui se passait au dehors. Il eut donc tout le loisir de songer à sa situation ; elle n'était pas rassurante. Les déclamations de ses adversaires pendant la période électorale l'avaient éclairé sur la nature des griefs qui lui seraient faits, lorsqu'il comparait devant ses juges. Le reproche de malversation le préoccupait peu. A cet égard, il avait la conscience en repos. La ville s'était endettée normalement pendant qu'il était au pouvoir ; et d'ailleurs c'était aux administrateurs plus qu'à lui-même, simple agent d'exécution, que ses détracteurs devaient s'en prendre, s'ils avaient quelque souci de l'équité.

Mais il ne se sentait point aussi innocent du fait d'avoir pactisé avec l'hérésie. Or, il connaissait la rigueur des lois sur ce point, et il connaissait la passion avec laquelle on les appliquait, lorsque les querelles religieuses se compliquaient de débats politiques. Dès le premier jour, il jugea donc son cas extrêmement grave. Il se compliquait d'ailleurs de l'absence de Gauthiot, d'Impéria et de Gilberte. Reviendraient-ils à temps de ce voyage d'Espagne pour tenter quelque chose en sa faveur? Et en admettant que les femmes n'eussent rien à craindre pour elles-mêmes, que pourrait Gauthiot s'il était recherché en personne, comme il était vraisemblable. De toutes façons la situation paraissait désespérée, et lorsqu'il fut arrivé à cette conclusion, l'infortuné jeune homme ne songea plus qu'à mourir courageusement et en proclamant hautement ses préférences pour le nouveau culte, afin que son trépas servît d'exemple à ses frères en religion et que son sang devînt une semence féconde pour la vraie doctrine. Certes, il aurait voulu revoir Gilberte, ne fût-ce qu'une minute, mais il se consolait à la pensée que tout serait fini, lorsqu'elle reviendrait et qu'ainsi serait épargnée du moins à la pauvre enfant l'horrible douleur d'assister à sa mort ignominieuse.

Ce fut dans cette disposition d'esprit que le trouvèrent les magistrats et les tortionnaires du tribunal. Aussi avons-nous vu que les souffrances matérielles qui avaient provoqué des cris de douleur de sa part, n'avaient pu lui arracher aucune déclaration contraire à sa foi religieuse. En pareille occurrence, Gauthiot se fut montré sceptique et railleur; lui, non moins courageux, mais plus tendre en raison

de son âge, se révélait apôtre, et il s'exaltait à la pensée de mourir pour ses croyances.

Un jour qu'assis sur l'unique escabeau de sa prison, il songeait assez tristement à la mort prochaine, il entendit un bruit semblable au frôlement d'une main sur les barreaux d'une fenêtre. Ce bruit ne pouvait venir du dehors, parce que l'ouverture, qui donnait sur la rue, solidement grillagée d'ailleurs, était située à plus de vingt pieds au-dessus du sol. Deux sentinelles, placées au-dessous de cette ouverture, par les soins de maître Ursin Vuillemar, veillaient nuit et jour à ce que nul n'approchât de la muraille. La foule, d'ailleurs, ignorait au juste dans quel cachot Lamblin avait été renfermé. Le bruit ne pouvait donc venir que de la fenêtre, toujours ouverte en raison de la saison chaude, qui donnait sur le cloître dans lequel se promenait l'officier de garde et la sentinelle de service.

Lamblin s'approcha donc de la fenêtre et fut joyeusement surpris d'apercevoir la bonne figure et même, grâce à une différence de niveau des deux sols, le buste entier de maître Mathias Mouillebeeck en tenue d'anspessade de la garde civique. Lamblin allait parler, lorsque maître Mathias mit un doigt sur sa bouche en désignant la sentinelle qui faisait les cent pas de rigueur dans le cloître, son mousquet sur l'épaule. Maître Mathias avait eu soin de choisir le moment où cette sentinelle tournait le dos. Lorsqu'elle revint sur ses pas, l'anspessade feignit de continuer lui-même une promenade qui l'intéressait fort, en sautant tour à tour une dalle sur deux. Seulement, maître Mathias eut soin de se livrer à cet exercice hygiénique à contre sens de la marche du soldat ; si bien que

lorsque celui-ci tourna de nouveau le dos, notre lieutenant put, sans être vu, jeter un billet à travers les barreaux derrière lesquels le prisonnier était aux aguets. Il était temps d'ailleurs, car, quelques minutes après, Lamblin entendit distinctement la garde montante venir relever l'officier et la sentinelle de service.

Comment le bon Mouillebeeck était parvenu à se procurer cette occasion de correspondre avec le prisonnier sans être soupçonné, c'était toute une histoire. Nous l'avons vu, par l'intermédiaire de son gendre Guy Jaillon, faire conseiller à Gilberte et à Impéria, de fréquenter ostensiblement les églises pendant la durée du procès, afin d'éviter l'accusation d'être favorables aux Réformés. Il avait adopté pour lui-même une tactique analogue ; et comme chacun le savait ami de Gauthiot et de Lamblin, il ne manquait pas l'occasion de dire devant les jeunes seigneurs de sa clientèle :

— Ah ! comme ils m'ont trompé, ces deux hommes ! moi qui, comme dit le proverbe, leur aurais donné le bon Dieu sans confession ! Qui aurait jamais pensé que ces deux citoyens, d'humeur si charmante, étaient des malversateurs et des ennemis de notre sainte mère l'Eglise ?

Cette diplomatie du bon Mathias avait parfaitement réussi ; et il passait, dans le corps des officiers de la garde civique, pour un de ceux qui n'inspiraient aucune défiance, au contraire. Mais maître Mouillebeeck avait poussé la ruse plus loin. Ayant observé que chaque lieutenant choisissait dans son escouade les hommes commandés de service avec lui, il avait fait entrer son gendre Guy Jaillon comme simple soldat dans la garde civique, se promettant de

le mettre en sentinelle dans la galerie, le jour où il faudrait avoir une conversation un peu suivie avec le prisonnier. Comme son beau-père, d'ailleurs, Guy Jaillon ne tarissait pas en récriminations contre Gauthiot et Lamblin, qui les avaient, disait-il, abominablement trompés de toutes façons. On n'hésita pas à mettre ces récriminations sur le compte de quelques dépenses non soldées, et les hôtes du *Bœuf Couronné* ne tardèrent pas à jouir d'une confiance illimitée auprès des ennemis de Gauthiot et de Lamblin, qui ne songèrent pas un instant à suspecter un zèle aussi méritoire.

Les mains de Lamblin, endolories par la torture, lui refusaient à peu près le service; mais en s'aidant de ses dents, il parvint à ouvrir le pli si heureusement parvenu à destination. Il était de l'écriture de Brigitte, maître Mathias Mouillebeeck étant fort peu expérimenté dans l'art de la calligraphie. Le billet n'était pas signé, mais on y disait tout ce qu'il était nécessaire que le prisonnier connût : le retour de Gauthiot, d'Impéria et de Gilberte sur le sol comtois; l'arrêt à la frontière, les négociations avec les Suisses pour un coup de main combiné sur Besançon avec le concours des Réformés de cette ville. Le pli se terminait par ces mots : « Mon tour de garde reviendra dans quelques jours; mais cette fois je serai accompagné par un homme à moi. Détruisez ce billet, dussiez-vous l'absorber dans vos aliments. »

En apprenant le retour de Gilberte, Jean Lamblin ressentit d'abord une grande joie, parce que l'homme le mieux préparé à la mort a toujours au cœur un coin où s'épanouit la fleur d'espoir. Puis il réfléchit au peu de chances que cette tentative avait de réussir, au sang qui

allait être versé, et surtout au désespoir qu'éprouverait Gilberte en voyant tant d'espérances déçues et obligée d'assister, au moins de loin, à son supplice. Il en vint à regretter que la mort ne l'eût point pris, comme il le croyait tout d'abord, avant le retour de la jeune fille et de ses amis. Cette nouvelle secousse morale eut du moins pour résultat de lui faire trouver moins longues, et par conséquent moins dures, les heures de la captivité.

Sur ces entrefaites, la condamnation capitale avait été prononcée, et Lamblin ne songeait qu'à mourir dignement, lorsque revint le tour de garde de maître Mathias Mouillebeeck. Cette fois la sentinelle n'était autre que Guy Jaillon, que Lamblin eut quelque peine à reconnaître sous son accoutrement militaire. Mais leurs visages étaient tristes et abattus.

— Mauvaises nouvelles, messire ! dit maître Mathias Mouillebeeck en s'approchant des barreaux de la fenêtre, car la défiance d'Ursin Vuillemar n'avait point permis que la clef de la cellule fût confiée à l'officier de service, et elle devait rester constamment en la possession d'un guichetier inaccessible à la corruption.

— Qu'y a-t-il ? s'écria Lamblin subitement atteint au cœur : Gilberte est-elle morte ?

— Non, messire ! M<sup>lle</sup> Gilberte va bien, et elle est en instance pour obtenir un dernier entretien avec vous.

Un flot de sang monta au pâle visage du prisonnier :

— Quelle joie ! murmura-t-il ; mais sa tête retomba aussitôt sur sa poitrine : Et quelle séparation ! ajouta-t-il dans une sorte d'aparté qui fut cependant compris par ses deux inter-

locuteurs. Mais les résolutions du jeune homme étaient trop bien prises pour que l'abattement eut une longue prise sur son âme. Il releva bientôt la tête et s'écria avec l'égoïsme de l'amour :

— Eh bien ! si Gilberte n'est ni morte ni mourante, qu'est-ce donc qui peut m'atteindre désormais ?

— Hélas ! messire, repartit Mouillebeeck, tous nos projets sont détruits. Les Suisses n'ont pas répondu, et nous venons d'apprendre que messire Gauthiot d'Ancier est tombé dans une embuscade et qu'il est actuellement prisonnier on ne sait où.

— Est-il du moins sain et sauf ? interrogea vivement Lamblin, auquel revenait le souvenir de ses amis.

— On le croit, mais rien n'est certain à cet égard.

— Mais vos amis de Besançon vous restent, interrompit Jaillon avec feu, et puisque les gardes triplées autour de vous ne permettent pas d'essayer de la fuite, ils ont résolu de tenter quelque chose durant le trajet de la prison à l'échafaud. Malheureusement nous sommes en petit nombre et le procureur Vuillemar a réquisitionné des troupes auprès du gouverneur de la province !

— Non ! Non ! s'écria Lamblin, pas de sang inutilement versé pour moi ! Voyez mes mains mutilées ; je suis désormais incapable de me défendre et de tomber l'épée à la main. Je suis donc résolu à subir mon sort. Mais vous me vengerez, et mon nom servira de ralliement à nos frères au jour de la justice définitive !

— Ah ! messire ! gémit Mouillebeeck en fouillant dans son justaucorps.



— Quoi ? Qu'est-ce encore, mon bon Mathias ?  
Parle !

— C'est que...

— Mais parle donc ! dit Lamblin avec douceur.

— C'est pour demain !...

— Ah ! fort bien ! répondit le jeune homme avec sérénité : Crois-tu donc que j'aie peur de la mort ?

— Oh ! non, messire ! Nous savons que vous êtes brave ! Mais nous serions si heureux de vous voir échapper à l'horreur du supplice !...

— C'est impossible !

— Pardonnez-moi ! Mais voici un style empoisonné et il suffirait d'une piqûre pour être foudroyé à l'instant.

— Non ! te dis-je ! Je veux mourir en face de mes ennemis !

Le visage du bon Mathias exprima une si profonde désolation que Lamblin eut pitié de sa détresse.

— Eh bien ! soit ! Donne-moi cette arme, et si je me sens faiblir, j'y aurai recours. Maintenant, ajouta le jeune homme, tu m'as dit que Gilberte était en instance pour obtenir un dernier entretien avec moi. J'ignore s'il me sera donné de la revoir. Mais quoi qu'il arrive, dis lui que ma dernière pensée aura été pour elle !

Maître Mathias et Guy Jaillon sanglotaient à fendre l'âme :

— Allons ! du courage ! dit Lamblin. Il ne faut pas qu'on puisse relever trace de votre émotion. Or, l'heure s'avance, et voici le moment où le guichetier viendra apporter le repas du soir. J'ai d'ailleurs besoin de mettre ordre à mes pensées, puisqu'il ne me reste que

quelques heures à vivre. Adieu donc, chers amis, et que le ciel vous bénisse pour tout ce que vous avez tenté pour moi !

Le prisonnier passa ses mains endolories à travers les barreaux de fer, pour toucher encore une fois la tête de ces deux fidèles compagnons de l'infortune ; puis tout rentra dans le silence. Et lorsque le guichetier vint quelques minutes plus tard pour faire son service, il trouva le lieutenant qui feignait de dormir profondément devant sa table, pendant que la sentinelle s'obstinait à tourner le dos pour cacher son émotion.

---

## CHAPITRE XXXII

### L'ÉCHAFAUD

Il va de soi qu'en rentrant chez lui après son entretien avec le prince archevêque, maître Ursin Vuillemar était de fort méchante humeur. Mais, il n'y avait pas à se le dissimuler, il devait mettre un frein à son mécontentement, car sa fortune politique était à la merci d'un caprice du jeune prélat, lequel n'était pas homme à permettre impunément qu'on mit un obstacle quelconque à la réalisation de ses volontés. Il manda donc ses chefs de services et leur donna des instructions aux termes desquelles, après avoir triplé les gardes déjà renforcées dans l'intérieur et au dehors du palais communal, mesdames Gilberte et Impéria étaient avisées qu'elles eussent à se rencontrer à l'hôtel de ville le lendemain matin, à neuf heures, pour un entretien avec le condamné, l'exécution demeurant fixée comme précédemment à trois heures après midi.

A l'heure dite, les deux jeunes femmes furent introduites dans le cloître fermé qui servait de vestibule au cachot de Lamblin. Impéria avait tenu à accompagner Gilberte pour la soutenir

dans cette dernière épreuve ; mais par discrétion, elle refusa d'entrer dans la cellule de Lamblin. Gilberte, qui comprit toute la délicatesse du procédé, la remercia du regard et pénétra résolument dans le cachot dont les portes se refermèrent aussitôt.

Il y eut un instant de silence pendant que les verroux grinçaient et que les yeux des deux jeunes gens s'accoutumaient à l'obscurité relative de la pièce qu'un rayon de soleil était venu traverser, puis Gilberte se précipita dans les bras de son fiancé :

— Jean ! oh ! Jean ! s'écria-t-elle en éclatant en sanglots.

— Gilberte ! ma Gilberte ! répétait Lamblin. Mais ce premier cri se termina par un gémissement sourd. Ni l'un ni l'autre n'avaient réfléchi, en effet, aux souffrances que le mouvement brusque devait provoquer dans ces articulations meurtries par la torture.

— Pardonne-moi, Jean ! soupira Gilberte en prenant dans les siennes ces pauvres mains mutilées qu'elle effleurait de ses baisers.

— Ce n'est rien, ma Gilberte, répliquait Lamblin en entourant de ses bras la taille de la jeune fille. Je n'ai qu'un escabeau, viens sur mes genoux et laisse-moi contempler ton visage !

Puis ce fut une longue extase interrompue seulement par les sanglots convulsifs de la jeune fille.

Ce fut la vaillante enfant qui, la première, rompit le silence.

— Ecoute, dit-elle, il ne faut pas donner aux méchants le spectacle de nos larmes. Je suis forte aussi, moi, va ! Et j'ai résolu de mourir avec toi !

— Non ! non ! s'écria Lamblin. Je ne veux pas de ton sacrifice ! Tu es trop jeune pour mourir du coup qui me frappe. Quand le temps aura cicatrisé ta blessure, tu épouseras quelque brave garçon qui pourra encore te rendre heureuse. Je ne te demande qu'une chose, c'est de ne jamais oublier celui qui le premier fit battre ton cœur !

— Jean ! dit Gilberte d'un ton de reproche, si j'étais à votre place trouveriez-vous bon que je tinsse un pareil langage ?

— Mais je suis un homme, moi ! répliqua Lamblin, et lorsque j'entrai dans la lutte féroce des partis, je dus prévoir que la mort pourrait être un jour mon partage.

— Et moi, lorsque je vous donnai mon cœur, j'acceptai de vous suivre partout, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune !

— Mes heures sont comptées, chère âme ! Ne nous querellons donc pas ! Ce ne sont pas les moyens qui nous manqueront de sortir de la vie avant leur échafaud. Le bon Mathias Mouillebeeck, que Dieu bénisse pour toutes ses délicatesses ! m'a apporté hier le style que voici. Il est empoisonné. Et à la moindre piqûre de cette lame, enfoncée maintenant dans sa gaine, nous tomberons foudroyés. Mais ils vont dire que nous avons eu peur de la hache de leurs bourreaux. Et cette seule pensée me révolte !

— Elle ne m'indigne pas moins que toi, mon Jean ! dit Gilberte avec un esprit de résolution de plus en plus marqué. Aussi je ne te propose pas de nous tuer ici dans cette prison. Ils prendraient cette mort volontaire pour un aveu ! Donne-moi ce style, et marche la tête haute, tout à l'heure, à l'échafaud. Au moment précis où ta chère tête tombera sous leur glaive, je

te rejoindrai dans la mort. Ne t'inquiètes pas, ami ! Nous ne serons pas séparés plus d'une seconde, car ma place est déjà marquée à ce funèbre spectacle.

Le même feu sombre que nous avons déjà constaté lors de l'entrevue d'Impéria et de la jeune fille avec le prince archevêque étincelait dans les regards de Gilberte. Ses yeux semblaient fixer dans l'espace un point visible pour elle seule, et déjà elle paraissait ne plus appartenir à la vie. Lamblin comprit qu'il était inutile de s'opposer à une pareille résolution.

— Tu le veux ! ma Gilberte ! dit-il. Eh bien ! soit ! Mourrons ensemble, bien que ce me soit un atroce supplice par anticipation, de penser que je t'entraîne dans ma chute. Mais il faut au moins que cette communion dans la mort soit complète. Tu es née romaine, Gilberte ; du moins il y a lieu de le supposer. En tout cas, tu as les pratiques de ce culte. Moi, je suis devenu Luthérien par raison. Si nous allions être séparés dans l'autre monde ?

— Oh ! fit Gilberte, qui, absorbée par son amour, n'avait point songé à ce problème.

— Moi ! continua Lamblin, je n'ai pas le scepticisme généreux de notre cher Gauthiot, qui réduit tout à une tendresse immense pour l'humanité ! Il n'y a pas pour lui d'au-delà ! C'est peut-être la religion de l'avenir. Mais si c'est encore une faiblesse, je veux mourir en partageant, jusqu'à la dernière heure, la croyance de nos pères. Je crois à une vie future. Veux-tu, ma Gilberte, que nos deux âmes soient mariées dans la mort comme nos deux corps seront réunis dans la tombe.

Suspendue au cou de son fiancé, la jeune

filles laissait reposer sa tête sur l'épaule de Lamblin.

— Jean! murmura-t-elle doucement à l'oreille de celui-ci, ma religion, à moi, c'est mon amour. Ton Dieu sera mon Dieu! Parle, que faut-il faire?

— Rien, chère enfant! répondit le jeune homme. A l'heure où nous sommes parvenus tous les deux, les cérémonies sont vaines. Les intentions sont tout. Tu crois avec moi!

— Je crois! répondit Gilberte d'une voix assurée.

— Embrassons-nous donc! Ce soir nous aurons la tombe pour lit nuptial.

Ils s'étreignirent une dernière fois, et ni l'un ni l'autre n'aurait pu dire combien de temps avait duré leur extase, quand le guichetier vint pour mettre fin à cet entretien. Les heures, en effet, avaient coulé rapides, pendant que les deux jeunes gens échangeaient leurs dernières paroles.

Jean et Gilberte s'arrachèrent aux bras l'un de l'autre. Pas une larme ne brillait dans leurs yeux, où semblait éclater, au contraire, une sombre joie.

— Adieu! cria le jeune homme en envoyant de son bras endolori un dernier baiser à la jeune fille, déjà sur le seuil de la prison.

— Non! au revoir! répondit Gilberte, qui franchit la porte pour tomber évanouie dans les bras d'Impéria en larmes.

Mais déjà des rumeurs sinistres emplissaient les cours de l'hôtel de ville. C'étaient les soldats requisitionnés en dehors de la garde civique par Ursin Vuillemar qui venaient occuper les issues du palais et les avenues qui y conduisaient. Conformément à l'arrêt, l'écha-

faud avait été dressé devant la façade de l'hôtel de ville. Cent pas à peine le séparaient de cette façade, telle qu'elle existe encore aujourd'hui. Les troupes avaient d'abord barré les grandes artères qui aboutissaient à la place, afin d'empêcher le peuple d'envahir celle-ci. Lorsque deux heures et demie sonnèrent au beffroi de Saint-Pierre, un commandement se fit entendre et les soldats vinrent former le carré sur deux rangs autour de l'échafaud, le premier regardant celui-ci, le second faisant face à la foule. Cette dernière se rua aussitôt dans l'espace évacué par les soldats. Elle se montrait houleuse et plutôt hostile à l'autorité.

Le procureur Ursin Vuillemar ne se faisait pas d'illusions sur sa popularité ; il avait prévu le cas et fait appel à ses écrivains à gages ; ceux-ci lui avaient composé une plainte destinée à tourner le sentiment populaire contre l'infortuné qui allait mourir. La voici telle que nous la trouvons consignée dans les mémoires du temps :

*Plainte de l'infortuné Jehan Lamblin, jadis secrétaire de la cité de Besançon, décapité en ladite cité le douzième jour du mois de juin, l'an 1538.*

Je soulais faire les informations  
Sus délinquans et donné questions ;  
Mais aujourd'huy tout me vad à rebours ;  
L'on m'a tendu et pendu en ung tour,  
L'on m'a casser les doigts à une presse  
De quoy soulais aux aultres faire oppresse

Je qui soulais gouverner ceste ville,  
Icy, devant nommée maison de ville,  
Me fault mourir d'un cop villainement  
Où soulais faire mes grands pourmenements.



Je qui pensois estre honorablement  
Ensevelir en un beaul monument  
En mon trespas, comme un homme de bien,  
Mon corps sera traisné comme ung chien  
En ung gibet : Voilà mon cémetière !  
Quant à mon chief, en semblable manière  
Porté sera et mis comme je pense,  
Sus une tour, fiché en une lance,  
Pour avoir bruit fâme et renommée,  
Après ma mort de chose mal famée.

Cette méchante rapsodie était distribuée à des milliers d'exemplaires par la pire clientèle des cabarets borgnes, sous la conduite d'un ignoble personnage, dont la trogne louche et enluminée témoignait assez de tous les vices. Nous connaissons ce misérable. C'était Eustache Goriot, le traître, qui avait vendu à Ursin Vuillemar la correspondance de Gauthiot avec les Suisses, et qui, quelques semaines plus tard, sous prétexte d'une entrevue avec ceux de Neuchâtel à l'extrême frontière, avait attiré son maître dans le guet-apens où celui-ci avait été fait prisonnier.

Après ces hauts faits, Eustache Goriot avait jugé qu'il ne serait pas précisément prudent de sa part de retourner à l'abbaye de Montbenoît parmi les fidèles serviteurs de Gauthiot. Dépouillant la livrée de celui-ci, il était rentré à Besançon, où il s'était de nouveau mis à la disposition du procureur Ursin Vuillemar. Comment le bruit de sa trahison avait circulé dans le pays serait chose assez difficile à dire. Sans doute par l'indiscrétion de l'un des hommes de main apostés pour s'emparer de l'*Petit Empereur de Besançon*. Quoi qu'il en soit, les fidèles serviteurs de Gauthiot, sachant qu'ils ne pouvaient plus compter sur le retour

de leur maître, quittèrent l'abbaye pour rentrer dans la ville impériale, où ils se répandirent en plaintes contre la félonie de leur ancien chef d'escouade. Ils n'eurent pas de peine à faire partager leur indignation aux amis de notre héros, qui étaient aussi ceux de Lamblin et qui jurèrent de tirer une éclatante vengeance du traître.

Soigneusement dissimulé sous un vêtement d'artisan, Eustache Goriot se croyait à l'abri de toute rencontre fâcheuse. Il comptait sans sa trogne repoussante qui le dénonça aux amis du condamné. Ceux-ci, désespérés d'avoir vu manquer successivement tous les projets de coup de main si savamment élaborés, avaient perdu tout espoir de sauver la tête de Lamblin. Réunis, néanmoins, au nombre d'une vingtaine, sous la direction de Guy Jaillon, ils se tenaient dans la foule, prêts à profiter de tout incident favorable qui pourrait se produire. Tout d'abord ils circulèrent parmi les groupes, pour sonder les dispositions du peuple. Ce fut au cours de ces investigations que l'un de ces jeunes gens crut reconnaître le traître. Il fit part de ses soupçons à Guy Jaillon qui, après s'être assuré que les soupçons étaient fondés, fit exécuter à ses amis une manœuvre lente et insensible, qui isola Eustache Goriot de ses crieurs et le fit, sans même qu'il s'en aperçût, prisonnier de la petite troupe.

Il ne demeura d'ailleurs pas longtemps dans l'ignorance de ce qui se passait autour de lui, car ayant voulu crier son pamphlet, il reçut aussitôt un violent coup de poing sur la figure :

— Misérable traître ! lui dit à l'oreille une voix qu'il crut reconnaître : Tu as vendu Gau-thiot ! Tu vas mourir !

— Et alors se produisit subitement dans le petit groupe dont nous parlons une houle inexplicable, très courte, mais très violente, d'où s'échappaient quelques cris ; puis tout rentra dans le silence.

L'officier de service, proche du lieu où se produisait l'incident, dressa l'oreille. Mais, rassuré sans doute par le rétablissement du calme, il conclut à une simple bousculade entre gens qui se collèrent pour mieux voir. Mais, une heure après, lorsque la place fut évacuée, on trouva le corps d'Eustache Goriot percé de vingt coups de poignard et nageant dans son sang. Par dérision, les meurtriers lui avaient enfoncé quelques-uns de ses pamphlets dans la gorge. Lorsque maître Ursin Vuillemar connut cette mort tragique par les rapports de police, il pâlit horriblement et sa lèvre lippue frémit un instant :

— Voilà, dit-il sourdement, une très méchante affaire !

Puis il demeura longtemps soucieux ; mais jamais ses familiers, qui constatèrent son émotion, ne parvinrent à savoir ce qu'il avait voulu dire par ces paroles.

Pendant que ces incidents se produisaient dans la rue, les fenêtres de l'hôtel de ville se garnissaient de spectateurs privilégiés. On remarqua que les membres du Chapitre s'abstenaient sur un ordre fort commenté du prince archevêque. Une seule ouverture demeurait béante et inoccupée, et, derrière elle, la foule pouvait voir passer et repasser la silhouette de deux hommes d'armes chargés évidemment d'en interdire l'approche. Cette circonstance intriguait vivement le peuple. Le bruit s'était répandu en effet, que la fiancée de Lamblin

avait exprimé la ferme volonté d'assister à son supplice ; et cet étrange désir excitait l'étonnement général. Les sympathies néanmoins ne manquaient pas à la pauvre jeune fille ; aussi lorsque le petit cortège qui amenait les deux jeunes femmes perça la ligne des soldats pour pénétrer à l'hôtel de ville, un silence plein de pitié régna aussitôt dans l'assistance.

C'était d'abord un huissier de la Commune porteur d'un sauf-conduit, sur le vu duquel les troupes s'effacèrent un instant, pour se reformer aussitôt après le passage. Puis venaient les deux femmes très pâles, mais néanmoins merveilleuses de beauté dans leurs longs vêtements de deuil. Une seule d'entre elles, la plus jeune, portait sur la poitrine, un bijou d'or attaché au cou par une chaîne de même métal. Ce bijou avait joué un rôle important dans la vie de Gilberte. On l'avait trouvé sur elle, lorsque, enfant, elle avait été remise par des inconnus aux braves gens qui prirent soin d'elle, jusqu'au moment où elle fut recueillie par Impéria puis par Gauthiot, au milieu des horreurs du sac de Rome. Gilberte, dans toutes les circonstances importantes de sa vie, avait pris l'habitude de porter ce bijou, auquel elle semblait attacher une importance fatidique. C'était une sorte de médaillon finement ciselé, dans le goût italien, mais dont on n'avait jamais pu trouver le secret, en supposant qu'il y en eût un. Ce joyau, qui se détachait en clair sur la robe noire de Gilberte, intriguait vivement l'assistance, qui évidemment ne trouvait pas qu'il fût de circonstance.

Venait ensuite un lieutenant de la garde civique, l'honnête Mathias Mouillebeeck, qui, au risque de se compromettre, avait invoqué

les liens d'amitié qui le liaient aux deux infortunées, pour les assister dans ces pénibles circonstances. Le petit groupe traversa lentement l'espace demeuré libre sur la place, et plus lentement encore, monta les degrés qui conduisaient à la grande salle de l'hôtel de ville, pour apparaître bientôt à la fenêtre libre dont nous avons parlé. Il y était à peine installé depuis quelques minutes, lorsqu'un long murmure s'éleva dans la foule.

— Les voilà ! Les voilà ! criait-on de toutes parts ; puis de nouveau le silence régna intense et funèbre sur cette foule.

Jean Lamblin venait d'apparaître sur les degrés de l'hôtel de ville, les mains liées derrière le dos et entouré par huit hommes d'armes. Sachant qu'il allait mourir sous les yeux de sa fiancée, le jeune homme avait eu, ce que l'on pouvait appeler la coquetterie de la mort. Il avait exigé qu'on le parât de ses plus beaux habits ; sa face pâle, traversée par une élégante moustache noire, se détachait sur le fond sombre de son pourpoint dégarni de sa fraise pour l'opération du bourreau. La mâle beauté du jeune homme augmenta le sentiment d'universelle pitié qui s'était emparé déjà de l'assistance. Et lorsque Lamblin s'engagea d'un pas assuré dans l'avenue de cent pas qui le séparait de l'échafaud, on entendit une femme du peuple s'écrier :

— Quel dommage !

Ce cri du cœur était si bien en situation ; il résumait si bien l'impression populaire, qu'il ne provoqua aucune hilarité indécente. Les foules cependant sont volontiers gouailleuses ; mais l'émotion qui dominait était plutôt faite de tristesse et de colère.

Lamblin sourit sans s'arrêter. Il monta gravement les marches de l'échafaud, et pendant que, sous prétexte de lui signifier son arrêt, un greffier quelconque lui lisait un interminable grimoire, il chercha des yeux Gilberte, qu'il trouva d'autant plus aisément, que la pauvre enfant, au risque d'être précipitée dans le vide, était montée sur un banc, d'où elle se penchait comme pour mieux assister au drame. Elle serait certainement tombée si Impéria ne l'eût retenue de toutes ses forces.

La lecture achevée, le jeune homme fit de la tête un dernier signe d'adieu à Gilberte, puis écartant d'un geste de l'épaule le bourreau qui se présentait pour l'aider, il s'agenouilla résolument de lui-même devant le billot. Une mortelle seconde s'écoula. La hache de l'exécuteur brilla au soleil, et, pendant qu'elle hésitait un instant pour prendre tout son élan, on entendit un cri qui fut distinctement perçu jusqu'aux limites les plus extrêmes de la place :

— Jean ! attends-moi !

C'était Gilberte qui se perçait le cœur avec le style empoisonné de Mathias Mouillebeeck, et dont le corps convulsé venait s'écraser sur le pavé de la rue, au moment précis où la tête du jeune homme roulait aux pieds du bourreau.

Pendant qu'on s'empressait autour du cadavre de Gilberte, Impéria, affolée, descendait en courant auprès des tristes restes de son enfant adoptive. On s'écarta respectueusement, et l'un des assistants lui présenta le joyau qui s'était détaché du col de la jeune fille. Chose étrange, ce médaillon dont on n'avait jamais pu trouver le secret, s'était ouvert de lui-même en heurtant violemment le pavé. Il contenait le portrait en miniature, autrefois donné à Margue-

rite Van Gest, de celui qui devait être plus tard Charles-Quint :

— Ma fille ! dit Impéria dans un immense sanglot ; et elle tomba évanouie sur le cadavre de Gilberte.

L'anspessade Mathias Mouillebeeck ramena pieusement la morte et la vivante dans leur hôtel, où Brigitte s'occupa des funérailles.

Dans la soirée, on apprit que, sur requête présentée par Haut et Puissant seigneur Antoine de Vergy, prince archevêque de Besançon, l'assemblée des cogouverneurs avait décidé qu'une commune sépulture serait donnée à Jean Lamblin et à sa fiancée, moyennant que l'inhumation aurait lieu sans appareil.

---

## ÉPILOGUE

---

Plusieurs personnes nous ont manifesté le désir de savoir ce qu'il advint de Gauthiot d'Ancier après sa chute à Besançon.

Nous prévenons le lecteur qu'il aura une belle occasion de l'apprendre, en lisant une nouvelle œuvre du même auteur, où il retrouvera le *Petit Empereur de Besançon* et sa fidèle amie la belle Impéria.

---



## TABLE

---

Chapitres	Pages
Ier. — L'hostellerie du <i>Bœuf Couronné</i> . . . . .	5
II. — Chez la belle Impéria . . . . .	21
III. — Qui fait suite au premier . . . . .	33
IV. — Où l'on voit poindre la philosophie et le plan politique de Simon Gauthiot d'Ancier . . . . .	47
V. — La Commune . . . . .	54
VI. — Où l'on voit un chanoine bien empêché . . . . .	64
VII. — Conspiration bourgeoise . . . . .	71
VIII. — Amour et politique . . . . .	80
IX. — Où il est prouvé que le commerce des indéul- gences a aussi ses dangers . . . . .	92
X. — Où il est traité des saintes reliques et de l'état de siège . . . . .	102
XI. — De l'inutilité de l'excommunication majeure . . . . .	117
XII. — De l'utilité d'un œil poché dans la paix des <i>ménages</i> . . . . .	126
XIII. — Des avantages d'un gouvernement démoc- ratique . . . . .	132
XIV. — Cruelles angoisses d'un chanoine libidineux . . . . .	142
XV. — Diplomatie partout . . . . .	156
XVI. — Suite du précédent . . . . .	163
XVII. — La Noce de Brigitte . . . . .	172
XVIII. — Du danger d'observer les astres . . . . .	184
XIX. — Projets de voyage à la Cour . . . . .	201
XX. — Où l'on voit maître Mathias Mouillebeeck délégué au protocole . . . . .	209

Chapitres	Pages
XXI. — A diplomate, diplomate et demi . . . . .	220
XXII. — Des merveilleux effets de la colère céleste .	232
XXIII. — Où l'on voit apparaître la sympathique silhouette de l'honnête procureur Ursin Vuillemar . . . . .	250
XXIV. — Comme quoi la ligne droite n'est pas toujours le chemin le plus court en politique . . . . .	264
XXV. — De l'élevage du pigeon dans ses rapports avec la politique . . . . .	278
XXVI. — Quinze ans après . . . . .	287
XXVII. — Parole de roi et esprit nouveau . . . . .	298
XXVIII. — Arts de la paix et conspiration militaire à l'abbaye de Montbenoit . . . . .	309
XXIX. — La trahison . . . . .	328
XXX. — Ame de pleutre, cœur de gentilhomme . .	344
XXXI. — Vains efforts . . . . .	352
XXXII. — L'échafaud . . . . .	364
EPILOGUE . . . . .	375

